N° 634 35e Année. Tome CLXXVI 15 Novembre 1924

# MERCVRE
DE
# FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







**PRIX DU NUMÉRO**

*France* ...... *3 fr. 50* | *Étranger* ...... *4 fr.*

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe




# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-SEIZIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1924

**15 Novembre — 15 Décembre 1924 Tome CLXXVI**

# MERCVRE

DE

# FRANCE

(*Série Moderne*)

**Parait le 1er et le 15 de chaque mois**






PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIV

# LE PROBLÈME DE L'EXPANSION ALLEMANDE ET L'ÉMIGRATION

—

Malgré les amputations territoriales qu'elle a subies, malgré la guerre et la terrible crise économique qui s'en est suivie, la population de l'Allemagne atteint aujourd'hui le chiffre de 64 millions d'habitants et, loin de décroître, elle a constamment tendance à augmenter. En 1922 elle s'est encore accrue d'un excédent de naissances de 518.000 unités et, encore que la baisse de la natalité y soit sensible, comme dans tous les pays européens, l'année 1923 a donné sans doute un surplus de naissances qui n'est pas inférieur à 400.000.

L'Allemagne est surpeuplée : elle compte plus de 130 habitants au kilomètre carré ; ses grandes villes en particulier sont congestionnées (1). En vérité, le dilemme qui se pose au peuple allemand est tragique : succomber à une mort lente par sous-alimentation, s'anémier, s'étioler et éliminer finalement les plus faibles, selon le grand principe de la sélection naturelle, ou émigrer en masse.

Il est d'autres solutions dont certaine, nous l'avons montré, le malthusianisme, c'est-à-dire la restriction volontaire du nombre des naissances, a trouvé un terrain particulièrement propice, sans pouvoir néanmoins contrebalancer

(1) Cf. *Mercure de France* du 1er juin 1924 : « Le Surpeuplement de l'Allemagne ».

l'étonnante prolificité de nos voisins. D'aucuns prêchent le retour à la terre, mais ce n'est là qu'un palliatif, car les possibilités de colonisation intérieure en Allemagne sont limitées par l'exiguïté même du territoire national. Enfin les chauvins forcenés, les aigris, les mécontents — et ils sont légion — préconisent à nouveau le recours aux armes pour donner à l'expansion allemande ce qu'ils estiment être son droit naturel, sa légitime place au soleil.

Il est loisible de discuter sur l'efficacité de ce remède. Quand même, son intervention ne pourrait être immédiate. Aussi la soupape d'échappement pour l'Allemagne surpeuplée demeure-t-elle, aujourd'hui comme hier, l'émigration.

L'Allemagne devrait être en mesure d'exporter de 15 à 25 millions d'habitants, pour que les autres puissent vivre dans des conditions supportables. Il est aisé de dire qu'ils doivent émigrer; le grand problème est de savoir où et comment.

Au dix-neuvième siècle, le nombre des Allemands qui ont quitté à tout jamais leurs foyers oscille entre six et sept millions. La plupart d'entre eux se sont établis aux Etats-Unis. De 1870 à 1880, sur une population de 42 millions d'habitants, l'émigration annuelle était en moyenne de 100.000 individus. En 1881, elle atteignit 221.000. Avant la guerre, la prospérité économique de l'Allemagne avait atteint un tel degré que l'émigration se chiffrait seulement par 20.000 individus, alors que la population s'accroissait tous les ans de 900.000 âmes. Depuis 1900, l'Allemagne ne pouvait plus être classée parmi les pays d'émigration ; au contraire, elle était devenue pays d'immigration, où des centaines de mille étrangers (Autrichiens, Russes et Polonais) s'établissaient pour participer à son bien-être.

On évalue à 35 millions le nombre des Allemands qui vivent au dehors du Reich; toutefois on ne peut guère attribuer la nationalité allemande qu'à 700.000 d'entre eux Cette statistique est sujette à caution, et les pangermanistes affirment qu'avant la guerre trois millions de ressortissants

allemands, ou du moins d'Allemands nés en Allemagne, vivaient à l'étranger. N'oublions pas que la fameuse loi Delbrück autorisait les Allemands à acquérir une nationalité étrangère, tout en conservant la leur.

Le grand exutoire de l'émigration allemande a été l'Amérique du Nord. Depuis le commencement du XIXe siècle, cinq millions et demi d'Allemands du Reich et presque un million d'Autrichiens, de Suisses et de Russes germaniques se sont établis aux Etats-Unis. Bien qu'une partie notable de ces émigrants soit revenue, on estime à 25 millions le nombre des Américains d'extraction germanique. La grande masse de ces Allemands a été, il est vrai, américanisée; néanmoins on dénombre encore cinq millions d'Américains dont la langue courante est l'allemand (Chicago, Milwaukee), et cinq à sept millions qui le comprennent un tant soit peu.

De 1820 à 1870, 2.368.483 Allemands ont émigré aux Etats-Unis. Depuis, ces chiffres ont considérablement baissé. Pourtant en 1881, on a enregistré 206.189 émigrants, en 1892, voire encore plus de 100.000. Dans la période d'avant-guerre, les planteurs et les colons proprement dits, abandonnant les Etats-Unis, se dirigeaient de plus en plus vers les colonies allemandes et l'Amérique du Sud.

L'émigration allemande au Canada ne fut jamais très forte ; en revanche, de nombreuses colonies d'Allemands s'installèrent tôt dans les provinces méridionales du Brésil, où l'on comptait avant la guerre 350.000 habitants de langue allemande (1/4 de la population de ces provinces). En Argentine nous trouvons également plusieurs colonies d'Allemands, et les provinces du Chili méridional sont habitées en majorité par des émigrants allemands. Au Mexique et dans les autres Etats de l'Amérique, l'infiltration allemande est insignifiante.

En Afrique, la proportion des Allemands est minime. C'est ainsi qu'au Maroc ils n'étaient pas plus de 300 avant la guerre ; mais s'ils n'étaient pas nombreux, ils se mon-

traient d'autant plus remuants. En Angola et au Libéria, les principaux planteurs et marchands étaient Allemands. L'Afrique orientale allemande, le Cameroun et le Togo ne comptaient pas plus de mille Allemands, tandis que l'Afrique occidentale en hébergeait 21.000 et l'Afrique méridionale anglaise 20.000. En comprenant les Allemands disséminés ailleurs, en Egypte par exemple, on est loin d'arriver au total de 100.000 pour toute l'Afrique.

De toutes les colonies allemandes, il n'y avait que l'Afrique occidentale qui fût propre à la colonisation, et encore ne s'adaptait-elle qu'à l'élevage du bétail sur une grande échelle pour les colons riches. Au total, l'émigration allemande dans les colonies nationales atteignait à peine 3.000 personnes par an avant 1914 et, après trente ans, c'est tout juste si elles avaient pu accueillir 25.000 Allemands, chiffre dérisoire confronté aux précédents, et surtout à l'augmentation formidable de la population du Reich.

L'Asie surpeuplée n'a jamais été terre d'immigration, et les Allemands qui vivaient épars en Asie — 400 dans les ports de Chine et 700 au Japon — revenaient régulièrement au pays natal, après une absence de quelques années. On ne trouvait quelques petites colonies d'Allemands qu'en Sibérie, au Turkestan, en Transcaucasie, en Palestine et le long du chemin de fer de Bagdad.

C'est à l'époque de la recherche de l'or — entre 1850 et 1870 — que de nombreux émigrants allemands ont été attirés en Australie. Par la suite, l'émigration a subi une baisse constante. On évalue à 105.000 les habitants de souche allemande qui peuplent le Queensland et l'Australie méridionale. Au demeurant, la moitié au moins de ces émigrants ont été complètement anglicisés.

§

Dès la fin des hostilités, les Allemands ont été aux prises avec une crise migratrice aiguë. La démobilisation rapide, le marasme économique aidant, avait jeté sur le pavé des

centaines de milliers de sans-travail que les subsides de l'Etat alimentaient à grand'peine. Rien qu'à Berlin, on en dénombrait quatre cent mille. Ces désœuvrés avaient fini par s'organiser en une fédération puissante, dont nous avons relaté les exploits ailleurs (1). Point n'est besoin de dire que le gouvernement s'en serait volontiers débarrassé et que, de leur côté, bon nombre de sans-travail ne demandaient pas mieux que d'émigrer. En me promenant, au début de 1919, dans les rues de l'Osten berlinois, j'ai remarqué plusieurs fois des camelots qui débitaient, au prix de deux marks (un franc à l'époque), une brochure intitulée *Pour cent marks en Amérique!* On se l'arrachait, et l'un des colporteurs que j'interrogeai me confia que, depuis quelques jours, il en avait débité dix mille exemplaires. Pourtant cette brochure de Kurt Aram avait été éditée en 1912, et certes, pour cent marks, il serait malaisé aux émigrants de prendre même le tramway pour les conduire à la gare, le moindre déplacement se chiffrant aujourd'hui par trillions de marks-papier. Il est vrai que depuis on a créé le *Rentenmark*, qui vaut un trillion.

Des demi-soldes, qu'il est facile de reconnaître sous leur travestissement civil, viennent à l'Ambassade de France se renseigner sur les possibilités d'émigration. Le bruit court que le Japon est prêt à recruter des volontaires allemands et, à défaut d'une mission japonaise, c'est auprès de notre mission qu'ils accourent aux renseignements.

Beaucoup de bourgeois, épouvantés par la Révolution, le spectre bolchéviste, les projets de confiscation de fortune et de socialisation intégrale qui bourdonnent dans l'air, cherchent à passer en pays neutres : en Suisse, en Hollande, en Scandinavie — avec leur fortune. Pour ne pas être submergés par les Allemands en rupture de patrie, tous ces Etats sont obligés de promulguer des décrets très sévères contre l'immigration. Un des professeurs allemands les plus fameux, inventeur dont la renommée est mondiale,

(1) Cf. *l'Allemagne après la débâcle.*

écœuré par la Révolution et la détresse où a sombré son pays, s'adresse à nous pour avoir l'autorisation de s'établir en France, en Angleterre ou en Amérique. Il est prêt à faire bénéficier de ses découvertes le pays qui lui offrira l'hospitalité, et il désirerait même acquérir à bref délai la nationalité du pays où il se fixerait.

Des gens, atteints de bougeote — le Germain a toujours été une nature nomade — se mettent en route au petit bonheur et, on se demande par quels stratagèmes, parviennent à franchir les frontières. Un journaliste allemand nous raconte la poussée de ses compatriotes vers l'Italie, le pays du soleil et du ciel azur. Les correspondants de gazettes allemandes qui ont été agréés à Rome sans difficulté dès la conclusion de la paix sont assaillis par mille questions de leurs lecteurs. En dépit de tous les obstacles, d'aucuns partent pour l'Italie sans s'inquiéter de l'avenir. N'étaient le change et les barrages des douaniers, nous assisterions de nouveau à une véritable migration de peuples, à la ruée des affamés vers les régions plus fertiles.

Un journaliste allemand relate qu'un jour se présenta chez lui à Rome un colon allemand accompagné de sa femme, de deux enfants et de sa belle-mère (bagage encombrant, peu fait pour l'émigration !), qui venait en droite ligne de Bavière pour solliciter — eux Allemands — du gouvernement italien une concession de terres... en Cyrénaïque. Sans doute l'hymne italien : « Tripoli, beau sol d'amour ! » les avait-il conquis d'emblée au sable africain.

Malheureusement pour nos aventuriers, le gouvernement italien ne sait pas lui-même où déverser son trop-plein d'habitants et, contrairement à la chanson, la sablonneuse et aride Tripolitaine est un maigre débouché pour ses ardents pionniers. Il fallut donc rapatrier dare-dare les candidats colons ; toutes leurs maigres économies y passèrent.

Cette anecdote est typique ; on pourrait multiplier les récits du même genre. L'aventure des temps modernes la

plus extraordinaire est sans contredit l'aventure balte (1), l'invasion de milliers de mercenaires allemands en Courlande où — d'après les dires de leurs meneurs — on leur distribuerait des terres en toute propriété. L'aventure balte, qui s'est achevée par un échec et la retraite de la « division de fer », appellation des corps francs qui opéraient dans les Provinces baltes, n'était au demeurant qu'un préambule. Aux yeux des pangermanistes, il s'agissait d'amorcer en Russie une opération de grande envergure, y prendre des gages pour l'avenir, s'y assurer d'immenses territoires pour la colonisation et s'y procurer des compensations pour les cessions de l'Ouest. Il fallait surtout empêcher coûte que coûte, par l'union avec les bolchévistes, la réalisation, aux termes du Traité, des visées polonaises en Prusse Orientale et Occidentale.

§

En somme, la guerre n'a été pour l'Allemagne, qui étouffait en dedans de ses frontières trop étroites, qu'une formidable tentative d'échappement. Elle voulait à toutes forces briser l'étreinte qui étranglait son expansion, empêchait ses 68 millions d'habitants de se répandre dans le Monde pour y propager le germanisme. Cette ultime soupape, la guerre, a laissé dégorger sur l'Europe des millions d'hommes à l'armement perfectionné, ivres de vaincre et d'annexer. La « plus grande Allemagne » dont ils rêvaient devait embrasser, outre tous les territoires de langue allemande qui « de droit » lui revenaient, des glacis étendus tels que l'Ukraine et la Russie Blanche. N'oublions pas que la paix de Brest-Litovsk, dictée par l'Allemagne à la Russie, enlevait à ce pays 500.000 kilomètres carrés — presque la superficie de la France — avec 25 à 30 millions d'habitants dont, au grand maximum, un million de langue allemande. Il va sans dire que les protectorats que l'on avait organisés sur

(1) Cf. *la Contre-révolution allemande.*

la Pologne, l'Ukraine, la Finlande, la Roumanie, constituaient autant de sournoises annexions.

A l'Ouest, les prétentions des impérialistes allemands n'étaient pas moindres. Ils voulaient absorber toute la Belgique — 30.000 kilomètres carrés et 7 1/2 millions d'habitants, — le Luxembourg, la Lorraine et la Flandre françaises, au total 5.000 à 10.000 kilomètres carrés avec deux millions d'âmes.

Les annexionnistes les plus modérés, auxquels s'était rallié tout le peuple allemand — laissons de côté les extravagants qui auraient annexé toute l'Europe et une partie de l'Amérique — réclamaient donc, en Europe occidentale, un territoire vaste de 35.000 à 40.000 kilomètres carrés, peuplé de dix millions d'habitants. En cas de victoire écrasante, toute la France du Nord eût été la proie des vainqueurs, et les journaux allemands étudièrent sérieusement des projets de reconstruction et de colonisation, par des Allemands, de nos provinces dévastées. Le rapatriement et la déportation des Français du Nord n'étaient qu'un anneau de ce projet machiavélique qui consistait à dépeupler nos départements du Nord au profit de colons allemands qu'on y aurait installés. Cette thèse darwiniste de la destruction des peuples faibles par les peuples à sève surabondante était soutenue couramment en Allemagne avant la guerre.

On pourrait croire que les Allemands ont renoncé à jeter leur dévolu sur la France du Nord et la Belgique. J'ai du moins sous les yeux un livre intitulé *Der Auswanderer* (L'Emigrant), où on recommande aux Allemands de ne pas s'établir dans ces deux pays :

De longtemps, de très longtemps, dit l'auteur, les Allemands ne pourront mettre les pieds en Belgique.

Et en parlant de la France où 60.000 Allemands, prétend-il, le même chiffre que pour la Belgique, vivaient avant la guerre (il y en avait presque 100.000) :

Il ne faut pas, affirme-t-il, que les Allemands songent à gagner

leur pain en France dans un avenir rapproché. Dans aucun pays ennemi, la haine de tout ce qui est allemand n'a atteint des dimensions comparables.

Eh bien ! Il s'est trouvé un Allemand — précisons : un industriel, et l'une des personnalités les plus en vue du monde « démocrate » — pour nous proposer de coloniser la France du Nord avec des émigrants allemands ! Il n'a pas offert seulement le concours de la main-d'œuvre allemande pour relever les ruines de nos villes et de nos villages, il nous a suggéré de peupler nos campagnes de paysans allemands ; de boucher à l'aide d'Allemands les trous énormes de la guerre, et j'ai eu de la peine à démontrer à cet expansionniste à outrance que nous ne désirions pas une collaboration de ce genre et que, si la France voulait repeupler ses territoires dévastés, c'est à l'Allemagne qu'elle aurait en tout dernier lieu recours.

§

Pour combattre le fléau du surpeuplement, l'Allemagne a envisagé deux remèdes immédiats : l'établissement de citadins à la campagne et la mise en culture d'immenses terrains en friche : landes, jachères ou marais asséchés, et en deuxième lieu l'émigration.

Nous connaissons les résultats de la colonisation intérieure en Prusse pour les dernières années. Ils sont intéressants. C'est ainsi qu'en 1919 on dénombre 822 établissements à la campagne et le défrichement de 9.801 hectares, en 1922 respectivement 2.655 et 19.945 hectares, en 1923 2789 et 32.449 hectares. Au total, 10.083 établissements pour 96.524 hectares.

La progression des chiffres est constante, le retour à la terre caractéristique.

Toutefois, ces résultats sont infimes par rapport au danger que constitue le surpeuplement. La colonisation interne est un déversoir insuffisant, et les Allemands sont obligés

d'aller chercher à l'étranger des débouchés pour leur population exubérante.

Le nombre des Allemands qui, lassés des tristes conditions d'existence de leur pays, sont en quête d'une position plus rémunératrice, à l'abri des soucis, ou plus simplement à l'affût d'aventures, croît de mois en mois, dans la même mesure où sombre le crédit de l'Allemagne.

Alors que l'émigration était avant la guerre en voie de diminution et que, pendant la guerre même, elle avait, pour des raisons faciles à deviner, presque complètement cessé, depuis l'armistice elle a repris avec une nouvelle intensité.

C'est ainsi qu'en 1912 on enregistrait 18.545 émigrants, soit 28 pour 100.000 habitants; en 1913, 25.943 (39); en 1914, 11.808 (17); en 1915, seulement 528; 326 en 1916, 9 en 1917 et néant en 1918.

Par contre, un réveil se manifeste dès 1919 qui accuse 3.144 émigrants, soit 5 pour 100.000; en 1920 on en dénombre 8.458 (14); en 1921, 23,451 (39); en 1922, 36.527 (60) et en 1923, l'année de la résistance passive, le chiffre record de 115.416, soit 187 pour 100.000 habitants.

Dans les premiers mois de 1924, en constate un recul marqué. C'est ainsi que les chiffres respectifs pour janvier et février sont de 7.639 et 6.179, alors qu'en décembre ils étaient de 14.096.

Cette décroissance de l'émigration est due en premier lieu à la cessation de la « bataille de la Ruhr » qui a mis fin à la formidable crise de chômage qui sévissait en Allemagne, en deuxième lieu aux restrictions de plus en plus graves que l'Amérique apporte à l'émigration.

Les cotes suivantes ont été fixées par les Etats-Unis jusqu'en 1927 : Allemagne 45.229, Autriche 1090, Hongrie 588, Tchécoslovaquie 1.073, Yougoslavie 835, Italie 4.889, Pays-Bas 1.737. L'Italie, pays à forte émigration, est particulièrement atteinte par ces restrictions.

Mais l'Allemagne aussi, qui manque de débouchés et d'oc-

cupation pour tous ses bras, est fortement touchée et devra chercher en Amérique du Sud l'exutoire que les Etats-Unis n'ouvrent que jalousement.

Les émigrés allemands se recrutent parmi les hommes et les femmes jeunes, en pleine vigueur ; 59 pour cent des hommes et 54 o/o des femmes sont âgés de 17 à 30 ans, le nombre des hommes prédominant de beaucoup celui des femmes. On dénombre en effet, en 1923, 65.334 émigrés hommes pour 48.078 femmes.

La répartition de ces contingents par profession offre matière à réflexion. Citons les principaux ; naturellement l'industrie l'emporte de loin avec 45.418 unités, soit 39,9 o/o, de l'ensemble ; l'agriculture suit avec 16.903, soit 14,9 o/o ; le commerce compte 13.070 représentants (11,5 o/o), les gens de maisons 11.564, dont 11.315 femmes (10,2 o/o), les professions libérales et les fonctionnaires 4.454 (3,9). Ce dernier chiffre mérite d'être signalé ; il montre combien la classe moyenne a été atteinte par la crise économique.

C'est le Wurtemberg qui fournit les plus gros effectifs des émigrés (486 pour 100.000 habitants), puis le Hanovre (318), le Bade (310) et Berlin (224).

Le grand flot des émigrés s'est dirigé vers les Etats-Unis, qui en ont accueilli 81,1 pour cent, la cote fixée l'an dernier ayant été rapidement atteinte. L'Argentine participe pour une faible part à l'émigration avec 8,4 pour cent, et le Brésil avec 7,7 pour cent.

Pourtant il convient de souligner que la statistique que nous avons citée ne nous parle que de l'émigration exotique et omet de nous parler d'une autre émigration singulièrement plus considérable ; nous voulons dire l'émigration dans les pays limitrophes de l'Allemagne, émigration pour laquelle nous ne disposons que d'évaluations cependant fort éloquentes.

C'est ainsi que l'Allemagne est pour la Suisse et la Hollande un intarissable réservoir de domestiques à bon marché. Selon la Mission évangélique hollandaise des gares, il

y a actuellement aux Pays-Bas de 50.000 à 60.000 bonnes allemandes, dont 5.000 à 6.000 se trouvent à Amsterdam, autant à Rotterdam et 4.000 à la Haye, le reste étant dispersé par tout le pays.

Le pasteur Dr. Hüfner, de Wiesbaden, qui est le conseiller spirituel de la Fédération allemande des sociétés protectrices de la jeune fille, évalue leur nombre à 100.000. « La Hollande, dit-il, est tellement bondée de jeunes Allemandes qu'une grande partie ne peuvent être casées. »

La Mission évangélique installée à la gare-frontière d'Emmerich-Elten nous fournit des renseignements édifiants sur cette émigration ancillaire ; en mai 1923, 1.416 jeunes filles ont passé la frontière ; en juin, 1.292 ; en juillet, 1.118 ; en août, 1.702 ; en septembre, 1.922 ; en octobre, 1.679 ; en novembre, 1.530 et en décembre, plus de 1.700. Et il ne s'agit là que d'un seul poste-frontière ! Par rapport à ces chiffres, celui des jeunes filles rapatriées n'est pas considérable. Tandis que dans les mois de juin, juillet et août 1922, un tiers environ des émigrantes revenait, en septembre le chiffre des retours ne s'élève qu'à 193, en octobre à 234 et en novembre à 130. Depuis la création du mark-or et la stabilisation consécutive du mark-papier, le nombre des rapatriements a augmenté.

La plupart des jeunes émigrantes étaient attirées en Hollande par le cours très élevé du florin et par la possibilité qu'elles y avaient de se constituer un trousseau. Or, le trousseau, idéal de toute jeune fille qui se marie, devient en Allemagne, par suite du renchérissement fabuleux, l'apanage exclusif des classes riches.

La Suisse emploie également de la main-d'œuvre allemande, mais en nombre beaucoup plus restreint, étant donné que l'entrée y est subordonnée à certaines conditions draconiennes ; il faut en particulier que l'émigrant puisse prouver qu'il a déjà trouvé une occupation dans le pays.

§

L'émigration est parfaitement organisée en Allemagne. Il y existe, à côté d'un Office central de renseignements pour les émigrants, fondé par la Société coloniale allemande, devenu depuis le premier avril 1919 Office National, et rattaché aux Affaires étrangères (Wilhelmstrasse 71), un Institut étranger (Auslands Institut) à Stuttgart, une Association pour la colonisation et l'émigration allemande, dont le siège est à Berlin, la Ligue catholique de Saint-Raphaël à Limbourg-sur-Lahn et à Fribourg-en-Brisgau et d'autres institutions confessionnelles de même nature.

Concurremment avec ces associations, reconnues d'utilité publique, se sont développées d'autres sociétés commerciales, dont le but est essentiellement de remplir de gros dividendes les poches de leurs actionnaires, au détriment des émigrants: ainsi la Ligue dite protectrice des émigrants allemands, dont le siège social est à Hambourg, récemment démasquée,qui extorquait aux émigrants des sommes considérables pour frais d'affiliation à la Ligue et l'autorisation d'immigrer au Brésil. Quant au passage, si les fonds ne leur suffisaient pas, les émigrants s'engageaient à le rembourser plus tard en économisant sur leur salaire. En somme, c'est à une véritable traite des blancs que se livrait ce *Schutzbund*.

Le Michel allemand se laisse facilement duper. Alléché par les aventures, il est prêt à se hasarder dans n'importe quelle combinaison, pourvu qu'elle fasse miroiter à ses yeux naïfs la perspective de gains mirobolants. Pour que la situation de la population allemande fût relativement supportable, il faudrait, disions-nous,que 15 à 25 millions d'Allemands émigrassent. En admettant que l'on trouvât des pays disposés à les recevoir, il faudrait 25.000 paquebots géants, du type *Vaterland* le plus moderne, pour les transporter outre-mer. Or, l'Allemagne n'a pas de flotte suffisante,et les Allemands qui veulent émigrer sont réduits

à emprunter les navires hollandais ou américains. Les places sur les bateaux d'émigrants sont retenues des mois à l'avance, et sait-on quels bénéfices réalisent les armateurs hollandais ? Pour un billet d'entrepont de Rotterdam à Buenos-Ayres, l'émigrant doit payer 200 florins, c'est-à-dire une somme incalculable au cours du jour ! Il n'y a que les gens riches qui puissent se permettre le luxe d'émigrer et, à moins d'y faire passer toute sa fortune, et encore ! une famille d'ouvriers ou d'artisans doit y renoncer.

Ce fait explique la ténacité avec laquelle l'Allemagne a défendu sa frontière orientale, contestant à la Pologne le corridor de Dantzig, tâchant à écarter d'elle et de la Russie toute nation-tampon qui gênerait à l'avenir les relations entre les deux pays. Il est aujourd'hui établi que la Russie doit être le grand déversoir du surplus de l'énergie allemande. Ce sont les ingénieurs et les techniciens allemands qui doivent réorganiser l'industrie et le commerce russes qui périclitent, des paysans allemands qui doivent défricher les immenses espaces de la steppe. Bien que la frontière allemande soit éloignée de la Russie, qu'elle en soit séparée par la Pologne et la Lithuanie, à laquelle on a incorporé Memel, que la Russie Orientale ne soit plus qu'un îlot germanique au milieu de la marée polonaise qui la bat de toutes parts, l'Allemagne ne désespère pas de coloniser tôt ou tard la Russie. On a fondé à Berlin un bureau de renseignements pour les futurs émigrants. Toute famille allemande, disposant d'une certaine somme, serait assurée de recevoir gratuitement en Russie une assez grande superficie de terre arable...

Avant la guerre, plus de 100.000 ressortissants allemands vivaient en Russie proprement dite, déduction faite de la Pologne du Congrès (50.000) et des Provinces baltes. A Pétrograd, la colonie allemande était forte de 15.000 membres, à Moscou, de 7.000. Dans l'industrie, les mines et les entreprises de construction, ils étaient 30.000, dans l'agriculture, la sylviculture et l'horticulture 20.000. A ces

Allemands qui étaient demeurés sujets du Reich, il sied d'adjoindre encore 2 millions de colons d'extraction germanique, qui possèdent des établissements agricoles prospères en Ukraine, en Russie méridionale, au Caucase, en Crimée, en Taurie, en Transcaucasie, dans les plaines du Volga, où se trouvent un demi-million de paysans allemands, en Volhynie et en Bessarabie.

La plupart de ces colons proviennent de la Souabe.

En dépit des bouleversements des dernières années, ces colons — avant-garde du germanisme — sont restés ou sont retournés à leur poste. A l'exception des Allemands du Volga, ils n'ont pas eu trop à pâtir de la guerre et de la révolution. Nous avons trop longuement exposé tous les projets des expansionnistes allemands en Russie (1), pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Il reste acquis que la Russie, réduite à ses propres forces, n'est pas capable de se relever, et que c'est à l'Allemagne qu'elle fera en premier lieu appel pour la seconder. Sans échappée vers l'Ouest, dépouillée de ses colonies, l'Allemagne se tourne forcément vers la Russie.

> Nous conseillons instamment à tous ceux qui croient devoir émigrer, dit l'*Emigrant*, le livre anonyme auquel nous avons déjà fait allusion, d'attacher leur attention à la Russie, d'en étudier attentivement et constamment les conditions, ainsi que de se parfaire dans la connaissance de la langue russe.

Encore que la Russie n'offre guère actuellement de débouchés aux émigrants allemands — la situation politique autant que la situation économique y sont obscures et les conditions d'existence aléatoires, — nous ne serions pas étonné d'apprendre avant peu qu'un accord portant sur l'établissement des Allemands en Russie a été conclu entre le gouvernement soviétique et celui du Reich.

Il semble du reste que cet accord soit en bonne voie d'aboutissement, puisqu'une mission allemande, chargée

(1) Cf. *la Contre-révolution allemande.*

d'étudier les possibilités d'existence pour les émigrants allemands, manifestait il y a quelque temps l'intention de se rendre en Russie.

Depuis l'armistice, les usines de munitions de guerre et les ateliers de construction de matériel militaire et d'avions s'appliquent à recruter des contremaîtres allemands, des techniciens et des ingénieurs.

§

Outre la Russie, c'est l'Amérique du Sud qui attire les émigrants allemands. En Amérique du Nord, les perspectives sont peu propices, bien que la grande masse des émigrants allemands (19.000 sur 26.000 en 1913) s'y soit déversée avant la guerre et aussi depuis ; mais, pour conjurer une crise de chômage menaçante et faire face au surpeuplement des grandes villes de l'Est, le gouvernement américain a pris des mesures restrictives fort graves contre l'immigration.

Rationnée par nationalité, en vertu du bill Burnett, déposé au Sénat le 27 janvier 1919, elle est subordonnée à la production de l'affidavit d'une connaissance ou d'un parent ayant acquis droit de cité dans le pays. Ceux qui ne peuvent produire cet affidavit doivent disposer d'une somme importante en dollars, ce qui, dans les circonstances actuelles, est chose presque impossible aux travailleurs allemands, encore moins aux membres de la classe moyenne. Néanmoins, le contingent de 67.707 personnes, fixé pour 1923 a été atteint longtemps avant la fin de l'année.

La fière parole, écrit Kurt Aram, d'après laquelle c'est le travail qui recherche le travailleur en Amérique, et non pas le travailleur le travail, n'a plus de valeur pour les villes, car des centaines de mille ouvriers sont en quête d'ouvrage.

Les quatre millions de personnes qui étaient employées dans l'industrie de guerre ont été licenciées, et à ces quatre millions de chômeurs se sont joints autant de démobilisés, auxquels le gouvernement américain a été fort en peine

pour procurer une occupation. C'est ce qui explique le bill qui contingente l'immigration par nationalité d'après les chiffres d'avant guerre.

Cet état de choses se reflète au Canada, où n'ont accès que les Allemands qui peuvent prouver qu'ils y ont déjà trouvé un emploi.

En revanche le Mexique, où résidaient avant la guerre 4.000 à 5.000 Allemands, verra sûrement s'accroître ce chiffre. En effet, le Mexique qui, pendant la guerre, faisait montre de tendances nettement germanophiles, offre des perspectives assez favorables à l'établissement de colons allemands. N'a-t-on pas annoncé récemment que 250.000 Germano-Américains avaient déclaré vouloir délaisser les Etats-Unis pour le Mexique, emportant 400 millions de dollars, dans le dessein d'y créer des usines, des fabriques et de frayer la voie à leurs compatriotes d'outre-mer ?...

§

L'Argentine et le Brésil demeurent donc les deux grands déversoirs, aux possibilités illimitées, des émigrants allemands. Ils s'y sentent attirés par les colonies d'Allemands qui y fleurissent déjà et par les espaces énormes qui restent à coloniser. C'est ainsi que l'Argentine ne compte que 8 millions d'habitants, dont 1.800.000 habitent la capitale Buenos-Ayres, pour une superficie de 2.893.667 km., soit 2,6 habitants au kilomètre carré !

Avant la guerre, 24.000 sujets de Guillaume II s'y étaient installés, à côté de 10 à 15.000 Autrichiens allemands et 20.000 Russes allemands. Depuis 1882, il existe à Buenos-Ayres un « *Verein* (Ligue) pour protéger l'immigration germanique ». Déjà, depuis la conclusion de la paix, cette ligue a réussi à placer assez vite quelques centaines d'émigrants allemands, que les frais de voyage n'avaient pas retenus de se mettre en route.

L'Argentine ayant conservé sa neutralité pendant la guerre

est, d'ailleurs, un des rares pays qui restent ouverts à l'afflux des émigrants allemands.

Les Allemands y tiennent une place importante dans le commerce et l'industrie; ils y possèdent de grands hôtels (l'Hôtel-Royal, l'Hôtel zum Deutschen Bund); tous les grands journaux de la métropole y ont leurs correspondants, qui les renseignent exactement sur les événements politiques et la situation économique; enfin, c'est dernièrement à la grande maison Holzmann et Cie de Francfort-sur-Mein que l'on a adjugé la construction d'un grandiose Hôtel des Postes sur la Paséo Julio. Il y a en Argentine 6 journaux allemands et 60 écoles (1).

Néanmoins, les émigrants allemands s'y heurtent à de grosses difficultés, qu'ils ne rencontrent pas dans la même mesure aux Etats-Unis : la langue et le climat. Ceux qui immigrent en Argentine doivent se livrer au rude travail de pionniers qu'ont connu leurs ancêtres en Amérique du Nord entre 1860 et 1890 : déboiser, essarter les forêts vierges, défricher les landes, assécher les marécages, régulariser les rivières, construire des routes et des chemins de fer. Il n'y a aucune place dans l'Argentine hydrocéphale pour les intellectuels allemands; la capitale est surpeuplée; ce qui manque, c'est la main-d'œuvre agricole : des bûcherons, des journaliers et des manœuvres. Quelques milliers d'émigrants allemands ont néanmoins préféré les aléas de la vie de péon aux affres de la famine et des convulsions sociales.

Ce que nous avons dit de l'Argentine s'applique aussi bien au Brésil. De 1850 à 1859, l'immigration allemande y a été très forte, mais à la suite d'un décret du ministre prussien du Commerce von der Heydt, provoqué par un conflit entre les deux pays, le Brésil fut boycotté, de sorte que, de 1871 à 1913, ce pays n'a reçu que 60.000 émigrants

(1) Cf. *Mercure de France* du 1er août 1924 : l'Organisation de la propagande allemande, où je m'occupe notamment des efforts de cette propagande et des résultats obtenus en Argentine.

allemands, en 1913, tout juste 140, bien que le décret de Heydt ait été abrogé en 1906. En revanche, de 1820 à 1915, le Brésil a accueilli 1.362.000 Italiens, presque 1 million de Portugais, un demi-million d'Espagnols, plus de 100.000 Russes et environ 80.000 Austro-Hongrois.

On évalue à 100.000 le nombre total des Allemands établis au Brésil. Ils sont surtout représentés dans l'Etat de Saint-Paul (1), et dans le chef-lieu du même nom (30.000), dans le Parana, le Minas Geraes, à Santa Catharina et dans le Rio Grande do Sul. On évalue à 50.000 le nombre des Allemands dans cette province. La colonie de Blumenau a conservé un caractère tout à fait germanique par la langue, les traditions, les mœurs, les écoles, les églises, les bibliothèques. On se croirait transporté dans une ville allemande. Presque partout, les colonies suisses se sont fondues dans les colonies allemandes.

Si l'on ajoute à ces cent mille colons, qui sont demeurés ressortissants du Reich, tous les fils d'anciens émigrants allemands, on arrive à un total d'un demi-million de Brésiliens d'origine germanique. Le roi du café, un multimillionnaire, est un nommé F. Schmidt, Allemand d'origine, qui, à ses débuts, amassa péniblement un petit pécule comme bûcheron. De nombreux journaux allemands, dont le plus connu est l'*Indicateur de la Forêt Vierge* (*Urwald Anzeiger*), fleurissent au Brésil en connexion avec des imprimeries et des maisons d'édition, allemandes également, (surtout à Port Alegre et à Blumenau). On n'a pas oublié les visées des pangermanistes sur le Brésil méridional.

Le Brésil, qui est l'Etat le plus vaste de l'Amérique du Sud, puisque sa superficie atteint 8 1/2 millions de kilomètres carrés et qu'il ne compte que 26 1/2 millions d'habitants (3,1 par kilomètre carré), offre encore un champ immense à la colonisation. Il est certain qu'un flot d'émi-

(1) Ils viennent même de prendre une part active dans la révolution qui a éclaté dans cet Etat.

grants allemands s'y déversera dès que les circonstances le permettront.

Outre l'Argentine et le Brésil, toutes les républiques du Sud entrent en ligne de compte pour l'émigration allemande, en particulier le Chili, où vivaient, en 1907, 28.000 Allemands (les 2/3 nés dans le pays), et le Paraguay.

Quant à l'Extrême-Orient, il n'y a que des ingénieurs et des marchands, mandatés ou patronnés par des industriels ou des maisons de commerce, qui s'y établissent. Les Indes britanniques demeurent fermées à l'émigration germanique.

§

On se figure que les émigrants allemands seront absorbés peu à peu par les peuples qui les entourent et qu'ainsi le péril germanique sera conjuré. Encore une erreur qu'il convient de dissiper. Un peuple n'est absorbé que par un autre peuple dont la civilisation lui est de beaucoup supérieure. C'est ainsi que les Francs, les Burgondes et autres tribus germaniques ont été assimilés par les Gallo-romains, que les émigrants allemands ont été partiellement assimilés par le monde anglo-saxon ou anglo-américain. En revanche, les Polonais n'ont été assimilés ni par les Russes, ni par les Autrichiens ou les Prussiens; les Turcs n'ont réussi à absorber aucun des peuples allogènes qui formaient leur Empire, et le peuple juif — le plus grand exemple de l'histoire — en dépit de sa dispersion et de son petit nombre, est sorti intact des massacres et des persécutions.

De même, les Allemands qui émigreront en Amérique du Sud et en Russie ne seront, non plus que leurs ancêtres, absorbés par les autochtones. Nous avons montré combien florissants sont les établissements allemands en Russie, en Argentine et au Brésil. Non seulement ils ont conservé l'intégrité de leurs coutumes, mais ils ont pu encore maintenir leurs écoles, leurs institutions, bref, constituer de véritables

cellules étrangères dans le pays où ils s'étaient établis. On trouve de ces enclaves d'Allemands migrateurs, demeurés fidèles à leurs origines, un peu partout en Europe : dans l'Italie du Nord, les Sept et les Treize Communes, en Hongrie, en Transylvanie, où il y a aussi des colonies d'Alsaciens, dans le Banat, en Bohême où ils forment des masses compactes, jusqu'en Crimée et en Transcaucasie.

Le danger que l'on appréhendait, et auquel on a cru couper court en enlevant ses colonies à l'Allemagne, subsiste donc, plus aigu qu'auparavant : elle tentera de créer en pays étranger des blocs homogènes compacts de ses nationaux.

A l'avenir, dit l'*Emigrant*, il faudrait utiliser l'émigration au bénéfice des intérêts économiques et nationaux de l'Allemagne. Il faut autant que possible diriger l'émigrant là où il trouve non seulement le moyen de subvenir à ses besoins, mais encore où sa langue et sa civilisation sont à l'abri de l'assimilation par une nation étrangère. Il faut que les générations de l'avenir puissent demeurer en contact national, commercial et politique avec le pays natal. Ceci est surtout réalisable là où les différences de races constituent une barrière, et aussi dans les pays dont la position mondiale, le régime politique, la civilisation et la culture ne sont pas propres à enthousiasmer facilement l'arrivant, à cause de leur nature exotique.

Prenant en considération toutes ces données, l'auteur — ou les auteurs, car nous soupçonnons une Ligue derrière cet ouvrage — conseille de faire dévier le grand courant migrateur, qui, le siècle dernier, aboutissait aux Etats-Unis, vers le Mexique, l'Argentine et le Brésil, surtout vers ce dernier pays, réceptacle indiqué du surplus de la population allemande.

Au Brésil, les anciennes colonies allemandes ont su préserver leur originalité nationale ; elles n'ont pas été absorbées par les Portugais, « dont la civilisation est inférieure » et qui n'exercent pas la moindre attraction sur les émigrants allemands. Les peuples d'extraction latine, les Espa-

gnols, les Portugais, les Italiens, — on ne nous comprend pas parmi les Latins — ne possèdent ni la force d'assimilation, ni l'activité, ni la persévérance commerciales qui caractérisent les races anglo-saxonne et anglo-américaine. La leçon qu'en tirent les pangermanistes est lumineuse : il convient de préférer l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord, où les émigrants se fondent vite dans la masse autochtone. La situation en Russie et en Sibérie est analogue à celle de l'Amérique du Sud. Les colons allemands n'y risquent pas davantage de perdre leur nationalité avec leur langue et leurs coutumes.

§

En résumé, c'est en Russie et dans l'Amérique du Sud que les Allemands estiment avoir le plus de chances de succès. Malheureusement pour eux, plus que d'ouvriers on y a besoin de journaliers agricoles et de colons. Or l'Allemagne, industrialisée à outrance, souffre elle-même de la pénurie de travailleurs ruraux, ce qui n'est pas fait pour simplifier les données du problème. Le retour à la terre, que l'on prêche énergiquement en Allemagne depuis l'armistice, n'a pas donné des résultats extraordinairement brillants. On a tenté de transporter de force dans les champs les désœuvrés des villes, auxquels en assignait une certaine tâche. Mais les propriétaires et les hobereaux se sont montrés peu satisfaits du zèle des auxiliaires citadins et ceux-ci, d'autre part, préfèrent le pavé et l'estaminet de la grande ville aux interminables sillons de la plaine poméranienne ou silésienne.

Pourtant, il n'y a pour l'Allemagne que ces trois voies de salut : un malthusianisme raisonnable, le retour à la terre chez elle, c'est-à-dire l'augmentation de la production agricole par le décongestionnement des grandes villes, et l'émigration sur une large échelle. Tant que l'Allemagne aura faim, et elle aura faim tant qu'elle sera surpeuplée, elle demeurera un foyer de troubles perpétuels et d'anar-

chie, que nous ne pouvons tolérer au cœur de l'Europe. Le problème qui domine tous les autres demeure donc le problème démographique. De sa solution ne dépend pas seulement l'avenir de l'Allemagne, mais aussi l'avenir de l'Europe et *a fortiori* celui de la France qui, aux quatre-vingts millions de Germains de demain, ne pourra opposer que péniblement quarante millions de Français.

AMBROISE GOT.

# L'ART MILITAIRE ANTIQUE ET LA GUERRE EN CHINE

—

Le fracas de la guerre civile en Chine, malgré l'éloignement, parvient jusqu'à l'entendement de l'Europe. Mais nos journaux, faute de motifs pour prendre parti, se contentent de transcrire de maigres informations télégraphiques, car le « Français moyen » n'attache pas une grande importance à ces questions trop lointaines et trop hérissées de noms aux sonorités inaccoutumées.

Si mal informés, comment comprendre, sans préparation, ce qui se passe ? Auquel des partis en lutte s'intéresser ? Combien de personnes savent que la Chine est maintenant divisée en trois royaumes ennemis? Au nord, Mandchourie et Mongolie orientale sont au pouvoir de Tchang Tso-linn, condamné pour meurtre, évadé, chef de brigands dont la bande victorieuse, faisant boule-de-neige, est devenue armée. Au centre, Ou Peï-fou. Dans le sud, Soun Yat-sènn, toujours en lutte avec ses lieutenants révoltés autour des Canton.

Chacun d'eux augmente ses armements afin d'écraser les deux autres et de régner sur la Chine entière. Combats et intrigues déplacent constamment des corps d'armée ou des provinces, qui passent ainsi d'un parti à l'autre.

Mais, sous cette situation évidente, des faits, signalés chaque jour par les journaux, indiquent des manœuvres plus obscures. Tchang Tso-linn, en Mandchourie, achète tous ses aéroplanes et ses armements au Japon. Des aviateurs, et même une aviatrice japonaise, pilotent ses avions. Les financiers japonais lui consentent de fortes avances. Ses plans

même seraient préparés par l'armée japonaise. Bref, Tchang Tso-linn serait le champion soldé du Japon.

Ou Peï-fou, au Centre, est soutenu diplomatiquement par les Etats-Unis, qui ont obligé le Japon à déclarer officiellement sa neutralité. Il serait aidé financièrement et de toutes manières par les Etats-Unis, qui le favorisent. Il achète ses aéroplanes en France. Mais il conduit ses troupes d'après les anciennes méthodes chinoises, auxquelles il doit sa victoire éclatante de 1921 sur Tchang Tso-linn.

Quant à Soun Yat-sènn, il est soutenu par l'Allemagne et conclut des alliances avec les Soviets. Les journaux n'annonçaient-ils pas, ces jours-ci, que la Russie envoyait sa flotte en Chine pour soutenir la cause de ses alliés ?

Personne enfin n'a oublié l'émoi soulevé à Genève, quand le représentant du Japon à la Société des Nations fit insérer une clause destinée à rejeter le tort de l'agression sur « l'Etat dont la législation intérieure porterait atteinte à l'honneur ou aux intérêts d'une autre nation ». Tous les journaux montrèrent qu'il s'agissait des Etats-Unis. Le Japon prenait ses précautions devant la menace d'un conflit sur le Pacifique. Mais, de même que la guerre entre la Russie et le Japon en 1904 ne pouvait se passer que sur territoire chinois, de même une guerre entre les Etats-Unis et le Japon pourrait se régler seulement en Chine, où la suprématie jaune ou blanche est le véritable enjeu. Car le Japon, ne pouvant envoyer le surplus de sa population aux Etats-Unis, doit l'envoyer en Chine et en éliminer les Blancs. Il fait combattre des Chinois pour sa cause.

Le caractère profond de la lutte actuelle apparaît ainsi : Tchang Tso-linn, en Mandchourie, champion du Japon. Ou Peï-fou, au Centre, représente les vieilles traditions chinoises et s'assure la sympathie active des Etats-Unis. Soun Yat-sènn, au Sud, est guidé par les Russes et l'Allemagne.

La Grande-Bretagne masse sa flotte en Méditerranée, et veille sur les Indes. La France est entraînée par ses sym-

pathies américaines, et ferait bien de veiller sur l'Indo-Chine.

§

Mais quels sont les antiques préceptes grâce auxquels Ou Peï-fou s'est assuré sa situation et combat encore ? Les chercheurs arriveraient à en avoir une idée en fouillant les œuvres des Jésuites d'autrefois. Le P. Amyot, en 1772, publia en effet l'*Art militaire des Chinois*, dans lequel il résume, mais fausse trop souvent, les doctrines anciennes

Il m'a paru intéressant de traduire fidèlement les *Treize Tablettes* du plus grand écrivain militaire de l'antiquité, Soun Wou, qui vécut au VIe siècle avant J.-C. et dont l'œuvre constitue le premier des « Sept Livres » sur l'art militaire.

De Soun Wou, on raconte l'anecdote suivante. S'étant vanté au roi de Tchrou de pouvoir faire manœuvrer en un jour n'importe quelle troupe, le roi, cherchant ce qu'il avait de plus ingouvernable dans son Etat, songea aussitôt à son harem. Toutes ses femmes se rangèrent donc sous la conduite des deux favorites. Ce bataillon de Cythère plaisantant sans obéir, Soun Wou décapita les deux favorites, et obtint aussitôt une discipline passive.

Cependant, la longueur de l'œuvre de Soun Wou devient assez vite déconcertante par le désordre qui règne dans ces maximes : une phrase sur l'emploi du terrain est suivie d'un conseil pour conserver le moral des troupes. Un chapitre sur l'emploi des troupes contient des préceptes sur l'approvisionnement. La majeure partie de l'œuvre est enfin purement technique.

Ce désordre est dû en grande partie au fait que jusqu'au IIIe siècle avant notre ère, les livres étaient gravés, phrase par phrase, sur des lattes de bambou. Une charrette était nécessaire pour transporter un livre ou deux. L'on conçoit aisément que le désordre pût s'introduire dans de telles bibliothèques.

Mais au milieu de ce pot pourri, des idées admirables apparaissent, qui se lient évidemment entre elles, et qui jettent une lueur inattendue sur la manière dont les Chinois conçoivent la guerre, son but et ses moyens.

Ce sont ces idées que je veux dégager ici.

La première phrase souligne l'importance de la guerre car l'existence même de l'Etat en dépend.

Mais quel est le but de la guerre ? Uniquement de faire la paix.

D'après toutes les règles militaires, le général, ayant reçu mandat du souverain, réunit les armées et lève les troupes. Mais ces troupes sont uniquement l'édifice où l'on conclura la paix (VII, 1re phrase).

Et le commentaire précise :

Le seul but des armées doit être d'obtenir la paix.

Toute destruction par des armées en campagne est considérée comme absurde et criminelle, qu'il s'agisse des biens et personnes de l'ennemi ou des siens propres.

(III, début.) D'après toutes les règles de la guerre, le plus important est de conserver un Etat ; le moins important, de le détruire. Le plus important est de conserver une armée ; le moins important, de la détruire. Il est plus important de conserver un bataillon, une compagnie, un peloton, que de le détruire.

C'est pourquoi cent victoires sur cent combats, ce n'est pas là le meilleur du meilleur.

Et le commentaire explique qu'il vaut mieux, en effet, s'allier étroitement un Etat que de l'écraser. Il vaut mieux détacher une armée de l'ennemi et l'utiliser, que de la détruire. Le moindre village, il vaut mieux l'acquérir que de le détruire.

D'ailleurs, les grandes victoires militaires sont fort coûteuses, et ne rapportent pas toujours de grands bénéfices.

(IV, début.) Les victoires visibles ne sont rien de plus que ce que tout le monde en connaît (escadrons en déroute, morts, incendies, pillages, dit le commentaire). Ce n'est pas le meilleur

du meilleur. Quand un combat est victorieux, tout le monde sous le ciel s'écrie : C'est bien ! Mais ce n'est pas le meilleur du meilleur. Soulever un brin de paille d'automne n'exige pas beaucoup de force. Voir le soleil et la lune ne demande pas un œil clair. Entendre le tonnerre n'exige pas une oreille fine. Et quand, depuis l'antiquité, l'on dit de bons généraux qu'ils ont remporté de nombreuses victoires, il s'agit toujours de victoires aisées. Car les victoires de ceux qui combattent vraiment bien ne leur rapportent ni réputation de savant, ni gloire de brave, et, en effet, ils n'ont pas un trop grand nombre de victoires (coûteuses).

Ceux qui ne vainquent pas trop souvent sont ceux qui, ayant tout préparé pour vaincre à coup sûr, vainquent alors un ennemi déjà vaincu... Une guerre est victorieuse quand on est vainqueur avant d'avoir cherché le combat. Une guerre est désastreuse, quand on combat avant d'avoir cherché la victoire.

La guerre sans batailles ; imposer la paix sans pertes et sans ravages : tel est l'idéal. Le général qui combat est un incapable, un brave sans tête, indigne de commander.

(III, début.) Car ceux qui dirigent bien une guerre soumettent les troupes ennemies sans combattre. Ils conquièrent les villes sans les assiéger. Ainsi, l'on abolit un état ennemi en peu de temps. A coup sûr, ainsi l'on se conserve entier sous le ciel. Obtenir l'avantage sans engager les troupes, tel est le vrai but de la stratégie.

Sans combattre, soumettre l'ennemi, c'est là le meilleur du meilleur dans une guerre.

Mais comment arriver à ce résultat ? Par la ruse :

(I, fin.) La doctrine des armées, c'est la tromperie, le stratagème. C'est pourquoi, étant puissant, il faut paraître faible ; utilisable, il faut paraître inutilisable ; rapproché, il faut paraître éloigné ; éloigné, paraître proche.

Celui qui a l'avantage, il faut l'attirer dans des pièges. Quand l'ennemi a des troubles, il faut en profiter. Quand il est solide, il faut s'opposer à lui (rester sur la défensive). Quand il est le plus fort, battez en retraite (pour le surprendre dans son avance). Quand il y a du mécontentement chez l'ennemi, feignez des troubles (afin de provoquer une attaque attendue). Feignez l'humilité afin d'encourager l'orgueil (l'audace imprudente). Quand

l'ennemi est sans ardeur, feignez la lassitude. Quand les armées ennemies se touchent, divisez-les. Attaquez les troupes non préparées. Apparaissez de manière inattendue. Mais surtout, pour avoir la victoire, il ne faut jamais la proclamer d'avance.

Pour ces ruses, il faut toute une organisation d'espionnage et de propagande. Un chapitre entier de l'ouvrage entre dans les plus grands détails sur ce point, et montre comment on doit s'acquérir les compatriotes des généraux ennemis afin de connaître leurs caractères, leurs goûts, ce qu'ils sont capables de faire, et les moyens d'action que l'on peut avoir sur eux. Car, dit-il dans un autre chapitre :

(VIII, début.) Les généraux peuvent avoir cinq graves défauts : ceux qui combattent à mort, on peut les tuer. Ceux qui aiment la vie, on peut les faire prisonniers. Les caractères emportés peuvent être excités par le mépris. Les purs et intègres, par les insultes et les calomnies. Ceux qui aiment le peuple, on peut les indigner (en ravageant leur voisinage).

L'intervention intérieure se fait par des fonctionnaires de l'ennemi, que l'on a gagnés grâce à leurs défauts favoris. L'on provoque des rumeurs défavorables, des révolutions, des calomnies auprès du souverain qui, rempli de soupçons, rappelle le général, etc.

Ce qu'il appelle « l'intervention de retour » consiste à utiliser les espions envoyés par l'ennemi et, les ayant gagnés, à leur faire transmettre les nouvelles vraies ou fausses que l'on veut faire connaître à l'ennemi.

L'intervention « de mort », encore plus complexe, consiste à répandre de fausses rumeurs dans son entourage afin que nos émissaires envoyés pour espionner l'ennemi, et gagnés par celui-ci, transmettent ces fausses rumeurs comme véritables, en pensant trahir.

Ceux qui ne sont pas d'une intelligence sacrée, qui ne sont pas d'une droiture et d'une loyauté exceptionnelle, ne doivent pas être employés pour l'intervention... Mais il ne doit pas y avoir de récompenses plus fortes que pour ce service, car il n'y a pas d'affaire plus mystérieuse que celle-là... En effet, sans une pers-

picacité merveilleuse, on ne peut atteindre à la vérité par l'intervention.

En vérité, grâce à cette nuée de mensonges, de trahisons, de corruptions, d'achats de consciences se vendant aux deux partis, l'on enveloppe les ennemis dans un brouillard où ils ne savent plus que décider. Ils ne peuvent plus se fier à leurs patrouilles : ils ne savent plus où l'attaque se produira.

Mais l'ennemi employant les mêmes armes avec un égal entrain, la manœuvre devient singulièrement difficile. Alors

l'on circonvient les vassaux (et alliés) de l'ennemi afin de lui faire du tort. On réquisitionne les biens ennemis. (VIII, fin.) On razzie le pays pour diviser la force principale ennemie. On occupe du terrain ou des villes (pour forcer l'ennemi, en les secourant, à se détourner du but principal). Mais il faut cependant se mouvoir toujours d'après celui de qui dépendent les pouvoirs de l'ennemi (d'après le commentaire, s'attaquer au gouvernement ennemi pour qu'il pèse sur ses généraux). (VII, milieu.)

C'est pourquoi une armée vit sur la tromperie. Se mouvant pour un avantage mystérieux, elle se divise et se réunit sans cesse pour se transformer (VII, début.)

Le but à atteindre n'est pas tellement de savoir manœuvrer ses propres troupes que d'obliger l'ennemi à certains mouvements grâce auxquels on pourra le mettre dans une position désastreuse ; les victoires sont ce que sont, aux échecs, les échecs au roi. Ce qu'il faut, c'est faire mat dès le début, sans perdre une seule de ses pièces.

(VI, milieu.) Car l'on dit qu'une victoire peut se fabriquer, si un ennemi, même assemblé, peut être manœuvré jusqu'à n'avoir plus de porte de sortie... Il faut l'agiter, afin de connaître les règles de ses mouvements et de son immobilité. Puis, feindre des apparences, connaître le terrain de vie ou de mort et faire l'estimation des forces. Si les troupes ont pris des apparences au point de n'avoir plus d'apparences, ceux qui observent le plus profondément ne peuvent plus épier et ceux qui sont informés ne savent quels plans faire.

Mais il faut que les opérations soient menées rapidement : notre longue Guerre nous a valu le parfait mépris des Chinois pour notre manque de stratagème et, par conséquent, de réelle valeur militaire.

(II, début) Pour une expédition longue et cruelle, les ressources d'un Etat ne sont jamais suffisantes. De plus, l'on émousse l'ardeur des troupes, l'on épuise leurs forces et l'on gaspille le bien public. Alors, les ministres commencent à trouver des fautes même à ceux qui ont la science, et qui, ainsi, ne peuvent mener l'opération à bien. En effet, les troupes s'affaiblissent vite. Mais si l'on agit rapidement, on ne le remarque pas dans la continuité des succès. Une guerre prolongée n'est d'aucun avantage possible pour un Etat.

(XIII, début.) C'est être anti-social (criminel) au plus haut degré que d'observer l'ennemi et de se garder pendant plusieurs années pour combattre et avoir une journée de victoire. C'est aimer les titres et les appointements de centaines d'onces d'or. Ce n'est pas là connaître les sentiments de l'ennemi. Ce n'est pas être un général pour ses hommes. Ce n'est pas être un soutien pour son souverain. Ce n'est pas être un Maître de la victoire.

Le bon sens de nos troupes ne criait-il pas pendant la guerre : mettez nos généraux et nos ministres à cinq sous par jour, et la guerre sera vite terminée.

§

Les autres ouvrages militaires antiques confirment les mêmes principes, que ce soit le *Liou trao* (Les Six étuis), attribués à Traé-Kong qui vécut douze siècles avant notre ère; ou l'œuvre de Wou Tsri qui mourut en 381 avant J.-C.; ou le *Se-ma-fa* (Les règles du général) par Jang-tsou, qui vécut au VIe siècle avant J.-C.

Grâce à ces préceptes, nous comprenons mieux la confusion qui règne en Chine et les étranges nouvelles qui nous parviennent, en particulier sur l'armée de singes d'Ou Peï fou.

Des milliers de grands quadrumanes auraient été entraî-

nés par lui, et envoyés sur le front. Les uns prétendent que, frottés de phosphore, ils devaient être lâchés la nuit dans le camp ennemi et, pris pour des spectres, y répandre la terreur; d'autres, mieux informés, qu'il s'agissait seulement de les charger de grosses bombes à explosion retardée, et de les lancer la nuit dans les lignes ennemies pour préparer les attaques. L'on ignore encore comment ils ont été employés, et si leur achat n'a pas été une simple ruse pour faire craindre des attaques mystérieuses. Renouvelle-t-il les anciennes attaques faites à l'aide de troupeaux de bœufs aux cornes armées de faux, et lancés sur l'ennemi, après avoir enflammé une botte de foin graissée attachée à leur queue?

Le mouvement de Fong Yu-siang, lieutenant d'Ou Peï-fou, se révoltant derrière lui et occupant Pékin, forçant ainsi Ou Peï-fou à retirer du front une partie de ses troupes pour revenir à Pékin, est-ce une révolte ou un stratagème? Soun dze ne recommande-t-il pas de feindre des troubles ? Ou Peï-fou aurait-il, en effet, laissé la garde de son gouvernement de Pékin à un officier capable de trahir? Or, Fong Yu-siang, que je connais personnellement, est renommé pour sa droiture et sa loyauté. Il a toujours été l'ami et l'associé de son chef. Il est trop intelligent pour ne pas voir qu'en affaiblissant Ou Peï-fou, il donne la victoire à Tchang Tso-linn, et se fera lui-même écraser. Fong, bien que protestant, est fort patriote et déteste le Japon.

D'autre part, Ou Peï-Fou ne cèderait-il pas la première place à Fong, protestant, afin de donner à sa cause une bannière chrétienne, propre à lui attirer le soutien moral du peuple américain et les fonds importants de la propagande protestante ?

Mais, cependant, l'ambition aiguë ronge le moral et la clairvoyance de Fong. Peut-être aussi, voyant son chef en danger, veut-il s'en séparer pour s'assurer un fief personnel.

Que conclure dans cette nuée de ruses et de négociations

secrètes dont la plupart sont volontairement trompeuses ?

Quoi qu'il arrive, l'enjeu est grand pour l'Europe. Le Japon, toujours grandissant, a éliminé complément le commerce et l'industrie européenne, d'abord de son territoire, puis des pays qu'il a conquis sur la Russie : Corée et Manchourie du sud. Ses exportations en Chine ont grandi au point de restreindre gravement celles de l'Europe : mieux placé que tous pour la lutte commerciale en Extrême-Orient, il regarde le marché chinois comme son domaine exclusif. La victoire de son champion et allié n'est pas à souhaiter pour nous.

Le gouvernement britannique s'en inquiète. Sa flotte est déjà en route vers l'Asie. Les Soviets y voient la possibilité d'une défaite pour l'Europe capitaliste ; voisins territoriaux de l'Empire chinois, ils ont envoyés des troupes sous les ordres de Trotsky, sur la frontière du Turkestan chinois et se sont allié les chefs de la Mongolie Occidentale. Le Japon négocie activement avec eux depuis deux ans. Les journaux ne publiaient-ils pas, l'année dernière, un traité secret russo-japonais pour le partage du nord de la Chine ?

Notre commerce, l'activité économique de l'Indo-Chine, et le calme de notre belle colonie sont en jeu dans la lutte qui se poursuit en Chine et dont l'éclat plus grand attire l'attention de l'Occident. La vie industrielle de la région de Lyon est assez liée à la liberté et à la sécurité du commerce asiatique pour que M. Herriot ne mésestime pas l'importance de notre action. Souhaitons que notre presse, mieux informée, intéresse davantage le public à ce qui est, en fait, une des phases de la grande lutte pour la domination blanche ou jaune sur le Pacifique et l'Asie entière.

31 octobre 1924.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

# POÈMES

## LE BONHEUR

*Le Bonheur est entré dans la maison avec Toi*
*Attendue et fêtée au début de la tourmente,*
*Et, malgré que la terre en cris d'horreur se lamente,*
*Bienveillant le Bonheur s'est installé sous mon toit.*

*Que de sang et de pleurs saccadés la guerre accroisse*
*L'épouvante aux pays qu'elle ravage et meurtrit,*
*Que les deuils et la crainte enveloppent notre esprit*
*Et notre cœur aux frissons douloureux d'une angoisse*

*Incessante vers ceux qui, dressés à l'horizon,*
*Ont subi puis ont brisé le torrent de la haine,*
*Désormais, hôte ami qu'à mon seuil ta grâce amène,*
*Avec Toi le Bonheur est entré dans la maison.*

*Je ne sais ni pourquoi ni comment dans ma demeure*
*Il se plaît à fleurir de ta beauté mon désir :*
*Tes yeux bons m'ont de joie exalté. Je puis saisir*
*Ta chère main qui me guide à la foi la meilleure.*

*Le Bonheur avec Toi dans la maison est entré*
*Afin d'y vivre une vie apaisée et fervente*
*Dans le calme et l'amour réciproque et dans l'attente*
*D'un mystère à soi-même inconcevable et sacré :*

*Elle est née au tendre amour qui nous joint notre fille ;*
*Rire bleu de ton rire, élan pur de tes élans,*
*La voici de ses bras nus enlacer tes bras blancs,*
*Elle danse, elle joue, elle chantonne et babille,*

*O clarté vive éclose, ô frais parfum de la fleur*
*Qui s'entr'ouvre au baiser de l'espoir et d'un beau rêve,*
*Flamme double où le Printemps éternisé s'achève,*
*Avec Toi dans la maison est entré le Bonheur.*

1918.

—

## *PAYSAGE BRETON*

*J'écoute de loin la cloche du village*
*Qui répand à pleins sons la paix du dimanche*
*Sur les toits des maisons, l'herbe des campagnes,*
*Les rochers moussus, la grève où des gens graves*
*Descendent par groupes s'asseoir sur le sable.*

*Sous le ciel léger où le silence tisse*
*Un voile de lumière chaude et subtile,*
*La mer, aussi paisible qu'une prairie,*
*S'étale sans un pli vers l'azur limpide ;*
*Une barque au soleil dort près d'un récif.*

*Et tout est si heureux, et tout est si calme*
*Dans la beauté éparse de ce dimanche*
*Qu'il semble à jamais régner sur les campagnes,*
*Bien que s'y taise la cloche du village,*
*Une sainte musique dont elles s'exaltent.*

—

## *SONNETS*

### I

*Le rêve en ses frissons propage*
*Tant d'abeilles sur les corolles ;*
*Au gré léger des vagues folles,*
*J'entends vos rires sur la plage.*

*L'essaim des mots s'élève et nage*
*Parmi l'azur des auréoles*

*Tissé par l'air où tu t'envoles,*
*Millier d'oiseaux d'un frais langage*

*Eperdument d'or et de flamme*
*Par qui palpite et se proclame*
*Ne cessant de naître et d'éclore*

*Au jeu de vos gestes sans fièvres,*
*Cette pure et secrète aurore*
*Qui m'émerveille sur vos lèvres.*

—

II

*L'élan de la Chimère ailée*
*S'enroule avec des sanglots lourds*
*Aux plis étouffants du velours*
*Dont est drapé le mausolée.*

*Cherche inerte à quoi ne supplée*
*Un bronze brut par ses contours*
*T'astreignant sitôt que tu sourds,*
*O voix de fête ou désolée !*

*De sources saines et dans l'air*
*Tu jaillis, tu fuses, éclair*
*De pourpre où la moire est vivante,*

*Et déjà l'ombre où je subis*
*L'affre secrète et l'épouvante*
*Tressaille au feu de tes rubis.*

—

III

*Les sillons frémissants, si déjà tu parcours*
*Le sol meurtri de nuit impuissante à l'enclore,*
*Eclats partout jaillis d'un fixe météore,*
*Exaltent l'herbe neuve et la bonté des jours.*

*Lève le front. Une ombre glisse. Les vautours*
*Soudain sont dispersés dans cet éveil sonore*
*De fêtes dont l'ardeur évangélique honore*
*La graine que ta main lance éparse aux labours.*

*Arrache-toi pensif au désastre où s'embourbe*
*Un morne rêve ; et crois, traçant la vive courbe*
*Vers l'azur transparent qui te dicte ton sort,*

*Qu'au havre pacifique où ton vœu pur aborde,*
*Transfiguré d'amour par ce savant essor,*
*Luiront la grave Joie et l'altière Concorde.*

ANDRÉ FONTAINAS.

## SOUVENIRS DE POLICE

# LE SCANDALE DU GROS-CAILLOU

—

*A l'ami Jean Court.*

... J'avais aussi à me préoccuper de la soldatesque qui foisonnait dans les parages de l'Ecole Militaire et de tout ce qu'elle faisait lever de trafics louches à son ombre. Cette portion du VII^e arrondissement a bien changé depuis. Des immeubles bourgeois se sont édifiés sur l'emplacement des terrains vagues,

Où ceux qui sont au vice adonnés par nature
De s'entr'assassiner se donnaient tablature.

Des magasins luxueux ont remplacé les échoppes, les galetas, où la basse prostitution ourdissait ses filets, et l'élément civil, se développant, a fini, peu à peu, par absorber l'élément militaire qui, à l'époque, dominait. La rue appartenait aux soldats. Ce coin de Paris offrait l'image d'un camp retranché. On n'y voyait que des uniformes et leurs coutumes y faisaient loi. C'est que les militaires n'avaient pas comme aujourd'hui, où le *métro*, les *taxis* et les *autobus* sont intervenus pour supprimer les distances, loisir d'allonger leur chaîne et d'aller se répandre au loin. C'était tout un voyage que de se rendre à Montmartre. Ils préféraient se tenir à proximité de leur caserne. Force leur était de brouter des distractions autour de leur piquet. Leur bout du monde, c'était Grenelle, avec ses débits frituriers, ses bals-musette, reliques de l'ancienne barrière, et ce légendaire *Salon de Mars*, datant du premier Empire, dont, depuis lors, de générations en générations, ils formaient l'unique clientèle. Et l'arrondissement, lui-même, avait

ses bouges où la soldatesque, les soirs de liberté, menait ses ébats, ses rixes et ses saouleries, ce qui obligeait fréquemment mes agents à intervenir. A preuve, cet incident que je n'hésite pas à relater (encore qu'il soit d'une nature assez délicate), parce qu'en même temps qu'il donne un tableau des mœurs de l'époque, il ouvre un jour sur la vie intime des commissariats.

*

Ce matin-là (il était lundi), je m'en revenais du rapport à la Mairie du XV^e arrondissement, et regagnais mon domicile rue de Grenelle, d'une allure d'autant plus accélérée que midi était proche et que l'appétit me talonnait. J'allais m'engager sur l'esplanade des Invalides quand j'entendis courir derrière moi. C'était le garçon de bureau du commissariat de police du quartier du Gros-Caillou, alors installé dans une boutique de l'avenue de la Motte-Picquet.

— Le patron vous a aperçu de loin, me dit-il en m'abordant, et c'est lui qui m'envoie. Il serait heureux d'avoir avec vous un instant d'entretien.

— A quel propos ?

— Je crois qu'il s'agit de l'affaire du 104.

— C'est bien, fis-je, je vous suis.

Et je revins sur mes pas.

Je connaissais cette affaire du 104 par le rapport de mes agents. Le 104 était une maison close, dont j'avais à l'œil le tenancier, depuis qu'un hasard m'avait révélé, sous ses dehors de chattemite et d'insignifiant bellâtre, un homme de proie, un tempérament de négrier. C'était au cours de ma première ronde de nuit dans l'arrondissement. Je passais, avec ma petite escorte d'agents, devant son établissement lorsque des cris « Au secours ! à l'assassin ! » se firent entendre, poussés par une voix de femme derrière les volets d'une fenêtre du premier étage. Il pouvait être trois heures du matin. L'établissement était fermé. Aucune lumière n'en filtrait. Je heurtai à la porte. Les cris avaient

cessé. Au bout d'un instant, un homme, s'éclairant d'une bougie, vint nous ouvrir, vêtu seulement d'un pantalon et d'une mirobolante chemise de nuit de soie rose. J'eus la stupéfaction de reconnaître un habitué du *café Gangloff*. Il y venait régulièrement, chaque soir, à l'heure de l'apéritif, faire sa partie de manille avec des officiers et des notabilités du cru. Je m'étais trouvé une ou deux fois assis à ses côtés. Il se donnait comme négociant et m'avait même félicité de ma récente nomination. Je n'en avais pas demandé davantage, ses relations semblant répondre de son honorabilité. Je pensais qu'il se trouvait là par hasard, en client, et m'inquiétai, près de lui, du patron de la maison.

Il me répondit, sans plus d'embarras que si je lui avais demandé l'heure : « C'est moi ! » Je l'ignorais comme devaient l'ignorer ses partenaires à la manille, mais je m'expliquai alors sa mise spéciale, ses cravates voyantes, sa chaîne de montre monumentale, son jeu de breloques massives, et l'insolite diamant qu'il exhibait à l'annulaire.

S'autorisant de nos relations de café, il m'accueillit d'un sourire épanoui :

— Entrez donc monsieur l'officier de paix, vous êtes ici chez vous !

— Grand merci de l'honneur ! fis-je, sans trop me flatter qu'il en percevrait l'ironie et, suivi d'un seul agent sous-brigadier, feignant de pas voir la main qu'il me tendait, je franchis le vestibule et pénétrai dans l'immense salle de débit, si noyée d'ombre qu'il fallut allumer un bec de gaz pour nous y reconnaître.

Je lui demandai la raison des cris que j'avais entendus.

— Ne vous en inquiétez pas, me dit-il. C'est l'une de mes pensionnaires, engagée depuis peu... la nommée Zoé, une soularde que je vais balancer le plus tôt possible et qui criait pour rien... à propos de bottes, sous l'influence de la boisson.

— Faites-la descendre, je tiens à recevoir ses explications.

Précisément la femme descendait, mi-nue, ébouriffée,

trébuchante, précédée d'un roulement sonore de jurons de corps de garde, les yeux encore injectés d'alcool et de colère :

— Ah ! la police, s'écria-t-elle, de satisfaction, en nous apercevant. Enfin ! ça n'est pas trop tôt, on va pouvoir s'expliquer !

— C'est vous qui avez crié tout à l'heure ?

— Probable que c'est moi !

— Et pourquoi ?

— Parce que le patron me brutalisait.

— Oui, intervint le tenancier, j'étais à peine couché quand je réfléchis que j'avais oublié mes clefs dans la boutique, sur le tiroir-caisse. Je me levai pour aller les chercher et, tandis que je traversais le couloir, j'aperçus madame en train de se glisser dans la chambre d'une autre pensionnaire. Je ne tolère pas ces choses-là chez moi. Je suis inflexible sur le chapitre des mœurs. Je lui ai ordonné de rentrer chez elle. Elle s'y refusait. J'ai dû l'y ramener de force.

— Oh ! là, là ! s'exclamait la fille, pensez-vous que je vais me laisser *emmieller* longtemps par un coco de votre espèce ? J'en ai marre de votre boîte... une tôle infecte !

— Infecte ! protestait l'homme indigné, un établissement que j'ai payé 150.000 francs et où j'ai dépensé plus de 20.000 francs d'embellissements !

Et sa main me désignait les murs ornés de glaces, de trumeaux forains, d'ornements de staff.

— Si ! une tôle infecte, insistait la fille.

Et, retournée vers nous :

— Messieurs les agents, on nous exploite ici jusqu'à la gauche. On est nourries comme des chiens.

— Ça n'est pas vrai. Vous supposez bien, mon cher monsieur Raynaud...

— Appelez-moi monsieur l'officier de paix.

— Vous supposez bien, monsieur l'officier de paix, que c'est mon intérêt de bien nourrir mon personnel. Je sais

qu'il ne rend qu'en mesure de cette fonction. Du reste renseignez-vous auprès des autres.

Je n'eus pas besoin d'appeler les autres. Tout le pensionnat, attiré par le bruit, se penchait, aux écoutes, sur la rampe de l'escalier et, insensiblement, de marche en marche, poussé par la curiosité, se coulait jusqu'à nous. Il y avait là une demi-douzaine de filles, dépouillées de tout artifice de toilette, réduites à leur plus simple expression, les yeux encore gonflés du premier sommeil, l'air bestial et avachi, d'une anatomie si pauvre qu'elles en inspiraient, comme eût dit Laurent Tailhade, « l'horreur du péché ». Une seule était jolie, petite, blonde, les seins fermes et potelés.

— Dites, mesdames, avez-vous à vous plaindre de la nourriture? jeta l'homme, sûr de n'être pas démenti.

Elles se taisaient. Enfin, l'une, massive, brune, avec un long profil chevalin, déclara :

— Pour ce qui est de la nourriture, passe encore, mais faut s'esquinter au travail. Les amendes pleuvent dru comme grêle pour un oui ou pour un non...

— Je n'admets pas de fainéantes chez moi, expliquait le tenancier. D'ailleurs, à part les nuits de samedi à dimanche et de dimanche à lundi où ces messieurs de l'armée rappliquent, la clientèle est assez clairsemée et chacune de ces dames a droit à un jour de congé par semaine.

Cependant Zoé poursuivait ses doléances.

— J'en ai marre que je vous dis. Je veux m'en aller!

— Vous partirez quand vous m'aurez réglé vos dettes pour frais de nourriture et le reste.

— C'est à voir... Faudra éplucher vos comptes d'apothicaire... Pour ce qui est de la voiture... Bernique !

— Quelle voiture ? demandai-je.

— La voiture de monsieur. On nous retient pour les frais, à chacune, 20 francs par semaine.

— Ça ne fait pas 6.000 francs par an, dit le tenancier, et ma voiture m'en coûte dix. J'en suis encore de ma poche.

— Mais quelle nécessité d'en prélever l'impôt sur ces dames ?

— C'est pour elles que j'ai cette voiture, pour mes courses à la Préfecture, au 2e bureau, au Dispensaire... Ça leur évite des déplacements, des pas et du temps perdus. Il est bien juste qu'elles m'indemnisent.

A ce moment, un mouvement se produisit parmi les dames. Toutes se rangèrent comme des soldats au port d'armes. La patronne descendait. *Incessu patuit dea.*

Elle avait pris le temps de passer son corset, son peignoir le plus fulgurant et sa perruque noire, frisée, haute comme un bonnet à poil de grenadier, entrenouée de nœuds de satin rouge, pour paraître en beauté devant l'autorité. On sentait qu'elle régnait sur son monde et qu'elle l'avait en main :

Elle s'avançait, digne, hautaine, cérémonieuse.

— Que signifie tout ce bruit ? demanda-t-elle d'un ton de princesse de tragédie. Puis sans attendre une réponse dont elle n'avait nul besoin, car elle avait tout entendu de sa chambre, elle poursuivit :

— Croyez, messieurs, que je suis profondément désolée de cet incident et du dérangement qu'il vous a occasionné. Je ne saurais trop m'en excuser auprès de vous. C'est la première fois qu'une descente de police a lieu chez moi en si grand appareil. Je me plais à croire que ce sera la dernière. Je suis victime de mon bon cœur. J'avais recueilli cette malheureuse fille dans l'espoir qu'elle me saurait gré de l'avoir sortie de la misère et qu'elle se corrigerait de ses vices. Elle n'avait chez moi qu'à se laisser vivre. Elle n'avait sous les yeux que de bons exemples. Emmenez-la, messieurs! Faites-en ce que bon vous en semble. Qu'elle retourne à son bourbier ! Il suffit d'une mauvaise brebis pour gangrener tout le troupeau. Emmenez-la, séance tenante.

— Mais, objecta le tenancier à sa femme, songez-vous, chère amie, à ce qu'elle nous doit ?

— Je lui en fais grâce. On ne saurait payer trop cher un si providentiel débarras!

— Mais ne craignez-vous pas, reprit l'autre, obsédé d'un souci d'avarice, de créer un précédent fâcheux?

— J'ai dit! répliqua la dame, enflée de sa décision. Dieu merci! J'ai confiance en mes autres pensionnaires dont je sais le dévouement et l'attachement au devoir. Remontons, mesdames! Laissons ces messieurs accomplir leur office.

Puis, s'étonnant de la présence de la petite blonde aux seins potelés :

— Hé quoi! Zélie, vous êtes là et vous avez une coucherie, cette nuit.

Et Zélie, rougissante comme une écolière prise en faute, remonta quatre à quatre, dans la chambre, rejoindre son client.

La patronne nous fit alors une révérence de cour et, toujours très digne :

— Au revoir, messieurs, mais dans de moins pénibles circonstances. Soyez sûrs alors d'être toujours chez moi les bienvenus.

Et ramassant la traîne de son peignoir, elle remonta lentement, oscillant de sa croupe énorme, suivie de toutes ses pensionnaires médusées, comme une supérieure de couvent suivie de ses catéchumènes. Zoé voulait prendre la file, mais, retournée du haut du palier, la tenancière l'écarta d'un geste impérieux :

— Non! restez avec ces messieurs! vous ne faites plus partie de la maison. Je ne veux que du monde propre.

Il fallait s'incliner, l'oracle avait parlé. Zoé, un peu dégrisée par la menace de son arrestation et la perspective d'un stage à Saint-Lazare, remuée par la solennité du geste imprécatoire de la patronne, supplia qu'on la laissât finir la nuit dans sa chambre, jurant ses grands dieux qu'elle resterait tranquille jusqu'à la minute du départ, et le tenancier finit par y consentir. Je n'en demandais pas davantage.

L'ordre était rétabli, mon rôle de pacificateur terminé. Le reste ne me regardait pas. C'était l'affaire du commissaire de police.

Il merestait pourtant une observation à formuler au tenancier. Un capitaine de la caserne Pentemont, rue de Bellechasse, était venu, quelques jours auparavant, me le signaler, de la part du colonel, comme rançonnant abusivement ses hommes et ne se conformant pas aux tarifs établis par l'autorité militaire. Le capitaine se trompait de porte. Je l'avais renvoyé à qui de droit, tout en appréciant, à part moi, comme elle le méritait, la nature de sa démarche et tout en admirant jusqu'à quel point le colonel poussait la sollicitude et le scrupule à se mériter le titre de Père du régiment. L'occasion s'offrait de transmettre sa plainte à celui qui en faisait l'objet, et j'abordai la question.

— Vous n'ignorez pas, lui dis-je, que vous ne fonctionnez qu'à la demande de l'autorité militaire, et qu'à enfreindre ses règlements, vous vous exposez à voir fermer votre établissement.

— Je le sais, dit-il, et l'on m'accuse à tort. Si bas que soit le prix de la passe, fixé par l'autorité militaire (deux francs sur lesquels il ne m'est possible de prélever que la moitié, l'autre restant à la dame), je n'exige jamais davantage de mes clients en armes, qu'en faisant appel à leur bon cœur.

Décidément, le drôle était complet. Nous n'avions plus, mon subordonnéet moi, qu'à nous retirer. Ça ne faisait pas son compte.

—J'espère bien, minauda-t-il, d'une voix sucrée, que ces messieurs ne vont pas s'en aller sans se rafraîchir. Le dérangement vaut bien ça. Qu'est-ce que je vais vous offrir?

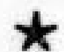
Et comme nous n'avions pas l'air d'entendre son invitation, il crut avoir raison de notre indifférence en ajoutant:

— Il me reste précisément une vieille bouteille de fine 1850, un fin régal (et, faisant claquer sa bouche, il y portait, en signe d'admiration, les mains comme pour y cueillir un

baiser qu'il jeta à l'espace) un véritable velours dont vous me direz des nouvelles et que je garde précieusement pour les amis.

— Raison de plus, fis-je, pour ne pas leur en faire tort d'un seul verre.

Et je sortis, entraînant mon sous-brigadier.



J'allais, par la suite, entendre parler fréquemment de cette maison et me convaincre que, si la tenancière avait su établir chez son personnel une discipline de fer, elle disposait d'un crédit moindre sur sa clientèle turbulente. Des rixes si fréquentes y éclataient entre militaires et civils et même entre militaires, provoquées par des rivalités de régiments, que j'avais dû établir à la fois un service d'ordre aux abords et une surveillance occulte à l'intérieur. Les jeudis, samedis, dimanches et jours de fête, s'y rassemblait l'écume des casernes environnantes : cuirassiers, dragons, artilleurs, tringlots, hussards, lignards et jusqu'à des *riz-pain-sel* du quai de Billy, qui s'y retrouvaient sans trop s'y mêler, y apportant les préjugés de corps et le souci de faire prévaloir la supériorité de leur arme. La corde était surtout tendue entre les cavaliers du 2e cuirassiers et les fantassins du 129e de ligne, logés côte à côte, les premiers à l'Ecole militaire, les seconds à la caserne de la Tour-Maubourg. Leur antipathie était de vieille tradition. Aucune fraternité n'était possible, depuis, surtout, qu'un sergent du 129e de ligne s'était mêlé de faire punir des cavaliers qui s'étaient refusés à le saluer. Et peut-être y avait-il au fond de cette rancune des fantassins contre les cavaliers autre chose qu'une animosité de corps.

Les fantassins avaient beau s'enorgueillir du dicton consacré : « L'infanterie est la reine des batailles », ils se sentaient, engoncés dans leurs capotes, sous leur ridicule shako à pompon, humiliés par la haute stature des cuirassiers,

casqués et éperonnés, drapés dans les vastes plis de leur manteau comme des héros de théâtre.

Les uns et les autres ne frayaient guère. Chaque arme avait, dans le débit, son coin, ses tables, ses jeux, ses femmes. Tous se défiaient, de loin, du regard. Le plus souvent, leur hostilité se dépensait en sarcasmes. Pour ce qui est du bagout, le 129e, composé de Normands finauds et de Parigots dessalés, avait l'avantage sur le 2e cuirassiers, composé, en majeure partie, de Bretons taciturnes et bornés. Le répertoire d'invectives des Bretons était strictement limité. Quand ils avaient jeté l'épithète de « culs-terreux », de « crève-la-faim » et de « pousse-cailloux » à l'adresse de leurs compagnons de misère, ils étaient à bout de ressources, tandis que les autres, bien qu'ils se servissent aussi du répertoire courant, où revenaient les mots de « citrouillards », « moules en fer blanc », « mangeurs de crottin », savaient varier leurs boutades à l'infini et cingler leurs adversaires au bon endroit. Le départ de Zoé, déclenchant automatiquement l'entrée d'une nouvelle recrue parmi le personnel de l'établissement, allait mettre le feu aux poudres.

Zoé était partie, non pas libérée de tout engagement, comme le lui avait fait espérer sa patronne. Cette dernière nous avait joué la comédie. Si elle m'avait offert d'arrêter sa pensionnaire, c'est qu'elle savait fort bien que je n'en avais pas le droit. Elle avait étalé une fausse magnanimité. Profitant des bonnes dispositions où se trouvait Zoé, après cette alerte et son dégrisement, elle lui avait fait signer une reconnaissance de dettes et, sans négliger de retenir une partie de son linge en gage, l'avait refilée à une maison concurrente contre une prime de 500 francs, comme un vulgaire ballot de marchandise.

On l'avait remplacée par une grosse fille blondasse, suffisamment viandue pour affriander toute la garnison. Le surnom de *Mireille* qu'on lui avait imposé ajoutait, à ses attraits plastiques, un ragoût d'idéal et de distinction. Fan-

tassins et cavaliers la convoitaient d'un même cœur. Il s'agissait de savoir, puisque le partage était interdit, de par les conventions jalousement respectées, à quelle arme iraient ses préférences. A dire vrai, comme toutes ses pareilles, *Mireille* ne consultait guère, pour les agréer, que le porte-monnaie de ses clients, mais il lui fallait, sauf à la dérobée, se conformer publiquement à l'usage. Les cuirassiers l'emportèrent, à cause qu'elle était Bretonne et qu'ils lui rendaient l'air et le patois de son pays. Le premier soir où elle accepta de boire à leur table, sachant bien à quoi elle s'engageait, tout ce qu'il y avait d'infanterie présente fut secoué d'un frémissement de rage. Un petit troupier du 129e, — appelons-le Pierre pour les commodités du récit — se faisant le champion des siens, se mit à déblatérer à haute voix contre la cavalerie ennemie et, comme ses adversaires l'invitaient au silence avec ces mots : « Ta bouche !... eh ! bas-du-dos ! », cette allusion à sa taille exiguë mit le comble à son exaspération. Et d'une voix où sifflait la colère, il jeta à leur adresse :

— Ces clients-là, parce que ça porte un chaudron sur la tête, ça crâne auprès des femmes et ça n'en a pas même, à l'échine, un pouce de vigueur !

— De la vigueur à l'échine, on en a plus que vous, tas de flapis ! lui répliqua un gars casqué.

L'Infanterie ne pouvait rester sous le coup d'un tel affront. Les camarades de Pierre, évidemment instruits de ses proportions athlétiques, se mirent à lui hurler, en chœur : « Fais-y leur voir ce que nous sommes ! » et Pierre, cédant à l'invite, escalada la table et, prompt comme l'éclair, d'un geste osé et confiant, se débrida.

Les siens l'acclamèrent comme s'il venait de brandir le drapeau du régiment ou, plus exactement, l'état signalétique du fantassin français. Du moins se flattaient-ils de le donner à penser autour d'eux et d'en semer l'illusion. Leur malice hochait la bride aux cavaliers et les invitait à relever le défi, assurés que l'argument de Pierre était d'un

poids trop considérable pour soulever la moindre réplique. Et de fait, les cavaliers, après s'être passés en revue et consultés du regard, y prirent le sentiment de leur infériorité. Il ne leur restait plus, comme au renard de la fable, qu'à jouer les dégoûtés.

— De l'air!... Ouvrez les fenêtres !

Mais ces simagrées, dont ils voulaient couvrir leur confusion, n'aboutissaient qu'à la faire éclater davantage.

Et Pierre, toujours dressé sur la table, se félicitait de leur secret dépit. Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole. Tandis qu'il jouissait de son triomphe, perdu dans les étoiles, voilà deux gardiens de la paix rabat-joie, que l'on était allé quérir, surgis brusquement, qui vous l'empoignent à l'improviste à tour de bras et vous l'emportent au dehors, d'une façon si expéditive que cela ressemblait à un escamotage et que toute l'assemblée en demeura clouée d'étonnement.

*

C'est évidemment à ce sujet que le commissaire désirait m'entretenir et je devinais sa perplexité, car ce vieux magistrat n'avait jamais passé pour un aigle ni en savoir ni en jugement, et le peu qu'il en avait s'oblitérait, de jour en jour, sous l'influence de l'âge.

Il s'embarrassait des affaires les plus simples. Tâtillon de nature, il avait toujours été de ceux dont on dit qu'ils se noient dans un crachat. Avec cela, timoré jusqu'à s'effrayer de son ombre, et si souvent rabroué par ses chefs pour ses impairs et ses maladresses qu'il n'osait plus se mêler de rien et qu'en attendant sa retraite imminente, il avait fini par résigner ses fonctions à son secrétaire, qui s'en acquittait d'ailleurs fort bien.

Or, la fatalité fit que ce secrétaire se trouvait actuellement en congé.

Le commissaire n'avait à sa disposition qu'un suppléant fraîchement nommé, ignorant l'A. B. C. du métier et par

conséquent incapable de lui frayer la voie, et le commissaire voulait me consulter, autant pour s'éclairer que pour avoir prétexte, en cas de réclamation, de se couvrir de mes suggestions. Il redoutait un conflit avec l'autorité militaire, jalouse de ses prérogatives. Il avait remué toutes ses archives, compulsé sa collection d'ordonnances et de circulaires, dont la charge faisait plier sa table, sans y trouver la marche à suivre.

— J'ai beau feuilleter tous ces documents, se désolait-il, et tout ce qui concerne l'arrestation des militaires, je n'y vois que désaccord et confusion, indications contradictoires. C'est la bouteille à l'encre.

— Voyons, lui fis-je remarquer, ce n'est pas la première fois que vous avez à trancher le cas d'un militaire arrêté. On vous en amène assez fréquemment. Il n'y a que ça dans votre quartier.

— Oui, me répondit-il, arrêtés pour ivresse ou discussions sur la voie publique. Mais c'est la première fois qu'un cas si épineux se produit !

— En quoi épineux ?.. Fiez-vous à la circulaire du 22 novembre 1844 qui dit : *A Paris, les commissaires de police doivent faire conduire à l'Etat-major de la place, avec un rapport, tout militaire, quel que soit son grade, arrêté pour un fait quelconque.*

— Je viens de la lire, en effet, mais la circulaire ajoute : « Tout militaire *en congé* », et celui-ci n'a pas quitté son corps.

— Ne chicanez pas sur les mots. Traduisez « en congé » par en « dehors de la caserne » et « hors du service ». D'ailleurs, puisqu'il était dans l'établissement après minuit, l'homme devait bien avoir en poche une permission, ne fût-ce que de théâtre, et cela suffirait pour le mettre en état de congé.

— Mais, poursuivit le commissaire, le nez sur le texte qu'il épelait mot à mot, notez que cette circulaire ne vise que les militaires arrêtés pour un fait n'entraînant pas des

poursuites judiciaires. Or, ici, il y a bel et bien lieu à poursuites. C'est donc au dépôt et pas à l'Etat-major de la place que je dois envoyer mon bonhomme.

— Non, réfutai-je, les militaires ne sont justiciables des tribunaux ordinaires qu'en cas de délit commis de complicité avec des civils.

— Il y avait des civils dans la salle !

Cette objection ridicule acheva de m'impatienter :

— Après tout, fis-je, en me levant, agissez comme vous l'entendrez !

— Mais enfin, supplia le commissaire, subitement radouci et dont les idées s'embrouillaient au fur et à mesure de la discussion, que feriez-vous à ma place ?

— Je n'en sais rien... Cela dépendrait des circonstances, de l'attitude de l'inculpé, de ses antécédents. Peut-être me bornerais-je à l'élargir avec une semonce.

— Comment, une semonce ? sursauta mon interlocuteur, mais il y a délit et délit bien caractérisé d'outrage public à la pudeur.

— Oh ! délit... C'est à voir... Comment pourrait être la pudeur « outragée » dans un lieu où elle n'a pas accès ?

Le commissaire prit un ton doctoral et pensa me foudroyer en énonçant avec une emphase solennelle :

— L'article 330 du Code Pénal est formel. Ce n'est pas à moi à discuter la loi.

— Qui vous demande de discuter la Loi ? repartis-je. Il vous appartient de l'interpréter, de vous éclairer sur les vraies intentions du coupable, de mettre en balance l'acte et la sanction. N'oubliez pas que votre soldat risque le conseil de guerre, les compagnies de discipline, Biribi. Ne serait-ce pas lui faire payer trop cher une simple étourderie ? Et, d'ailleurs, qui se plaint ?

— On m'a signalé deux clients civils qui ont protesté et que je fais rechercher.

— Inutile. C'étaient deux de mes agents en bourgeois, postés là en surveillance. Leur devoir leur commandait de

protester, comme il leur commandait de mettre fin au scandale en appelant leurs collègues en uniforme postés à l'extérieur. Ce sont eux qui sont allés les requérir, ce qui explique le dénouement rapide de l'incident, et c'est d'eux que j'en tiens tous les détails. Mais ils ne pourraient se faire connaître sans se « brûler ».

En somme, depuis 9 heures du matin (et il était midi sonné), le commissaire de police, assisté de tout son personnel, n'avait cessé de tenir conseil pour examiner si l'acte de Pierre constituait un délit *civil* ou un délit *militaire.*

A ce moment, un inspecteur vint annoncer l'arrivée dudit satané Pierre, que l'on avait à mon intention fait mander du poste de la rue Amélie, où il était consigné.

J'étais curieux d'observer sa mine et, puisque l'on m'invitait à délibérer sur son cas, de m'éclairer à son sujet. Je priai le commissaire de vouloir bien le faire introduire dans le cabinet où nous étions.

Je vis paraître un petit gars râblé, trapu, avec une bonne figure rougeaude et des yeux vifs de paysan madré. Il se disait Normand, originaire des environs d'Isigny, où il servait de valet de ferme avant son départ au régiment. Il s'avança un peu intimidé par mes trois galons, mais nullement désemparé, et persuadé que, victime d'une arrestation arbitraire, il n'avait qu'un mot à dire pour dissiper le malentendu et reconquérir sa liberté.

— Ah ! voilà le vantard, m'exclamai-je en l'apercevant.

Je disais le « vantard » comme j'aurais dit le « loustic », celui qui fait des siennes en société, ou mieux encore le « meneur », celui qui, par sa façon, ne recule pas d'y déchaîner la discorde et le bruit.

Il se méprit sur le sens du mot « vantard », qu'il traduisit par « menteur » et crut que je voulais lui contester ses privilèges de nature.

— Mais non, je ne me vante pas fit-il, interloqué, comme d'une injure gratuite, d'un pareil soupçon.

Et je vis ses mains, pressées de me fournir la preuve de sa véracité, prendre une direction effrayante. Je n'eus que le temps de me jeter sur lui pour en conjurer la menace.

Encore ne me fut-il possible de l'arrêter, suivant l'expression d'un moderne Pindarique, « qu'à moitié du forfait », tant il estimait son geste logique et naturel et tant le souci de sa réputation et le goût des applaudissements semblaient l'y avoir habitué.

— Mais, vous êtes fou, lui dis-je... C'en était déjà trop que d'une fois et votre arrestation aurait dû vous servir de leçon.

Il eut un geste d'étonnement.

— Alors, c'est pour ça qu'on m'a arrêté ?

— Evidemment. Vous vous êtes rendu coupable du délit d'outrage à la pudeur.

— A la... quoi ? interrogeait l'homme, ouvrant des yeux en porte charretière, comme s'il venait d'entendre pour la première fois un vocable inconnu.

— *A la pudeur*, mon garçon, réitérai-je. Il n'est pas permis de se découvrir en public.

— Pourquoi est-ce alors qu'on nous force à nous découvrir en public à la caserne, quand le Major, escorté des officiers de la compagnie, y passe la revue de santé ?

— Ça, c'est une autre affaire... Il y a nécessité.

— Est-ce qu'il n'y avait pas aussi nécessité de la boucler à ces grands pendards d'arsouilles qui viennent nous voler nos « poules », et à leur montrer ce que vaut un fantassin ?

— Pas de cette façon-là... Savez-vous que vous risquez le Conseil de guerre ?

A ce mot de « Conseil de guerre », le troubade, pris d'un accès de désespoir, jeta violemment contre la muraille le képi qu'il tenait à la main, et s'écria :

— Tonnerre de sort !... Bon sang de bon sang !... Y a pas d'bon Dieu !

Et il suffoquait, étranglé de sanglots.

Le commissaire se décida enfin à prendre une résolution.

Ecartant toute invite à la clémence, il fit conduire le militaire à la Place et je m'éloignai en me demandant ce qu'eût pensé de cette affaire le poète latin Juvénal, dont elle m'avait remis les vers en mémoire :

*Fatum est in partibus illis*
*Quas sinus abscondit ; nam si tibi sidera cessent,*
*Nil faciet longi mensura incognita nervi.*

Il y aurait vu que ces sortes de révélations ne sont pas toujours le signe d'un heureux destin et qu'il y a des cas où l'opinion tient à déshonneur et scandale ce qu'elle estime ailleurs source de gloriole et de profit.

ERNEST-RAYNAUD.

# UN PROGRAMME AGRAIRE

—

C'est pure coïncidence que l'élaboration que nous allons tenter d'un ensemble de réformes rurales et l'entrée en action d'une Chambre nouvelle, en cet automne 1924.

Nous ne serions pas fâché que les pouvoirs publics, stimulés par le Législatif, assument les initiatives dont ils n'ont pas été prodigues, jusqu'ici, vis-à-vis des paysans. Ceux-ci — « nos maîtres silencieux », comme les a appelés une bouche autorisée — parlent par leur bulletin de vote. Ayant beaucoup patienté jusqu'ici, ils ont conquis le droit de manifester clair et net la volonté d'aboutir pour mieux travailler.

Ce qu'ils demandent, c'est qu'on mette à leur portée les progrès techniques, par lesquels seront améliorés culture et rendement; c'est qu'on les protège, les encourage et qu'on ne les brime pas, en raison de leur discrétion coutumière; c'est qu'on les aide à mettre debout des entreprises qui produiront une amélioration collective ; c'est qu'on les soutienne dans la lutte âpre ou même douloureuse déjà partout engagée pour retenir ou attirer les bras à la terre, à la fois « grande muette » par rapport aux plaintes qui affluent de son cœur meurtri à ses lèvres placides et « grande veuve » de qui l'énergie de beaucoup refuse d'épouser les sillons d'antique fécondité.

## I

### ENSEIGNEMENT AGRICOLE ET PROGRÈS SCIENTIFIQUE

La culture n'est pas un métier de routine. Son alliance avec la science est de date déjà ancienne. Maintenant que

l'esprit humain cherche à communiquer toujours plus de puissance aux œuvres de vie, il faut que le plus humble sache de quoi il est capable pour faire fructifier son effort au maximum.

Dès les bancs de l'école, — qui ne sera plus une théoricienne méprisante pour les paysans ou simplement ignorante — sera enseigné l'amour de la terre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est préoccupé *d'instruire la jeunesse paysanne de la science salutaire dont elle a besoin.*

La loi de 1848 constitue la base de l'enseignement agricole. Elle révélait qu'on voulait s'attacher autant au métier qu'à la théorie.

On créa d'abord des *fermes-écoles*, une par département, disait la loi. Il n'en reste plus aujourd'hui que 10. D'où est venu leur discrédit ? De la négligence, et surtout de la tendance qu'a servie l'école de pousser l'enfance vers le fonctionnarisme ou tous autres emplois citadins.

Les *écoles régionales* représentaient un échelon plus élevé et trois d'entre elles, promues à la qualité d'écoles nationales, ont rempli une mission de solide culture agricole et même de diffusion européenne.

Le haut enseignement était fourni par l'*Institut agronomique*. Fondé en 1848, il était supprimé en 1852, en invoquant le motif suivant : son enseignement était trop élevé pour être en accord avec les besoins de l'agriculture, et il ne pouvait donner une large part à la pratique sans faire double emploi avec les écoles régionales. Il devait ressusciter plus tard...

En 1875, on s'avisa d'établir, entre les fermes-écoles et les écoles régionales, des *écoles pratiques* dans le but de réunir le plus grand nombre d'élèves possible et de satisfaire aux besoins de la masse rurale... Noble ambition, mais beaucoup trop vaste. Ces écoles n'ont reçu qu'une moyenne annuelle de 2.000 auditeurs. Qu'est-ce cela, en face de millions d'intéressés ?

Il fallait se rapprocher davantage de l'élément visé : en 1902 fut fondée la première *école d'hiver*, dont plus d'une devint ambulante. On peut ranger dans cette catégorie les écoles ménagères pour l'élément féminin. C'était là un bon point de départ pour la rénovation de cette éducation rurale qui introduira la pratique des méthodes scientifiques aux champs, en vue d'un rendement supérieur.

§

Après ce court résumé historique, considérons maintenant l'état actuel de l'enseignement agricole, tel qu'il est donné à la masse de nos enfants paysans, donné... en principe, car bien peu y ont accès. Nous laisserons donc de côté dans notre étude tout ce qui a trait à la formation de l'élite dirigeante : la tâche est singulièrement pressante de dresser des éléments qui s'attellent directement à l'ouvrage.

On a souvent prétendu que la terre était un pis-aller et qu'elle constituerait le débouché naturel pour ceux qui ne réussissaient pas ailleurs. C'est une fausse notion qu'il convient de redresser. Pour être un bon agriculteur, une instruction variée autant qu'approfondie est de rigueur. Nous allongerions démesurément cet article si nous voulions tracer un programme des connaissances indispensables au rural : en dehors du coup d'œil, du contrôle, de l'esprit de décision qu'exigent la nature du travail et l'inconstance des éléments, nous rappellerons la compétence qu'il faut avoir pour les diverses sortes de cultures, pour l'étable, la bergerie, la basse cour, les machines, les engrais, les lois et les usages, etc.... La besogne devient si compliquée que le système du régisseur, au lieu de se généraliser, se restreint et réserve la place au système du faire-valoir direct où l'intérêt personnel s'accroît de la responsabilité et de la prévoyance.

§

Il existe présentement 29 *Ecoles d'agriculture* qui s'attachent à former des exploitants habiles. Plus d'un élève y

entre, avec l'espoir d'en sortir régisseur d'une grande propriété. On souhaiterait que les paysans — qui peuvent se passer de leurs fils pendant quelque temps — les y envoient perfectionner leurs capacités. Pourquoi ne le font-ils pas ? D'une enquête menée à ce sujet, il résulte que les établissements en question pâtissent de leur titre d'Ecoles professionnelles, trop modeste pour les intéressés : ils préféreraient celui de « Collège agricole ». Mais c'est un préjugé : ces Ecoles vaudront toujours plus par l'enseignement qui y sera donné que par leur façade.

Justement, plus d'un agriculteur se plaint qu'elles soient mal organisées, mal outillées et qu'on y donne des leçons qui ne répondent pas aux besoins de la terre. Les pères désirent qu'on inculque à leurs enfants ce qu'ils ne peuvent leur apprendre eux-mêmes.

Mais il ne faut pas se dissimuler que la rareté de la main-d'œuvre est une des causes sérieuses du défaut de recrutement. Cela est vrai pour l'agriculture autant que pour l'industrie. Comment un propriétaire se privera-t-il des services de son fils s'il ne peut compter sur un domestique sérieux ? Il est trop heureux d'avoir résolu pour lui-même la prédominante angoisse paysanne.

§

A cet argument a répondu la constitution des *Ecoles d'hiver*. Elles sont fixes ou ambulantes. Elles se heurtent malheureusement à deux obstacles : les élèves manquent de la culture générale souhaitable pour que l'enseignement agricole soit bien compris et assimilé. En Suisse, sous le nom de « Cours itinérants », elles donnent d'excellents résultats parce que les élèves ont reçu, avant d'y être admis, une bien plus grande instruction. Ils ont fréquenté obligatoirement l'école jusqu'à 15 ans (école primaire jusqu'à 13 ans et cours complémentaire jusqu'à 15 ans). Nous sommes en retard en tant de domaines...

L'objection essentielle contre les écoles d'hiver est qu'ins-

tituées en de rares endroits, elles n'atteignent qu'un chétif minimum de sujets. Nous voudrions avoir plus de foi dans l'enseignement post-scolaire qu'on peut organiser partout, et qui saisit tous les éléments.

Il a été prévu par la loi du 2 août 1918 et par le décret du 13 juillet 1920.

§

On connaît déjà quelques méthodes employées et quelques résultats encourageants.

C'est ainsi que, dans l'Allier, les observations suivantes ont pu être faites : 1°) leçon sur la culture de la pomme de terre, qui a provoqué des questions de la part du jeune auditoire ; des expériences sont en cours ; le maître les dirige et les contrôle. Plusieurs élèves font chez eux de petits essais. 2°) Exercices pratiques : arpentage d'un polygone irrégulier, cubage et appréciation du poids d'une meule, mensuration d'un bœuf, etc...

L'Inspecteur d'Académie de ce département a l'impression qu'un enseignement donné sous cette forme concrète est susceptible de faire aimer la profession parce qu'il la fait comprendre.

Un instituteur de la Loire, qui n'a pas attendu la loi de 1918 pour s'atteler à cette besogne de salut, note — et nous l'en complimentons — que, depuis 27 ans qu'il est dans son village, il a la fierté de dire qu'en ce laps de temps 2 élèves seulement ont quitté les champs pour la ville et que les familles de 5, 6 et même 7 enfants sont presque la règle, tous étant employés à l'agriculture.

Si nous savons l'apercevoir, ce sont les éducateurs de la jeunesse qui sauveront la terre...

§

Et nous en arrivons à notre pronostic. La meilleure instruction agricole sera donnée à l'école primaire, après 13 ans. Un peu plus tard, elle sera complétée pour les jeunes

gens plus âgés par des cours d'hiver, quand les auditeurs disposent de tout leur temps.

Une double tâche devra y être remplie, dont la première est la plus urgente : enrayer l'essor vers le fonctionnarisme, en faisant apparaître la noblesse de la vocation terrienne, puis donner aux enfants une éducation technique dont ils vérifient chez eux les données.

C'est de ce côté-là qu'il faut diriger l'apostolat de nos maîtres primaires : de leur dévouement et de leur compétence conjugués dépend, à un degré intense, le salut du sol français.

§

Or, les éléments appris à l'école ne serviraient de rien si une connaissance quotidienne ne tenait en haleine la curiosité du paysan.

Il y a encore toute une œuvre de diffusion de publications à entreprendre dans les milieux ruraux.

La presse agricole, spécialement celle qui est hebdomadaire, est vraiment à la hauteur de sa tâche. Nous voudrions citer toutes les excellentes feuilles qui inculquent le progrès pratique à l'agriculteur français. Citons, à Paris : Le *Petit Journal Agricole*, l'*Agriculture Nouvelle*, *Jardins et Basses-Cours*; en Province : *L'Agriculture du Centre* à Blois, la *Terre d'Auvergne* à Clermond-Ferrand, l'*Echo du Plateau Central* à Rodez, *les Alpes et la Provence*, le *Réveil Agricole* à Marseille, la *Petite revue agricole et horticole* à Antibes, etc... Nous citons les publications qui nous paraissent revêtir un cachet très spécial, mais en foisonnent d'autres, fort intéressantes aussi.

Un résultat important du renforcement technique de la compétence agricole serait *la connaissance des qualités des engrais et de leurs modes d'emploi*. Libérons la clientèle de l'emprise des marchands trop portés à recommander leurs marchandises. Oublierons-nous que la France ne consomme qu'une faible quantité des fertilisants mêmes qu'elle

produit ? Les engrais phosphatés nous seront accordés de plus en plus généreusement par notre Afrique du Nord. Notre potasse alsacienne, qui a quadruplé sa production en peu d'années, ne demande qu'à nous servir. Ici, l'action du Parlement est manifestement de première utilité.

L'action de l'Etat ne saurait se borner à vivement recommander l'emploi des éléments qui donnent une vigueur nouvelle au sol. On attend de sa vigilance qu'il garantisse à l'agriculture les quantités et la qualité voulues des fertilisants minéraux.

Il faut bien nous dire que, si nous sommes excusables d'user modérément d'azote, que l'étranger nous a vendu jusqu'ici, nous ne le sommes guère pour ce qui regarde l'utilisation des engrais « nationaux », tels que phosphates et potasses. Les premiers nous sont fournis par l'Afrique du Nord en quantité croissante. Tandis que le sol métropolitain donnait 183.000 tonnes en 1913 et 80.000 en 1923, les importations d'Afrique s'élevaient de 793.000 tonnes en 1913 à 1.263.000 tonnes en 1923. — En engrais potassiques, l'Allemagne était en 1913 le seul pays producteur important, avec près de 12 millions de tonnes de sels bruts. La guerre nous a rendus indépendants de cette servitude. En 1923, nous produisions 1.026.000 tonnes, dont nous consommions 718.000 et exportions 324.000. Si nous le voulons, nous pourrions consommer davantage de ces deux produits, si sur leurs cours ne pesait l'inévitable change. C'est que nous achetons beaucoup à l'étranger des pyrites qui sont nécessaires à la fabrication des superphosphates. Nous espérons fermement qu'avec le redressement du franc, le pays agricole demandera toujours davantage les fertilisants qui parviendront à doubler, à tripler les rendements.

Le progrès scientifique réclame donc l'usage croissant de *toutes matières susceptibles d'intensifier la production.* Des améliorations sont possibles sur ce terrain et il importe d'obtenir des denrées de choix. Ainsi, le capital animal

comme le capital foncier doivent être exploités, non selon la formule de la routine, mais selon les données de l'expérience.

Il est bien fâcheux *que le projet de loi relatif à la répression des fraudes dans le commerce des engrais* n'ait pas été voté avant la fin de la précédente législature. Une loi du 4 février 1888 paraissait excellente à cet égard, mais les agents du contrôle n'avaient pas le moyen de l'appliquer en cours de route.

Aussi le Parlement a-t-il été saisi d'un projet dont voici les principes essentiels :

La teneur en principes fertilisants sera exprimée par les poids d'azote, d'acide phosphorique et de potasse contenus dans 100 kilos. Ces indications devront figurer sur le contrat de vente. Tout vendeur devra délivrer à l'acheteur une facture détaillée comportant ces renseignements et apposer sur les emballages, sacs ou récipients dans lesquels la marchandise est préparée pour la vente, mise en vente et expédiée, une étiquette dont la teneur concordera avec celle figurant sur la facture.

La France est un des pays où l'agriculture est le moins protégée contre les fraudes sur les engrais. Il faut que cela change.

*Notre agriculture est également tenue de n'employer que des semences de choix.* La densité, la régularité, la bonne constitution de la semence s'obtiennent par le choix des lots et par le passage de la semence dans un trieur qui met à part les éléments purs.

Afin de faciliter le contrôle, il a été créé des stations d'essais qui éprouvent, à la fois, l'identité, l'origine, la pureté, la faculté germinative, le poids. Ce contrôle agit en vertu de la loi de 1905 qui serait capable, si elle était sévèrement appliquée, de sauvegarder les droits de la loyauté marchande. Il lui manque des agents. S'ils étaient plus nombreux, ils effectueraient des prélèvements fréquents et permettraient de traduire en correctionnelle les

exploiteurs éhontés qui ne se doutent pas que c'est à la prospérité générale de la France que portent préjudice leurs procédés délictueux. On réclame à cet effet la collaboration toujours plus intime des services d'État avec les syndicats agricoles et commerciaux, particulièrement qualifiés pour assurer la police de leur profession.

§

L'*amélioration des races d'animaux* est un article essentiel de tout perfectionnement agraire. La sélection consiste à faire reproduire des géniteurs appartenant à une même race, et choisis en raison des caractères et des aptitudes qu'ils possèdent. Il ne s'agit pas seulement d'aboutir à former des types supérieurs, mais de répandre largement les meilleurs sujets dans les exploitations de tout ordre. Il convient d'encourager les syndicats d'élevage, qui favoriseront le recrutement du bétail des petites et moyennes exploitations.

Tous ces efforts ne seront pas dépensés en vain ; il faut tendre à récolter plus, pour diminuer le prix de revient : l'un des plus sûrs moyens est le choix judicieux de la plante ou de l'animal qui répond le mieux au milieu. Un exemple frappant nous est donné par la betterave à sucre qui, au XVIII[e] siècle, fournissait 6 à 8 o/o de sucre et que la sélection a amenée à produire jusqu'à 20 o/o. Pour le bétail, les concours laitiers et beurriers annoncent de merveilleux résultats. Au dernier Concours de Paris, le championnat a été remporté par une vache hollandaise qui a donné 35 k. 700 de lait en 48 heures (vaches n'ayant pas toutes leurs dents de remplacement) ; dans la deuxième section (vaches adultes), le prix a été décerné à une vache flamande qui a donné 61 k. 800 en 68 heures. Au Danemark, on obtient des chiffres surprenants : il y a 25 ans, la production moyenne d'une vache était de 86 kilos de beurre par an ; il y a 15 ans, sous l'influence du contrôle laitier, cette production est

passée à 174 kilos et, dans la région privilégiée des îles danoises, on atteint maintenant 220 kilos.

La France agricole qui, ne l'oublions pas, souffre d'un cruel déficit en main-d'œuvre, dont le résultat a été de raréfier sa production, a donc besoin de se servir de procédés qui accroîtront celle-ci dans la mesure où nous serons affranchis de l'excessive influence étrangère sur le cours de certaines denrées. Le progrès scientifique lui permet ainsi de suppléer autant que possible à sa disette numérique.

*Le machinisme est un autre moyen de corriger une situation par bien des côtés fort alarmante.* D'immenses terres à céréales deviendraient vacantes si, au jour de la récolte, n'intervenaient moissonneuses, lieuses et faucheuses mécaniques, puis batteuses. Voilà les formes les plus courantes de l'aide apportée par la mécanique à l'homme des champs. Mais on pourrait citer encore : des charrues perfectionnées, des machines à planter les pommes de terre, à arracher les betteraves, à semer, à déchausser, etc.

Nierons-nous la difficulté de trop de paysans à se procurer des machines, soit qu'ils manquent de capitaux (notons que ce matériel est utilisé une partie du temps seulement) soit qu'ils n'aient pas assez de place pour les y faire mouvoir. A ce point de vue, la loi du remembrement de M. Chauveau aurait bonne occasion de s'appliquer.

L'intervention du procédé coopératif permettra de résoudre l'objection financière. Dans de nombreuses communes fonctionnent des Coopératives de battage ; forcément leur prix de revient est inférieur à celui des entreprises privées. Souhaitons que le mouvement s'élargisse : il renferme la solution la plus sûre pour venir à bout des angoisses de la main-d'œuvre.

## II

### PROTECTION, ENCOURAGEMENTS ET COOPÉRATION

La vieille querelle du protectionnisme et du libre-échangisme a perdu de sa vivacité en France, depuis qu'il est

prouvé que notre terre est en péril si on ne l'aide pas à triompher dans la crise où elle se débat. Les lois de 1892 et de 1910 ont démontré à l'évidence que *le sol national avait un vif besoin d'aide dans la concurrence que lui faisaient des sols plus riches ou mieux aménagés.*

La loi du 6 mai 1916 avait permis au gouvernement de modifier les droits de douane par de simples décrets édictant des coefficients.

Les paysans ont sans doute moins souvent présenté des requêtes que les industriels, ou d'une manière moins pressante. Toujours est-il que les coefficients de protection de leurs produits ont été médiocrement relevés, tandis que ceux des objets servant à leur exploitation ont été sensiblement augmentés, spécialement des machines. Le 4 juillet 1921 les coefficients de majoration suivants ont été appliqués, savoir : 2 sur les machines de récolte, 3,8 sur les autres instruments, 3.4 à 8,6 sur les pièces de rechange. La question est grave, car pour le machinisme agricole, les maisons françaises ne peuvent suffire aux besoins, du moins en faucheuses, moissonneuses, javeleuses. Si l'on accentuait les tarifs, on verrait les fabricants nationaux élever leur prix au grand dam de la culture. Cela est donc très important.

Quant aux produits, les pouvoirs publics sont tenus d'obéir à ce principe : *dresser la statistique des besoins alimentaires de la France, puis ouvrir ou fermer les frontières en considération de ces besoins.*

Pendant quelques mois, le droit sur le blé, aujourd'hui à 14 francs, a été réduit à 7 francs. La consommation ne s'en est pas aperçue, mais le paysan a été contrarié, à certains moments, par l'irruption étrangère. L'intérêt général admet fort bien que, pour la question du prix, des écarts trop sensibles de prix seraient regrettables. Mais il proclame aussi que le cultivateur ne doit jamais être découragé de semer la céréale essentiellement nourricière. Des propositions législatives ont été déposées, tendant : 1° à insti-

tuer par les soins d'un Comité National et par périodes de six mois les prix limites au quintal de blé en France ; 2° à régler les importations en céréales exotiques ; 3° à délivrer des bons d'importation. Nombre de syndicats agricoles ont suggéré que le Gouvernement garantisse aux producteurs de blé un minimum de prix. Faut-il s'engager dans une ère de « providentialisme », qui va si souvent à l'encontre des situations créées par la nature ?

La vérité pratique semble résider dans le retour à la liberté des transactions, assurée par des organismes protégeant le producteur contre la pression des ventes forcées. Le Comité Central du Blé et du Pain a étudié la création de magasins permettant de rassembler rapidement les blés aussitôt après les récoltes, dans les centres de production ; ces magasins auraient pour office d'éviter les déplacements injustifiés de la marchandise et de réduire les pertes qu'occasionnent les logements défectueux.

Réalisant une étape au-dessus de ces magasins primaires, les magasins secondaires, situés près des centres de consommation, construits sur le plan des grands silos américains, permettraient de constituer d'importantes réserves qui pareraient à l'irrégularité des transports. Enfin, pour compléter l'édifice, une solide organisation bancaire donnerait toute latitude au cultivateur d'attendre le moment favorable pour vendre. Dès la livraison de la récolte, il touchera une partie du montant de sa valeur, ce qui lui sera fort utile au moment de ses dépenses d'automne. Ainsi, le marché des blés ne connaîtra pas ces brusques fluctuations dont la masse consommatrice ne s'aperçoit généralement pas, mais dont le producteur pâtit pour le seul bénéfice de plus d'un intermédiaire.

*Le vin apparaît en excellente place dans la culture française.* Un vaillant apostolat a renforcé l'œuvre de protection à laquelle il avait droit. La fraude est pourchassée, grâce aux initiatives de la C. G. V. Mais un péril demeure du fait de la menace de l'introduction des vins étrangers,

espagnols, portugais, grecs, italiens. Rarement, comme sur ce point, on aperçoit l'utilité d'une protection diligente pour la sécurité d'un produit si directement lié à la fortune de la nation, puisqu'il occupe *une place si avantageuse dans le cadre de nos exportations les plus enrichissantes.*

Il y a des pays qui menacent notre vin par les fraudes qu'ils permettent. Doit-on tolérer l'accès sur notre territoire de produits qui, ouvertement, sont contraires à nos prescriptions sur les fraudes ? Ne peut-on signaler aux nations consommatrices la supériorité de la France sur ce point ?

Le moment approche où sera imposée la revision de nos conventions commerciales. Heure favorable pour demander l'écoulement de notre vin. Pendant que l'Amérique nous oppose son farouche prohibitionnisme, il est prudent d'obtenir ailleurs la compensation à ce déficit.

Le monde viticole remplace de plus en plus l'individualisme par la coopération (vérification ou distillation) qui lui permet d'ordonner ses ventes au mieux de ses intérêts.

Il nous faudrait encore parler de l'arrangement ingénieux et salutaire qui a permis à notre viticulture du Centre et du Midi *de trouver un débouché précieux dans la fourniture des alcools de bouche.* Une politique de l'alcool apparaît comme étroitement solidaire et complémentaire de celle du vin. Mais cette politique cherche sa formule définitive : nous formons l'espoir qu'elle y parviendra dans un accord de régions si louable qu'il y a comme un motif enthousiaste de saluer la force de notre patriotisme économique, compréhensif et vigilant.

Les oléiculteurs ont demandé d'obtenir une protection suffisante pour ne pas être obligés de vendre leurs huiles au-dessous du prix de revient. Ils songent spécialement à la concurrence tunisienne, qui jouit d'un prix de revient beaucoup plus faible que la production française, par suite de la différence des charges du Protectorat avec les nôtres. Puis, comme l'usage des graines oléagineuses se répand de

plus en plus — fort heureusement pour la consommation du reste — les propriétaires d'oliviers souhaitent qu'un règlement précis fixe les appellations suivantes : *huile d'olive*, *huile de graine*, *huile de mélange*, toutes autres expressions : fines, surfines, de table, comestibles, extra, étant de nature à tromper l'acheteur.

La requête tendant à sauvegarder les droits de l'huile d'olive pure est encore plus pressante. On réclame que l'expression d'huile d'olive naturelle soit exclusivement réservée aux produits provenant du traitement des olives après broyage et pressurage des fruits ; ces mots ne sauraient donc être utilisés pour les huiles désodorisées, c'est-à-dire pour les produits à mauvais goût, qui ont été traités par des procédés chimiques et industriels.

Pour les fromages, le débat est encore en suspens. Si le producteur d'imitations arrive à reproduire avec des qualités presque primitives le fromage dont il aspire à être le vendeur bien rémunéré, il faut *qu'il dise nettement qu'il n'offre qu'une copie de l'original*, si intéressante qu'elle soit au point de vue du prix. Chaque denrée doit conserver son appellation d'origine. Si la France doit abandonner à la Suisse le nom d'Emmenthal, il convient de laisser à celle-là ce qui de tout temps fut bien français. Mais il faut aussi que chacune de nos régions jouisse du privilège qui lui est propre : on fabriquera du fromage « bleu » où l'on voudra, mais du Roquefort seulement dans l'Aveyron et du Camembert en Normandie.

Il nous resterait à dire quelques mots d'une culture, qui, par bien des côtés, est reliée à la prospérité de l'industrie. *Le mûrier du Sud-Est, par le relèvement auquel collabore la fabrique lyonnaise, permettra à celle-ci de s'affranchir de la sujétion des achats extrême-orientaux* — quoique très partiellement.

Prix rémunérateur : 20 francs le kilo de cocons, au lieu de 3 fr. avant-guerre, cession gratuite des graines et de plants de mûriers nains. Il y a là comme un apostolat de

solidarité entre Lyon et les Cévennes ou les Alpes, qui est un sujet de réconfort pour les spectateurs du travail français.

*Les lainiers voudraient aussi étendre l'élevage ovin* : la crise des bergers paralyse cette initiative, qui ne reprendra qu'à la condition générale et partout proclamée de rémunérer confortablement toute peine rurale.

Le Parlement semble avoir, vers la fin de l'ancienne législature, accordé une attention toute particulière *au marché de la viande qui est, avec celui du blé, la clef de voûte de l'alimentation publique.* Complètement faussé par les intermédiaires qui ont profité de la guerre pour se glisser toujours plus nombreux entre le producteur et le consommateur, ce marché a besoin d'être réglementé. Depuis 1922, la Commission sénatoriale de l'Agriculture a étudié la réforme du marché de la Villette qui lèse, à la fois, les intérêts du producteur et celui du consommateur, en même temps qu'il réagit sur le marché des départements.

Personne ne contestera qu'en aucun autre domaine alimentaire l'écart n'est plus considérable entre le prix de revient et le prix de vente que dans celui de la viande. Certes, son prix de revient est élevé : c'est peut-être pour cette raison que les fournisseurs se permettent les exigences les plus dures pour la consommation, impuissante à débattre ses conditions d'achat. Ajoutez les prix de transport qui ne sont souvent qu'un commode prétexte à des inflations inconsidérées, puis le nombre des intermédiaires dont chacun réclame sa part qui n'est pas toujours juste, et l'on aboutit à cette constatation suivante : tandis que, sur les marchés publics de province, le prix des animaux sur pied a baissé d'environ 50 o/o par rapport aux bases de 1920, où les cours ont touché leur maximum, le prix de la viande à la Villette n'a diminué que de 39 o/o et, au détail, dans les boucheries à l'étal, seulement de 33 o/o.

Le mal est donc bien constaté. Quels remèdes lui apporter et sur quels points ?

Les intermédiaires ont tendance, plus qu'en aucune autre activité, à absorber le plus clair du profit. Leur emprise est d'autant plus forte que le marché français de la viande est illogiquement concentré à Paris, à la Villette. Pourquoi cette concentration unique, en dehors du contrôle à la fois de la consommation et de la production ? Les distances à parcourir occasionnent des déchets importants, qui renchérissent naturellement la denrée.

Aussi des initiatives courageuses ont-elles songé à créer des abattoirs régionaux. La grande réforme de demain, sollicitée par le problème de la viande, sera *la généralisation de ces abattoirs, dont la puissance de travail sera calculée d'après les ressources en bétail de la région.*

Il suffit de s'inspirer de l'exemple américain. L'immense étendue de ces contrées a fait une nécessité aux éleveurs d'assurer l'abatage des animaux sur les lieux mêmes de la production. Les grandes sociétés Armour, Wilson, Swift, Morris, abattent, à elles seules, 40 o/o du bétail consommé aux Etats-Unis : chaque établissement traite, en moyenne, de 1.000 à 1.500 bovins par jour, de 2 à 4.000 moutons et de 2.000 à 3.000 porcs. Les procédés mécaniques favorisent une telle exploitation, et la conservation est assurée par la congélation.

Les réalisations françaises seront loin d'atteindre à ces proportions colossales ; 20 à 50 bovins quotidiens seront la moyenne. Mais quelles économies l'on assurera par ce traitement d'inspiration scientifique ! Les animaux abattus sur place auront un rendement de 8 à 10 o/o plus élevé, la perte de poids étant de 1 à 2 kilos par jour et leur abatage ne s'effectuant qu'au fur et à mesure des besoins.

L'exemple de l'*Union du Plateau Central*, qui a créé l'abattoir de Cantarane près de Rodez, est à méditer et à imiter.

En même temps, il nous faudrait évoquer toute l'œuvre des syndicats agricoles soit pour les achats, ou de matières premières ou de semences, soit pour la vente des produits.

Le dernier chapitre est vital.

Son aspect le plus moderne, et qui offre les plus belles perspectives d'avenir, *est la collaboration des transports et de l'agriculture.*

§

La production agricole de la France est la matière la plus constante dans le domaine de ses exportations.

Industriellement, la concurrence de toutes les nations, petites ou grandes, anciennes ou jeunes, est à redouter. Par contre, sur le terrain de la nature, là même où des dons spéciaux ont été prodigués à notre pays, la rivalité est plus rare et moins commode. Si elle le veut d'un méthodique et tenace dessein, *la France est capable de devenir, en fait de ressources maraîchères, fruitières et de basse-cour, la principale fournisseuse de l'Europe.*

En interrogeant les statistiques, des révélations inattendues nous sont réservées. Sauf pour de peu nombreuses catégories, il y a baisse sensible de 1912 à 1922 sur la quantité de nos exportations agricoles. Au lieu de s'en alarmer platoniquement, recherchons comment on peut corriger ce déficit. L'initiative de chacun est un remède excellent, si elle est éclairée et soutenue. L'œuvre des syndicats est réellement considérable dans un après-guerre où la solidarité s'est substituée à un individualisme trop rebelle au progrès scientifique. Il faudrait un plus large mouvement d'initiation au progrès, d'organisation ample et durable. Nous croyons que quelques-uns des réseaux de chemins de feront pourvu à cette nécessité.

§

Quel mobile les a guidés ? Les Compagnies n'ont pas agi par pure philanthropie, sans doute. Mais, se réfugiant dans la placide routine, elles auraient pu attendre le client et sa marchandise. Leur sens des nécessités présentes les a inclinées à entreprendre toute une œuvre d'instruction, de

propagande, d'appui efficace par un concours gratuit. Finalement, leur trafic en éprouvera les effets bienfaisants. Fallait-il encore ne pas reculer devant une activité tôute nouvelle aux risques importants !

§

Le réseau de l'Etat n'est pas resté en dehors de ce courant rénovateur. Désirant faciliter le transport des viandes, il a construit un entrepôt frigorifique à la gare de Vaugirard : celui-ci permettra de remplacer la manutention de bétail vivant par celle de viande abattue, que des entrepôts de distribution reçoivent en plusieurs points pour les garder à la disposition de la masse consommatrice; la congélation n'est-elle pas du reste le complément des abattoirs régionaux ? Grâce à elle, on peut emmagasiner des denrées pendant les périodes de surproduction, et l'on peut procéder à l'abatage des animaux à l'époque la plus favorable.

Le P.-L.-M. a créé son service agricole depuis 1912. Son premier effort s'est porté sur certaines cultures spéciales et maraîchères. Cette compagnie a maintenant tout un programme échelonné sur plusieurs années. Elle est allée jusqu'à distribuer des tracts d'enseignement, à transporter gratuitement le matériel qui fut nécessaire pour combattre, en 1920 et 21, l'invasion de criquets marocains qui s'était abattue sur la Crau. Elle a donné des conférences...

Nous tenons pour particulièrement efficace son œuvre dans la question des débouchés. Le P.-L.-M., ayant compris qu'un office de liaison manquait entre la clientèle étrangère et la production nationale (les publications officielles sont à peu près ignorées), a désiré indiquer aux maraîchers de son réseau où ils effectueraient des ventes profitables. N'oublions pas que nos envois de légumes ont été de 343.000 quintaux en 1922, contre 717.000 dix ans auparavant. N'oublions pas que notre exportation en fruits de table devient positivement décevante puisque, au lieu des

3.287.000 quintaux de 1912, il n'y en avait plus, il y a deux ans, que 663.000. Et dire que nous sommes dotés du merveilleux privilège d'un incomparable climat et d'un soleil qui hâte les maturités en favorisant toutes les saveurs !

Du 1er au 6 juillet 1923, une mission organisée et dirigée par le P.-L.-M. s'est rendue en Angleterre pour l'étude des marchés de ce pays, principalement ceux de Londres et de Hull. Les membres de la mission étaient originaires du Languedoc et de Provence. Ils ont suivi des convois du fruits et primeurs, assistant à leur chargement sur bateaux et — de fil en aiguille — à leurs ventes aux marchés britanniques. Un rapport est résulté de ce voyage. Ses données essentielles seront répandues. Les producteurs du Midi de la France connaîtront précieusement tous détails leur permettant de nouer des relations commerciales régulières avec les Anglais.

Ce réseau est pourvu, d'ailleurs, des installations frigorifiques voulues, pour que les denrées périssables ne subissent aucun dommage et puissent supporter les plus longues attentes. Il entre en large part dans la création des entrepôts de Perrache et de la Joliette.

Du reste, pour nous résumer sur ce point de la conservation des denrées agricoles par le froid, nous dirons que les grands réseaux ont constitué ou ont participé à constituer — depuis la guerre : *1° plusieurs grands entrepôts frigorifiques pouvant recevoir 25.000 tonnes de marchandises; 2° un parc de 2.300 wagons isothermiques ou réfrigérants.*

§.

Nous voudrions pouvoir relater les principales initiatives des autres réseaux. Le sujet est trop vaste. Une place à part doit être accordée, pour la méthode persévérante de son dessein, à la Compagnie d'Orléans. Elle a commencé, dès octobre 1919, sa gare frigorifique de Paris-Ivry. Actuellement, elle peut se targuer d'avoir collaboré à l'édification des entrepôts de Bordeaux, du Havre et de Lorient.

La « Semaine Nationale du Blé » a vu son attention attirée par les initiatives de ce réseau en fait de céréales. En effet, il a favorisé le développement du machinisme agricole; il a contribué à intensifier la culture du blé, après avoir mené une vive campagne en faveur du triage des semences.

Ajoutons que l'Orléans a entrepris une intéressante propagande pour la culture des plantes médicinales et à essence et une autre, non moins originale, en faveur de l'extension de l'apiculture (la vente du miel à l'extérieur étant très rémunératrice).

§

Nous nous excusons de ne relever, dans cette activité soutenue, que les traits les plus significatifs.

Ce n'est point parce que les grandes Compagnies sont de puissantes personnes qu'on refusera de rendre justice à leurs efforts.

Non seulement elles stimulent le travail de nos ruraux, semblant s'attacher avec une prédilection marquée aux petites cultures — de rapport toujours plus considérable — mais, d'accord avec les Compagnies des autres nations, elles se préoccupent de conduire la marchandise à bon port.

Sans doute, elles en retirent du profit, mais elles sèment autour d'elles un optimisme de bon aloi, comme une foi raisonnée dans l'avenir brillant du sol français.

## III

### L'ANGOISSANT PROBLÈME DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Tout ce qui a été dit jusqu'ici serait frappé d'impuissance si le paysan n'avait sous la main les collaborateurs voulus.

Le développement de la petite propriété — en même temps qu'il constitue un rempart efficace contre la propa-

gande communiste — permet la culture de la grande majorité du sol, sans secours de bras étrangers. Mais il est de très nombreuses exploitations qui ne sauraient se passer *de collaborateurs permanents ou saisonniers.*

Dans le Sud-Ouest, le mal est très grave. Vous n'avez rien vu, dans les programmes électoraux, qui se proposât de corriger ce déficit numérique, rien qui empêchât ces terres de mourir, faute de travailleurs.

Recruter de la main-d'œuvre agricole est décidément un très gros et très préoccupant problème. Nous allons examiner quelques-unes des solutions qu'on est en train de leur apporter, puisque, depuis la guerre, le mal ne fait qu'empirer.

§

D'abord, on a eu recours à l'immigration intérieure. *Des contrées plus peuplées déversent leur surplus dans les régions appauvries en bras, où des centaines d'hectares sont livrées à la friche.*

A la fin de 1920, les Offices agricoles des départements bretons signalaient que des familles de cette région, issues de foyers prolifiques, ne trouvaient plus de débouchés. Allait-on diriger ces éléments superflus sur les terres lointaines, en Amérique, au Canada? L'Amérique pourrait s'en passer, non point le Canada où l'attirance des villes vide aussi les champs. De même qu'en matière de capitaux, nous avons renoncé à la fâcheuse méthode de soutenir par eux les entreprises des autres nations, on convient aujourd'hui que les Français ont le devoir de faire fructifier le sol des aïeux avant tous les autres.

Un service, organisé par le ministère de l'Agriculture et dirigé par M. Brancher, envoya 30 à 40 familles du Finistère dans le Sud-Ouest. Deux autres convois suivirent. C'est ainsi que la Dordogne, le Lot-et-Garonne, le Gers et le Tarn-et-Garonne furent réapprovisionnés en main-d'œuvre. D'autres apports seraient indiqués. Le problème consiste-

rait à dénicher les coins de surpeuplement rural pour éviter que les grandes cités n'attirent une jeunesse vigoureuse. On comprend que, lassés de bonne heure d'une tâche ingrate, ayant goûté de la vie facile des centres quelques jours ou quelques semaines, ces hommes soient rebutés au spectacle d'un sol médiocrement fertile. Envoyons-les dans les grasses plaines de la Garonne! Puissent-ils y garder les vertus de prolificité de leur race autochtone! Et nous avons là un merveilleux moyen de restaurer la France !

§

*On semble concevoir des espérances plus solides au sujet de la main-d'œuvre étrangère.*

Du reste, les propriétaires des nationalités voisines ont donné l'exemple de ce lent envahissement. Si plus d'un industriel, — en tous pays, du reste, — a cru sage d'acheter des immeubles dans la présente crise financière et monétaire, en voie, d'ailleurs, de sérieux rétablissement, — on a vu des hommes, venus de pays à change avantageux, se fixer sur la bonne terre de France en achetant nombre de propriétés, comme les Suisses et les Belges, en Gascogne. Ajoutez à cela les éléments ouvriers, et l'on pourrait voir se constituer des îlots italiens en Provence, des groupements espagnols en Languedoc, des autonomies polonaises un peu partout.

La France devient un immense rendez-vous. Demain, elle sera le creuset où les races fusionneront. L'agriculture, de par ses insuffisances humaines, n'a pas le pouvoir de protester contre l'expérience qui se poursuit. Pourquoi s'élèverait-elle contre cette introduction d'étrangers, puisqu'une partie de son salut viendra d'eux ?

§

L'immigration offre quelques inconvénients.

Le plus important d'entre eux résulte du fait que trop

nombreux sont les ouvriers agricoles étrangers qui, séduits dans la suite par la tentation de l'usine, renforcée de hauts salaires, — ou en tout cas d'une rétribution plus avantageuse, — rompent leur contrat primitif, qui les attachait à la seule agriculture.

Si ce contrat n'était pas respecté, on en arriverait à cette situation paradoxale de notre terre française ayant consenti de sérieux débours pour alimenter l'industrie d'une main-d'œuvre dont celle-ci n'a que faire. Cet apport dans les usines avilit les conditions du travail pour les ouvriers existants. Aussi le gouvernement français avait-il l'intention de renvoyer en Pologne les éléments qui abandonnaient les exploitations rurales. Les pouvoirs publics de Varsovie ont demandé le retrait de cette mesure. Mais il faut qu'il soit bien entendu que chacun doit être fidèle à la parole donnée, au moins pour une certaine durée.

Nous sommes tout disposés à favoriser la vie et l'éducation familiale des ruraux étrangers. Des mesures nécessaires sont prises pour assurer la fréquentation scolaire aux enfants des ouvriers polonais. Les organisations patronales se sont engagées à subventionner et à entretenir soit des cours spéciaux, soit des sections dans les écoles avec les maîtres venus de Pologne. Les assurances sociales feront places à ces éléments...

Bref, pour tous ceux qui aideront à faire fructifier notre sol, l'aide la plus efficace, la protection la plus vigilante, les mesures les plus bienveillantes seront prises.

§

Sans doute, il faudrait aller à la source du mal dont la France souffre cruellement.

Il faudrait que les Français aient beaucoup d'enfants.

En attendant ces jours heureux d'une véritable revanche nationale et de la plus pacifique des revanches, n'oublions pas que des superficies grandissantes, hier très cultivées en

6

céréales, sont converties en pâturages, faute de bras pour retourner la terre et la semer.

Les signes se multiplient qu'il n'y a pas une heure à perdre, pas une erreur à commettre, pas une énergie française à gaspiller hors des seules besognes productives et fécondes.

Nous l'avons vu plus haut, le machinisme, la motoculture suppléent au manque de bras. Voilà pourquoi l'application de la loi Chauveau, qui vise le remembrement des parcelles, est tout indiquée pour offrir un champ plus vaste à l'usage de tous les substituts des bras humains.

Mais ce qui ne peut être remplacé par aucun agent mécanique, *c'est le ramassage* (*cueillette des fruits, vendanges et autres récoltes*), *si toutefois la moisson et la fenaison sont tributaires du progrès scientifique*, avec les moissonneuses et les faucheuses mécaniques, extraordinairement répandues.

Ce sont précisément les travaux urgents et rapides, nettement saisonniers, qui souffrent le plus du déficit humain. La France, au climat si varié, a un grand besoin d'ouvriers « adventices », fournissant, en plus de précieux travailleurs, ce qu'on peut appeler la petite main agricole, hommes, femmes et enfants (sarclage, binage, démariage des betteraves, cueillette des primeurs, vendanges, cueillette des olives, fenaison).

§

Que fera, en d'autres temps, cette main d'œuvre ?

La grande ressource pour elle consistera à aller de région en région, suivant les besoins.

J'ai rencontré un jour un bonhomme, qui m'a narré son tour de France, non pas d'une France totale, mais d'une France largement régionale. Habitant du Lot, il partait en hiver pour la taille des vignes dans l'Hérault ; il revenait au printemps chez lui aux fins de labours et semailles, puis en mai se dirigeait vers les pays séricicoles, dans les Cé-

vennes, retournait dans sa Gascogne, non sans une halte de quelques semaines pour les soins de la vigne (soufrage et sulfatage). En septembre, troisième départ, cette fois pour les vendanges, ensuite cueillette des olives dans les environs de Salon et des châtaignes dans les Cévennes. Périple complet, s'il en fut, et qui était bien de nature à satisfaire les goûts les plus délicats de nomadisme. Mais c'était bien un franc original.

C'est ce qui se passe — d'une façon plus restreinte — dans les Alpes-Maritimes, par exemple. Pour 100.000 hectolitres d'olives, il faut en hiver de 5 à 6.000 ouvriers italiens composés en majeure partie de femmes et enfants. Une partie de ce personnel est utilisée plus tard à la cueillette successive de la violette et de la fleur d'oranger, de la rose, du jasmin et même de la cassie. Toutefois, cet effectif est insuffisant pour la récolte de la fleur d'oranger. Celle-ci, qui s'élève à environ 2 millions 1/2 de kilos et qui s'effectue en trois semaines, exige la présence d'au moins 8.000 ouvrières étrangères.

Les Espagnols, réputés ouvriers plus grossiers, moins habiles que les Italiens, font face, eux aussi, à des besognes saisonnières. Ils sont employés aux rudes travaux de la Camargue, aux occupations régulières de la vigne en Languedoc, de préférence à celles qui demandent le minimum de savoir faire, mais le maximum de robustesse, de résistance, de ténacité. Ces qualités ne sont pas à dédaigner, tant s'en faut, dans l'œuvre manuelle, le machinisme ne remplaçant point partout les bras humains.

La concurrence met en présence des Espagnols les montagnards de l'Ardèche, de la Lozère et de l'Aveyron, dans tout le Languedoc viticole. Pour les vendanges, ces derniers descendus en « colles » remontent chez eux, nantis d'une petite somme et dotés de la saine hygiène d'une large cure de raisins. L'Espagnol a tendance à se fixer au sol, constituant çà et là des îlots. Quand les travaux saisonniers de l'agriculture sont accomplis, la main-d'œuvre ibérique est

employée aux tâches d'amélioration foncière, aux défrichements, aux arrachages de souches. Elle est même dérivée sur les besognes de l'industrie ou des travaux publics: actuellement les compagnies de chemins de fer sont enchantées de compter sur cette main-d'œuvre pour la réfection des voies. La contribution espagnole a été de première importance pour la construction de la ligne de l'Estaque à Miramas et les travaux du Canal de Marseille au Rhône.

L'agriculture serait donc très satisfaite de pouvoir obtenir des concours espacés de travailleurs, dont elle a un besoin constant.

Elle ne manquera pas de collaborateurs réguliers, n'en doutons pas, soit que le domestique au mois soit payé équitablement, soit que le métayer, associé aux gains, ait un intérêt personnel à être fidèle au propriétaire. De ce côté-là, il n'y a pas d'inquiétude sérieuse à concevoir.

Le gros point noir concerne donc cette main-d'œuvre saisonnière qui est indispensable et qui se refuse de plus en plus.

§

Or, cette main-d'œuvre, qui accourt de l'étranger ou de terres françaises plus pauvres ou même de l'industrie, il importe de la fixer aux champs qui en éprouvent le vif besoin.

L'évolution moderne pousse à la dislocation des grands domaines, possédés par des absentéistes. J'en sais un qui, depuis des années, n'a pas mis les pieds sur les dizaines de fermes qui représentent pour lui un capital à l'égal des valeurs mobilières, signes représentatifs de biens qu'on ne voit pas. Un jour viendra où, sous l'effet probable de la crise de main-d'œuvre, *les propriétés étendues se morcelleront en autant de capacités individuelles* qu'elles en renfermeront. L'ouvrier agricole passe fermier, celui-ci devient métayer. *C'est l'un des phénomènes les plus remarquables de l'ascension sociale, lequel conjure toute perspective de Révolution à la terre.*

Le Crédit agricole offre les facilités les plus grandes. La terre passe à la famille paysanne grâce à des sociétés foncières qui se chargent de l'achat de grandes propriétés et les distribuent entre plusieurs acquéreurs, grâce à des avances consenties à bas prix.

Mais, avec les économies réalisées en cet après-guerre, des achats directs sont de plus en plus effectués.

Cependant, les grands Syndicats agricoles ont mis debout tout un édifice de collaboration pour aider surtout les jeunes foyers et les familles nombreuses à des acquisitions. L'*Union du Plateau Central* a pris les mesures suivantes :

1°) prêts à 1 0/0 ou 2 0/0, suivant le cas, en faveur de l'accession à la propriété rurale ;

2°) Prêts à 4 0/0 pour outillage et fonds de roulement.

3°) Réduction de 10 0/0 dans les succursales de la Coopération agricole pendant les trois mois suivant l'installation du jeune ménage.

4°) Réduction de 25 0/0 de la première cotisation pour la retraite. Et l'on saura que la femme à 20 ans et le mari à 25 ans, en versant chaque année 300 francs chacun, toucheraient à 60 ans une retraite de 9.171 francs,

§

Faut-il encore que *les foyers se fondent toujours plus nombreux, ne serait-ce que pour fournir à la terre les éléments qui lui manquent.*

Dès 1913, le Syndicat des Agriculteurs du Loir-et-Cher avait organisé un concours des familles nombreuses dans l'un de ses arrondissements, puis dans les deux autres. Seules furent retenues comme concurrentes les mères ayant au moins sept enfants. Une somme de 20.000 francs fut distribuée entre les 64 lauréates.

Ce n'était qu'un premier pas et il fallait, comme encouragement, une substance plus solide. Pour cette raison, le Syndicat du Loir-et-Cher a décidé de venir en aide

sérieuse aux familles à partir du quatrième enfant, jusqu'à ce que l'enfant atteigne 14 ans, en prenant à sa charge le loyer de la maison familiale et en procurant à ces travailleurs la jouissance gratuite d'un demi-hectare de terre. Pour tout le département, l'on peut estimer que 350 ou 400 familles peuvent profiter de ces mesures.

Second bienfait : grâce aux ressources de la Caisse régionale de crédit mutuel agricole, on a pu prêter à un taux réduit une vache aux travailleurs ruraux ne possédant la plupart du temps qu'une chèvre et quelques lapins. L'emprunteur a la propriété de tous les produits et notamment des veaux, dont la vente lui permettra peut-être d'acquérir plus tard la vache prêtée.

Ces différents modes de solidarité rurale apparaissent comme plus efficaces que les subventions en argent à caractère trop évident d'assistance. C'est, du moins, la conclusion qui se dégage de l'expérience du Loir-et-Cher.

Dans l'Ile-de-France, on préfère user du sursalaire familial, plus efficace dans les pays de grande culture. Ce sursalaire, qui est proportionnel au nombre d'enfants et commence à partir du troisième, s'élève à 10 francs par mois pour le troisième, 10 francs pour le quatrième, 15 fr. pour le cinquième, etc..., jusqu'à ce que les enfants aient atteint l'âge de 14 ans. On a calculé qu'une famille ayant 14 enfants peut recevoir mensuellement 340 francs. Mais ce n'est pas la fréquence de pareils cas qui peut gêner la caisse. Toujours est-il que pour cinq enfants l'allocation globale est de 35 francs par mois et 420 par an. C'est plus un geste qu'une réalité, mais c'est un début et c'est la voie où il y a le plus de certitude de favoriser les foyers nombreux.

Quant aux ressources nécessaires pour assurer le paiement de ces sursalaires, elles sont obtenues au moyen d'une contribution de 6 francs par hectare, que s'imposent les propriétaires fonciers.

Ainsi, les caisses de compensation familiale se créent un

peu partout. Le programme de demain *sera de les multiplier, afin que le travailleur de la terre bénéficie d'avantages au moins égaux à celui de l'industrie.*

§

Reste à considérer la question du *logement agricole*, si indispensable pour enraciner l'ouvrier ou le fermier à l'exploitation.

Procurons au célibataire des chambres ou des dortoirs tenus proprement, avec les commodités de meubles et de toilette qui traduisent, à la fois, bien-être et dignité.

Pour la famille, toute une législation est prête dont trop peu usent.

Dès 1894 a été inauguré le mouvement de solidarité pour l'habitation à bon marché. Une étape spécialement rurale a été la loi du 5 août 1920, qui permet aux Caisses de Crédit agricole d'accorder à leurs sociétaires des prêts d'argent à 2 o/o remboursables en dix ans. *Le Crédit agricole connaît, lui, la mentalité paysanne et il s'en inspire.*

On cite un département où il a été réparé, grâce à son intervention, 356 petites exploitations rurales, par des jeunes familles à la tête de 905 enfants. Dans cette même région, les Offices d'habitations à bon marché n'ont pu, avec une somme relativement dix fois plus élevée, construire qu'une vingtaine de maisons dont plusieurs n'ont pu trouver acquéreur.

La solution du Crédit agricole s'appproche le plus de la vie sincère. Elle prête l'oreille aux désirs, elle se conforme aux nécessités, tandis que l'autre système, ne se préoccupant point des besoins, bâtit et attend qu'on vienne occuper le logis.

Bref, il faut à nos campagnes des maisons coquettes, propres, confortables, très éclairées.

L'électrification se poursuit et il y a lieu d'y saluer un des plus beaux progrès de l'amélioration rurale.

Du reste *l'organisation des plaisirs à la campagne* est

un des facteurs les plus sûrs de l'enracinement de la jeunesse au terroir des aïeux : récréations littéraires et musicales, sports, concours, fêtes de tous genres, cinéma instructif, rien ne doit être épargné pour briser la force des tentations citadines.

Nous ne nous sommes pas étendu sur cette solution du problème, car nous croyons que l'amour de la terre procède avant tout de la récompense large donnée à l'énergie dépensée.

*Il faut donner, avec la terre, la propriété, et avec la propriété le bien-être.*

Nous résumerions volontiers en cette formule le programme que nous avons essayé de tracer.

§

Alors, vers quel régime sommes-nous poussés?

Vers le seul qui libère le paysan de craintes ou de déceptions : vers la petite propriété, qui donnera à chacun le moyen de pourvoir, en famille, à toutes les nécessités de la culture.

Ce sont les faits eux-mêmes qui poussent à cette évolution, aidés, appuyés par les hommes.

Devant elle, la petite propriété a un bel avenir : sa cause, qui est celle de la dignité et de la liberté personnelles, qui sera celle de la prévoyance calmement organisée, sa cause est naturellement sympathique à ceux qui entendent assurer à chaque individu son indépendance.

Et ils voudraient, au surplus, libérer de tant de soucis qui leur pèsent les artisans du sol qui voient ailleurs triompher la vie facile et qui ont droit, à leur tour, que toujours plus de tranquillité confiante entre dans leur destinée.

ALBERT SAUZÈDE.

# MONTPARNASSE[1]

—

Qui peut se flatter de lire exactement dans les âmes étrangères ? En l'angoissante fin de juillet 1914, à Montparnasse, les réactions furent nombreuses, complexes et contradictoires.

La plupart des membres de la Colonie allemande n'attendaient pas la mobilisation générale pour décamper. Il en est deux dont l'attitude fut particulièrement déplaisante : Meier-Graefe et Otto Grautof. Ils s'étaient toujours prétendus les amis de la littérature et des arts français. Le premier, dès que la guerre parut inévitable, Meyer Graf, laissa tomber le masque. Il habitait rue Delambre. C'était un homme aux allures distinguées et un écrivain de talent, compréhensif, sans trop de pédantisme. Dans ses ouvrages, comme dans les journaux et revues auxquels il collaborait, il avait fait la place belle aux peintres, sculpteurs et poètes français d'expression moderne. Beaucoup d'entre eux reconnaissent n'avoir été connus et appréciés en Allemagne que grâce à son truchement. Mais à peine eut-il franchi la frontière qu'il publia un manifeste trop long à reproduire ici, mais dont voici la substance :

Avant de quitter la France, j'ai voulu goûter une dernière fois le charme incomparable qui se dégage de la terrasse de Saint-Germain-en-Laye. Dans quelques jours il ne restera plus rien de ce cadre. Mais pas de sensibilité ! arrière aussi les sentiments qui me lient à certains artistes français !

Machine puissante, méthodique, irrésistible, le grand Etat-major général allemand accomplit la mission d'anéantir la

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 633.

France et je lui crie : Pas de quartier pour les polissons en pantalons rouges ; brisez, anéantissez tout ce qui s'oppose à votre passage.

Cependant souvenons-nous que, si la France hérita du génie d'Athènes, nous sommes à notre tour, par le droit de la force, devenus les héritiers de la France. Dès lors, ménageons, épargnons les trésors de l'art français ; songeons qu'ils sont devenus notre bien propre et entourons de tous les soins désirables leur transport en cette Allemagne que la victoire certaine, infaillible, prévue et organisée jusque dans ses moindres détails, a rendue digne de posséder toutes les œuvres de beauté écloses sur un sol asservi par son génie.

Après la paix, Meier-Graefe eut le toupet de reparaître durant quelques jours à Montparnasse et de chercher à y renouer des anciennes relations françaises. On lui refusa la main et on lui tourna le dos, malgré les flots d'éloquence qu'il déversa pour expliquer son article, disant notamment qu'il n'avait pas prévu la Marne, mais qu'il était bien obligé, maintenant, de s'incliner devant l'objectivité des résultats du redressement français.

On lui répondit tout de go qu'on se trouvait, depuis sa félonie, dans l'objective nécessité de l'envoyer aux cent mille diables et que, s'il ne se rendait pas à cette évidence, son individu risquerait fort de recevoir les marques très subjectives d'une correction méritée.

C'est que les artistes de Montparnasse ont le cœur bien placé. On a beau leur dire que la vente des tableaux en Allemagne est une manière de conquête de l'art français et un moyen de faire rentrer de bonnes espèces sonnantes ; il est certains intermédiaires qui leur répugnent, décidément.

De même Otto Granthof, dont échouèrent les tentatives de reparaître à *la Closerie des Lilas* ou à l'Académie Colarossi et qui repartit précipitamment en Allemagne, devant les menaces de Paul Fort de lui casser la figure.

N'empêche qu'avant la guerre, les Allemands avaient

abusé beaucoup de peintres, de poètes et d'écrivains. Apollinaire voyait en eux une nation éprise de progrès, accessible aux formes nouvelles de l'Art. Alexandre Mercereau rêvait d'une coopération intellectuelle franco-allemande. Des « jeunes », qui se voyaient fermer l'accès des grands journaux et des revues d'ici, s'étendaient avec complaisance sur l'accueil que leurs essais recevaient en Germanie. Les marchands de tableaux, Uhde et Kahmweiller, passaient de plantureux contrats avec les jeunes maîtres de la peinture moderne.

L'argent, la publicité, la flatterie sont des moyens de séduction puissants auprès des artistes, et les autres hommes n'y résistent guère non plus. Or, il est certain que, de 1910 à 1914, les meilleurs clients du marché de la peinture française, peut-être bien aussi ceux qui achetaient avec le plus de sagacité, furent des Allemands.

Au moment de la déclaration de guerre, le premier mouvement de Guillaume Apollinaire qui, bien qu'élevé en France, sur la Côte d'Azur, était de nationalité italienne, fut de regagner son pays. A peine le lyrique garçon eut-il touché Vintimille qu'il se ressaisit. Non, on n'abandonne pas ainsi, à l'heure du danger, le pays de sa meilleure formation. Verlaine, Rimbaud, avaient trop chanté dans sa tête pour qu'il désertât leur sol ! Et toute cette érudition française dont il était pétri !

Cosmopolite compliqué par ses origines, certes, il l'était et là résidait sans doute le principal secret de son singulier charme. Et qui, plus qu'Apollinaire, avait conquis le droit de s'affirmer sans préjugé ?

Cependant son hésitation ne fut que de courte durée. Tiraillé entre plusieurs tendances, il sentit qu'en lui-même la tendance française l'emportait sur toutes les autres.

Le devoir, le devoir ! Concept abstrait et insuffisant pour agir sur une âme de poète ! C'est à l'instinct français qu'un Guillaume Apollinaire obéit en s'enrôlant dans la Légion étrangère.

On sait qu'il fut un magnifique soldat, gai, vaillant, attentif à ses moindres devoirs, et ses lettres de guerre, publiées dans *les Marges* par Eugène Montfort, sont parmi les plus belles qu'ait suscitées le grand conflit.

On sait la mort de Guillaume Apollinaire à la suite des blessures qu'il reçut au « front », la mort et l'enterrement dans une bière recouverte de l'uniforme de lieutenant français, de cette grande et significative figure montparnassienne, de ce très haut poète qui fut en même temps un rare mystificateur et un héros très humain, Guillaume Apollinaire aux grands yeux à la fois candides et malicieux !

A Montparnasse, l'exemple d'Apollinaire ne fut pas isolé. Les étrangers s'enrôlèrent en grand nombre et la fameuse *Rotonde* ne resta pas insensible au puissant souffle qui secoua Paris.

Mais quand la mobilisation fut terminée et que tous les Français en âge de porter les armes furent sous les drapeaux, les femmes et les vieilles gens de Montparnasse souffrirent, c'était compréhensible, du spectacle offert par certaines terrasses du quartier.

Ces terrasses étaient encombrées d'innombrables colonies de jeunes neutres, désinvoltes et oisifs, installés là en permanence et donnant aux passants l'insupportable spectacle d'une apparente ou complète indifférence au grand drame qui angoissait les cœurs français. Encore, s'ils avaient été silencieux, mais l'habitude leur était insensiblement venue de discuter des événements sans y apporter aucun tact. Avec ostentation, ils étalaient devant eux les œuvres du comte de Gobineau, ou l'*Au-dessus de la Mêlée*, de Romain Rolland. Ils formulaient des conditions de paix, généralement défavorables pour la France, comme s'ils avaient le droit d'intervenir dans les événements.

Un lot de Slaves ne cachaient pas leur désir de voir battre « les armées du Tsar » par les armées de la social-démocratie allemande. Trotzky fréquentait quotidiennement *la Rotonde*. Il y passait à peu près inaperçu, parlant peu,

s'absorbant dans d'interminables parties d'échec. L'attention du gouvernement fut cependant attirée sur sa propagande souterraine et notamment par la publication de sa feuille *Nache Slovo*. On l'expulsa, mais son souvenir continua à flotter sur *la Rotonde*, où ceux qu'on est convenu d'appeler les défaitistes se retrouvaient volontiers. Mot non français, déclarait récemment le Maréchal Joffre à une séance du dictionnaire de l'Académie française. La chose existait toutefois.

Libion, le patron de l'endroit, désapprouvait les mauvais propos et imposait parfois le silence aux défaitistes. Il avait même apposé, durant quelques semaines sur les murs de son établissement, des pancartes qui exhortaient aux sentiments patriotiques. Mais le sens du ridicule ne faisant pas complètement défaut à Libion, il les décrocha, sentant trop le contraste entre ces maximes imprimées et les paroles insensées dont retentissait son petit bar.

Il régnait à cette époque à Montparnasse un grand désarroi matériel et moral.

Des peintres avaient été réformés pour insuffisance physique, qui n'arrivaient pas à gagner leur vie et traînaient, désemparés, des journées lamentables sur des banquettes affaissées. Les modèles, les petites péripatéticiennes, les petites compagnes à terme déploraient l'absence d'âmes sœurs et protectrices.

Un vent de terrible purée sévissait et l'on se tirait d'affaire comme on pouvait. Avenue du Maine, dans son atelier, un artiste russe avait organisé une cantine coopérative où l'on mangeait à peu de frais. On y buvait ferme aussi, exagérément peut-être, pour tuer le cafard. Les marchands de toxiques exploitaient cette situation. On se privait de manger pour acheter de l'éther ou de la coco. C'était le temps où la police souffrait d'une désorganisation si complète que Landru, le sire de Gambais, pouvait opérer librement. Comment les trafiquants de drogues se seraient-ils gênés? Pour faire un exemple, on arrêta un pharmacien

du quartier qui en prenait vraiment trop à son aise, et quelques-unes de ces dames passèrent en correctionnelle.

Au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, les étrangers du quartier y étendaient une autorité basée sur les ressources dont ils disposaient et sur le sentiment qu'ils avaient d'être en complète sécurité. Entre peintres de nations neutres, ils organisèrent rue Huyghens une exposition, intéressante d'ailleurs, où ne figurèrent que quelques jeunes peintres français réformés.

On s'adapte aisément à une situation ; les neutres s'imaginaient que celle-ci continuerait pour leur plus grand profit.

— Il faudrait tout de même réserver une petite place aux Français, proclamait un rapin mexicain sur un ton de magnanime concession.

L'arrivée des contingents américains, le régime des permissions, conservaient malgré tout à Montparnasse un certain aspect de vie et d'entrain.

§

Pendant la guerre, à Montparnasse comme ailleurs, les cafés fermaient de bonne heure et les alcools n'étaient servis au restaurant qu'après les repas. Convenons que le fameux système D était largement pratiqué. Quoi de plus tentant à transgresser qu'une prohibition tracassière ? On servait les liqueurs dans une tasse à café et le tour était joué : qu'importe la coupe pourvu qu'on ait l'ivresse !

De même, au moment de la nécessaire limitation des menus, pas un restaurateur qui ne se piquât de tourner le décret et de passer à sa clientèle une tranche de veau, de mouton ou de bœuf supplémentaire, dissimulée sous une couche épaisse de salade. On ne se pocharda jamais autant à Montparnasse que sous le régime demi-sec. On louait des chambres d'hôtel pour y vider des bouteilles à l'aise. Ces parties de whisky ou de vin étaient assurément moins nuisibles que les griseries de haschich, de morphine, d'opium et de coco, contre lesquelles la justice a été amenée logique-

ment à prendre des mesures rigoureuses. Ah ! ces garnis de la rue Delambre, transformés en minables paradis artificiels !

Il y avait boulevard Raspail un petit marchand de vins où il était rare dans la journée de voir entrer un client. Le soir, à l'heure réglementaire, tout comme ses confrères bistros, il fermait ses auvents. Cependant, les initiés sonnaient à la porte cochère qui commandait l'immeuble et, par le couloir, pénétraient dans l'assommoir. Besoin de s'enivrer ? Pour quelques-uns peut-être, mais pas pour la généralité. Besoin surtout de se retrouver, de se sentir les coudes, besoin de sociabilité au milieu de la grande tourmente.

Un locataire grincheux dénonça cette contravention au commissaire du quartier, qui fit opérer une descente de police au milieu de la nuit. Toute la compagnie, dont deux hommes de lettres jouissant d'une très grande notoriété, furent conduits au poste, puis relaxés après une petite admonestation bien sentie.

Montparnasse fut particulièrement éprouvé par les raids des avions et le tir de la grosse Bertha. Les intrépides ne descendaient pas à la cave et avaient adopté un rez-de chaussée de la rue Delambre, une petite laiterie où ils s'engouffraient en bande, dès que retentissait le canon ou que mugissaient les sirènes d'alarme.

Il y avait eu dans le quartier de nombreux rez-de-chaussée éventrés et la petite crémerie de la rue Delambre était assurément le moins sûr des refuges, mais il offrait une occasion de se rencontrer, de causer, de sortir de ce triste isolement résultant de la fermeture, dès neuf heures, des endroits publics. On avait, il est vrai, à la belle saison, la ressource de s'asseoir sur les bancs du boulevard, et, pour ceux qui avaient un peu d'argent et connaissaient le mot de passe, le buffet de la gare Montparnasse ouvrait ses portes toute la nuit. L'agent de service fermait l'œil.

Atmosphère énervante parfois jusqu'à l'exaspération lorsqu'on songeait à la guerre, à la fournaise du front et

que, par telle belle nuit d'été embaumée par l'arome des fleurs du jardin du Luxembourg, les jeunes hommes mouraient par milliers... On n'avait certainement plus tout son sang-froid dans les milieux artistes, d'autant plus que s'y faufilaient ceux qu'André Salmon, Montparnassien de marque, appelle si justement les vilains museaux.

Il serait vain de nier qu'un vent de défaitisme souffla sur le quartier et contamina la fameuse *Rotonde*, ainsi que Louis Dumur l'a conté dans un de ses livres sur la guerre : *les Défaitistes*.

Beaucoup se confiaient à un idéalisme simpliste. Les articles du *Bonnet rouge*, de *la Vérité*, des *Cahiers idéalistes*, la propagande de Romain Rolland, voire de ce petit gredin de Guilbeaux, faisaient impression sur les sensibilités d'artistes et d'esthètes peu cultivés.

Certains neutres, soucieux d'épater leur entourage, se conduisaient réellement comme des goujats. Un d'eux cria : « Vive l'Allemagne », une nuit que la menace des gothas apparut dans le ciel parisien. C'est vrai qu'il poussa ce cri ignoble, mais il est également vrai que, s'il n'avait pris la fuite aussitôt, ce vilain museau, on lui eût fait un mauvais parti.

Il ne faut rien exagérer. Un Scandinave déclarait à qui voulait l'entendre qu'il se souciait peu de voir l'un des belligérants remporter la victoire plutôt que l'autre, mais qu'il souhaitait par-dessus tout le retour à cette bonne paix qui lui permettrait de boire librement les consommations de son choix, à toute heure du jour et de la nuit. C'était un certain W..., vague journaliste. De menues indiscrétions publiées dans une feuille de son pays lui valurent d'être expulsé. Il se vengea en publiant dans son canard les points de chute des berthas. Un espion autrichien fut fusillé à Vincennes, qui n'en avait assurément pas fait davantage. Mais, à tout prendre, le défaitisme montparnassien, pour choquant qu'il fût, causa plus de bruit que de mal.

D'ailleurs *la Rotonde, le Dôme* et autres lieux, étroite-

ment surveillés, fonctionnaient comme des manières de souricières, sans du reste que les patrons fussent aucunement les auxiliaires de ces Messieurs de la police. Mais à partir de 1917, les policiers bénévoles abondaient et l'on ne vit jamais, sauf peut-être sous la Terreur, pareille pluie de dénonciations, dont beaucoup étaient insensées.

Un jour, feu Combes, alors patron de *la Closerie des Lilas*, s'approcha mystérieusement d'un des auteurs de ces pages et lui demanda, sur le ton de la confidence :

— Savez-vous ce que sont les pélicans ?

— Les pélicans ! Mais ce sont des oiseaux.

— Pas du tout, fit Combes, ce sont neuf hommes et une femme. Ils déjeunent là-haut et si ce sont, ainsi que vous le dites, des oiseaux, ce sont certainement des oiseaux dangereux, car, voyez-vous, ces Messieurs les attendent.

Et d'un clignement de l'œil, il faisait remarquer, au fond de son café, un groupe de consommateurs, qu'à leurs grosses moustaches et à leurs bottes d'ordonnance, il était facile de reconnaître. Fort mal maquillés, ces Messieurs de la Tour pointue !

Les « pélicans » ne devaient toutefois pas être des conspirateurs d'une espèce bien redoutable, car les agents de la sûreté n'attendirent pas la fin de leur repas. Ils se levèrent et nous les vîmes traverser la place de l'Observatoire et pénétrer dans un autre café, dont les consommations leur paraissaient sans doute préférables à celles de *la Closerie*. Il y avait quelque laisser-aller à cette époque, c'est du reste fort compréhensible, dans les services de la Préfecture.

Nous eûmes toutefois la curiosité d'attendre la sortie des « pélicans ». La dame pélican passa la première, ainsi qu'il se devait, le pas de la porte. Sous la neige de sa chevelure, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître le visage bien connu de Mme Séverine, idéaliste inconsciente, inguérissable autant qu'inoffensive, et, trottinant derrière elle, comme il trottinait autrefois derrière le général Boulanger, le bon vieux M. Laisant, examinateur à l'Ecole polytechnique, et sept

autres vieux messieurs assez connus pour le plaisir qu'ils prennent, depuis des lustres, à vivre dans les nuées.

— Non, M. Combes, ne vous faites pas de mauvais sang, ces pélicans ne sont vraiment pas dangereux !

Tout de même, le pacifisme, le défaitisme et l'idéalisme transcendental ne sont pas des amusettes du temps de guerre !

L'ère clemenciste ne fut pas clémente aux idéologues passionnés, encore moins aux vilains museaux de la propagande catastrophique. *La Rotonde* fut consignée à la troupe. Terrible crève-cœur pour les soldats artistes en permission !

Nous en avons connu un, pauvre, sans parents, sans marraine de guerre, qui s'installait sur un banc du boulevard, en face du café frappé d'interdiction.

Il passait, assis sur ce banc du matin jusqu'au soir, toutes les journées de son congé. C'était pour lui le seul moyen de revoir d'anciens copains restés dans le civil. Lorsque l'un d'eux entrait à *la Rotonde* ou en sortait, il se précipitait à sa rencontre, entamait une conversation brève ou longue selon l'humeur de son partenaire, puis en attendait un autre et se rasseyait sur son banc avec une patience résignée. Sur sa tunique se détachaient la croix de guerre et la fourragère. La politique, il s'en moquait bien, lui ! A ses yeux, *la Rotonde* cristallisait tous les souvenirs de ses débuts d'artiste. Défense d'entrer ! Paradis interdit. Pauvre grand garçon !

D'aucuns se faisaient prêter des vêtements civils. Mais alors, gare la rafle !

Les rafles, à *la Rotonde*, furent nombreuses et souvent intempestives. Elles avaient lieu généralement le soir. Des agents cyclistes entouraient le local, cependant que d'autres agents, en civil, enjoignaient aux clients du café de les suivre au commissariat de la rue Delambre. Là, les papiers étaient minutieusement examinés. Neuf fois sur dix, il faut bien le dire, cette vérification prouvait que la police était partie sur de fausses pistes.

La police, toutefois, ne désarmait pas et le patron Libion

en perdait le sommeil. Quelle guigne d'avoir eu Trotsky pour client !

Des opérations de surveillance s'effectuaient même en plein jour. On se trouvait tranquillement assis à la terrasse, on prenait le frais ; ceux qui avaient pu s'en procurer fumaient les produits de la régie française, extrêmement rares et disputés à cette époque, lorsque, brusquement, les policiers vous rappelaient que Panam était un camp retranché en état de siège.

Il est certain que ceux qui persistaient à fréquenter *la Rotonde* ne devaient rien avoir à se reprocher, car elle était devenue un des endroits les plus étroitement surveillés de Paris.

Certain soir, ce fut une femme jeune, jolie, élégante, qui dirigea la rafle. Elle n'était pas une inconnue pour les habitués. Elle avait été conductrice des tramways sur la ligne Bastille-Montparnasse et, vêtue de son uniforme qu'elle portait avec crânerie, venait quotidiennement boire son café-crème. Elle tient maintenant un magasin de modes achalandé et raconte, non sans fierté, les services qu'elle rendit à la sûreté militaire. Le fait est qu'elle dépista plus d'un vilain museau. Mais ce soir-là, à *la Rotonde*, elle fit buisson creux, encore que son apparition à la tête d'une vingtaine de cognes ne manquât point d'un certain caractère romanesque qui eût séduit un tourneur de film.

C'était, au demeurant, une excellente personne, d'une intelligence vive. Elle se passionnait pour ce sport policier qui venait d'être mis à la mode par une des reines du music-hall, M^lle^ Mistinguett en personne.

§

En compagnie d'un peintre danois que sa famille protégeait, le prince Georges de Grèce visita *la Rotonde*. Son compagnon éprouvait une satisfaction pleine de fatuité à piloter un personnage d'aussi haute lignée, et il ne put résister à l'envie de s'en glorifier auprès de quelques jeunes

modèles occupés à se désaltérer. Ah ! par exemple, le beau raffut que cela fit, et qui n'avait rien de défaitiste ! Une grande femme brune, bien balancée, se planta devant l'Altesse royale et, tout de go, lui demanda :

— C'est-il vrai que vous êtes le frère à Constantin ?

Et comme le prince Georges, intimidé, hésitait à répondre, la grande fille lui dit avec le plus pur accent faubourien :

— Eh bien ! vous lui direz de ma part, à Constantin, qu'il est un fameux salaud. Alors, c'est comme ça qu'il fait tuer nos soldats à Athènes ? Et vous n'êtes pas honteux d'avoir un frère pareil...

D'autres modèles intervinrent et firent chorus :

— Pour sûr que Constantin est un salaud...

Le prince Georges de Grèce, mari d'une princesse Bonaparte et qui, affirme-t-on, aime sincèrement la France, se trouva très ennuyé de l'algarade et, maudissant son indiscret cicerone, s'éclipsa sous les quolibets et les rires.

Pour bien juger le milieu montparnassien tel qu'il fut réellement pendant la guerre, il ne faut pas s'en tenir aux apparences, ni même à certains propos entendus. Dans ce monde très particulier, on pratiquait volontiers le paradoxe, on aimait de se montrer frondeur, parce que cela paraissait plein de crânerie. On faisait aussi opposition au bourrage de crânes, mais il s'en fallait qu'on fût antipatriote.

Paris n'exerce-t-il pas sur les étrangers, quelquefois même à leur insu, une irrésistible magie ?

Le Suisse Blaise Cendrars blaguait parfois les chefs militaires ; n'empêche qu'il s'était engagé d'enthousiasme et qu'il avait laissé son bras droit à la guerre !

Cependant Libion souffrait profondément de la mauvaise réputation faite à un établissement pour lequel il avait rêvé de hautes destinées. On lui suscitait toutes sortes d'ennuis et de chicanes. N'allait-on pas jusqu'à l'accuser d'exploiter les artistes, alors qu'il ne leur achetait quelque toile que pour les obliger ? Les artistes protestèrent bien contre cette médisance, mais le pauvre Libion avait désormais l'impres-

sion de vivre dans une atmosphère empoisonnée. Pour faire plaisir à sa clientèle qui manquait de tabac — il fallait faire parfois la queue deux heures durant devant un débit pour s'entendre finalement annoncer que le dernier paquet de scaferlati venait d'être vendu ! — Libion avait acheté un lot important de cigarettes américaines. La police le lui fit extopier. Evidemment l'opération n'était pas régulière. On la tolérait toutefois ailleurs.

Infortuné Libion ! Il n'eut rien de plus pressé, après l'armistice, que de passer la main et de vendre son fonds à un de ses collègues de la limonade. Celui-ci se révéla homme d'affaires entendu et audacieux. A gros intérêts, il emprunta la somme nécessaire, acquit des boutiques adjacentes et entreprit les travaux coûteux qui devaient transformer le petit café en l'un des plus importants établissements de la rive gauche. Le succès fut tel qu'il put rembourser rapidement son emprunt. Les agrandissements succédaient aux agrandissements, cependant que, sur la rive droite, ce limonadier d'envergure présidait aussi aux destinées du bar de l'Olympia.

Beaucoup regrettent l'ancienne *Rotonde*, son exiguïté, son grouillement, son caractère pittoresque et particulier. Sa clientèle actuelle ne se recrute plus exclusivement parmi les artistes. Le crédit y est mort pour les bohèmes. Son grill-room et son dancing font concurrence aux établissements similaires de Montmartre. Mais c'est toujours, quoiqu'on en dise, l'atmosphère montparnassienne qu'on y respire ; on y retrouve encore quelques-unes de ces anciennes figures des temps héroïques et, qu'ils soient des connaisseurs avertis ou simplement des snobs, les visiteurs de *la Rotonde*, parisiens ou étrangers, obéissent à une curiosité d'une essence plus élevée que l'aimantation des noces montmartroises, une curiosité où interviennent un souci et un certain respect de l'art et de la poésie.

Au surplus, pour les amateurs de cénacles, il existe encore, au boulevard Montparnasse, de petits cafés comme

*le Napolitain* où se réunissent, sous l'étiquette : *les Uns et les Autres*, les anciens amis de Paul Verlaine, ou encore, à l'angle de la rue de Chevreuse et du boulevard, le petit local des *Amis de Montparnasse*.

§

Les deux grands cafés de Montparnasse, ainsi que nous l'avons vu, sont *la Rotonde* et *le Dôme*, ce dernier plus particulièrement fréquenté par la clientèle américaine.

Depuis des lustres, Montparnasse était le quartier d'élection des artistes et des étudiants américains. Il y avait, avant la guerre, deux grands clubs américains dans le quartier ; le principal était installé rue de Chevreuse, au fond d'un noble et vieux jardin ; il servit d'ambulance pendant la guerre ; maintenant, c'est un cercle où se rencontrent les dames américaines de passage à Paris.

Les femmes des Etats-Unis apportent dans leur toilette infiniment plus d'imprévu et d'originalité que les Anglaises. Et que de beautés parmi elles ! Après le repas, quand les jeunes Américaines se promènent dans Montparnasse, c'est, par les soirs d'été, dans leurs robes claires, une véritable fête de jeunesse ! Elles ont pris l'habitude d'aller tête nue ; c'est familier et désinvolte, une désinvolture soulignée par la badine qui occupe la main et, parfois, par la cigarette collée aux lèvres. A de certaines heures, elles emplissent, tel un essaim, la rue de Chevreuse, où se trouve leur principale ruche, d'un bourdonnement jeune et gai. A Montparnasse, les jeunes filles américaines sont très libres et trouvent tout naturel de devenir les clientes des limonadiers. Elles y font régner leurs allures vives et cavalières et cette assurance qu'inculque aux jeunes transatlantiques le sentiment que les hommes sont des manières de bêtes de somme destinées à peiner pour satisfaire leurs caprices. Montparnasse est pour elles une sorte de villégiature. Elles ont tant entendu parler de la liberté des mœurs françaises qu'elles l'exagèrent parfois à leur profit. De bons amis que

nous possédons à New-York nous faisaient remarquer que cela ne tirerait pas autrement à conséquence si, de retour en Amérique, quelques-unes d'entre elles, et précisément celles qui ont fait ici les petites folles avec le plus d'entrain, ne racontaient leurs propres escapades comme étant pratiquées par des Françaises et ne feignaient en être scandalisées.

Tout de même, les jeunes filles françaises bien élevées ne fréquentent pas encore *le Dôme* et *la Rotonde*, à l'exception, toutefois, de quelques élèves des Académies Colarossi et de la Grande-Chaumière ; c'est le petit privilège des étudiants artistes, et les libres discussions esthétiques autour d'un café liégeois n'ont rien que de très gracieusement montparnassien !

Parfois la terrasse du *Dôme* donne l'impression d'être pour les jeunes Yankees comme une cour de récréation. Le soir, elles sacrifient consciencieusement au one step ou au shimmy ; l'après-midi, elles jouent comme des petites filles. Nous nous divertissions dernièrement à les voir mimer, sur le trottoir du *Dôme*, une scène de cinéma, au cours de laquelle elles avaient figuré quelques crépages de chignon. Ah ! quelle ardeur elles y mettaient ! Un brave sergent de ville crut devoir intervenir. D'ailleurs, les passants prenaient tant d'intérêt à la mimique de ces belles enfants, que la circulation devant la terrasse du Dôme s'en trouvait interrompue.

— Voyons, ce n'est pas sérieux ! ronchonnait le gardien de la paix.

— Il est vrai, philosophait-il en manière de conclusion, que le sérieux et Montparnasse ne s'accordent pas !

Grave erreur, Monsieur l'Agent ! Il y a des gens très sérieux à Montparnasse, mais, je vous l'accorde, l'aspect du boulevard est amusant, imprévu et souvent pimenté d'extravagance.

Le second club américain, principalement destiné aux étudiants de toutes catégories, est situé rue Joseph-Bara

et ses membres y pratiquent une large et courtoise hospitalité.

L'agrément que les Américains trouvaient à Montparnasse a exercé une heureuse influence sur l'hygiène et la construction. Avant la crise des logements, on pouvait, à très bon compte, trouver à Montparnasse des appartements pourvus d'une salle de bains. Toutes les nouvelles bâtisses du boulevard Raspail ont été conçues avec un grand souci de confort et d'hygiène.

Aux boulevards Montparnasse et Raspail se créèrent de petits restaurants à prix modérés, propres, décents, sur tables toujours couvertes de linge impeccable et garnies de fleurs. Le quartier satisfaisait ainsi au goût de confort des Américains, des Anglo-Saxons et des Nordiques, mais les autochtones montparnassiens ne s'en trouvaient pas plus mal.

Le cosmopolitisme artistique et intellectuel empêcha Montparnasse de sombrer dans la blague et la pochade comme Montmartre. Déjà, avec Paul Fort, qu'entourait ordinairement une cour d'admirateurs étrangers, principalement scandinaves, régnait une atmosphère de pur lyrisme et de fantaisie courtoise. Grâce à Paul Fort, à Cremnitz et à Fargue, on se passionna à Montparnasse pour les premiers drames de Claudel, les pages douloureuses de Charles-Louis Philippe, mais on n'y eût pas toléré les plaisanteries du Chat-Noir.

Il existait un esprit de la rive gauche, très nettement opposé à celui de la rive droite. Disons franchement les choses: l'existence d'une puissante colonie étrangère à Montparnasse, le respect qu'elle témoignait envers les plus hautes manifestations de la pensée et de l'art français, contribuèrent à fortifier cet antagonisme.

Actuellement, le change favorable a accru la colonie américaine en quantité plus qu'en qualité. On crie maintenant les journaux yankees au carrefour Vavin.

La vieille auberge du Caméléon, au coin du boulevard

Raspail et de la rue Campagne Première, où se tenaient, sous la direction d'Alexandre Mercereau, d'excellentes soirées vouées aux Lettres françaises, a été transformée en une sorte de bar du Texas, à l'enseigne du *Jockey*.

Il existe beaucoup d'académies libres de peinture à Montparnasse. Peut-être même s'y trouvent-elles en surnombre. De jeunes peintres, encore discutables et ayant même encore beancoup à apprendre, ouvrent des ateliers ; le plus curieux est qu'ils trouvent des élèves.

Touchante bonne volonté et candeur exquise de la colonie étrangère ! M. André Lhote possède son académie derrière la gare Montparnasse ! Rue Joseph-Bara, le bon peintre Friesz forme des disciples. Tout près, le vieux M. Delescluze initie aux arcanes du portrait ressemblant, du portrait traditionnel, dit pompier.

Boulevard Montparnasse et boulevard Raspail, dans une partie du gracieux et vaste normand construit en face de la rue Campagne-Première, fonctionnent d'autres académies libres. Comme les carrières libérales, les arts plastiques sont fort encombrés aujourd'hui.

Une autre caractéristique de notre époque, c'est le besoin d'imitation. Les sous-maîtres trouvent autant de suiveurs et même davantage que les véritables maîtres d'autrefois. Voyez un salon de peinture : cinq ou six chefs de file émergent, que les autres cherchent à imiter. Au demeurant, le grand chic est de ne plus exposer aux Salons, mais dans le particulier ou chez certains marchands et de faire semblant de ne pas se soucier de l'amateur. C'est la manière de quelques grands « as » sortis du cubisme, qui fut une révolution non seulement des méthodes plastiques, mais aussi du commerce d'art.

Dans ces académies, ce sont parfois les élèves qui apprennent au maître ou tout au moins l'influencent.

Le grand coloriste Henri Matisse, génie pictural à la fois

si sûr dans sa touche et si sensible aux vibrations extérieures, professa quelque temps. De jeunes Slaves aussi maladroites qu'enthousiastes composaient la majorité de son cours. Par ignorance du dessin, elles déformaient le modèle. Ces déformations n'allaient pas sans un certain charme naïf qui séduisit Henri Matisse et dont il ne fut pas quelquefois sans s'inspirer.

Cependant les deux académies principales du quartier sont celles de la Grande-Chaumière et l'académie Colarossi.

Celle-ci est la plus ancienne. Elle fut fondée en 1815 par M. Suisse, qui portait bien son nom, car il était d'origine genevoise. Elle fut tout d'abord installée au quai des Orfèvres. C'était une manière de protestation contre l'académisme officiel. Plus de maîtres, de poncifs ni de doctrine, mais la libre inspiration en face du modèle.

L'institution répondait à un besoin, elle prospéra et M. Suisse, ayant amassé une petite fortune, se retira des affaires après avoir cédé son académie au peintre Cabressol.

Avec M. Cabressol se vérifia le proverbe qu'il est bon d'avoir deux cordes à son arc. L'académie, désormais dénommée Suisse-Cabressol, lui rapporta bien plus que sa peinture, au demeurant honnête, et il prit sa retraite à son tour, passant la main au fameux modèle Colarossi, lequel loua, puis acheta, rue de la Grande-Chaumière, le vaste local qui continue à porter son nom.

M. Colarossi tenait une place considérable dans la corporation des modèles et se trouvait nanti d'un titre officiel. Il venait, tout comme la plupart de ses collègues, hommes et femmes, de Piccinisco, dans les Abruzzes. Quand un gars ou une fille de Piccinisco étaient bien balancés, comme on dit, ils se faisaient modèles et émigraient au loin. Ainsi le voulait une vieille tradition du patelin. Presque tous les modèles italiens de Paris venaient de Piccinisco. Mais l'amour de la terre natale leur demeurait au cœur. Ils posaient avec ardeur, vivaient sobrement, économisaient ferme

et, quand ils avaient amassé un pécule suffisant, retournaient à Piccinisco cultiver un champ.

C'étaient des modèles consciencieux, bons auxiliaires des peintres qui y tenaient d'autant plus qu'il y a relativement peu de temps que les femmes françaises consentent à poser le nu.

Même chez les courtisanes parisiennes, ce préjugé contre le métier de modèle est encore assez répandu. Un de nos amis peintres, ayant rencontré dans un café du boulevard une petite femme avenante, lui demanda de bien vouloir lui consacrer quelques séances de pose.

— Je veux bien, répondit-elle, à condition que ma mère ne le sache pas.

— Votre mère, fit le peintre, quel emploi pense-t-elle que vous faites de vos journées ?

— Ma mère, répondit sérieusement la gracieuse enfant, croit que je fais la noce !

Chez les Italiens, point de ces fausses pudeurs. Pour eux, être modèles, c'était un métier sérieux et de bon rapport, si l'on avait le cœur à l'ouvrage, et qu'on se transmettait avec les principes, d'une génération à l'autre.

Aussi bien parmi ses collègues que parmi les artistes, M. Colarossi jouissait d'une considération méritée. Tout jeune encore, il avait été investi, par la direction de l'Ecole Impériale des Beaux-Arts, du titre envié de *questeur des modèles*.

C'est lui qui enrôlait les hommes et les femmes dont la plastique lui paraissait digne du pinceau, du crayon ou de l'ébauchoir des jeunes Eliacins de l'art officiel.

Ce n'est qu'après la chute de l'Empire que, pour de longues années, il s'installa rue de la Grande-Chaumière. Il y prit l'initiative, suivie depuis, d'attacher à son établissement des professeurs réputés qui venaient conseiller ou corriger les élèves.

Ici se placent des anecdotes intéressantes dans la vie du quartier.

Le professeur chargé de la correction de la sculpture était un membre de l'Institut. Colarossi aimait à se montrer en sa compagnie et ne dissimulait pas sa fierté d'une telle collaboration. De son côté, le pontife professait une sincère amitié pour Colarossi et ne dédaignait pas de fréquenter avec lui les bouchons du quartier.

Le malheur voulut que le sculpteur tombât malade. Qui le remplacerait dans ses corrections ? Le pontife se méfiait de ses collègues de l'Ecole des Beaux-Arts. Il tenait à sa place chez Colarossi et n'entendait point qu'on la lui soufflât. Le plus sage lui parut d'accepter une proposition de ses élèves. Ceux-ci témoignaient d'une vive admiration pour un de leurs camarades et demandaient qu'on le leur donnât comme moniteur pendant l'indisposition du maître. Le pontife n'aimait pas précisément ce jeune homme, il le trouvait trop indépendant et fougueux, d'un tempérament trop personnel pour se plier à sa discipline, mais enfin ce n'était qu'un jeune homme sans beaucoup d'importance, et le maître se disait qu'aussitôt rétabli, il n'éprouverait aucune difficulté à faire rentrer dans le rang ce coquebin audacieux.

Ce ne fut pas si facile. Les élèves s'étaient enthousiasmés pour l'enseignement de leur camarade ; ils signifièrent à Colarossi qu'ils entendaient n'avoir plus d'autre professeur de sculpture.

Colarossi répondit par un refus formel. Il ne voulait pas qu'on lui fît la loi dans sa propre maison et, d'autre part, il avait donné sa parole au vieux membre de l'Institut qu'il lui restituerait sa férule.

L'incident se compliqua du fait que les élèves de la peinture levèrent, eux aussi, au même moment, l'étendard de la révolte en faveur, également, d'un de leurs camarades dont le talent et la compréhension de la peinture leur paraissaient supérieurs aux mornes réalisations et aux conseils médiocres du chef attitré de leur classe.

Le jeune sculpteur s'appelait Auguste Rodin, le jeune peintre n'était autre que Whistler.

Comme on le voit, les jeunes rapins de Colarossi ne manquaient pas d'un certain flair.

Ils furent soutenus dans leur lutte par un vieux modèle perspicace — ah ! qu'ils étaient fûtés, les gens de Piccinisco ! — qui possédait le nerf de la guerre dans un gros sac bourré d'écus.

Rossi, c'était son nom, harangua les jeunes rebelles avec une fougue toute napolitaine.

— Je suis inébranlablement de cœur avec vous, mes enfants ! Vos amis Rodin et Whistler deviendront certainement des artistes illustrissimes, je vous le dis, moi Rossi, je vous l'affirme sur la Sainte Madone, et pour vous prouver que je ne vous trompe pas, je vais les installer tous les deux dans de beaux ateliers tout neufs où vous pourrez suivre leurs cours.

Et Rossi de faire comme il avait promis; sur une partie du grand terrain vague qui s'étend au delà du nº 132 du boulevard Montparnasse, le modèle prit un droit d'option et, au moyen de matériaux de fortune, construisit, l'un sur l'autre, deux ateliers qui furent effectivement occupés pendant plusieurs mois par Rodin et Whistler, devenus ses locataires.

Académie Rodin-Whistler !

Quelle aubaine, quelle école d'enseignement fécond ! Pourquoi faut-il qu'une telle fondation n'ait duré que quelques mois ?

C'est que Rodin et Rossi se brouillèrent pour une mesquine question d'intérêt, chacun voulant percevoir à son profit le minerval. Fort de son droit d'option sur le terrain, Rossi réussit à faire déguerpir Rodin de son atelier, qui fut loué à un artiste d'importance infiniment moindre.

C'est Colarossi qui se frottait les mains ! Il venait d'être débarrassé d'un rival singulièrement dangereux.

Les deux ateliers superposés du boulevard Montparnasse, qu'avaient occupés Rodin et Whistler, subsistèrent jusqu'en 1916. Le terrain fut acheté par un consortium immobilier

auquel Rossi céda, avec un sérieux bénéfice, son droit d'option. Les ateliers furent démolis, mais le terrain attend encore les bâtiments de rapport.

Rossi était resté en termes excellents avec Whistler. Et même le grand peintre, dont la générosité était légendaire, avait-il fait cadeau à Mme Rossi de quelques-unes de ses meilleures toiles ; Rossi les revendit récemment pour plusieurs centaines de mille francs, ce qui lui a permis de retourner au pays natal et de s'installer en seigneur dans le Picciniseo de son enfance.

Un autre élève illustre de l'ancienne académie Colarossi fut Gauguin. On sait qu'il fut pauvre toute sa vie. Il a néanmoins enrichi un autre citoyen de Picciniseo — toujours heureux, — le modèle Angelo, ainsi que la tenancière d'une petite laiterie, disparue depuis peu, de la rue de la Grande-Chaumière.

Le modèle Angelo, les élèves de chez Colarossi lui avaient tout naturellement donné le sobriquet de Michel-Ange ; ils le surnommaient aussi Cadmium, parce qu'il faisait commerce de cette couleur, laquelle, on le sait, coûte assez cher. Le pauvre et grand Gauguin, presque toujours démuni d'argent, échangeait ses œuvres contre les tubes de cadmium d'Angelo.

Angelo s'entendait aux bons placements. Les modèles d'alors prenaient attention aux propos d'atelier, suivaient les jeunes peintres auxquels leurs pairs reconnaissaient une supériorité, et plusieurs d'entre eux ont dû justement *miser*, c'est le cas de le dire, sur de bons tableaux. Aussi bien possédaient-ils une initiation qui fait généralement défaut aux marchands de tableaux patentés, sans parler de quelques-uns de nos plus gros collectionneurs.

Gauguin avait rencontré à Montparnasse quelques sincères amis et admirateurs, tels que le sculpteur Paquo Durio, le poète Charles Morice, le peintre O'Connor, M. Morlard, qui devint consul de France en Suède, le dramaturge suédois A. Strindberg, cette autre grande figure du Montparnasse

défunt, et M. de Monfreid, ancien élève de l'Académie Colarossi, qui possède actuellement, outre une intéressante et nombreuse correspondance datée de Tahiti, la plus importante et la plus variée des collections de Gauguin.

Le grand artiste avait pris logement dans une chambrette de la rue de la Grande-Chaumière. C'est là qu'il peignait, ne pouvant faire les frais d'un atelier. Un jour, il s'y attaqua à une toile de dimensions trop vastes pour le local. Il fut obligé d'ouvrir sa fenêtre : une moitié de la toile restait à l'extérieur pendant qu'il travaillait à l'autre. Que de petites mesquineries matérielles viennent parfois entraver l'effort d'artistes de génie ! Les calvaires artistiques sont nombreux à Montparnasse.

Dans la modeste crémerie, n° 17 de la même rue, où il prenait ses repas, Gauguin avait conquis les sympathies de l'hôtesse. Montparnasse a toujours abondé en braves gens ! Bien qu'il fût d'un caractère prompt à s'emporter dans la discussion, impressionnable à l'excès, maladivement nerveux, la crémière respectait ce client. Au contact des artistes dont ils sentent la supériorité, les simples ont souvent de ces compréhensions délicates. Elle lui faisait largement crédit, et, lorsqu'il proposait de s'acquitter en tableaux, elle ne refusait pas et même trouvait un mot aimable, bien qu'en son for intérieur elle eût préféré des espèces sonnantes. Un lot de Gauguin garnissait les murs de l'établissement.

Elle a disparu, cette humble crémerie demeurée si chère dans le souvenir de ceux qui ont connu et aimé Gauguin.

La patronne, bonne mère de famille, a eu la joie de doter largement ses deux filles... grâce à une vente fructueuse des œuvres de son client famélique.

La fortune ici n'avait pas été aveugle. Les vrais Mécènes sont rarement ceux qu'on croit.

Petite crémerie de la Grande-Chaumière, boiteux Libion, bonne gargotière Rosalie, vous fûtes, sans vous en douter,

de très réels Mécènes ! Mais les dieux qui veillent au Montparnasse, ne vous en surent-ils pas gré ?

Gauguin eut ensuite un atelier, 8, rue de la Grande-Chaumière, occupé maintenant par Ortiz de Zarate.

§

Bien plus près de nous, peu de temps avant l'armistice, Modigliani errait, miséreux et désemparé, sur le boulevard du Montparnasse. Il confia sa détresse à deux de ses amis qui, tout comme lui, se trouvaient désargentés, mais qui jurèrent, nonobstant, de tenter l'impossible pour le tirer d'embarras.

Ils se chargèrent d'aller proposer quelques-unes de ses toiles à des « amateurs » réputés pour leur compréhension des tendances modernes et leur libéralité. Leur espoir de réussite était d'autant plus fondé que Modigliani voulait bien se contenter de prix infimes et que sa réputation avait déjà dépassé le cercle des cénacles. Francis Carco, ce grand poète et romancier, ce critique d'un goût si sûr, ne venait-il pas de lui consacrer de lucides études et d'acquérir de ses toiles ? Une exposition récente, rue Taitbout, avait forcé l'admiration des vrais connaisseurs. Qu'attendaient les acheteurs pour se décider ? Partout où ils se présentèrent, les deux amis de Modigliani furent rabroués. Ils ne se découragèrent toutefois pas, se disant que leur dernière carte serait la bonne. Mais ils se trompaient. M. G..., de qui de nombreuses revues célèbrent à l'envi l'éclectisme averti, la divination, la finesse d'esprit et la générosité de cœur, les reçut plus que froidement.

— Eloignez de moi ces horreurs, dit-il, mais je veux bien vous remettre cent sous pour ce malheureux. Conseillez-lui de ma part de se soigner et de ne plus faire de peinture.

— Gardez vos cent sous, lui fut-il répondu, et craignez de regretter prochainement et votre muflerie et votre manque de perspicacité.

De guerre lasse, ils rentrèrent à Montparnasse où l'un

d'eux, le peintre espagnol Ortiz de Zarate, entra chez un coiffeur et lui dit simplement :

— Faites-moi le plaisir de me donner deux cents francs de ces deux toiles. Elles sont d'un de mes amis qui a le plus grand besoin d'argent. Je puis vous affirmer que c'est un artiste d'avenir et que vous ferez un bon placement.

Le coiffeur, un Belge humanisé par Montparnasse, accepta tout bonnement le marché, parce qu'il s'agissait d'obliger un de ces artistes qui font vivre le quartier.

De ces deux Modigliani, le coiffeur belge du boulevard Montparnasse retira, quelques mois après la mort du peintre, la coquette somme de quarante mille francs.

La tradition, ainsi qu'on le voit, s'est maintenue depuis la crémerie de Gauguin. La colonie d'artistes désintéressés en favorise le renouvellement à Montparnasse.

Mais le côté piquant de l'aventure, c'est que, depuis que les Modigliani ont atteint des prix très élevés, l'amateur G... en a acheté plusieurs.

Il y a beaucoup de ces « amateurs » qui ont payé par dizaines de mille francs des toiles qu'ils avaient refusées pour quelques louis.

Une des vertus de l'académie Colarossi, dirigée actuellement par le peintre et lithographe Martin Kaelin, l'inséparable ami et collaborateur de Bernard Naudin, est de maintenir parmi ses élèves l'esprit de confrérie.

Ils organisent chaque année deux fêtes de corps, une en hiver, l'autre en été, celle-ci dans le décor à la Paul de Kock de Robinson.

A la fête hivernale, directeurs, professeurs, massiers, élèves, confondus dans la même allégresse, se dépensent à l'envi.

Le bal de l'académie Colarossi, pendant l'hiver, est un des événements périodiques les plus joyeux de la vie montparnassienne. La fête est d'autant plus charmante que le milieu est assez fermé. N'y sont invités que les professeurs, élèves, anciens élèves, modèles attitrés et amis connus.

Bernard Naudin et Kaelin en sont les ordonnateurs. Toute une bande de jeunes collaborateurs se place bénévolement sous leurs ordres. En moins de vingt-quatre heures, des miracles de décoration et de mise en scène sont réalisés. C'est ainsi qu'il y a deux ans, les divers ateliers avaient été transformés en « coins des fortifs », et chacun de se travestir en apache ou en gigolo des barrières. Ce fut une soirée et une nuit de la gaieté la plus franche.

Bernard Naudin se dépensa tellement en tours d'acrobate et en clowneries qu'il se luxa une épaule. On buvait sec au buffet. Mais, encore que les esprits fussent échauffés, il ne cessa de régner, autour du maître dessinateur, une atmosphère de déférence familière, telle que de bons disciples se doivent d'en créer une autour de leur chef d'atelier.

Les célèbres Fratellini avaient accepté d'être de la partie. Ces rois du rire, Paolo, Francesco et Alberto, déclarèrent qu'ils ne s'étaient jamais tant amusés. Et pourtant en ont-ils vu, de folles parties !

Un vieux modèle espagnol, Carmen, la bien nommée, ouvrait le bal avec la dignité convenant à une doyenne de la corporation, une chevronnée du plateau. Le visage de Carmen s'est flétri au contact des ans, mais le corps est demeuré souple et beau, onduleux et rythmique. Il n'est point de créature plus fière, d'une fierté qui confine à l'orgueil. Pour quels maîtres notoires n'a-t-elle pas posé ? Les gosselines qui débutent dans le métier n'ont qu'à bien se tenir quand elles se trouvent en présence de Carmen ; sinon, gare à l'avalanche! Son vocabulaire est si pimenté et si dru qu'il rendrait des points à Léon Daudet lui-même. Avec la négresse Aïcha, Carmen maintient fermement les traditions de la Corporation.

Comme on l'acclamait, une bouffée d'orgueil lui monta, sans doute, au cerveau. Entraînée dans la danse, elle tourbillonnait avec une extraordinaire frénésie, voulant être, malgré ses cinquante ans sonnés, proclamée la reine du bal.

Cependant elle se sentait inondée de sueur. Qu'à cela ne

tienne ! Elle enleva sa blouse et son corset. Ne se trouvait-on pas entre artistes ?

— Bravo, Carmen ! Un ban pour Carmen, un triple ban pour Carmen, criait l'assistance.

Elle se piquait au jeu et tournoyait, tournoyait plus éperdument à mesure que l'heure s'avançait. Comme le petit jour commençait à poindre à travers les verrières des ateliers Colarossi, ses jarretelles s'étaient détendues et, le long de ses jambes nerveuses, les bas s'affaissaient en zigzags disgracieux. On riait, elle n'y prêtait pas attention et, tout en continuant sa folle giration, se baissait, faisait saillir sa croupe, ayant abandonné son danseur pour redresser, des deux mains, ses bas fatigués. La transpiration avait délayé le fard de ses joues et le khol de ses yeux, donnant à son visage l'expression sinistre fixée par Goya pour l'éternité ! Et elle dansait toujours, la grande et intrépide Carmen !

Sur leurs sièges, les Fratellini avaient abandonné leurs instruments de musique et riaient à gorge déployée.

Après la séance, Francisco Fratellini avouait que jamais, au cirque Médrano, ses frères et lui n'avaient réussi un numéro pareil.

Plaisirs charmants, jeunes et fous des rapins de vingt ans, sans rien d'artificiel, dans une atmosphère d'intimité, telles sont les distractions de l'académie Colarossi, la plus traditionnelle de Montparnasse.

La promenade estivale et le déjeuner à Robinson, dans la guinguette à friture du père Marius, constitue la seconde fête de l'année. On se croirait plus d'un demi-siècle en arrière et comme si, depuis Paul de Kock, rien n'avait changé dans ce coin de banlieue sympathiquement trivial.

Robinson, ses promenades à dos d'ânes classiquement rétifs, ses déjeuners dans les branches de châtaigniers géants, ses noces de petits bourgeois et commerçants, les dames en toilette de soie, les messieurs en habits et redingotes invraisemblables dans le décor des champs, les calembours et les plaisanteries chères à nos grands-pères, et jusqu'au

loustic qui se glisse sous la table pour enlever la jarretière de la mariée !

Bernard Naudin et Kaelin en tête, les élèves de l'Académie Colarossi, parmi lesquels un Peau-Rouge et de mignardes Japonaises, se donnent l'illusion d'assister au mariage de la Pucelle de Belleville.

On rentre le soir, exténué et ravi, par la gare de Sceaux qui fait vis-à-vis à *la Closerie des Lilas*, où l'on absorbe un dernier verre avant de se disperser.

§

Avec Colarossi, l'académie de la Grande-Chaumière est l'établissement recommandable du quartier. Bourdelle y enseigne la sculpture et, là comme dans la maison voisine, les élèves ne sont pas soumis à des influences déformatrices, mais reçoivent de simples et indispensables conseils techniques.

A part le bon père Delescluze, qui se borne à enseigner le gagne-pain des médiocres portraits sur commande, et qui est un brave homme connaissant bien son métier, les autres académies du quartier ne sont pas sans un certain danger pour les néophytes. Il peut être dangereux, en effet, de suivre tel jeune « maître » qui n'est pas encore arrivé complètement à maturité et professe des partis pris que le manque de recul n'a pas encore permis d'apprécier à leur juste valeur. Il faut cependant faire exception pour l'Académie Othon Friesz, car ce jeune peintre qui a passé lui-même par toute la filière, depuis l'enseignement de M. Bonnat et l'impressionisme jusqu'aux formules dont il est un des créateurs, aime et connaît la peinture, et il excelle à communiquer et à justifier ses enthousiasmes. D'autres « jeunes », par contre, vont un peu fort ! N'en est-il point qui, périodiquement refusés aux salons d'avant-garde, pourtant si accessibles, s'intitulent professeurs à Montparnasse ? Fâcheuse confusion dont sont principalement victimes les artistes débutants appartenant à des pays dépourvus de traditions artistiques et qui, mal préparés, go-

bent tous les boniments des fumistes et, à peine débarqués à Paris, ne jurent que par la sculpture nègre et s'en vont répétant que feu le douanier Rousseau est le dernier représentant de la peinture française, donnent tête baissée dans tous les bobards et se choisissent des maîtres abracadabrants, fumistes ou imposteurs. Puisque nous avons cité le douanier Rousseau, nous tenons à dire que des propos d'étourneaux et la fausse naïveté de roublards ne diminuent en rien notre admiration pour les œuvres délicieusement et sincèrement naïves de cet artiste appliqué et candide.

§

A Montparnasse, tous les cafés sont comme de petits musées de peinture moderne. Ce n'est pas dire qu'il n'y a que des chefs-d'œuvre accrochés aux murs ; la tenue de ces expositions démocratiques varie selon les endroits.

Nous avons dit comment, sans s'en douter, Modigliani fut l'initiateur ou, mieux, le rénovateur de cette tradition qui remonte aux expositions en plein air du Pont Neuf, où fut exposée la fameuse « Raie » de Chardin, actuellement au Louvre et où, du temps de la Révolution, on pouvait acheter des Greuzes à raison de cinq francs pièce. Les œuvres de feu Modigliani lui-même ne sont-elles pas maintenant parmi les cartons et les toiles les plus recherchés des collectionneurs contemporains ? Mais lorsqu'il attroupait les passants sur le boulevard du Montparnasse, Modigliani ne le faisait pas exprès ; c'est à l'intention de ses amis seuls qu'il déposait ses tableaux contre un tronc d'arbre, contre un mur ou contre un banc ; et quand les profanes, intrigués s'arrêtaient et se permettaient d'échanger leurs propos à haute voix — énervement du peintre et incompétence des badauds — il en résultait souvent de vives altercations. Rien n'est agressif comme un bourgeois devant un tableau qu'il ne comprend pas, et Modigliani n'était guère accommodant.

C'est Ortiz de Zarate qui, le tout premier, accrocha quelques-unes de ses toiles au Café Napolitain, puis au Café

Vavin, lequel devait bientôt changer son enseigne contre celle plus significative de café du Parnasse. Mais Ortiz de Zarate, coloriste de bonne lignée et peintre de nus somptueux, n'est pas, il s'en faut, un organisateur.

Il appartenait à un autre peintre d'étendre la portée de son initiative. Calme, tenace, flegmatique, autoritaire, Auguste Clergé conduisit au succès, en 1921, la première exposition du café du Parnasse. Y exposèrent les quarante-sept artistes suivants, peintres et sculpteurs, dessinateurs et graveurs, dont plusieurs ont conquis depuis la notoriété : Abdul, Alilaire, Astoy, Antral, Barat, Levraux, Mme Bègue, Mme Esther Biolo, Briggs, Roland Chavenon, Chiriaeff, Creixmans, Mme Marguerite Crissay, Delatouche, du Marboré, Feder, Ferjac, Mme Elisabeth Fuss-Amoré, Gallien, Granowsky, Mme Hammet, Hecht, Hera Chaban, Krémègne, Lagar, Loutreuil, Lebedeff, Levet, Macs, Mme Marguerite Henry, Mendjisky, Morgan Russel, Ortiz de Zarate, Ramey, Richard, Risler, Roysen, Roimoff, Rubezak, Savin, Siegman, Soukine, Thiollère, Verbruggh et Zavado.

Un grand nombre de ces noms sont devenus familiers sous la plume des critiques d'art et figurent parmi les membres du jury, les sociétaires du salon d'Automne et les invités de droit du salon des Tuileries. Tous, qu'ils soient obscurs ou notoires, méritent d'être cités, car ils firent preuve de courage en rejetant les objections qui leur étaient opposées de tous côtés.

— Exposer des œuvres d'art chez un marchand de vins, c'est les avilir !

— Craignez que les amateurs ne vous prennent pas au sérieux.

— En cas de nécessité et de vente en dehors de leur intermédiaire, que diront les marchands de tableaux de cette concurrence ? Quand vous leur proposerez un marché, ils ne manqueront pas de vous renvoyer à votre zinc du Parnasse.

— Et si vous pensez que les critiques d'art consentiront à se déranger et à se commettre chez le bistro !

Quand on songe à toutes les difficultés qu'éprouve un débutant à vendre ses œuvres, à la concurrence qui règne sur un marché d'art aussi vaste et aussi important que Paris et à la tyrannie exercée par les innombrables marchands de tableaux, au débinage perlé des confrères, l'entreprise n'allait pas pour séduire les timorés ni les opportunistes.

Auguste Clergé fut activement secondé par Serge Romoff, écrivain russe, qui prit sur ses modestes économies la somme nécessaire à l'impression d'un bon catalogue illustré qu'il préfaça spirituellement, dans le plus pur style montparnassien.

On a souvent dit qu'il suffisait d'oser pour recevoir. Une fois de plus, la grande réussite de cette petite exposition en administra la preuve. Les critiques en vue ne crurent pas se compromettre en franchissant le seuil du modeste établissement. Des amateurs encouragèrent l'initiative par des achats. Deux exposants furent spécialement remarqués par de grands marchands qui s'intéressèrent à leur fortune et, signe définitif de la consécration parisienne, les chansonniers de Montmartre et les revuistes de fin d'année les intégraient en quelque sorte dans le décor coutumier des quartiers d'artistes.

André Salmon a caractérisé excellemment l'entreprise d'Auguste Clergé et de Serge Romoff.

Rien, écrivait-il, n'engage mieux aux fines plaisanteries que cette Exposition au café qui vient de s'ouvrir à Montparnasse. Je pourrais nommer tous ceux qui ne méconnaîtront pas cette occasion d'avoir beaucoup d'esprit. Je m'en garderai bien. Ce serait risquer d'en décourager plusieurs. Qu'ils en crèvent! guerre à l'esprit! A bas l'esprit!

Parvenu assez haut dans la civilisation pour ne plus s'appuyer uniquement sur le goût, fatal à l'« avancement des arts », il reste au peuple le plus spirituel de la terre à donner un nouvelle exemple en reniant cet « esprit » qui, remâché, fixé, stéréotypé, mécanisé, eût paralysé l'intelligence. Ce sera l'honneur des poètes de 1900 d'avoir renoncé aux profits du « jeune homme, spiri-

tuel », d'avoir commencé d'étrangler leur propre esprit, attitude dont le premier bénéfice, plus tard, fut de permettre aux artistes plastiques d'introduire dans les œuvres *sérieuses* un élément de grotesque pathétique. Les 47 exposants du *Café du Parnasse* sont les frères cadets et les jeunes sœurs des artistes de 1900. Leur exposition est une des plus intéressantes qui soient à Paris en ce moment.

Que plusieurs critiques, tenant dur comme fer à leur titre de critique, aient le courage d'écrire leur article sur place, sur un guéridon de marbre du café, ils s'en trouveront bien. C'est un poète qui ne va plus au café qui leur en donne l'assurance.

Nous avons tenu à citer ces lignes d'André Salmon. Encore qu'il soit piquant de voir le fondateur de l'école fantaisiste et l'auteur de tant de chroniques étincelantes partir en guerre contre l'esprit, nous comprenons parfaitement qu'il entend uniquement signifier que Montparnasse répugne à l'esprit facile et que toutes les entreprises calquées sur le goût montmartois, adopté par les beaux esprits de la province, seraient destinées à y échouer.

Nous l'avons dit au début de ces pages, Montparnasse est une âme cosmopolite qui se cherche, parfois dans la tourmente. A la « Mairie de la Commune libre de Montmartre », grotesque caboulot avec son garde-champêtre en blouse bleue, baudrier et bicorne, et sa porte de « violon » municipal en carton peint, les imitations de l'exposition de Montparnasse furent lamentables comme des plagiats, ne révélant aucun élément nouveau. Montmartre n'est décidément plus un centre créateur. Mais les farces, les farces usées de rapins continuent à y sévir. Que dire de la « Foire aux Croûtes », qui se tient en plein air dans le haut de Montmartre? D'abord, c'est un titre peu digne d'artistes ayant la plus élémentaire notion de leur mission, et que ces marchands de « croûtes » devant leurs toiles, sous les quolibets des bourgeois, et semblant s'y prêter, faisaient fort lamentable figure. Décidément, à Montparnasse, on possède plus de fierté.

En 1922, la deuxième exposition du *Café du Parnasse*

vit le succès s'affirmer. Il y eut cent exposants au lieu de 47, et de jeunes maîtres célèbres, comme Charles Guérin et Emile Othon Friesz, ne dédaignèrent pas d'exposer « derrière le zinc » en compagnie de leurs cadets. La mode était définitivement lancée. Le premier salon de *la Rotonde* réunit les noms les plus marquants de la jeune peinture, et le marchand de tableaux Barbazange eut la bonne grâce de prêter un grand panneau de Gauguin.

Il se produisit ensuite un relâchement évident. Messieurs les limonadiers voulurent en faire à leur tête et, négligeant de prendre désormais les avis des artistes compétents, acceptèrent au petit bonheur les œuvres de ceux qui leur paraissaient être ou devoir être les meilleurs clients. C'est un très mauvais système, à preuve la médiocrité des récentes expositions de *la Rotonde*. A défaut d'un patron dictatorial, le funeste esprit de camaraderie intervenait au *Petit Napolitain* et produisait également de piètres résultats.

Mais l'infatigable Clergé transporta ses pénates à *la Closerie des Lilas*. Catalogue luxueux, invitations au tout Paris, rien ne fut négligé et la vente réussit assez bien, encore qu'on puisse reprocher à Clergé de ne s'être pas, cette fois, montré assez sévère dans son choix.

Mais, ô contagion ! De l'autre côté du boulevard, des artistes russes ont organisé chez le mannezingue d'en face une exposition de leur groupe ; sur chaque tableau, le prix demandé est indiqué en gros chiffres ; cet usage de faire n'est pas apprécié à Montparnasse.

Dans un petit café propret et familial, au coin du boulevard Montparnasse et de la rue de Chevreuse, le peintre Varèse, Sicilien enthousiaste, animateur d'un groupe d'artistes doués et consciencieux, parmi lesquels les deux Japonais très occidentalisés Konishi et Tanaka, s'efforcent de restituer à ces expositions leur bonne tenue des débuts.

En tout cas, l'initiative de Clergé et de Romoff eut une répercussion considérable : le Cirque de Paris organisa à leur suite un petit salon « pour la défense et l'illustration

de l'acrobatie » ; dans les couloirs de l'Olympia, on en usa de même sans aucune limitation, quant au choix des sujets. Et tout dernièrement, comme nous nous promenions dans le populeux quartier de la Place d'Italie, cher aux *Sidis* de Paris, quelle ne fut pas notre surprise, dans un tout petit café à l'angle de l'avenue des Gobelins et de la rue du Banquier, de tomber sur un nouveau groupe d'exposants.

Avenue des Gobelins, tout près de la rue Mouffetard, grouillante comme un carrefour napolitain, Montparnasse sort de ses limites, étend au loin ses tentacules !

Et cependant, oui, cependant... les organisateurs de ces expositions n'ont-ils pas versé dans une sympathique et juvénile illusion, en pensant qu'ils intéresseraient vraiment à leurs efforts le public banal des cafés ? L'erreur de l'art démocratique n'a-t-elle pas été cent fois dénoncée ? A *la Closerie des Lilas* où, depuis le glissement des artistes vers le carrefour Vavin, abondent les petits bourgeois, nous avons entendu des calicots ventrus s'esclaffer, avec leur indécence congénitale, devant des œuvres pleines des plus riches promesses, et sortir cette rengaine clichée des ignares devant un renouveau de l'art heurtant leurs habitudes : « Un enfant en ferait bien autant ».

La vérité semble être que ces expositions sont moins faites pour le gros public que pour les artistes eux-mêmes, leurs amis et les quelques amateurs — ils sont bien rares ! — pris du souci de se renseigner directement et de suivre leur propre instinct, au lieu de se laisser imposer des opinions toutes faites.

Quant à faire l'éducation artistique des chauffeurs, des petits rentiers et des joueurs de manille, il vaut mieux, là, bien résolument, abandonner le bobard !

Il reste tout de même incontestable que les cafés, petits bars et mannezingues de Montparnasse ont très heureusement changé d'aspect depuis que des peintures bonnes, mauvaises ou médiocres tapissent les murs. Quelle nudité,

quelle tristesse régnaient par exemple au café du Parnasse durant l'intervalle séparant deux expositions ! On sentait qu'il manquait quelque chose, que l'âme de la maison s'était pour ainsi dire évadée, et même les gens indifférents à l'art plastique avaient l'intuition de ce vide et en éprouvaient un malaise.

Que deviendrait Montparnasse sans les artistes?

Si nous parlions de l'influence moralisatrice de la peinture sur la clientèle des cafés, cela prêterait peut-être au sourire... Pourtant, il y a des faits devant lesquels la sagesse de M. Prudhomme nous enseigne que des hommes pondérés, les hommes de son espèce, doivent s'incliner, car pour M. Prudhomme, il n'y a que la réalité qui compte. Or donc, voyons les faits. Avant la prise de possession du *Café du Parnasse* par les artistes et les œuvres, n'y fréquentait qu'une clientèle beaucoup moins disparate qu'à l'ancienne *Rotonde*, une clientèle homogène, et reconnaissable au premier coup d'œil, de filles de trottoir et leurs cavaliers servants. C'est qu'en prenant un peu de repos et en buvant leur café, ces dames de la volupté publique rendaient leurs comptes à qui-de-droit.

Authentique et pittoresque aréopage des filles et des marlous, des Bubus de Montparnasse en série!... Mais la seule vue des tableaux, sculptures, gravures, dessins réunis par Clergé et Romoff produisit sur les hôtes de cet aquarium l'effet d'un désarroi !

Comme par enchantement, le local se vida et devint un endroit de tout repos où l'on ne devisa plus que d'art et d'esthétique, non, parfois, sans se casser la figure au nom des idées générales...

Il existe à Montparnasse, quoi qu'on en dise, un fonds solide de santé morale. Ce n'est pas à Montmartre que M. Alphonse céderait le pas aux chercheurs d'idéal.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ et MAURICE DES OMBIAUX.

FIN

# LA MALADIE DU SOMMEIL
EN
# AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

—

Les splendeurs de la nature tropicale contrastent avec la misère du Noir. C'est vraiment un être petit et faible, dans le décor prodigieux qui l'entoure. La pitié qu'il éveille grandit à mesure qu'on s'avance en Afrique.

Dans le destin pitoyable des races noires, la maladie du sommeil apparaît comme une des étapes les plus pénibles à franchir. Longtemps isolées du reste du monde, ces races ne prennent contact avec la civilisation que pour être vendues et déportées comme du bétail. Si les Européens n'ont commencé la traite qu'au xvie siècle, les Persans, les Nubiens, les Egyptiens, les Arabes et les Turcs ont toujours fait le commerce des esclaves noirs. Les Arabes avaient organisé au Tchad et dans l'Oubanghi Chari des razzia humaines qui ont décimé ces régions. Elles se sont perpétuées jusqu'à la chute de Samory et de Rabat et jusqu'à la bataille d'Ondurman. Les Noirs traqués avaient été contraints d'abandonner les terres fertiles. Les épidémies, les guerres intestines, les pratiques les plus barbares de la sorcellerie et de l'esclavage, l'anthropophagie achevèrent de les ruiner. Ils étaient tout prêts à devenir des proies faciles pour la maladie du sommeil, quand celle ci s'est présentée.

Très ancienne en Afrique, la maladie du sommeil a repris au contact de notre civilisation un nouveau développement. Les brassages de peuples et de races que les nations colonisatrices ont provoqués l'ont fait sortir des foyers où elle était confinée et ont favorisé son expansion. Elle s'étend

aujourd'hui dans toute la zone équatoriale, des rives du Sénégal à Mossamédès sur la côte occidentale. Elle s'y comporte de façons différentes, procédant tantôt par des épidémies meurtrières, tantôt par des coups isolés et plutôt atténués. Dans un même pays les deux modalités peuvent alterner sans qu'on puisse encore en saisir les causes. Il est certain toutefois que la maladie du sommeil est en rapport avec la répartition et l'abondance de la mouche tsétsé, *Glossina palpalis*.

Notre connaissance raisonnée de la maladie du sommeil date de quelques années seulement. Toutes les nations colonisatrices ont rivalisé de zèle et de sacrifices pour la combattre en Afrique avec tous les moyens dont la science dispose. C'est en 1902 que Dutton, de l'Ecole de Liverpool, découvre chez un sommeilleux l'agent spécifique qui est un flagellé, parasite du sang, un trypanosome qui a pris le nom de *Trypanosoma Gambiense*. E. Brumpt le retrouva à Brazzaville quelques mois après. Bruce et Nabarro, en 1903, démontrèrent le rôle de la *Glossina palpalis*.

Laveran et Mesnil, en 1904, inaugurèrent leurs études expérimentales si remarquables qui firent avancer la question. En 1910, Stephens et Fantham découvrent un nouveau trypanosome, le *T. Rhodesiense* au N. E. de la Rhodésie et au sud du lac Nyassa, où la *Glossina palpalis* est inconnue et où la *Glossina morsitams* abonde. C'est une maladie analogue à celle du *T. Gambiense*, mais non identique et plus grave.

Quoi qu'il en soit, l'étiologie de la maladie du sommeil est bien élucidée. Elle est inoculée à l'homme par des glossines qui sont contaminées elles-mêmes soit par le *T. Gambiense*, soit par le *T. rhodesiense*. Ces trypanosomes se développent chez l'homme. On les rencontre dans le sang, le sang ganglionnaire et le liquide céphalorachidien. L'homme est le réservoir du virus le plus dangereux pour l'homme dans la nature, mais certaines antilopes et des bovidés hébergent aussi le parasite flagellé.

Les glossines infectées développeraient dans le milieu intestinal (Kleine, Bruce) un cycle évolutif des tryponosomes en une moyenne de dix-huit jours. Ces parasites remonteraient dans les glandes salivaires et la trompe. Une glossine peut conserver son pouvoir infectant toute son existence, c'est-à-dire trois mois environ.

Il est très difficile d'infecter expérimentalement une mouche tsétsé. Comme dans la nature le nombre des tsétsé trypanosées est très faible, on peut admettre que c'est une maladie assez rare de la mouche. Cela permettrait des vues optimistes dans l'avenir et cela expliquerait pourquoi la zone équatoriale n'est pas davantage dépeuplée.

On imagine que les symptômes de la maladie du sommeil tiennent tout entiers dans le sommeil. Il n'en est rien. La première période évolue sans sommeil avec des fièvres irrégulières, nullement caractéristiques, des adénites ganglionnaires, surtout marquées au cou, de l'œdème de la face. Chez les Européens on note en plus des érythèmes de la peau, appelées « trypanides », et des troubles de la sensibilité profonde.

A la deuxième période apparaît un cortège complexe de troubles nerveux qui accusent l'envahissement des centres. Par déchéance progressive et cachexie, le malade se met à dormir. C'est d'abord une torpeur cérébrale, puis de la somnolence, enfin le coma. Dans les intervalles de l'hypnose, il y a place pour les désordres les plus variés du cerveau et de la moelle. Le délire atteint des accès d'une rare violence.

Le spectacle d'un lazaret de sommeilleux est d'une horreur tragique. Tandis que certains sont anéantis comme des cadavres, mangés par les insectes, souillés de leurs déjections, d'autres hurlent et s'agitent sans trêve, sans une minute de repos. Ils brisent tout, ils se jettent la tête contre les murs, ils se tueraient bien vite si on ne les liait avec des chaînes et si on ne les surveillait étroitement. On sort de là bouleversé et dérouté. Voilà ce qui attend les autres

malades du lazaret, que vous soignez encore, mais sans aucun espoir de les sauver.

En effet, notre thérapeutique actuelle, très efficace à la première période, ne peut rien quand les centres sont atteints. Le liquide céphalo-rachidien contient des trypanosomes et le sommeil est venu. C'est trop tard. Il est donc d'une importance capitale de diagnostiquer le mal de bonne heure.

On en possède les moyens, même dans la brousse, par la ponction des ganglions cervicaux (qui s'hypertrophient, nous l'avons vu, dès le début de la maladie) et l'analyse microscopique du suc ganglionnaire. C'est la méthode de Mott que Creig et Grey ont généralisée. Elle passe pour le mode de diagnostic le plus rapide et le plus sûr (Rodhain et Broden).

Voici comment on procède dans la pratique en Afrique équatoriale française. Le médecin parcourt les villages et rassemble les habitants. Le plus souvent ils viennent ; parfois ils s'esquivent. Il serait chimérique de prétendre les avoir au complet, car les Noirs se déplacent beaucoup. On met à part et on dénombre les hommes, les femmes et les enfants. Quand ils sont comptés et alignés, le médecin passe devant eux et palpe tous les cous. Ceux qui ont de gros ganglions sont déclarés suspects. On les garde tandis que les autres sont renvoyés dans leurs villages ; ces suspects sont examinés au microscope : un ganglion est ponctionné avec une fine aiguille de platine et le suc retiré est étudié vivant et sans coloration au microscope.

Les trypanosomes sont reconnus grâce à leur mobilité particulière. Le diagnostic n'est positif que lorsque le trypanosome est dûment constaté.

Les malades sont dans la même séance soumis à une injection d'atoxyl et immatriculés, car ils doivent continuer à être traités pendant plusieurs années. On voit tout de suite quelles obligations nous impose la lutte contre la maladie du sommeil.

Depuis 1907 cette lutte ne s'est pas arrêtée. Elle a eu pour

résultat que le fléau mieux connu, parfaitement délimité, demande encore des sacrifices, mais ne constitue plus une menace pour l'avenir de nos colonies.

En Afrique Equatoriale française, le budget de prophylaxie de la maladie du sommeil est alimenté uniquement par une subvention de la Métropole. En 1918 et 1919, la subvention a été de 200.000 francs : elle a été portée à 500.000 de 1920 à 1922. Dans le courant de 1923, elle a été relevée à 1.000.000 pour les deux exercices 1923 et 1924.

Il est possible d'évaluer notre œuvre si on sait qu'en 1922 et en 1923, par exemple, plus d'un demi-million d'indigènes ont été examinés et près de 30.000 traités chaque année.

La pénurie des médecins a été le principal obstacle à notre action. Des mesures capables d'y remédier viennent d'être prises par M. Daladier, ministre des Colonies, en attendant que 'A. E. F. puisse constituer son corps spécial de médecins. Cette colonie ne pourra être mise en valeur que si on lui conserve la main-d'œuvre indigène. Puisque ses dotations budgétaires sont insuffisantes, les efforts devraient se limiter à la protection des races noires en les préservant des fléaux qui les déciment et en leur procurant les ressources alimentaires dont elles manquent, car si la zone équatoriale souffre d'endémies sévères, c'est aussi le pays de la faim. Les médecins pour cette tâche sont tout désignés. Si on leur confie à la fois l'administration et l'hygiène, ce sera une économie de fonctionnaires et une grande amélioration de la santé publique. N'y a-t-il pas des exemples favorables en dehors de la colonie!

Il est indéniable qu'avec notre organisation actuelle nous avons quand même arrêté et tenu en échec la maladie du sommeil. On ne signale plus, depuis plusieurs années, d'épidémies meurtrières comme celles de la Sangha ou de la Koumi. Nous serions en mesure de limiter de telles catastrophes si elles se présentaient de nouveau.

La prophylaxie chimique, qui reposait sur l'association Atoxyl-Emétique ou Atoxyl seul, s'est enrichie d'un pro-

duit nouveau, le 205 Bayer, qui a été expérimenté dans plusieurs colonies, et entre autres au Congo belge, par MM. Rodhain, Van Hoof et Kleine. La stérilisation est plus durable et demande moins d'injections. De plus on signalerait des cas de guérison à la deuxième période. Les expériences ont été très limitées dans les colonies françaises par suite de la rareté du produit. Fourneau, de l'Institut Pasteur de Paris, ayant retrouvé la formule, a pu préparer une substance analogue au 205 ; il sera possible de faire bénéficier nos sommeilleux de ce médicament sans restriction. Le « tryparsamide », découvert par Mrs Pearce de l'Institut Rockefeller, vient de donner les meilleurs résultats.

La destruction radicale des mouches tsétsé ferait disparaître la maladie. Quels sont les progrès réalisés dans cette voie ? Il est fréquent d'entendre dire à Paris : « Pourquoi ne détruisez-vous pas les tsétsé ? »... Ce qui importe, c'est d'éloigner la tsétsé des villages et agglomérations humaines. Dans un périmètre limité et surveillé, les incursions de la tsétsé peuvent être fort réduites. Elles n'aiment pas s'aventurer dans des espaces découverts et dans des cultures entretenues. D'ailleurs il y a un exemple de distinction radicale, — dans une île, il est vrai. Il s'agit de l'Ile portugaise du Prince sur la côte occidentale d'Afrique. Des équipes d'hommes portant de grands placards noirs enduits de glu se promenaient dans les milieux les plus infectés de tsétsé. Celles-ci attirées par le noir s'engluaient. En trois ans, les tsétsé furent détruites et la maladie du sommeil disparut. Il a suffi depuis d'une surveillance ordinaire pour maintenir ces résultats exceptionnels. Cela nous fut confirmé par les médecins portugais au congrès d'Angola en juillet 1923.

Dans la plupart de nos régions congolaises, les mouches tsétsé pullulent. Elles échapperont longtemps encore à nos atteintes. On les distingue facilement à leur trompe acérée, rectiligne, et à leurs ailes se recouvrant comme les branches fermées des ciseaux. Quand on n'a pas traversé des régions à tsétsé, on ne peut pas s'imaginer de quelle manière on est

assailli et piqué par ces redoutables insectes. Sur mon bateau je distribuais aux infirmiers et aux chauffeurs deux tubes de verre à essai pour juger des spécimens. En quelques minutes on me les apportait grouillants et débordants. Les hommes de la barre, placés à un mètre devant nous, en avaient constamment sur eux. Les livres de médecins sont prodigues de recettes pour éviter les piqûres des tsétsé. Aucune n'est valable dans la pratique. Nous avions finalement adopté le petit balai dont les indigènes font usage. C'est un faisceau de brins rigides de raphias dont on frappe l'endroit menacé. Si on atteint la mouche elle est tuée net : le balai doit revenir souvent à la charge et s'agiter beaucoup. La mouche tsétsé est très agressive. Elle vole comme une flèche. Arrivée au but, elle hésite une seconde pour ajuster sa trompe. C'est alors qu'il faut intervenir. Sinon elle enfonce sa trompe, et se gorge de sang très vite. Sur le moment, il n'y a qu'une faible douleur. Après, cela devient plus sensible.

La tsétsé calcule ses attaques. Elle excelle à se mettre sous les bords du casque, à la nuque, au cou, dans le dos, entre les jambes; elle se faufile entre les mailles de rotin d'une chaise et se glisse dans les bottes.

Elle ne se reproduit pas à la manière des moustiques, ou des mouches domestiques, qui pondent des œufs abandonnés aux hasards de la nature et n'arrivent à maturité que dans une faible proportion. Elle a le privilège de donner naissance à des larves qui ont évolué dans l'organisme maternel et n'ont que quelques jours à passer dans le milieu extérieur pour être pupes, puis insectes parfaits. C'est à ce moment de son évolution que la tsétsé est le plus vulnérable, car il suffit que les pupes restent exposées aux rayons du soleil pour qu'elles soient stérilisées. D'où l'efficacité des débroussements.

Quoi qu'il en soit, avec de tels adversaires, la lutte ne peut qu'être longue et pénible.

JOSEPH VASSAL

Ancien directeur du Service de Santé
de l'Afrique Equatoriale Française.

# BIJOU-DE-CEINTURE

## ACTEUR-ACTRICE [1]

—

### XIX

La destinée, pendant plusieurs années, me tint écarté de la capitale. En revenant de cet exil, je me souvins des conseils du ministre Yuann et fis retenir le jour même une place au théâtre où Bijou-de-ceinture devait jouer en matinée.

Heureux de revoir Péking, je partis de bonne heure afin de me rendre à pied, en flânant, jusqu'au Ta-chalann. Cette première promenade me réserva bien des surprises.

La nouveauté la moins agréable fut l'attitude froide et même hostile des petits marchands et de la population. Les libraires eux-mêmes qui, autrefois, m'accueillaient avec mille attentions courtoises, ne se départirent aujourd'hui de leur raideur que si nous étions seuls.

Aux tournants des rues, les gamins passaient en courant, me jetant avant de disparaître un *mâ-ni-yang-koédze* : « maudit sois-tu, diable de l'océan ! », qui reflétait certainement les pensées de leurs parents. Il ne me suivaient plus en troupes silencieuses et amusées, riant sous cape et se moquant à mots couverts de l'absurdité de mes vêtements et de l'étrangeté de ma démarche d'Occidental.

Les Européens, engoncés dans leur ignorance épaisse du pays, des mœurs et de la langue, me traitèrent de visionnaire et de pessimiste quand, les jours suivants,

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 631, 632 et 633.

je fis part de mes observations. Seuls les missionnaires, savants et bien informés, s'inquiétaient de cette hostilité grandissante.

Une autre surprise fut de constater le changement survenu dans les affiches de théâtre. A peine visibles avant mon départ, elles s'étalaient maintenant, immenses, sur toutes les murailles, à côté des anciennes publicités prônant, tantôt l'aiguille d'un chirurgien habile à faire disparaître les maternités inopportunes ; tantôt les pilules, infaillibles dans les mêmes cas, de tel pharmacien réputé ; tantôt enfin, les irrésistibles soieries reçues la veille du Koang-tong par un commerçant des faubourgs.

En tête d'une des annonces de spectacle, le nom de Bijou-de-ceinture jaillissait aux yeux, écrit dans un carré rouge sur le papier jaune, en gras et hauts idéogrammes noirs. Car le « fromage » de nos affiches théâtrales est en usage depuis bien des siècles là-bas ; mais le carré blanc de nos « fromages » étant une couleur de deuil, c'est le rouge qui le remplace. Je fus amusé de voir que le nom placé au bas de la feuille, avec valeur égale, selon le principe de notre « vedette anglaise », était celui du jaloux *tchreou* Trésor-précieux.

L'on jouait ce jour-là un drame sanglant, *La Colline de l'Eventail en plumes de martin-pêcheur*. Bijou-de-ceinture animait l'héroïne Prann Tsiao-yunn, d'une séduction mystérieuse qui enlevait à ce rôle tout l'odieux que l'auteur inconnu lui avait donné.

Trompant son mari avec un jeune prêtre, elle est sermonnée en vain par son vieux et ridicule père. Découverte par le frère juré de son mari, le vertueux Che Siou, elle fait chasser celui-ci de la maison. Sans un mot, achevant sa coiffure aux accents antiques d'un leitmotiv joué dans tous les opéras pendant la toilette des femmes, elle réussit par quelques regards, par ses attitudes gracieuses de-

vant le miroir, à bouleverser d'amour, et de jalousie, le pauvre mari. Mais Che Siou revient à la nuit, tue le prêtre et va prévenir le mari, Celui-ci, en présence de son épouse, ne peut se résoudre à la frapper. C'est Che Siou qui fera sauter la tête de la coupable et de sa complice, la suivante Yu-erl.

La salle entière, haletante d'anxiété pour la beauté, gémissait sur son triste sort, au lieu d'admirer la vertueuse action du justicier. Un encens d'admiration, de désir et d'amour montait de « l'étang ». Les rauques *rao-rao* d'applaudissement avaient les accents d'appels de chats dans la nuit.

Ainsi Bijou-de-ceinture, de sa célébrité de *siang kong*, s'était élevé à celle plus rare de chanteur illustre. Il devait avoir seize ans maintenant. Il avait franchi le redoutable passage de la mue sans que sa voix tombât dans les sonorités graves qui font vaciller les chants de la plupart des adolescents, et les rendent à jamais inacceptables pour les rôles de femmes.

Je comprenais le ton lyrique des courriéristes dans tous les journaux que j'avais lus. Ce n'était plus à une simple attirance physique qu'étaient dus des articles comme celui du critique théâtral, dans le *Je-pao* :

...Comment célébrer assez ce talent étrange et rare, ces accents purs s'élevant vers le ciel, pareils aux douze flèches de jade des pavillons de cristal que la déesse de beauté *Si-wang-mou* fit bâtir autour de son palais aérien de la Cité-de-Jaspe ; ces modulations plus enchanteresses que le chant des phœnix amoureux dans les îles des Génies ; cette beauté, enfin, qui ravit l'âme, d'un trait, jusqu'aux Régions Orientales de la Béatitude...

## XX

Il me déplaisait, après une longue séparation, de revoir Bijou-de-ceinture dans l'atmosphère trop chaude du *reou-traé* ; d'échanger nos premières paroles, épiés, bous-

culés, étourdis. Je lui fis demander quand il pourrait me recevoir. Mon domestique me redit que j'était attendu à l'instant même, dans la nouvelle demeure de l'adolescent, au Carrefour du Bec-de-canard, au delà de l'Avenue de la Paix-Eternelle.

Au trot saccadé de la mule, la voiture traversa la large voie silencieuse et s'engagea dans de paisibles ruelles obscures, me déposant enfin devant une étroite porte vermillon, dont la peinture fraîche et les reflets brillants du lourd marteau de cuivre luisaient doucement à la clarté de notre lanterne.

Le portier, averti sans doute, nous ouvrit avant même que nous eussions frappé. Il nous regarda cependant avec soin avant de nous faire entrer dans la cour. Sa taille géante et l'énorme gourdin suspendu à sa ceinture laissaient peu de doutes sur la réception qu'il nous aurait réservée si nous avions voulu entrer sans invitation.

Dans l'enclos, comme toujours, première petite cour ; portique ; seconde cour entourée de vérandas, encombrée de fleurs et de grands aquariums de porcelaine où nagent des cyprins à queues multiples ; troncs noueux de pins dont les branches, par-dessus les toitures, se tordent, noires sur le ciel constellé.

Une porte s'ouvre sur une pièce éclairée... La silhouette élégante de Bijou-de-ceinture sur le seuil... Un jeune homme, maintenant, sérieux, conscient de son immense célébrité, autant que de l'adoration constante qui l'entoure. Presque majestueux, tant l'habitude d'être respecté modèle vite nos attitudes.

Le tutoiement familier d'autrefois ne me vint plus aux lèvres. Lui, rituel, s'agenouillait. Et comme je le relevai, il me serra dans ses bras, disant avec une évidente sincérité la formule habituelle :

— J'ai vraiment souffert de notre séparation trop prolongée. Me voici d'autant plus heureux de vous revoir.

Et moi, troublé, je sentais grandir en moi une étrange indécision : était-il un enfant, une jeune fille, ce rejeton délicat et frêle d'une race antique ?...

Il m'entraînait déjà vers le krang, près duquel se tenait un jeune homme que je reconnus... Je l'avais épié, il y a plusieurs années, à travers une vitre indiscrète. Sa robe de soie puce à revers bleu clair, un bonnet surmonté du globule de saphir laissé sur une table voisine, ne me laissèrent pas douter de sa rapide fortune.

Bijou-de-ceinture, l'enlaçant de ses bras minces, me le présenta, disant câlinement :

— Il ne faut pas que vous soyez jaloux l'un de l'autre. Il est mon frère chéri, et vous serez toujours le Génie bienveillant sans l'aide duquel ma destinée... notre destinée, n'aurait pu s'accomplir.

Me faisant étendre sur les soieries aux teintes vives, il s'assit de l'autre côté du plateau bas, contre les genoux de son ami allongé.

Pendant que mes lèvres et mes oreilles suivaient les modulations affectueuses de la conversation, mon esprit, détaché, se baignait avec une curiosité inquiète dans les émanations planant autour du sentiment profond, rare et indéfinissable qui liait ces deux êtres. Sentiment dégagé de toute pensée cupide, fait de dévouement entier, d'admiration et de respect mutuels. Oserais-je dire, pur ? Mais oui, pur, tant il était visiblement au-dessus des préoccupations bestiales ; tant l'un et l'autre étaient loin du mépris que tout vicieux ressent toujours pour son complice.

La vie de Bijou-de-ceinture était de plus en plus libre. Son maître, tout en retenant la majeure partie de ses gains, lui en laissait cependant assez pour qu'il pût goûter la joie de s'entourer d'objets d'art, de fleurs, de soieries somptueuses ; de vivre enfin dans une atmosphère d'aisance et de beauté.

Quand il était appelé pour une soirée, ce n'était plus afin de troubler les convives par des effleurements équivoques de *siang-kong,* mais afin de chanter un acte de son répertoire, et de s'asseoir pour des joutes littéraires parmi des enthousiastes dont les sentiments s'exprimaient encore par des regards brûlants, mais dont les compliments se revêtaient d'une forme recherchée, voilant de poésie la pensée trop ardente.

Il semblait d'ailleurs que, dans ce groupe de raffinés, l'élégance délicate de l'esprit et du cœur eussent atteint une euphorie de présage trop souvent fatal. La vie de la Cour, en effet, se transformait rapidement. Un certain prince Toann, Mandchou brutal et grossier, avait acquis sur l'Impératrice Douairière un ascendant inexplicable. De même que la mauvaise monnaie chasse la bonne, il faisait fuir de la capitale, peu à peu, les lettrés délicats et raisonnables. Ceux qui savent regarder au loin l'accusaient déjà de préparer à son profit un coup d'Etat. On le considérait encore comme dangereux parce que, sous le prétexte d'entraver l'invasion des étrangers qui parlaient ouvertement de se partager le « gâteau », il favorisait les exercices mystiques et les armements de la Société Secrète des « Poings de Justice et d'Harmonie », *Y-ro-tsiuann,* dont les membres prétendaient, grâce à leurs formules magiques, se rendre invulnérables aux balles et aux épées.

Notre planète, dans sa course à travers l'espace, était peut-être entrée dans une région céleste imprégnée d'un poison subtil qui avait pénétré notre atmosphère. C'était en effet le temps où, dans l'univers entier, les nations développaient constamment leurs armées et commençaient à chercher un motif de querelle. La Raison de l'Humanité était déjà troublée par l'excitation de folie qui allait embraser toute la terre.

Dans la pénombre douce du *krang,* les deux amis me

parlaient en phrases élégantes et harmonieuses. Leurs esprits délicats, affinés par la musique, la poésie, la littérature et l'art ; n'ayant jamais à s'occuper de projets ambitieux, de luttes jalouses avec des âmes basses et hostiles ; en contact direct et fréquent, cependant, avec ceux-là même qui menaient le peuple au gré de leurs intérêts, percevaient douloureusement la venue d'une période de brutalités sanguinaires, d'une défaillance de la civilisation dans tout l'Univers.

Et tous deux, levant vers la menaçante obscurité de l'avenir les faibles rayons de leurs intuitions logiques, ils me montraient dans l'ombre les monstres hideux du Pillage, du Meurtre, du Viol, de l'Incendie, de la Destruction...

Les prophètes, hélas ! voient mieux les périls menaçant le monde que ceux dont ils seront eux-mêmes les victimes prochaines.

## XXI

Le monde était bien changé, en effet, et de tous côtés l'on me racontait des histoires étranges. Notre vieil ennemi le prince Li était revenu à la capitale, plus puissant que jamais. Cousin germain du prince Toann, il avait toute la faveur et la sympathie de ce nouveau dictateur, et ne refrénait en rien ses fantaisies brutales.

Dans un dîner, mon voisin me raconta que Li avait apporté du Sud un instrument singulier, boîte pesante que l'on fixait solidement au *krang* et qui, ornée, laquée, dorée, remplaçait le haut plateau à pieds contournés placé habituellement au milieu du grand lit.

Quand un visiteur désigné survenait, l'hôte le conduisait à la place d'honneur ; il le faisait asseoir près de l'instrument sur lequel était déjà disposée la tasse de thé rituelle que l'on doit prendre à deux mains. Qui aurait soupçonné une traîtrise ? Le visiteur, cependant,

en soulevant la tasse, dégageait un ressort secret. Soudain, avec la rapidité de l'éclair, une double menotte d'acier jaillissait, fixant les deux poignets du malheureux, ainsi livré sans défense à toutes les volontés de son hôte.

Contenant mes sentiments, car j'ignorais si le narrateur n'était pas ami de « la Bête », je dis simplement :

— Le piège étant connu maintenant, bien rares doivent être les oiseaux qui s'y laissent prendre.

Il eut un sourire désabusé :

— Dans votre droiture d'Occidental, vous ne tenez pas compte de la nature humaine. Ceux qui sont pris, vous l'oubliez, ne s'en vantent jamais. Beaucoup d'entre eux-même, afin de ne pas être les seuls à qui l'aventure soit arrivée, envoient des visiteurs se faire saisir. Et parmi les personnes qui entendent parler du piège, il en est qui jouent l'ignorance afin d'être prises, espérant alors, soit par des larmes, soit par des menaces, obtenir une bonne somme de leur hôte.

— Ceux-là, ne pus-je m'empêcher de dire, doivent être fort mal accueillis, et reçoivent sans doute plus de coups que d'argent.

— Comme bien vous le pensez, répondit calmement mon voisin.

— Et le piège n'a jamais causé d'ennuis à son possesseur ?

— Une fois seulement... Vous voyez ce grand *siang-kong*... le deuxième à votre gauche. Il s'appelle Lou Soulann. Il est renommé pour ses ruses et son sang-froid. Mais il fut pris par les menottes comme les autres, Cependant, au lieu de crier, de se débattre et de pleurer, il se mit à rire, affectant de considérer la chose comme une bonne plaisanterie. Puis, quand le prince s'approcha et, déshabillé, commença de dénouer la ceinture du prisonnier, Sou-lann, d'une ruade bien visée, frappa son agresseur à l'endroit le plus sensible et le fit rouler

inanimé sur le sol. Alors, sans hâte et sans trouble, il examina le mécanisme et réussit, avec ses dents, à desserrer le ressort et à retirer ses mains. Il eut même l'audace de traîner le prince évanoui et de lui emprisonner les mains dans les menottes. Et comme aucun bruit n'avait attiré l'attention, il put sortir sans être inquiété.

— Avant de partir, demandai-je, fit-il au prince ce que celui-ci voulait lui faire ?

Mon voisin eut un gros rire, puis un geste d'ignorance. Je le questionnai encore :

— Comment se fait-il, après cela, que Sou-lann soit encore vivant ?

— Loin de vouloir l'assassiner, Li vante partout le sang-froid de son vainqueur et lui envoie de temps en temps des cadeaux...

— ... Des gâteaux empoisonnés ?

— Sou-lann en tout cas est encore vivant... D'ailleurs, il est plus préoccupé d'un autre de ses poursuivants, Lann-tann... Vous le connaissez bien, celui à qui appartiennent la plupart des maisons de prêts sur gage dans la Ville Extérieure ; celui de qui l'on se demande toujours s'il est plus riche qu'avare, ou plus avare que riche...

— Un gros, jaune, figure difforme avec quatre poils de barbe grise ?

— C'est cela. Fort laid en somme. Avec cela, sa première épouse le bat, ce qui verse toujours dans son humeur un trouble dépôt d'irritation, d'aigreur et de crainte d'être tourné en ridicule. Un soir, donc, il se fait annoncer chez Sou-lann, avec un ami, le petit Tchang, qui le déteste, mais entend profiter de sa fortune. Ils entrent tous deux sans attendre la réponse du *siang-kong*. Sou-lann, dissimulant sa fureur sous les sourires, les traite fort bien ; si bien même que, sous prétexte de regarder des billets de prêts sur gages, il réussit à s'en

faire donner pour une valeur de trois cents onces. Puis il grise ses visiteurs jusqu'à les faire tomber ivres-morts. Les domestiques les déshabillent et les étendent sur le *krang* : un homme reste là, prêt à les servir, pendant que Sou-lann va dormir. Au milieu de la nuit, on vient le réveiller. Le gros Lann-tann, dans le trouble de son ivresse et de son amour, ne reconnaissait rien et enlaçait son voisin, murmurant cent paroles de miel... « Mon petit Sou-lann, mon cœur et mon foie... ». Le *siang-kong* riait aux larmes de la scène, car Tchang, accablé de vin, ne s'apercevait en rien de ce qui lui arrivait. Après un certain temps, cependant, le petit homme, gêné sans doute par cette agitation régulière, eut de singuliers hoquets. Puis, il s'éveilla et voulut se dégager de cette lourde étreinte. N'y pouvant parvenir, il tourna la tête vers son assaillant et proféra cent menaces. A ce moment le flot de son ivresse déborda, jaillit de ses lèvres et inonda le gros amoureux. Celui-ci, suffoquant, criant, n'en poursuivait pas moins sa besogne. Il fallut que Tchang, par dessus l'épaule, lui envoyât un grand coup de poing dans la figure pour lui faire lâcher prise. Mais ce qui fâcha le plus Lann-tann, ce fut de s'apercevoir que ses faveurs s'étaient trompées d'adresse.

— Il devait être aussi furieux contre Sou-lann.

— Pas du tout. Il considérait seulement que les trois cents onces données au *siang-kong* valaient plus que l'amour de Tchang, ses hoquets et ses coups. Il retourna donc quelques jours après, mais seul, chez Sou-lann, prêt à lui reprocher amèrement de s'être ainsi fait remplacer. L'autre le reçut si aimablement que l'avare, non seulement ne lui fit aucun reproche, mais encore lui offrit un bracelet d'or massif valant au moins deux cents *léang*. Cependant, cette fois, Lann-tann était décidé à ne pas s'en aller « tout blanc ». Le *siang-kong,* seul avec lui, ne pouvait résister. L'autre touchait enfin au seuil de la félicité....

— Il faut, en toutes choses, de la ténacité, interrompis-je.

— Attendez. Au dernier moment, un grand bruit de lourdes bottes retentit dans la salle voisine. Un domestique entra aussitôt par une autre porte en disant tout bas : « La police... fuyez ! ». Le gros homme, tout congestionné de désir, ne demanda pas si trois fois sept font vingt et un ou vingt-deux. Il se leva précipitamment en se rajustant tant bien que mal, et courut avec Sou-lann vers l'arrière de la maison d'où, à l'aide d'escabeaux et non sans bourrades, on le fit passer dans la cour de la maison mitoyenne... Inutile de dire que la police n'était jamais entrée dans la maison. Tout était un stratagème préparé d'avance par le rusé *siang-kong*.

## XXII

Un soir, j'étais allé entendre Bijou-de-ceinture. Bien avant le début du spectacle, la salle était remplie jusqu'à la dernière place. Les couloirs, autour de l' « étang » et du balcon, étaient encombrées de spectateurs debout, serrés à ne pouvoir bouger un bras.

L'on sentait déjà dans l'auditoire cette nervosité, ce désir d'admirer et d'aimer, qui élèvent au-dessus d'elle-même l'âme sensitive et artistique des chanteurs et des musiciens ; qui font jaillir d'eux une intensité d'expression, une délicatesse de nuances, une perfection qu'ils ne peuvent jamais retrouver loin de ce fluide mystérieux.

L'on guettait déjà l'entrée du grand artiste, et l'on s'étonnait que l'orchestre, après avoir appelé l'attention par son *tchrong-treou* de gongs et de cymbales, ne fît pas résonner les cœurs aux doux accents mélodieux de l'ouverture.

Soudain un homme en robe bleue, la figure pâle et tragique, entra précipitamment en scène au lieu de la silhouette gracieuse que chacun attendait. Dans le silence

profond qui s'établit aussitôt, il s'écria d'une voix angoissée :

— Seigneurs, un immense malheur vient de nous frapper. Bijou-de-ceinture se meurt !

Un profond soupir d'étonnement horrifié s'éleva de la salle. L'homme leva la main et continua :

— Notre Bijou-de-ceinture, poursuivi et insulté par un homme sans pudeur et sans principes, a mis fin à ses jours. Il est insensible déjà...

Tous les spectateurs, dressés, hurlaient :

— Qui est ce misérable insulteur ? Mort à lui ! Puisse-t-il renaître sous la peau d'un chien ou d'un porc !

Comme, debout, ils se pressaient vers la scène, la porte de ma loge se trouva dégagée. J'en profitai aussitôt, et me glissai en hâte derrière la foule furieuse, jusqu'à la sortie du théâtre, courant retrouver ma voiture au point où elle avait ordre de m'attendre.

Ma pauvre mule, excitée par les coups de fouet du *mafou* qui savait déjà tout, n'avait jamais été si vite. Le temps me parut interminable jusqu'à l'hôpital des missionnaires où j'avais dirigé cette course rapide. Car aucun doute n'étant possible sur le mode de suicide choisi par l'adolescent, il n'y avait d'espoir de le sauver qu'en employant sans retard les remèdes habituels.

L'impatience me faisait bondir le cœur tandis qu'avec une apparence posée, j'expliquais le cas au gardien de la pharmacie, et recevais enfin de ses mains indifférentes l'émétique et le nécessaire pour les injections de caféine, grâce auxquels l'on sauve chaque jour bien des désespérés.

Les portes de la Ville Intérieure n'étant pas encore fermées, je pus gagner enfin le carrefour du Bec de Canard et la maison de l'acteur.

Quels ravages, dès l'entrée ! La porte aux fraîches couleurs pendait, brisée. Dans la cour, l'on marchait sur les débris de porcelaine et les lambeaux d'étoffe.

Treillis aux rinceaux délicats, peintures gracieuses, tout était arraché.

Des hurlements de deuil me guidèrent vers la chambre où reposait celui de qui, déjà, l'on essayait de rappeler l'âme. La lueur d'un flambeau de cire rouge tombait sur sa face immobile et pâle, sur son corps allongé sans un mouvement.

Agenouillé devant le *krang*, le *che-fou* Tchang martelait le sol de son front et se déchirait le visage à coups d'ongle. Ses lamentations rituelles étaient mêlées de gémissements sur sa propre infortune. Comme chacun ici-bas, ce n'était pas le mort qu'il pleurait, mais plutôt, égoïstement, sa propre perte... Dans la pièce ravagée, personne d'autre. Les domestiques avaient fui sans doute, épouvantés.

Sans perdre un temps précieux à vérifier si le souffle avait déjà quitté le corps, je me hâtai de faire une injection de caféine. Puis, sous les regards anxieux de Tchang, dont un coup de pied avait interrompu les clameurs, je ramassai un fragment de miroir brisé, et le présentai devant les lèvres de Bijou-de-ceinture. Une légère buée s'y forma et disparut presque aussitôt. Il vivait encore.

Bientôt, sous l'action de la caféine, le cœur engourdi d'opium reprit des battements plus forts. Le mourant entr'ouvrit les yeux et gémit faiblement. Je lui relevai aussitôt la tête et lui versait dans la bouche l'émétique qu'il avala mécaniquement. L'effet se produisit : le danger était écarté.

Tout en frictionnant vigoureusement à l'alcool le désespéré afin d'activer la circulation du sang et d'empêcher un nouvel arrêt du cœur, je me fis raconter par Tchang ce qu'il savait sur les causes de ce drame.

Bijou-de-ceinture, quelques jours auparavant, avait reçu un « billet d'appel » pour un dîner au restaurant, comme il est de coutume, pour ceux qui désirent la

compagnie d'un *siang-kong* ou d'une chanteuse, d'en envoyer à leurs amis. Mais la carte était celle du prince Li. L'adolescent avait refusé, prétextant un malaise. L'autre, furieux du refus, s'était écrié :

— Depuis quand un *siang-kong* ose-t-il refuser de venir si je l'appelle ? Je saurai bien le faire venir de force, malade ou bien portant !

Ses invités l'avaient un peu calmé. Sans doute, à ce moment, n'avait-il pas avec lui sa troupe de bandits, car les choses n'allèrent pas plus loin.

Quelques jours se passèrent et Tchang pensait que Li avait oublié ses menaces. Mais, ce jour-là, au moment où Bijou-de-ceinture partait pour le théâtre, un nouvel appel du prince fut apporté par un intendant. Celui-ci, recevant un refus, ressortit aussitôt de la maison et fit un signe à la bande de sicaires qui l'avait accompagné.

Le gardien essaya de se défendre avec son gourdin ; mais en vain. Il ne réussit qu'à fracasser un crâne et à rendre plus furieux les envahisseurs. Pendant la lutte, Bijou-de-ceinture, épouvanté, étouffant de colère, ne pouvant fuir, écrivit en hâte une accusation contre son persécuteur, la glissa dans ses vêtements, et avala plusieurs boulettes d'opium.

Quand les bandits forcèrent enfin la porte de sa chambre, le poison n'avait pas eu le temps d'agir, mais il se tordait dans les convulsions d'une crise de nerfs épouvantable. Les envahisseurs, déconcertés, se retirèrent sans le toucher, mais non sans avoir tout déchiré dans la pièce.

Tchang attendait Bijou-de-ceinture au théâtre. Inquiet de son retard, il était venu le chercher. Il trouva la maison silencieuse, et l'adolescent déjà sans connaissance, étendu sur le sol. Un domestique, qui avait été étourdi d'un coup de bâton, venait de se relever, et lui raconta toute la scène ; puis, craignant sans doute un retour des agresseurs, s'enfuit sous prétexte de chercher du secours.

Le malade, cependant, revenait peu à peu à lui. Ses regards, d'abord sans expression, s'animèrent en nous reconnaissant. Mais ils firent le tour de la chambre dévastée : des flots de larmes voilèrent leur éclat.

— Pourquoi m'avez-vous rappelé du Pays des Ombres ? gémit-il enfin. Pourrais-je vivre après une pareille insulte ?

Une voix s'éleva derrière nous :

— Le Sage a dit : « Le premier devoir de l'homme est de combattre l'injustice. L'insulté ne doit donc pas songer à la mort, mais à sa juste vengeance. Qu'il se garde jalousement pour elle ! »

Nous avions tourné la tête avec inquiétude. Près de la porte se tenait Etoile-de-Sagesse, la figure contractée, les yeux étincelants, les poings serrés. Il s'avança :

— Dès mon entrée dans la chambre, j'ai vu que notre Génie bienfaisant l'avait rappelé à la vie ; mon cœur s'est calmé. Mais j'ai entendu vos paroles ; et la colère m'étouffe... Donnez-moi l'accusation écrite par lui. Je la remettrai dès l'aurore au Président de la Cour des Censeurs Impériaux, en prévenant le ministre Yuann.

Tchang, aussitôt, tira de sa botte de velours et tendit le document qu'il avait trouvé dans les vêtements du désespéré. Celui-ci, de sa voix faible, dit tristement :

— Entre un prince du sang et un petit esclave, pensez-vous que des juges puissent hésiter un instant ? Il faudrait pour cela des héros de vertu, qui sont rares en tout temps. A quoi bon se plaindre ? La Cour arrêtera tout.

L'on sut plus tard que Yuann, après avoir réfléchi, avait déconseillé toute dénonciation. Le pouvoir du prince Toann était sans bornes, et l'on disait que son fils avait été désigné en secret comme Héritier du Trône, *Traé dze*, à défaut de descendant direct de l'Empereur actuel. Le prince Li, son cousin germain, ne pouvait être inquiété. Mieux valait, avait dit le rusé vieillard, trans-

former l'affaire en un scandale de Cour qui parviendrait aux oreilles des Souverains. En rappelant encore le premier enlèvement inachevé de Bijou-de-ceinture, l'on ridiculiserait pour longtemps l'amour tenace et malheureux du noble Mandchou et l'on protégerait ainsi notre ami contre toute nouvelle tentative.

L'histoire, en effet, habilement racontée, souleva les rires de toute la capitale. Elle représentait le prince transporté par sa fureur amoureuse, et cassant tout dans l'espoir d'émouvoir le vertueux acteur. La réputation de Bijou-de-ceinture en fut centuplée. Ses triomphes dépassèrent tout ce que l'on connaissait, de mémoire d'homme.

## XXIII

La gloire établie désormais de Bijou-de-ceinture me préparait à tous les éclats d'adoration renouvelés chaque jour par un peuple fanatique. Cortèges, applaudissement, cadeaux, poèmes ; rien ne manquait à ses triomphes.

Cette gloire, cependant, n'était pas sans mélange ; et mon âme simpliste d'Occidental ne pouvait comprendre comment ses admirateurs, même les plus passionnés, laissaient transparaître encore envers lui leurs antiques préjugés contre son état d'esclavage et contre sa profession qui, elle, demeurait méprisée si elle le rendait, lui, illustre.

Quel homme aura jamais, il est vrai, le même sentiment de respect pour l'ami qui le fait rire et pour l'individu hypocrite et solennel qui l'écrase de grands principes absurdes ; pour la personne qui lui résiste et pour celle qui lui cède...

Ma surprise fut donc grande en lisant un matin dans le *Tsing-pao*, la Gazette de la Capitale, le texte d'un bref décret conférant à Bijou-de-ceinture le titre nobi-

liaire mandchou de *beï-dze* qui lui donnait le droit d'assister sans convocation aux audiences impériales, et lui conférait le rare privilège de pouvoir toucher le Corps Sacré sans encourir la mise à mort immédiate prévue par les Rites en pareil cas. Il recevait en même temps le globule de corail qui l'égalait aux ministres et aux vice-rois.

Je me hâtai de monter à cheval pour aller lui présenter mes félicitations et connaître les circonstances de cette faveur exceptionnelle.

Son portier, auquel mon « cavalier de tête » criait d'ouvrir l'étroit portail nouvellement repeint, apparut avec un air important. Me reconnaissant, il accourut en agitant les mains et en disant :

— Son Excellence est retenu au Palais Impérial depuis dix jours. Il a fait dire qu'il y habiterait désormais.

Dans ma stupeur, je fus sur le point d'imiter mon escorte qui, à cette nouvelle, avait ouvert de grands yeux et laissait pendre la langue.

En tournant bride lentement, l'idée me vint que le *che-fou* Tchang me donnerait sans doute d'intéressants détails. Il ne manquait jamais, aux fêtes rituelles, de m'apporter des cadeaux afin de prouver sa reconnaissance. Cela m'obligeait à garder avec lui des relations toujours blâmées de mon digne *tchraé-koann*.

Prudent et craintif, l'heureux maître de Bijou-de-ceinture habitait une maison d'humble apparence, perdue dans un quartier désert de la Ville Extérieure. Quartier silencieux et calme, s'il en fut, où j'errai longtemps, solitaire, entre deux murs antiques, aux tuiles fleuries de mousses et de joubarbes, d'herbes folles et parfois de lierre. De loin en loin, les murs se soulevaient en pignon bas, ou s'entr'ouvraient pour une porte étroite aux deux marches de pierre. Par-dessus la terre bleutée du chemin, les enduits roussâtres et effrités des murs,

les tuiles grises et les plantes des toitures, s'étendait le bleu pâle d'un ciel toujours limpide et léger. Le silence planait, à peine traversé par les sifflets attachés aux queues de quelques pigeons tournoyant très haut dans l'azur.

Bientôt perdu, n'osant frapper aux demeures d'inconnus, j'eperçus enfin l'entrée modeste d'un petit temple dédié au Génie local, le *trou-ti* qui surveille nos moindres actions et prévient les autorités du Royaume des Ombres, afin que tout soit inscrit dans les registres tenus pour chaque âme immortelle, à travers ses existences successives.

Dans l'étroite cour dallée, des vases de terre cuite portaient une forêt d'arbres nains. A gauche, en haut de quelques marches verdissantes, s'ouvrait la longue salle où brillaient dans l'ombre les statues des Trois Purs, et d'où s'échappait le doux parfum de baguettes d'encens piquées dans la cendre de bronzes antiques. De l'autre côté de la cour, le treillis des panneaux tendus de papier était à demi soulevé. J'aperçus le *tao-che* et le saluai : il m'ouvrit aussitôt la porte, le visage ridé de sourires, vieil ermite vivant dans la solitude au milieu d'une ville immense.

Le mystagogue connaissait la maison du *che-fou* et me renseigna. Humble maison, faite de courettes aux larges dalles ; de toitures tuyautées de tuiles grises, et si basses que j'aurais pu les toucher avec la main ; de panneaux de fenêtre aux papiers noircis et déchirés. Pièces misérables, peintes à la chaux quand elles furent construites sous le règne précédent ; aux plafonds maintenant luisants de suie ; aux murs couverts d'inscriptions poétiques ou de dessins comiques. Pauvre meubles de bois lourd, aux couleurs disparues, aux barreaux brisés : *krang* de brique, recouvert de nattes, gîte hivernal de scorpions et de vermine.

Mais tous les pavillons bourdonnaient de chants, de

rires, d'appels, de vie jeune et joyeuse. Et dans la salle d'honneur où l'on me conduisit d'abord, ce fut un défilé de *siao-cheng* et de *wou-cheng,* de *tcheng-tann* et de *lao-tann* se poussant et se bousculant pour venir saluer le « Grand Homme de l'Océan ».

Leur curiosité satisfaite, leurs politesses accomplies, les uns et les autres retournèrent à leur répétition interrompue, me laissant seul, rêvant à l'existence de tous ces enfants. Aucun d'eux ne pouvait espérer, par beauté ou par talent, conquérir l'attention du public. Ils devaient donc, pour émouvoir la générosité d'auditeurs plus portés à récompenser le plaisir de leurs corps que celui de leur esprit, lutter sans cesse d'entrain, de gaîté, de ruses plaisantes. Existence difficile, incertaine, où tel, qui triomphait hier, voyait aujourd'hui ses mots les plus spirituels passer inaperçus, dédaignés...

Impatienté d'attendre, j'interrogeai un domestique. Il m'avoua que l'on n'osait déranger Tchang écrasé de chagrin. Devant mon insistance, il me conduisit au fond de l'enclos, à travers un jardinet de fleurs rares et de rochers étrangement contournés. Une pièce luxueusement ornée y ouvrait ses portes de cèdre sculpté.

Dans la splendeur de ce pavillon, Tchang était effondré parmi des coussins de brocart, la figure empourprée, les larmes roulant de ses yeux bouffis, se tenant la tête à deux mains et proférant sans fin des « *aya ! wou-rou* » lamentables. Envahi maintenant par l'embonpoint qui vient avec la réussite et la richesse, il avait noyé dans une graisse paisible et presque noble l'expression d'impudence et de cautèle propre en tous pays aux gens de son plumage.

Il s'aperçut enfin de ma présence, agita la tête d'un air désespéré et prononça lugubrement :

— Le malheur est sur moi ! Je suis ruiné !

Apitoyé, tapotant sa large épaule, je l'interrogeai. Il continua :

— Le décret d'anoblissement l'a libéré... Et dire qu'il me rapportait jusqu'à huit et dix *ouann* par an !

Des sanglots l'étouffèrent de nouveau. Un ouann étant un poids de dix mille onces d'argent, près de trois cent cinquante kilos de métal, dix *ouann* constituaient en effet un revenu considérable. J'objectai cependant :

— Depuis les années, déjà nombreuses, qu'il déverse dans vos coffres un tel flot de richesses, votre trésor doit être assez grand pour durer jusqu'à la fin de vos jours.

— Vous oubliez que le maître du premier chanteur de Péking était une puissance que l'on n'osait molester. Aujourd'hui, je ne suis plus rien ; on peut me piller sans crainte.

— Il est plus puissant encore qu'autrefois. Un mot de lui vous protégera contre toute atteinte.

— Et puis, un trésor qui ne s'accroît plus est un trésor qui diminue. J'aimais contempler de mois en mois l'augmentation de ma fortune.

Irrité de cette avarice, je le questionnai sans ménagements. Il me répondit, s'arrêtant à chaque instant pour soupirer.

— Tout vient de ce maudit prince Li. La vieille Impératrice douairière, celle en qui réside le vrai pouvoir,avait vite démêlé les motifs de l'animosité de Yuann contre Li. Elle interrogea ce dernier qui ne sut pas dissimuler. C'est alors qu'elle a mandé Bijou-de-ceinture au Palais, soi-disant pour organiser des représentations, en réalité pour distraire l'Empereur qui avait un accès de tristesse et voulait se suicider.

— Vous ne voulez pas dire que l'Empereur...

— Je sais seulement ce que l'on m'a dit. Mais ce n'est pas tout. Le Vieux Fo, elle aussi, eut la curiosité de voir Bijou-de-ceinture. Elle l'a aussitôt retiré à l'Empereur... Ma terreur était qu'elle le fît empoisonner ou égorger,

comme pour tant d'autres de ses fantaisies passagères. Elle l'anoblit. Le résultat est le même pour moi : je suis ruiné.

Et ses gémissements redoublèrent.

## XXIV

Ce fut vers ce temps-là que je dus quitter la capitale, avec son clair soleil du Nord, pour aller résider dans l'humidité chaude, sous les cieux embrumés de Changhaï.

Dans le Sud, il me fallut quelque temps avant de comprendre le dialecte blésant et doux du bas Yang-tse, si différent de la langue claire et rude de Péking.

Dans les théâtres, j'étais comme en pays étranger. Le répertoire était à peu près le même. Mais le jeu était totalement différent ; les costumes plus éclatants de couleurs. Les chanteurs avaient un ton nasal surprenant. Les orchestres ne recherchaient plus les mêmes sonorités et les mêmes assonances que dans le Nord. Le rythme était plus marqué, les harmonies moins douces.

Et puis, à Changhaï, les *siang-kong* n'existent pas. Les rôles de femmes étaient bien jouées par de jeunes acteurs, mais, ceux-ci, nul ne songeait à les appeler pour charmer les repas. Ils étaient des acteurs, et rien d'autre. Aux festins, l'on conviait les charmantes *Koann-jenn* qui, assises derrière chaque convive, les séduisaient bien plus par leur beauté gracieuse, leurs coiffures de perles et leurs colliers, que par la voix pénétrante avec laquelle elles modulent leurs curieuses mélodies en s'accompagnant de guitares et de tambourins. Il fallait insister pour obtenir d'elles un chant de théâtre.

L'art dramatique n'était pas, comme à Péking, l'âme même de la vie de plaisirs. La littérature et la poésie cédaient le pas à des soucis plus immédiats. Les riches négociants de cette ville opulente, à la fin de leur journée

de labeur, n'allaient que rarement au spectacle. Ils préféraient se réunir dans les restaurants étincelants de lumière, et s'attarder à « deviner les poings », *tchaé tsiuann*, sorte de *morra* où l'on cherche à prévoir le nombre total des doigts allongés ou fermés de la main droite, que les deux joueurs lancent en même temps, chacun criant ce qu'il pense être le chiffre de ses doigts, ajoutés à ceux de son antagoniste.

L'on parlait d'affaires et de politique plus que de poèmes ou d'œuvres d'art. Et l'on passait les nuits à jouer des fortunes autour des tables de *ma-tsio*, « les oisillons dans le chanvre », que les Occidentaux connaissent maintenant, et appellent, on ne sait pourquoi, *mah-jongg*.

Le long de *Foochow road*, la rue des plaisirs, s'élevaient les murs ajourés, faits de boiseries laquées et dorées, des *chou-tchrang*, « arènes de littérature », où les *Koann-jenn* arrivaient, portées sur les épaules de leurs domestiques, et venaient de temps en temps sur une estrade chanter quelque mélodie perçante, pour le plaisir des buveurs de thé qui emplissaient la salle.

Et toujours l'on entendait raconter les mêmes ruses de ces femmes qui cherchaient à se faire racheter de leur esclavage, simulant l'amour fidèle afin d'être choisies pour épouses secondaires. Puis, trompant, volant et abandonnant bientôt leur époux afin de suivre quelque vagabond qui, à son tour,les battait, les volait et les délaissait. Sachant se refuser indéfiniment pour mieux irriter le désir... et la générosité. Puis, se donnant au premier venu, un soir d'ivresse. Ne connaissant rien des efforts vers l'art et la beauté, du travail incessant des chanteurs qui ne peuvent laisser un jour s'écouler sans exercer leur voix, sans étudier les poèmes de leur répertoire ou des pièces nouvelles.

Dès mon arrivée, la ville me parut dans une agitation singulière. Des familles entières, venant surtout des pro-

vinces du Nord, faisaient courir la rumeur de troubles prochains, devant la menace desquels les réfugiés avaient quitté leurs villages pour se mettre sous la protection des flottes européennes.

Dans tout le centre de la Chine, des soulèvements populaires éclataient contre les étrangers ou même contre les gens du pays. Des bandes de brigands se formaient de tous côtés. La faiblesse singulière des autorités les encourageait à multiplier leurs attentats. Carence du pouvoir, excitation des foules. Tous ceux qui connaissaient bien l'histoire de l'humanité retrouvaient là les prodromes d'un de ces accès de folie générale qui soulèvent les peuples d'époque en époque, mais auxquels, plus que toute autre, est sujette la race trop nerveusement affinée des Fils de Rann. Tourmentes de feu et de sang qui passent aussi vite qu'elles sont venues, laissant les campagnes désolées, les villages dépeuplés et les villes en ruines. Mais si chacun, en Chine et en Europe, voyait venir la catastrophe, personne ne faisait rien pour la prévenir.

A Changhaï, d'ailleurs, en ces temps-là comme maintenant encore, une méfiance, une antipathie mutuelle éloignaient les uns des autres les Blancs et les Jaunes, qui se voyaient pour leurs affaires, jamais pour leurs plaisirs. Les Occidentaux citaient même avec admiration certains d'entre eux qui vivaient depuis plus de vingt ans sur les Concessions sans avoir jamais visité la Cité chinoise, dont les murailles crénelées dominaient pourtant le quartier de leurs magasins.

Ainsi éloigné de la Chine tout en y vivant, je regrettais sans cesse mes amis, les artistes et les lettrés de la capitale.

Je fus donc spécialement heureux quand, un matin, les journaux annoncèrent l'arrivée à Changhaï de Bijou-de-ceinture...

Son Excellence le *beï-dze*, l'illustre et inégalable enchanteur, accom-

pagné, ainsi que le soleil l'est des planètes, par une troupe des meilleurs acteurs de Péking.

Un article ambigu du rédacteur théâtral du *Sou-pao* piqua ma curiosité. L'on y parlait en termes mystérieux d'un départ pareil à la marche d'une comète ; des larmes et du sang des regrets ; d'oiseaux quittant le navire en flammes, et d'autres allégories plus obscures encore.

Bijou-de-ceinture était descendu, naturellement, au *Tsi-cheng tchann*, « l'hôtellerie de l'avancement favorable », dont tous les visiteurs chinois vantaient le confort autant que l'excellente nourriture. J'en admirais surtout la longue cour extérieure, abritée tout autour par un large balcon de boiseries aux vives couleurs desservant les chambres de l'étage unique.

Cette cour, toujours animée de mouvement et de gaieté, se trouvait, ce jour-là, envahie par les curieux venus pour admirer la célébrité. A peine pouvait-on s'y frayer un passage. Ce ne fut pas sans mille *tsié-koangs*, « j'emprunte votre lumière », et sans dix mille sourires que je pus gagner le salon où j'étais attendu.

Sur le seuil où il m'accueillit, Bijou-de-ceinture me parut mûri, un homme maintenant, mais toujours gracile, ondoyant, et par moment, étrangement asexué. Il me tendit la main, à l'européenne, évitant ainsi la prosternation, le *kro-treou* qui n'était plus de sa dignité, et la révérence, un genou touchant terre, qui s'échange entre égaux.

Il m'entraîna aussitôt sur le *krang* et me questionna longuement sur moi-même, et sur Changhaï ensuite, ravi d'apprendre que j'étais le magistrat devant lequel seraient jugées toutes les poursuites judiciaires dont il pouvait être l'objet pendant son séjour.

Puis, il appuya longuement ses questions sur les préparations militaires des Occidentaux, sur leurs possibilités d'envoyer sans retard des troupes dans le Nord. Si bien que je m'écriai :

— Le Trône n'a donc pas les moyens de réprimer la folie des « Poings de Justice et d'Harmonie » ? Les laissera-t-il donc attaquer les résidences étrangères ?

Il baissa la voix :

— Le Trône tout entier oscille et frissonne. Le prince Toann a fait proclamer son fils comme Héritier du Trône. Il a promis le poste et le titre de Protecteur de la Dynastie au général Tong Fou-siang venu par marches forcées du Turkestan avec sa brave armée musulmane, à laquelle on a laissé entendre que la Chine entière reconnaîtra la religion de Mahomet si les étrangers sont chassés de l'Extrême-Orient. Toann attend d'avoir obtenu ou l'aide ou la neutralité des troupes armées à l'européenne par Yuann Che-Kraé. Alors il fera tuer l'Impératrice douairière et l'Empereur pour introniser son fils.

— Les provinces du sud accepteront-elles ce changement ? Dans la vice-royauté de Rann-kreou...

— La Chine entière attend de savoir qui sera son maître. Elle souhaite seulement que la lutte entre l'ancien pouvoir et le nouveau lui coûte le moins possible de pillages, de meurtres, d'incendies et de famine... Je me rappelle maintenant ce que disaient les anciens de notre village. Ah ! Comme le peuple stupide serait heureux et riche s'il savait s'armer et tuer impitoyablement tous ceux qui lui réclament des impôts, ou qui veulent troubler, même par une parole, la paix profonde de ses labeurs !

— Il est certain que si tout opprimé avait le courage de massacrer un oppresseur, l'oppression disparaîtrait vite de la Terre. Mais le peuple moutonnier se laissera toujours prendre aux mensonges de ceux qui veulent sa laine et son sang.

## XXV

Après un silence, je questionnai enfin mon ami sur des sujets plus intimes :

— Parlez-moi un peu de vous maintenant. Et dites-moi comment les Chars de Lumière ont pu se décider à vous laisser quitter le Palais. Narrez-moi tout cela, en me donant aussi des nouvelles de votre ami Etoile-de-sagesse.

A ce nom, ses yeux profonds s'assombrirent de mélancolie. Sans me répondre, il déploya et me tendit un éventail qu'il tenait à la main. Sur le fond blanc, un peintre habile avait jeté une branche de pêcher aux fleurs de carmin, aux petites feuilles vert-pâle à peine déroulées. Il dit enfin comme à regret :

— Le rose de ces fleurs est fait des gouttes de son sang.

Je sursautai :

— Mort ? m'écriai-je. Assassiné ?

— Non, non, protesta-t-il. Il vit toujours, puisque lui-même a délicatement ajouté aux touches roses le dessin de fleurs de pêcher, symbole de passion.

Je contemplai, rêveur, cet objet chargé d'un mysticisme tragique. Il poursuivit :

— Avant votre départ de Péking, vous aviez su, sans doute, que la puissance absolue de l'Impératrice Douairière commençait de pâlir devant l'énergie sauvage du prince Toann. Quelques mois se passèrent. Puis la Souveraine me retira peu à peu sa faveur exceptionnelle, qui était mon armure. Je songeai alors avec appréhension à la fin de ses amours précédentes, et à la mort mystérieuse de la plupart de ses favoris.

— Pourquoi ne pas vous laisser partir... comme vous l'avez fait d'ailleurs ?

— Les favoris connaissent bien des secrets. Il est sage de s'assurer de leur discrétion, n'est-il pas vrai ?

— Votre ami Etoile-de-sagesse était-il prévenu de votre danger ? Son angoisse devait être affreuse.

— Il savait tout, car je le voyais quelquefois, avec la connivence des eunuques. Il jouait le rôle de mon musicien, et pouvait ainsi pénétrer au Palais sous prétexte de m'apporter des mélodies nouvelles et de me les faire répéter. A ce moment, il me pressait de solliciter l'autorisation de retourner au théâtre. Moi, j'hésitais, craignant de donner ainsi le signal de ma mise à mort.

— Ne pouviez-vous fuir, vous échapper ?

— Vous oubliez que dans la Cité de Pourpre, où la munificence Impériale m'avait assigné un pavillon dans les jardins, trois mille eunuques veillent sur le Corps Sacré. Nul ne peut faire un pas sans être aperçu et sans devoir justifier, par un ordre écrit, sa présence et son moindre mouvement.

— Que faire en pareil cas ?

— Rien. Attendre la mort. Un soir, mon ami et moi, seuls, enfermés dans ma chambre, nous discutions ainsi, inquiets et troublés. Soudain, la porte fut poussée brutalement, et le prince Li, la Bête, entra. Il ne connaissait pas Etoile-de-Sagesse, et me parla sans s'occuper de sa présence. Il me dit que le prince Toann, en ce moment, faisait signer à l'Empereur un acte d'abdication. L'Impératrice renonçait au pouvoir et se préparait à se retirer dans un monastère des montagnes. D'ailleurs elle était lassée de moi et parlait de me faire empoisonner. Là-dessus, Li me dit que j'avais un seul moyen de me sauver ; le suivre docilement et me donner à lui. Ayant, par son rang et sa situation, le droit de circuler librement dans la Ville Interdite, il me couvrirait de sa tablette d'or et m'emmènerait sans encombre... Vous savez que les Souverains donnent une tablette spéciale aux soutiens de la dynastie, afin qu'ils puissent à toute heure contrôler les gardes et que nul, sous peine de mort, n'ose entraver leur action.

— Que pouviez-vous répondre ? Accepter, lutter de ruse ?

— Dans mon étonnement, je n'eus même pas cette pensée. Je demeurai interdit, sans un mot. Il sortit alors de sa robe un poignard et me dit brutalement de choisir entre lui ou la mort immédiate... Il ne vit pas Etoile-de-sagesse qui s'était glissé derrière lui et qui, d'un mouvement, lui saisit les bras, tentant de le désarmer et de le renverser. Le prince était plus fort que mon pauvre ami. Bien que surpris, il se dégagea d'un geste. Se retournant, il se jeta sauvagement sur son agresseur, le poignard levé, pour l'égorger. Affolé, je me rappelai ce qu'il avait fait un soir où je lui avais échappé de bien peu : je saisis un bronze antique, et par derrière, je tentai de lui asséner un coup violent sur le crâne. Il m'entendit, se tourna et pencha la tête pour éviter le choc. Ce geste même le perdit. Un angle aigu du pesant objet l'atteignit à la tempe. Il s'écroula sur le sol.

— Mort ?

— Nous l'avons cru. Etoile-de-sagesse, pâle, haletant, alla prendre sur la table une écharpe de soie pour panser son poignet que la lame avait ouvert. Des gouttes de son sang tombèrent, pressées, sur la soie blanche de cet éventail où, un instant avant, il voulait écrire un poème. Il fallait fuir maintenant à tout prix... Pendant qu'il prenait l'arme et la tablette d'or de notre victime, je ne songeai qu'à emporter l'éventail teint du sang aimé...

Il garda un moment le silence, revivant sans doute ces minutes violentes. Je demandai enfin :

— Personne ne vous inquiéta pour sortir de la Cité de Pourpre ?

— La tablette du prince nous ouvrit toutes les portes. Nous allâmes aussitôt chez mon ancien maître, Tchang, car nous n'avions aucun endroit où nous réfugier, étant sans vêtements et sans argent. Tchang, craignant d'être compromis et ruiné par ma fuite, s'activa si bien que,

deux heures à peine plus tard, nous quittions la capitale avec tous nos bagages. A quelques kilomètres des murailles, le « char-de-feu » nous prit dans ses palais retentissants et, roulant sur ses deux ornières de métal, nous emporta, le temps d'un cri, jusqu'à Tiènn-tsin. Nous étions sauvés.

J'exprimai alors le plaisir que j'aurais à saluer Etoile-de-sagesse. La figure de Bijou-de-ceinture s'assombrit de nouveau :

— Je n'avais pas tout dit. A Tiènn-tsinn, dans l'hôtel où nous étions cachés en attendant notre départ, des voyageurs, arrivés de Péking après nous, racontèrent que, sur les ordres du prince Li, l'on examinait un à un tous ceux qui voulaient franchir les portes. Une proclamation avait été affichée sur les murs, promettant mille onces d'or à celui qui me conduirait au prince « que j'avais tenté d'assassiner, osant verser le sang dans l'enceinte sacrée de la Cité de Pourpre... ». Etoile-de-sagesse, en apprenant ainsi que Li vivait encore, me quitta malgré toutes mes supplications. Il a juré de nous venger. Je l'aurais accompagné si ma figure trop connue n'avait été une telle certitude d'insuccès pour cette entreprise... Et depuis lors, je n'ai reçu aucune nouvelle de lui.

## XXVI

La Folie, véritable maîtresse de l'humanité, triomphait une fois encore. Le monde, sans nouvelles des Légations, crut un moment que tous ses représentants à Péking avaient été massacrés. Le blocus et le siège du quartier diplomatique étaient commencés. Tous les étrangers et tous les Chinois convertis, dans les provinces du Nord, étaient arrêtés, torturés et mis à mort. Les Puissances s'unirent pour châtier l'outrage commun... surtout pour s'empêcher l'une l'autre d'annexer une trop grande part de la Chine.

A Changhaï, déjà, tandis que les jeunes gens de la ville paradaient, organisés en milices volontaires, l'on préparait en hâte des baraquements pour les régiments de toutes races qui débarquaient, venant des Indes, de Hongkong, de l'Indo-Chine, des Philippines, d'Amérique, du Japon, de Sibérie. Toutes les langues retentissaient sur le Bund, parmi les pelouses où, le soir tombé, les habitants ont coutume, l'été, de venir goûter la fraîcheur relative passant sur les eaux jaunes du Roang-pou, et d'écouter l'orchestre municipal qu'accompagne l'incessant cri-cri des cigales dans les arbres.

Déjà, la rivière était encombrée de navires chargés de réfugiés : larges et plates jonques du fleuve, venant du Grand Canal et de Nanking ; hautes et moyenâgeuses nefs de haute mer, avec leurs immenses yeux à l'avant, et leurs châteaux-d'arrière pareils à des citadelles ; longs-courriers d'Europe ; ou voiliers immenses d'Amérique.

Tous les vieux vapeurs relégués au fond du port étaient hâtivement remis en service, transportant des approvisionnements pour les flottes de guerre concentrées dans le golfe du Pe-tchi-li ; ou ramenant vers le Sud les habitants apeurés du Nord.

La population, ainsi, s'accroissait chaque jour. Et les maisons bâties sans arrêt pour les nouveaux arrivants, formaient des quartiers neufs plus grands que l'ancienne ville. Toute la région s'enrichissait à ravitailler ces bouches innombrables.

Malgré, ou peut-être à cause de l'incertitude de l'avenir, cette fièvre d'activité, de mouvement et de travail, était aussi une fièvre de plaisir. Les restaurants se multipliaient. Les magasins s'agrandissaient. Les maisons de jeu ne désemplissaient pas.

Le gros *che-fou* Tchang n'avait pas manqué une telle occasion d'accroître sa fortune. Il avait fait bâtir en deux mois un théâtre plus grand et plus beau que tous ceux de la ville, l'appelant *Sinn Wou-traé*, « La nouvelle terrasse

de danses ». Il faisait payer les places quatre ou cinq fois plus cher qu'ailleurs, et cependant la salle était toujours pleine. Tchang, en effet, très habilement, s'était assuré toutes les représentations de Bijou-de-ceinture, dont l'immense renommée attirait des foules toujours renouvelées de spectateurs.

Tchang, il faut le dire, payait à son ancien esclave des allocations mensuelles supérieures à tout ce que les vice-rois les plus rapaces arrivaient à tirer de leurs administrés. Et pour ses représentations libres, pour les fêtes théâtrales que les puissants négociants donnaient dans leurs « maisons de réunion », leurs *Roé-koann* que les Changhaïens zézayant prononcent *Vi-koé*, Bijou-de-ceinture recevait jusqu'à mille onces d'argent avant d'accorder la faveur de sa présence.

Et pendant que Changhaï s'étourdissait de plaisirs, de richesses et de liberté, les ruines se multipliaient dans le Nord ; les villages se dépeuplaient ; les campagnes ne recevaient pas les ensemencements de l'automne.

Les Alliés bombardèrent enfin et prirent les forts de Takou, occupant la côte et débarquant leurs troupes. La marche vers l'intérieur s'organisa. Tiènn-tsinn, bombardé par les armées chinoises, devint le point de rassemblement des forces. Une colonne d'un millier d'hommes tenta enfin d'atteindre Péking : elle dut se replier devant les troupes innombrables qui tenaient la campagne. Les Poings de Justice et d'Harmonie se crurent victorieux de l'Univers.

## XXVII

Un jour, Bijou-de-ceinture me fit prier de venir le voir dans la maison qu'il avait louée, sur un îlot du large canal passant près de la ville, dans la campagne engourdie de chaleur humide.

Je le trouvai dans une salle fraîche ouvrant sur les

massifs de fleurs d'un jardin borné par une large étendue d'eaux tranquilles étoilées de roses nélumbos. Il avait près de lui un homme au visage creusé, pâle, aux yeux ardents et comme apeurés. Je le reconnus tout à coup : c'était Etoile-de-sagesse. Dès qu'il me vit, il se jeta à genoux et frappa de son front les tapis épais. Surpris, je le relevai aussitôt avec les paroles rituelles. Puis, voyant que son émoi ne se calmait pas, j'ajoutai :

— Dix mille félicités, ô Né-avant-moi ! Daignez m'instruire de ce que je puis faire pour vous, je vous en prie...

A demi défaillant, il demeurait agenouillé, sans prononcer une parole. Bijou-de-ceinture, avec mon aide, le fit asseoir, et me dit :

— Il implore votre protection... Nous en avons tous deux grand besoin.

Il fallut, comme de coutume, bien des patients détours pour obtenir un récit détaillé des faits.

Etoile-de-sagesse, après avoir quitté son ami au moment où celui-ci, de Tièn-Tsinn, s'embarquait pour Changhaï, avait voulu retourner à Péking. Il chercha un voiturier : aucun ne consentit à l'y mener. Tous les bateliers refusaient de remonter la rivière. Personne ne voulait risquer sa vie et ses biens en se dirigeant vers la capitale ravagée. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi en vaines démarches.

Découragé, il partit seul, à pied. Il se cachait pendant le jour parmi les roseaux, sur les bords du Peï ro. Au crépuscule, il s'approchait silencieusement des villages désertés, fouillant les maisons afin de découvrir quelques provisions, que les troupes et les pillards auraient pu laisser.

Les Alliés, alors, n'avaient pas encore débarqué sur la côte, dont les forts de protection étaient considérés comme imprenables. Les mouvements de troupes contre l'ennemi commençaient à peine. Le voyageur put donc

accomplir la plus grande partie du chemin sans être inquiété.

Près de la ville de Tchrong-tcheou, il quitta le Peï ro et longea le Canal de Jade. Là, pas de roseaux où se cacher. Pas de buissons, dans cette campagne de cultures maraîchères. Les villages, plus nombreux, étaient encore habités en partie. Il dut se dissimuler dans les granges et les étables.

Non loin de la capitale, en pénétrant dans une maison vide où il espérait trouver un peu de nourriture, il vit, étendu à terre, égorgé, un officier de l'armée de Yuann Che-Kraé. Tout en fouillant pièce par pièce, la réflexion vint au jeune homme que, en temps de troubles, un uniforme d'officier met en fuite tout le monde : les pillards, militaires ou non, qui craignent d'être obligés de partager leur butin ; et les pillés, qui redoutent de l'être davantage. C'est un passeport grâce auquel nul n'ose questionner rudement, par crainte de représailles immédiates.

Il dépouilla donc le cadavre et revêtit ses effets. Dans les poches, il trouva des ordres et des papiers au nom d'un certain Wé, chef de bataillon : son identité même était assurée. Il s'avança dès lors ouvertement. Au premier charretier qu'il croisa, chargé de bagages, il saisit la bride du cheval, et, sous menace de fusillade, se fit conduire jusqu'en vue des sombres murailles crénelées de Péking.

Assis sur le bord d'un fossé, il regarda de loin la voûte profonde de la porte. Comment la franchir ? L'entreprise était irréalisable. Des gardes de Boxeurs et de mahométans enturbannés encombraient l'embrasure et fouillaient brutalement tous les voyageurs.

Un groupe de soldats passa enfin, se dirigeant vers la ville. Le faux officier se risqua et les suivit, se glissant parmi eux dans l'ombre de la voûte. Personne ne l'interrogea : il pénétra hardiment dans l'enceinte.

A l'intérieur des hautes murailles, les incendies fumaient de tous côtés. La canonnade et la fusillade retentissaient sans interruption dans la direction des légations. Mais l'on entendait aussi des coups de feu dans toute la ville. Des soldats, partout, pillaient les maisons ; et de partout s'élevaient des plaintes aiguës de femmes ou de fillettes, ou des hurlements d'hommes torturés pour les obliger à livrer leurs trésors cachés.

Etoile-de-sagesse craignait à tout instant d'être arrêté. Il fut ravi de voir que chacun, au contraire, s'écartait de lui. N'était-il pas, étant officier, un chef de pillards meurtriers ? Il résolut de se renseigner sans retard sur celui qu'il cherchait et se rendit directement jusqu'au palais du prince Li.

La porte était close. Le silence régnait à l'intérieur. Aucune garde ne stationnait devant le portique. Il voulut questionner des voisins et frappa au premier vantail qu'il trouva. N'obtenant pas de réponse, il frappa plus rudement. De l'intérieur, sans ouvrir, on lui demanda ce qu'il voulait. Il apprit que le prince avait envoyé déjà sa famille et ses trésors sous bonne escorte loin de la ville. Lui-même, avec son fils aîné, demeuraient encore en ville, obligés qu'ils étaient de se montrer chaque jour au Palais. Et comme le faux officier s'étonnait de l'absence des gardes, les voisins rirent : quel besoin de protection avait l'un des principaux chefs des Boxeurs ? N'avait-il pas l'insigne sacré cloué sur sa porte ?

Une idée germa aussitôt dans le cerveau d'Etoile-de-sagesse. Il arracha l'insigne des Boxeurs sur le portique. Puis il courut vers le centre de la ville et harangua la première bande de pillards qu'il rencontra, les raillant de s'attarder à de pauvres maisons quand le palais et les trésors d'un prince chrétien s'offraient à eux.

Les pillards, respectueux de son grade, le crurent sans discussion. Ils forcèrent d'un coup un panneau de la

porte, et envahirent les cours successives. Un serviteur voulut résister : il tomba, le crâne ouvert. D'autres, surpris, laissèrent passer la troupe des agresseurs, qui atteignit en un instant la Cour de Cinabre. Là, sur les degrés de marbre montant à la Salle d'Honneur, se tenaient le prince et son fils, entourés de quelques hommes déterminés. Avertis, ils avaient eu le temps de saisir des sabres et semblaient décidés à résister en désespérés.

Il y eut un moment d'hésitation dans l'attaque. Criant et vociférant, les soldats brandissaient leurs armes, mais n'osaient avancer. Deux d'entre eux, qui avaient des fusils chargés, épaulèrent maladroitement, tirèrent, mais ne blessèrent personne. La menace avait cependant fait reculer un peu les défenseurs, laissant, en avant, le prince et son fils qui n'avaient pas bougé.

Un pillard, alors, se dégagea de ses compagnons, lançant un large filet sur les deux Mandchous et les jetant à terre, réduits à l'impuissance, malgré leur lutte et leurs rugissements de fureur. Une charge énergique des agresseurs épouvanta les serviteurs déjà découragés en voyant leur chef abattu ; ils se dispersèrent.

Sans tarder, les pillards, craignant l'arrivée de renforts, lièrent les bras et les jambes de leurs captifs, leur arrachèrent leurs vêtements, et les attachèrent en face l'un de l'autre, nus, aux colonnes de la véranda.

Puis un soldat, armé d'un mauvais couteau, saisit le bras blanc de l'enfant, pinça un morceau de chair et, prêt à taillader, tourna la tête vers le père, lançant férocement :

— Où sont tes trésors ?

— Partis, répondit brièvement le Mandchou.

— Tu mens, cria l'autre.

Et un morceau de chair tomba. Un chien, venu on ne sait d'où, se jeta sur le lambeau sanglant et l'emporta. Le père eut un mouvement qui ébranla la colonne : ses liens se tendirent, entrant dans ses chairs. Il rugit des

insultes. Mais, que faire ? Ses trésors étaient réellement partis.

Déchiré morceau par morceau, râlant, l'enfant ne fut bientôt plus qu'une masse sanglante. Sa tête enfin s'inclina sur sa poitrine. Il eut un dernier soupir.

La face du père, convulsée de haine, avait une expression si terrible que les soldats, glacés, hésitèrent à le toucher. Etoile-de-sagesse, alors, ramassant un éclat de bois, en creva les yeux du supplicié.

Les pillards, rassurés, reprirent leur interrogatoire, ponctuant chaque question d'une torture nouvelle, dont l'atrocité leur arrachait parfois un rire nerveux. Mais l'autre ne répondait même plus.

Alors le faux officier lui cria dans l'oreille :

— Te rappelles-tu tous ceux que tu as outragés et maltraités pendant ta vie trop longue ?... Te souviens-tu de Bijou-de-ceinture ?... Tes crimes ont ému les puissances mystérieuses. Tu meurs enfin, et tes tortures présentes sont des caresses voluptueuses auprès des supplices sans fin que tu vas subir dans la Région des Ombres !

(*A suivre.*)

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

*Correspondance générale de J.-J. Rousseau, collationnée sur les originaux*, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome II, Colin. — *Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même*, édition nouvelle d'après le texte de l'édition princeps, Leipzig-Bruxelles-Paris (1826-1838). Variantes des éditions Wilhelm von Schütz et Paulin-Rosez. Commentaires historiques et critiques. Introduction d'Aldo Rava, Tome II, Editions de La Sirène. — Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis*, Payot.

Examinant, dans un précédent article, le tome premier de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau**, nous avons signalé l'intérêt et l'importance de cette œuvre que Théophile Dufour, ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque publique de Genève, construisit au cours de soixante années de recherches, laissant à d'autres, en disparaissant de ce monde, le soin de la publier. Nous avons ajouté que M. Pierre-Paul Plan, érudit de qualité éminente, s'était chargé, avec un zèle louable, de cette publication et qu'il y ajoutait maints inédits, échappés à l'enquête pourtant minutieuse du premier collecteur, maints matériaux dont les notes, rédigées avec intelligence, se trouvaient enrichies.

Le tome deuxième de cette *Correspondance* vient de paraître. Il ne le cède en rien au précédent comme agrément de lecture et par la multiplicité des faits de tous ordres qu'il nous apporte. Il englobe cinq années (1751-1756) de l'existence de l'épistolier. Sur les 202 lettres qu'il contient, 40 sont inédites. Un grand nombre d'autres missives, adressées à des amis genevois, qui n'avaient point été encore jointes aux éditions précédentes de la *Correspondance générale* y figurent désormais, empruntées à des publications partielles. Selon la méthode adoptée dans le tome premier, chaque texte, lorsque les circonstances l'ont permis, a été établi d'après l'original autographe.

M. Pierre-Paul Plan nous prévient, dans son *Avertissement*,

que s'il a suivi, dans le classement des lettres, l'ordre chronologique, il a cru devoir cependant interrompre, quitte à le reprendre ensuite, cet ordre chronologique, pour intercaler de-ci, de-là, des groupes de pièces concernant le même fait. Ainsi, dit il, « l'affaire de la Bible de Sixte-Quint fournit comme un petit chapitre de neuf lettres écrites entre le 26 novembre 1754 et le 10 août 1755 ; après quoi le lecteur est invité à remonter plus haut, au 28 novembre 1754. » Nul ne songera à critiquer cette méthode qui concentre, au lieu de le disperser, l'intérêt sur une question et double le plaisir de la lecture.

La *Correspondance générale* suit à peu près étroitement, dans ce tome comme dans le premier, l'auto-biographie des *Confessions* (fin du livre VII et majeure partie du livre VIII). Elle en constitue une sorte de commentaire net, précis, vivant. Elle en démontre la remarquable sincérité. Elle la complète de nombreux détails qui parurent sans doute superflus au narrateur, plus soucieux de traduire ses états d'âme que de conter les mille gestes de sa vie.

Rousseau, au moment où débute le tome II de la *Correspondance*, a consommé ses premières amours avec Thérèse Le Vasseur. Il jouit de l'amitié de Diderot et commence avec Grimm un commerce délicieux qui aura des suites fort amères. Il subit, comme précédemment, d'étranges fluctuations de fortune. « Pour vivre, écrit-il, il faut que je gagne 40 sols par jour. » Il les gagne péniblement à copier de la musique. La musique continue à le passionner. Une lettre à son ami l'abbé Raynal montre qu'il est, dans ce domaine, un technicien fort assuré de sa science.

Il ne néglige pourtant pas les belles-lettres. Son *Discours*, couronné par l'Académie de Dijon, lui a valu la célébrité et aussi quelques contradicteurs. Le *Devin de village*, joué à la cour avec grand succès, lui procurerait une pension et des faveurs s'il consentait à courber l'échine devant le roi. Une de ses lettres nous indique que Mme de Pompadeur n'est pas restée indifférente au talent du musicien.

Vers ce temps aussi, Jean-Jacques, déjà interprété à l'Opéra, pénètre à la Comédie-Française. Il entretient d'aimables relations avec l'acteur J.-B. Sauvé, dit La Noue, premier rôle de *Narcisse*, à qui il adresse de charmantes épistoles, jusqu'à l'heure restées inédites. Les salons le recherchent. Mme d'Epinay lui

voue une vénération un peu accablante. Nous le voyons préluder, avec Mme de Créqui, dame habile « à apprivoiser les monstres », à une sympathie mesurée. Tous deux s'émerveillent à lire la *Cassandre* de La Calprenède et l'écrivain, pour plaire à sa protectrice, s'époumonne à traduire Horace.

Entre temps Rousseau stimule, par des lettres nombreuses qui nous sont offertes pour la première fois, l'amitié du banquier Lenieps et celle du joaillier Mussard, devenu, sur ses vieux jours, un maniaque de la conchyliologie. On trouvera aussi, dans la *Correspondance*, la vibrante réponse du Genevois aux satires du furieux Fréron, ce folliculaire rétrograde que les historiens d'aujourd'hui s'efforcent bien vainement de réhabiliter. Le *Discours sur l'Inégalité*, dont la dédicace à la République de Genève est reproduite à sa date en fac-similé et dans son texte intégral, fournit au volume de nombreuses pages, les lettres tout d'abord au libraire Rey d'Amsterdam, puis les critiques voilées de Voltaire et la défense de Rousseau. On sent déjà, dans ces pages, que les deux écrivains s'efforcent de rester sur un terrain de concorde, mais n'y parviennent point. Les textes de Rousseau relatifs aux poèmes de Voltaire sur la Loi naturelle et sur le Désastre de Lisbonne indiquent que la mésentente grandit et qu'elle doit aboutir à l'animosité furieuse qui éclatera plus tard.

La *Correspondance* s'achève par un très actif échange d'amabilités entre Rousseau et Mme d'Epinay. Le philosophe malade, installé à l'Ermitage, se détache pourtant peu à peu de la dame. M. Pierre-Paul Plan a illustré son ouvrage de belles planches représentant Rousseau par Gardelle, Sauvé de la Noue, Jacob Vernes, Jacob Vernet, Mme d'Epinay. Un appendice contient, entre autres pièces curieuses, le traité signé entre l'écrivain et l'éditeur Pissot pour la publication du *Devin de village*.

Tandis que la librairie Colin élève à la gloire de Jean-Jacques un monument d'érudition, la librairie de la Sirène s'efforce de rendre à Casanova un hommage équivalent par le lancement d'une édition fastueuse de ses **Mémoires**. Les deux hommes méritent-ils une identique admiration ? On en peut douter. Ils ne règnent pas à la même hauteur dans le domaine moral. Casanova pourtant possède, à cette heure, d'innombrables dévots.

Il est regrettable peut-être que le texte de ses *Mémoires*, si pur soit-il, si orné soit-il de variantes, ne nous apporte encore, en

réalité, qu'une leçon approximative du vrai texte, détenu par Brockhaus. Contentons-nous de ce que l'on peut, à l'heure actuelle, nous offrir. Dans ce tome II de l'ouvrage qui vient de paraître, Casanova conte avec sa gaieté et son cynisme habituels, son charme aussi et son pittoresque, ses amours avec Thérèse Landi, déguisée en « castrat » Bellino, comment il échangea l'habit ecclésiastique pour la casaque militaire, son curieux séjour à Constantinople, sa lente et délicieuse conquête, à Corfou, de la dame Foscarini, conquête terminée de façon si lamentable, ses aventures à Venise embellies par la tendresse de la juvénile Christine et ses pratiques de magie, entremêlées de douces satisfactions des sens, à Césène, pendant la recherche du trésor.

Nous ne dirons rien de cette œuvre sur laquelle tant de commentaires existent. Il nous paraît cependant utile de préciser que les éditeurs en ont entouré la publication d'une sollicitude spéciale. Aldo Rava, qui vient de mourir au grand regret des casanovistes dont il était l'un des plus éminents, en avait, avant sa disparition, écrit l'introduction qui nous évoque, avec beaucoup de talent, la Venise du XVIII^e siècle. L'annotation, extrêmement riche et variée, est due à la plume de M. Gustav Gugitz, avec la collaboration de MM. Edouard Maynial, Charles Samaran et Tage Bull, autres casanovistes de qualité comme lui. Cette docte annotation rectifie souvent les défauts de mémoire, volontaires ou involontaires, du narrateur. Elle complète et éclaire son texte et fournit sur les faits et événements toutes les certitudes de l'histoire. Le volume est, en outre, illustré de très curieuses planches documentaires, d'un beau portrait entres autres du comte de Bonneval, et d'une foule de clichés insérés dans le texte, l'accompagnant, si l'on peut dire, d'une glose iconographique.

Le subtil aventurier, le féroce cajoleur de femmes peut se réjouir en enfer, où il n'a pas manqué d'aller, à moins qu'il n'ait réussi à séduire Pluton. Son œuvre est assurée de durer par les soins des historiens dont elle alimente la passion de recherches et d'exégèse. Pourtant les historiens ne s'intéressent pas uniquement aux amoraux et aux impertinents de ce monde. M. Edouard Herriot le prouva autrefois en consacrant sa thèse de doctorat ès-lettres à **Madame Récamier et ses amis**, et nous le prouve derechef en publiant une nouvelle édition de ce bel ouvrage depuis longtemps épuisé.

On peut ne pas goûter, en M. Edouard Herriot, l'homme politique pourtant fort actif, fort droit et fort généreux. Nul ne songera à contester ses mérites d'écrivain et la valeur de son érudition. Son livre est ordonné de manière excellente, documenté avec un soin minutieux à des sources le plus souvent inédites. Il contient, en même temps qu'une biographie substantielle de la divine Juliette, les annales vivantes d'un milieu très important, de curieuses évocations des décors où s'agitèrent tant de physionomies caractéristiques et de clairs résumés des idées qui dirigèrent les esprits au temps du Directoire, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration.

Juliette Récamier mérite-t-elle la renommée que l'histoire lui a donnée ? On n'ose l'affirmer et M. Edouard Herriot expose lui-même des faits sans conclure. Il semble bien que cette délicieuse femme, qui ne fut ni épouse, ni amante, ni, dit-on, femme véritable, fut constamment dominée. Mme de Staël la tint pendant fort longtemps sous son influence et ne la craignit que dans le domaine du charme où vraiment, avec de fines nuances, de la simplicité, de la modestie, une âme faite pour entendre des confidences, pour consoler et pour souffrir plutôt que pour aimer, Mme Récamier régnait. Mme Récamier adopta les idées des autres, mais, les ayant adoptées, elle les soutint fermement, jusqu'au sacrifice de son bonheur. Elle fut, grâce à sa séduction, lien d'attraction très fort entre des êtres disparates. Son salon, où elle assemblait des galants transis, put indisposer Bonaparte au point de lui faire dire « qu'il regarderait comme son ennemi personnel » tout homme qui le fréquenterait. Une politique hostile à « l'usurpateur » y florit, politique dont la jeune femme endura les conséquences extrêmes. Elle paraît l'avoir plutôt encouragée que dirigée.

Ses « amants » illustres, le prince Auguste de Prusse, les Montmorency, Benjamin Constant, Ballanche, Ampère, Chateaubriand surtout qui remua son cœur peu enclin à la passion, ont contribué à la déifier. Nul n'a pu établir s'ils eurent d'elle autre satisfaction que des douceurs de verbe. Mme Récamier manifestait, sur le chapitre sentimental, une « coquetterie qui allait au delà de l'amitié sans arriver jusqu'à l'amour ». Sa fin, à l'Abbaye-au-Bois, fut, comme toute sa vie d'ailleurs — et même au milieu des orages de l'infortune et de l'exil — d'une suavité angélique.

Retenons de Mme Récamier la merveilleuse finesse de sa nature, ses dons ineffables de dévouement et d'amitié, le parfait équilibre de son esprit mesuré en toutes choses, ses scrupules, sa générosité. Mais comme elle est éloignée de Mme de Staël, agissante, fulgurante, dominatrice, animée par le génie ! Celle-ci a laissé la trace profonde de sa pensée. L'autre apparaît comme l'une de ces vierges candides et pacifiantes qui sortaient lumineuses de pureté du pinceau de Raphaël.

ÉMILE MAGNE.

## *LES POÈMES*

Charles Perrot : *Les Efforts et le Destin*, « la Renaissance du Livre ». — Albert Erlande : *Festival*, bois gravés par André Favory, « Librairie de France ». — Léon Vérane : *Le Promenoir des Amis*, Garnier. — Cora Laparcerie : *J'aime*, Fasquelle. — Eugène Hollande : *Un Rêveur*, Perrin. — Ernest Jaubert : *Roses d'Automne*, Lemerre. — Paul Gilson : *L'Aube Inquiète*, « Edition du Chevalier ». — Alphonse Métérié : *Odelette à la Vaine Louange d'Aix-en-Provence ou le Poison de la Littérature*, « les Cahiers d'Aix-en-Provence »

Celui ci encore. Son premier livre, composé, prêt à paraître, voici plus de dix ans. La Guerre. L'impitoyable l'abattit dans les premiers mois de la tourmente. Et des amis, un ami, M. Alexandre Arnoux, pieusement éditent, recommandent ce recueil qui demeurera l'unique témoignage qu'un poète eût pu grandir, qu'un poète était déjà, dont la voix, encore puérile, a été brisée par le sort, Charles Perrot, **les Efforts et le Destin**. Le grand rêve oriental le hantait, il a vécu en Algérie, possédait, écrit son préfacier, « une intelligence et une sensibilité très pures, méditatives et voilées, où tout retentissait en profondeur. Il comprenait, ne s'étonnait guère et se livrait aux idées avec une sorte d'ivresse prudente ». Cette prudence pudique, partout apparente dans les poèmes qu'il nous laisse, n'empêche nullement qu'on devine sous le voile où il s'enveloppe l'élan chaleureux d'une âme délicate, même fébrile, mais qu'un souci de dignité et de réserve sans hauteur entravait et étreignait par le doute. Quel poète eût-il été s'il avait vécu ? Eût-il été un poète ? Nous n'assistons, en vue de ce livre posthume, qu'à un de ces départs, comme dit M. Alexandre Arnoux, « magnifiques et mystérieux, dont la courbe s'élève en dehors de notre portée ».

« A la mémoire d'un maître, Maurice Barrès, et de mes amis

Joachim Gasquet et Emile Sicard », telle la dédicace par M. Albert Erlande de ce **Festival** qui s'éploie en nobles chants, succession d'odes héroïques, triomphales, sonores et diversement pathétiques, à la louange du verbe, de la terre et du feu. Qu'on verrait cette ode aux voix multiples se détachant du fond choral, soutenue par la sourdine harmonieuse d'un orchestre enthousiaste et savant, émerveiller de chants et de grandeurs, le silence d'un amphithéâtre, en plein air, sous les rochers et les arbres, au bord de la Méditerranée! C'est ainsi, j'imagine, que le beau poète ardent, auquel n'est étranger aucun rythme d'ampleur traditionnelle, aura conçu son œuvre; verrons-nous un jour son rêve réalisé ?

**Le Promenoir des Amis**, même ce titre aimable, M. Léon Vérane n'a-t-il pas recueilli l'exemple d'un ancien pour en être inspiré? Certes, nul plus que moi n'est ému de cette tendre piété qui non seulement l'incite à dédier nommément dans son vers à plusieurs des poètes de son âge les inspirations de sa verve lyrique, mais aussi à certains de ses aînés, M. Albert Saint-Paul, M. Henri de Régnier, à d'autres qui ont disparu, comme Emile Despax, Maurice du Plessys, Stuart Merrill. Ce que je regrette pourtant, c'est qu'à chaque fois quelque chose, dans le rythme, le choix, l'agencement des images, dans le ton, du poète auquel il pense passe dans sa voix. Il semble que M. Vérane ne puisse célébrer l'art de M. Tristan Klingsor, de M. Vincent Muselli ou de M. Henry Charpentier qu'en s'évertuant de refléter dans ses poèmes adroits, subtils et souvent solidement établis, un peu de leur personnalité. Ce ne serait qu'une tare légère si précisément, en enchâssant aux siennes les manières d'autrui, M. Vérane ne faisait, en même temps, montre d'une spontanéité, d'une originalité contenues, mais évidentes, qui ne se dérobent sans doute qu'à lui-même. Il serait temps que, sans rien perdre de la fraîcheur juvénile de ses affections ni de l'ardeur de ses justes admirations, il s'arrachât à l'obsession charmée de ses lectures, lorsque c'est pour lui-même qu'il écrit. Nous voudrions voir étinceler, non plus les images d'images reliées par des inventions propres à ce vrai et charmant poète, mais enfin ces inventions purifiées d'influences étrangères, qui d'ailleurs (et c'est ce qui, dans ce cas présent, est le plus étrange), ne se montrent ni subies, ni même acceptées, mais délibérément choisies, plus qu'avouées,

soulignées par la volonté de l'artiste. Il prouve cependant, en même temps, qu'il possède un art qui ne tient qu'à lui. Puisse-t il se décider à le mettre en œuvre ?

**J'aime**, s'écrie Mme Cora Laparcerie ; étrange livre, mélange étonnant du bon et du pire, de simplicité ardente et sentie, d'attitude comédienne. C'est vrai, on la sent, et avec une sensibilité d'ingénue jalouse, désireuse dans le secret comme velouté de son cœur et dans la ferveur anxieuse et reconnaissante de ses yeux : elle aime. Mais soudain elle se dresse en sa robe qui tout de même est d'apparat ; elle convoque le public ; elle fait un geste, prend une pose, dresse le front, et, d une voix timbrée qui porte et qui prend aux fibres les auditeurs, elle la lance, la suprême et forte déclaration ; elle aime, elle aime ! Que de détours, que de retours, que de conventions et de solennelles paroles des plus consacrées ! Oui, sans doute. Et puis soudain, d'un souffle haletant, le souffle d'une anxiété, d'une crainte, d'une souffrance. Et alors quelque chose, dans le ton, de direct, de spontané, de vrai, à quoi l'on ne saurait se tromper. L'*Attente* est un beau poème, de langueur avide et désolée ; parfois un paysage d'âme ou de nature se concentre en quelques vers ; une impression profonde est condensée en un quatrain, en un distique éloquent et net.

Je ne me rends pas compte sur quel indice, autrefois, au temps où Pierre Louÿs promettait le douzième fascicule de *la Conque*, certains s'imaginaient qu'à part lui, et Paul Valéry, et Camille Mauclair, il se pouvait trouver au nombre des collaborateurs habituels de cette admirable publication d'autres poètes bien nombreux. Si jusqu'à un certain point on se pouvait faire illusion au sujet de M. André Gide, prosateur éminent qui savait faire des vers avec intelligence, au sujet du pauvre Edmond Fazy et de M. Maurice Quillot, de M. Doncieux ou de M. Blum, qui n'était point encore député, ni M. Henri Bérenger sénateur, M. Eugène Hollande peut être était-il déjà tout autant **Un Rêveur**, mais le don du lyrisme et le goût de l'écrivain lui étaient aussi impitoyablement refusés en ce temps-là qu'ils le lui sont aujourd'hui. Peut être les sentiments qu'exprime M. Hollande ne manquent-ils de générosité ni de grandeur, peut être est il un penseur, non moins qu'un rêveur, mais l'expression dont il se sert est souvent plate, et le vers terriblement banal. Pourquoi écrire en vers, quand on n'est pas dévoré d'enthousiasme et éperdu

d'extase ou d'amour? On peut se faire versificateur, et même de talent, on ne s'improvise pas poète.

Avec une préface de M. Alexandre Arnoux, et un portrait de l'auteur par M. Louis Legrand, M. Ernest Jaubert, aussi redoutable au critique probablement que son collaborateur M. Silvain, de la Comédie-Française, réunit, sous le titre **Roses d'Automne**, un grand nombre de poésies très diverses d'inspiration plutôt que de ton. On ne peut admirer que la patiente continuité de cet écrivain, qui applique avec un soin soutenu les règles les plus strictes d'un métier qu'il sait à l'expression recherchée de ses sentiments et de ses pensées.

M. Paul Gilson, qui ne prête pas seulement l'oreille aux doctes subtilités et à l'évidente prudence intellectuelle d'un Charles Maurras, mais accueille les lointains refrains de ballades populaires ou s'émeut d'un vers de Dante, de Shakespeare ou d'Edgar Poe, incline son inspiration, à **l'Aube Inquiète**, à des modulations d'une mélancolie qui, se surveillant sans cesse, ne tombe point dans la langueur, sourit d'un souvenir romantique, se dissipe tour à tour et se reprend. Plus de laisser-aller dans l'inspiration conviendrait mieux sans doute à sa muse, en même temps qu'un souci plus harmonisé dans le choix de l'atmosphère.

D'un ton badin et familier, le bon poète Alphonse Métérié entonne une **Odelette à la vaine Louange d'Aix-en-Provence ou le Poison de la Littérature** (dit-il). Sans affectation et par divertissement, il interrompt ses inspirations plus graves, et, s'étant cependant promis de ne plus chanter Aix, il égrène les noms illustres des poètes nés à Aix et qui l'ont célébrée. L'odelette est d'un joli mouvement dans son élan à la fois amusé, enthousiaste et ironique.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

FANTAISISTES ET ROMANESQUES. — Jean Giraudoux : *Juliette au pays des hommes*, Emile-Paul. — Pierre Girard : *Jane, Philippe et l'Amiral*. Editions du Sagittaire. — Maurice Dekobra : *Mon cœur au ralenti*, librairie Baudinière. — Roger Dévigne : *Ménilmontant*, Ollendorff. — Armand Lunel : *L'imagerie du cordier*, Nouvelle Revue française. — Marcel Rouff : *L'Homme que l'amour empêcha d'aimer*, Editions du Sagittaire. — Henri Hertz : *Vers un monde volage*, F. Rieder et Cie. — Renaud Icard : *Les dix filles à marier*, Albin Michel. — Paul-Louis Aubert : *Le Chérubin dévoyé*, Férenczi et fils.

**Juliette au pays des hommes**, par Jean Giraudoux.

Je trouve M. Giraudoux très amusant, mais sans doute est-il quelqu'un qui s'amuse encore plus que moi quand je lis ses livres, c'est lui quand il les écrit. Une sorte d'ivresse semble l'inspirer, tenir sans cesse son esprit tendu et y susciter, par le pouvoir d'une attraction presque purement mentale ou mécanique, les associations d'idées les plus folles ou les plus subtilement illogiques. Quelle mémoire, riche d'impressions et de lectures, et toujours prête! Quelle agilité ! La raison ne guide pas M. Giraudoux dans sa course de page, érudit et gamin, à travers la forêt enchevêtrée où, on ne sait au centre de quel dédale, s'élève le palais qui verra se consommer les noces de la terre et du ciel. Qu'on veuille bien ne découvrir sous cette suggestion aucune méchanceté : il y a du singe savant, de ces singes à tout faire, peintres, musiciens, astrologues, petits-maîtres libertins, soldats qu'on voit, aux panneaux décoratifs du XVIII^e siècle, se démener et prendre les attitudes les plus extravagantes, dans le personnage que joue M. Giraudoux avec une préciosité souvent spontanée. Quelle action sur la destinée des lettres exercera ce personnage ? Nous le saurons demain. Aujourd'hui, c'est assez pour la gloire de M. Giraudoux que sa fantaisie, son lyrisme et son artifice produisent sur les jeunes écrivains l'effet du miroir sur les alouettes. Je crois qu'il y a dans le subjectivisme de M. Giraudoux, c'est-à-dire dans sa façon d'envisager d'un point de vue plus intérieur et donc plus intimement personnel, selon l'indication de Rimbaud, les spectacles du monde, un élément de renouvellement certain de la matière psychologique.

Mais il faudra — s'il est capable d'un tel effort — qu'il résiste à la séduction du verbalisme pur qui l'arrache à lui-même, et qu'il se détourne du pittoresque pour le pittoresque, afin de se recueillir davantage et de davantage recueillir de sa sensibilité et de son humanité. *Juliette au pays des hommes* n'est pas, vous le pensez bien, un roman, encore que nous y soyons initiés aux expériences d'une jeune personne qui est aimée et qui aime, mais qui se persuade qu'elle ne serait heureuse que si elle connaissait mieux les hommes... Sous prétexte de nous en présenter six, les plus divers de caractère, c'est une suite ininterrompue de métaphores, suscitées par les ressemblances découvertes entre des objets et des sensations très éloignés, que M. Giraudoux fait se succéder sous nos yeux séduits, mais souvent aveuglés. Il atteint,

cependant, à travers le fantastique, à la profondeur de l'observation morale (son saisissant portrait de l'orgueilleux), et c'est à chaque instant qu'il enclôt, dans un esprit de la qualité la plus rare, de suggestives vérités. Il est naturellement précieux et ce serait exiger qu'il se prive de ses plus jolis ornements que de lui demander d'être simple. Mais, encore une fois, pour paraphraser ce que je disais plus haut, s'il lui faut des sujets féeriques pour mettre en valeur tous ses dons, pourquoi bannit-il l'émotion de l'univers qu'il se crée ?

**June, Philippe et l'Amiral**, par Pierre Girard. On pourra trouver à la sensibilité de M. Girard un air de famille avec celle de M. Giraudoux, mais il faudra reconnaître, alors, qu'elle s'intellectualise moins ou qu'elle baigne davantage dans la réalité. Elle est, aussi, d'essence plus féminine. M. Girard est doué d'un charme juvénile, un peu mièvre et très séduisant. S'il a la coquetterie de divaguer de la manière indiquée par M. Giraudoux dans le chapitre de *Juliette*, intitulé « Prière sur la Tour Eiffel », c'est-à-dire en « reliant les noms les uns aux autres par des *directs électriques* », ses procédés me paraissent moins artificiels. Il aime ses personnages et ne les oublie pas, même quand il serait tenté de se laisser entraîner par le démon de la métaphore en dehors du petit monde où ils se meuvent. Il embellit, sans doute, ce monde chimérique en le colorant d'un lyrisme qui rappelle celui de Heine, bien qu'au lieu de l'ironie du délicieux auteur de *l'Intermezzo*, ce soit à une familiarité narquoise qu'il recoure pour l'empêcher de s'affadir en élégie. M. Girard n'est pas romancier (je ne cesserai de répéter que nous n'avons guère à l'heure actuelle de romanciers parmi les jeunes écrivains les mieux doués), mais il sait avec finesse traduire dans ses contes ses impressions en face de la vie et surtout de l'amour. Son feint détachement de ce qu'il exalte le plus ne saurait nous donner le change sur la qualité de son cœur qui est tendre, ni de son esprit qui est cruel à la façon de ces insectes qu'on voit retourner contre eux-mêmes leur dard.

**Mon cœur au ralenti**, par Maurice Dekobra. Il n'y a rien ou presque rien, pourrait dire un humoriste, il n'y a que la guerre entre le cosmopolitisme mondain que, le premier je crois bien, étudia M. Paul Bourget, et celui si équivoque ou faisandé pour lequel la sensualité de M. Paul Morand se passionne.

M. Bourget s'approchait de son époque avec une certaine lenteur et des méthodes savantes d'observation. M. Morand se précipite vers la sienne et s'efforce de régler ou de dérégler son allure sur l'agitation à laquelle elle est en proie. Il n'analyse pas, déduit et généralise encore moins. Il enregistre des faits comme on prend des instantanés. Mais rien n'est plus près d'une caricature qu'un instantané. Aussi bien, avec la méthode de M. Morand, n'est-il pas besoin de déformer pour caractériser un personnage. Il suffit d'être assez preste pour le surprendre à certains moments de son action, et le tour est joué. M. Dekobra sait cela, qui, avec quelque chose de plus fantaisiste que M. Morand, tire lui aussi parti de la confusion présente pour écrire sur des thèmes invraisemblables des histoires où abondent les traits de mœurs véridiques. M. Dekobra n'est pas psychologue. On se tromperait en croyant, sur la foi du titre de son livre, qu'il y pratique quoi que ce soit qui ressemble à l'introspection. Il est romanesque, mais en empruntant à la réalité ses éléments, et ce n'est pas de préjugés que s'embarrasse — s'il est encore capable de générosité — le jeune décavé qu'il nous montre, ayant émigré en Amérique avec le vague espoir de se refaire, et qui se trouve entraîné par un énigmatique personnage, digne à la fois de Poe, de Conan Doyle... et de Cervantès, dans une suite passionnante d'aventures. M. Dekobra a de l'esprit. Il amuse, quoiqu'il ne soit pas défendu de penser qu'il a des intentions satiriques. Je lui reprocherais, cependant, de trop s'abandonner à sa facilité et de souffrir qu'elle mêle au modernisme de ses images certains poncifs. Il lui arrive d'écrire, par exemple, sans crainte d'archaïsme et de disparate : « Le Destin, ce bandit masqué qui nous guette avec son tromblon, au détour du chemin mal défriché de la volonté, prend plaisir à faire de notre vie une longue surprise-party. »

**Ménilmontant**, par Roger Dévigne. Si, comme il l'a dit quelque part, il a pour désir ou pour ambition de « repétrir cette vie qui nous est faite et que nous n'acceptons plus », c'est à pleines mains que M. Roger Dévigne la brasse, et c'est sans ajouter de richesses factices à celles qu'elle contient qu'il la transforme. Aussi bien, à propos de ce fantaisiste, a-t-on pu rappeler Dickens et Selma Lagerlof, dont le réalisme poétique s'apparente à son observation tout imprégnée de sympathie populaire. Point de personnages de mélodrame, cependant, comme chez Dickens,

rien d'épique ou d'allégorique comme chez Selma Lagerlof dans la *féerie humaine* qu'il déroule, ici, en large et grouillante fresque, haute en couleurs, où cinq pauvres braves vieux réalisent le rêve magnifique d'épanouir pour les gosses de leur quartier « le jardin des jouets ». Les héros dont M. Dévigne nous conte la miraculeuse aventure, avec une bonhomie tendre et qui s'attarde aux détails, éprouvent-ils la plus douce jouissance que puisse souhaiter leur cœur généreux, ce n'est pas qu'il soit question pour eux de récompense matérielle. Ils ne recueillent de leurs bonnes actions que des joies morales ou spirituelles. Et c'est charmant ainsi, car ils sont heureux de la seule manière qui les délivre de leur résignation et mette dans leur destin sombre une splendeur que rien ne pourra ternir. M. Dévigne est pittoresque et jovial avec cordialité ; savoureux. Son roman, qui est un bon livre, est un beau livre aussi.

**L'imagerie du cordier**, par Armand Lunel. Comme M. Dévigne, c'est de la réalité dans laquelle il trempe que M. Lunel dégage la fantaisie de son roman où s'épanouissent ensemble, pittoresquement, humour et lyrisme. Il évoque, en observateur familier de nos provinces latines, le décor et les personnages d'une série de scènes qui débutent en farce et finissent en légende. Voici la fin d'une journée de travail du cordier Florent ; Carpentras un jour de foire ; la rivalité de Florent et d'un charmeur d'oiseaux bouffon ; le départ du cordier qui se croit guidé par un oiseau magique ; le banquet du berger Castille... M. Lunel, dont la faconde est alerte et saine, se plaît à colorier avec éclat de belles images naïves. Il chérit les vieilles coutumes rustiques et les traditions des anciens métiers d'un pays de soleil, mais qui ne laisse cependant pas de favoriser l'éclosion du rêve, sinon du mystère.

**L'homme que l'amour empêcha d'aimer**, par Marcel Rouff. Je retrouve, dans le nouveau roman de M. Marcel Rouff, cette verve truculente qui m'avait frappé dans son *Dodin-Bouffant*, et sous laquelle s'exerce le sens psychologique le plus sûr et le plus raffiné. Quelque chose de l'entrain qui élève d'un ton ou deux les propos de convives groupés autour d'une table bien servie, échauffe la narration de M. Rouff, mais cette narration est celle d'un homme disert, qui sait beaucoup et qui a beaucoup observé. Elle est riche de vie et de haut goût, dans sa

bonne humeur. Je ne crois pas si paradoxale la donnée selon laquelle M. Rouff fait de don Juan une victime, et de par son irrésistible charme érotique la proie prédestinée de la concupiscence féminine, encore qu'il multiplie, autour de son héros, les aventures avec une désinvolture assez bouffonne. Et nous sentons ce qu'il y a de tragique et même de dérisoire dans la destinée du personnage à qui trop de faciles succès interdirent la joie d'une seule conquête ardue. Je recommande aux amateurs d'ironie mitigée de pitié le récit *Un coq survint*, dont M. Rouff a fait suivre son petit roman. Ils s'ébaudiront d'une suite de types calvinistes de la Suisse romande, d'une très curieuse qualité. Les portraits des deux vieilles filles, notamment, leur procureront bien des joies.

**Vers un monde volage**, par Henri Hertz. Le poète Henri Hertz, en se flattant de faire dans les histoires qu'il écrit des traductions « irréelles » de choses « réelles », s'enrégimente dans la nouvelle école qui semble bien être sortie d'Apollinaire, ou de Rimbaud, en remontant plus loin, et qui est précisément le *surréalisme*. Il se montre habile à emprunter des impressions à tous ses sens, indifféremment, et à forcer le conscient de rabattre de sa superbe devant le subconscient, à tout le moins en apparence. Car je discerne l'artifice dans ces « transfigurations » ou ces « transpositions », destinées à faire passer dans l'état de veille des idées ou des associations d'idées qui ne vivent que dans l'état de sommeil. Je ne dirai pas que les neuf histoires qu'il conte, ou qu'il transforme en contes les plus surprenants qui soient, ne m'aient pas retenu, intrigué, intéressé même. Mais elles m'ont aussi causé quelque déception et quelque fatigue. Elles en causeront davantage, sans doute, au lecteur moins curieux que moi de l'ingéniosité de M. Hertz et de la beauté, souvent très réelle, de ses mirages.

**Les dix filles à marier**, par Renaud Icard. Avec quelque chose du badinage libertin de M. Pierre Louys dans *Le roi Pausole*, mais sans le même amour de la beauté, c'est agréablement que s'amuse M. Icard à conter les aventures du jeune roi d'Yvetot voyageant par son royaume pour y trouver femme, conformément à la prédiction des fées qui présidèrent à sa naissance. M. Icard est un fantaisiste gentiment désabusé ; mais le florilège qu'il compose en mêlant tous les thèmes et en évoquant

toutes les figures de nos légendes, dans une capricieuse confusion, n'est pas aussi suggestif qu'il le voudrait, s'il réussit à nous faire sourire.

**Le Chérubin dévoyé**, par Paul Louis Aubert. Toute psychologique et d'une ironie à qui ne messied pas une élégance un peu désuète, la fantaisie de M. Aubert dans cette histoire d'un jeune poète que l'idéalisme détourne d'accomplir auprès des femmes le plus doux des devoirs. Sans prétention à prouver quoi que ce soit, M. Aubert s'abandonne au plaisir de dire des impertinences et d'être un peu polisson. Mais il ne fait pas l'esprit fort, ni ne se montre plus sceptique qu'il n'est de bon ton. On le lit avec une sympathie où il ne m'en voudra pas de lui avouer qu'il se mêle quelque indulgence.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

GYMNASE : *La Galerie des Glaces*, pièce en 3 actes de M. Henry Bernstein. — ATELIER : *Chacun sa vanité*, pièce en 3 actes de M. Luigi Pirandello. — THÉATRE DE LA MADELEINE : *Manon fille galante*, pièce en 3 actes de MM. Henry Bataille et Albert Flament. — MM. Guitry. — Mémento.

Le 22 octobre, on a joué, au Gymnase, la **Galerie des Glaces**, de M. Henri Bernstein. Jamais comédie ne fut attendue avec plus de curiosité. Cependant l'auteur, qui est son propre directeur, ne s'était point soucié d'allécher le public. Nul battage, nul scandale. Je crois même que M. Bernstein ne fit point aux reporters les confidences d'usage. Il semblait désirer que les spectateurs de la répétition générale vinssent au théâtre sans aucune disposition préconçue. C'était agir sagement. L'auteur de *la Galerie des Glaces*, qui connaît Paris, le théâtre et la règle du jeu, savait que les arbitres du goût n'appréhendent rien tant que de subir une œuvre sans complaisance et que cette perspective les importune à tel point qu'ils ne sont plus en état, le moment venu, d'entendre quoi que ce soit.

Au surplus, il se trouve qu'au théâtre comme dans la littérature narrative, les faux dramaturges et les faux romanciers ont prétendu faire de l'ennui la condition du sérieux. Cela n'est peut-être point si nouveau. Il y a beau temps que le populaire dit d'un ouvrage languissant : « C'est beau, mais c'est triste ! » Bref, Henri Bernstein, homme de théâtre, capable d'animer les

conflits d'âmes aussi bien que les drames d'affaires, pouvait, à bon droit, se méfier d'un état d'esprit qui, par avance, eût condamné son nouvel ouvrage.

Cet ouvrage, je le dis tout de suite, je le tiens pour très admirable et le meilleur de son auteur. J'ai parlé de conflit d'âmes ; peut-être cédé-je à l'influence des critiques, qui, presque tous, ont défini de la sorte la pièce de M. Henri Bernstein. Plutôt, je pense qu'il s'agit d'un remous que d'un conflit ; une sorte d'arabesque dramatique, dont le motif central — non point le sujet — est le doute amoureux. Un homme, un peintre, Charles Bergé, se croit disgracié. Il aime la femme de son ami. Elle est malheureuse et l'aime. Mais il doute. Elle divorce pour l'épouser. Il doute. Réduit à l'extrême inquiétude, il appelle et consulte une ancienne maîtresse, dans laquelle naguère il se regarda vivre. Elle le rassure : il peut être aimé, vraiment aimé, c'est-à-dire désiré. Mais est-il un miroir qui ne mente point? Il doute. Il doutera devant toutes les preuves et devant la mort même. C'est un défaitiste de sa propre conquête et de sa paix. Ce qui le ronge, c'est peut-être le nouveau mal du siècle. On cherche vainement à le rassurer ; en vain lui dit-on cette chose forte et terrible que, hors l'amour, son doute, c'est sa force : « Le doute est créateur ». Rien de plus vrai. Et cela est vrai de Bernstein autant que du peintre Charles Bergé ! C'est parce qu'il a douté de sa gloire que l'auteur de la *Rafale* a écrit son chef d'œuvre, qui est sa récente pièce. Elle est à l'image de sa vie ; elle exprime les anxiétés d'un homme que tout rend enviable au regard du vulgaire, mais que tourmente ce : « plus haut, jusqu'à l'idée pure » de Flaubert, cette aspiration anxieuse qui est, tout ensemble, la misère, la noblesse et la rançon de l'artiste.

On a pu combattre et détester Henri Bernstein. Ce qu'il y avait en lui de débordant pouvait offenser bien des observateurs circonspects. On ne saurait, à présent, lui refuser ce haut respect qui est le prix d'une réussite obtenue sans rien concéder au préjugé de son propre personnage, ni aux exigences d'un public enclin à n'admirer qu'une face des idoles.

Ai-je besoin d'écrire que le dramaturge du *Secret* témoigne, dans sa nouvelle comédie, d'une maîtrise dont les coups ont, dès longtemps, fait l'admiration des gens de théâtre, et des contempteurs même de M. Henri Bernstein ? Cette sûreté de moyens

s'affirme principalement au premier acte, qui, devant les spectateurs de la générale, « emporta le morceau ». Je préfère, quand à moi, le second, plus dépouillé, mais habile, fait de vraie souffrance et posé comme une question. L'œuvre, dans son ensemble, s'impose par son dédain des facilités qu'un auteur tel que Bernstein pouvait se donner, et avec d'autant moins de vergogne que notre temps les tolère toutes. C'est par la réalité vivante qu'il crée, lui, des « personnages entités ». Cela est au contraire d'un art que, pour ma part, je combats de toutes mes forces, d'un art qui, se disant rigoureux, se borne à des constructions abstraites et les pousse soit vers l'arbitraire, soit vers l'absurde, pour la grande admiration des métaphysiciens de bars et de dancings : *Omne ignotum pro magnifico...*

La pièce est très bien jouée, par des comédiens jeunes; ils trouvent là leur consécration. M. Boyer et M[lle] Lely, M. Jean Worms et M. Baumer, M[lle] Sylvie méritent des éloges égaux. C'est dire que leur troupe mérite le nom de compagnie, fait digne de remarque, dans un théâtre du boulevard, où d'ordinaire chacun — selon l'expression consacrée — tire à soi la couverture.

§

A l'Atelier, M. Dullin joue une pièce de M. Pirandello : **Chacun sa vérité**. A ceux qui, l'an passé, reçurent l'inoubliable choc pirandellien, cette pièce nouvelle apporte une explication, c'est-à-dire une demi-déception. Elle nous ouvre le boîtier de l'horloge ; nous voyons s'engrener les dentelures des rouages, les ressorts se tendre, le pendule battre son rythme. Nous voici éclairés sur le don véritable de Pirandello. Il est moins, peut-être, dramatique que didactique. Son art ne se propose point de faire vivre des personnages, mais d'habiller des abstractions. A franchement parler, c'est l'art d'un vulgarisateur prestigieux. La merveille est que ce professeur de philosophie intéresse le monde entier à des concepts, en vérité élémentaires, mais situés, néanmoins, hors des préoccupations du vulgaire. De ce point de vue, son talent est admirable. Ce talent prolonge le génie de Calderon. Mais, en définitive, il ne s'agit que de mélodrames philosophiques, d'une espèce de Grand-Guignol de l'idée adventice, d'un théâtre enfin qui plonge les foules dans une « terreur » d'un genre nouveau. Cela est si vrai que dans *Chacun sa vérité*

comme dans *Six personnages en quête d'auteur*, M. Pirandello fait emploi d'un même ressort dramatique, très sûr, mais assez grossier des femmes en deuil, dont les crêpes et la pâleur imposent le silence et dont les apparitions, réglées avec soin, créent, pour ainsi dire automatiquement, une atmosphère de désolation et d'effroi. Il est vrai qu'ensuite, M. Pirandello opère magistralement. J'ai vu sa pièce devant le public, non devant les critiques. L'attention était extrême et, disons-le, quasi surprenante. Que cet auteur fasse penser des masses peu enclines à la méditation, on n'en peut douter. On m'assure que les Américains pirandellisent avec un merveilleux entrain, et c'est à la fois très miraculeux et très inquiétant...

Mme Dullin a trouvé, dans cette pièce, son rôle le meilleur jusqu'à présent. Elle fait une mère qui est ou folle ou sublime, et nous la trouvons telle, alternativement, sans effort. Je ne ferai point d'autre compliment à cette comédienne. Dullin est sobre et sûr; son rôle est de mener le jeu et il le mène incomparablement. MM. Arnaud, Corney et Michel Durand sont de très bons acteurs. La traduction de M. Benjamin Crémieux est ce que l'on peut attendre de cet écrivain ferme et subtil.

§

La critique s'est montrée sans tendresse pour une pièce tirée par Henri Bataille et M. Albert Flament de *Manon Lescaut*. A la réflexion, on n'a peut-être point mesuré toute la difficulté d'une pareille entreprise. Par contre, il me semble que les auteurs, qui voulaient faire œuvre d'artistes, eussent dû sacrifier plus hardiment au pastiche. La comédie de *Manon* eût sans doute trouvé l'agrément du public, si le ton en avait été réglé au diapason de l'époque. L'épinette est une chose, le Pleyel en est une autre. Et puis les romans illustres, de *Don Quichotte* à la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, en passant par *Werther* et *Sapho*, fournissent principalement des livrets d'opéra... M. Albert Flament est un esprit trop délié et trop délicat pour s'affliger d'une résistance qu'il devait prévoir. Quant à M. Trébor, qui inaugurait, avec cet ouvrage, un nouvel et beau théâtre, il a fait son devoir de directeur, et plus que son devoir, puisqu'à la richesse il sut joindre le goût.

§

MM. Guitry, père et fils, ont tout à coup, avec un merveilleux ensemble, retrouvé leur génie naturel et familial. Voici deux écrits qui méritent d'être signalés à l'attention des amateurs. Le premier, qu'imprima le *Petit Parisien*, exprime l'opinion du père de Sacha sur Anatole France :

« Le plus grand écrivain. Le plus bel esprit. Le plus noble cœur. Mon meilleur ami. »

Parfaitement. Voici maintenant ce que le fils de Lucien pense d'un journaliste assez osé pour penser ce qu'eût pensé Molière, si Molière obtenait le triste loisir de constater qu'il avait inutilement écrit la *Critique de l'Ecole des Femmes*:

Qu'a-t-il voulu, cet homme ? dit M. Guitry fils du journaliste en question.

Il a voulu donner son opinion sur la façon d'interpréter le rôle d'Arnolphe. Ce qui est déjà assez drôle. Mais pourquoi a-t-il voulu faire cela ? Parce qu'il n'approuvait pas la manière dont mon père le joue — ce qui est plus drôle encore. Son opinion est différente de celle de Lucien Guitry et cependant il n'hésite pas : il garde la sienne. Il avait pourtant là une belle occasion d'en changer...

M. Sacha Guitry, qui avait, lui, une belle occasion de se taire, souffrira que je lui dise ma pensée sur un papa qui n'a pas toujours raison. Si grand comédien que soit M. Lucien Guitry, il est une chose qui passe un peu la cime de son génie, c'est le sentiment d'un auteur sur son propre ouvrage. Pour n'en avoir point tenu compte, il a fait un Arnolphe aussi faux que le Néron de M. Le Roy. C'est tout dire. Attendons l'Harpagon prodigue, le Don Juan mystique, le Mascarille douloureux, l'Argan chorégraphe et le Jourdain chevaleresque de M. Lucien Guitry. Après cela, il laissera peut-être dormir en paix celui dont on apprend aux enfants qu'il fut le plus grand des auteurs *comiques*.

Mémento. — Comédie des Champs-Elysées : *La Scintillante*, comédie en un acte de M. Jules Romains. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Passé la Grille*, pièce en 4 actes de MM. Mouézy-Eon et M. Pollet.

HENRY BÉRAUD.

## LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Lamouche : *La Méthode générale des sciences pures et appliquées*, Gauthier-Villars. — Jules Sageret : *La Révolution philosophique et la science*, Alcan. — Mémento.

Au cours du dernier demi-siècle, l'évolution des sciences a été si rapide, les connaissances humaines ont atteint une complexité telle que la philosophie scientifique a peu à peu échappé des mains des « philosophes » de métier et que les conceptions nouvelles sont autant le fait de purs savants — comme Henri Poincaré et Ernst Mach — que de philosophes acclimatés aux théories modernes. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'un savant, visiblement plus technicien que théoricien, André Lamouche, ingénieur de la Marine, ait pris l'initiative de rédiger un manuel de méthodologie, sous le titre : **La Méthode générale des sciences pures et appliquées**. Je m'en voudrais de dire qu'il ait réussi dans son essai, car, si son exposé renferme d'excellentes choses, bien des passages révèlent que l'auteur n'est pas toujours au courant des questions scientifiques qu'il examine ; et surtout son incompétence manifeste en psychologie le conduit à proposer des conclusions d'ordre général qui contredisent à son insu les affirmations très raisonnables formant le corps même de l'ouvrage.

Le corps de l'ouvrage lui-même est un panégyrique de l'intelligence en acte qu'est la méthode scientifique :

> L'intérêt général et l'intérêt individuel souffriront infiniment moins, à intensité de culture égale, de voir des hommes de pensée élevés en hommes d'action que de voir des hommes d'action élevés en hommes de pure pensée (p. X).

Et cependant l'auteur s'élève contre ce qu'il appelle le « scientisme », sans se rendre compte que les autorités (Delbet, Goblot, Langevin) dont il se réclame (p. 248) ne font que préconiser un scientisme intégral, moins naïf que celui d'il y a vingt ou trente ans, et il souscrit à je ne sais quel vague mysticisme (p. 260) qui s'effrite par lambeaux devant les progrès scientifiques, et il décore de « tendances fondamentales et permanentes de l'âme humaine » un ensemble de troubles affectifs, très répandus sans doute, mais qui nuisent à l'adaptation de l'homme à son milieu ; car André Lamouche n'arrive même pas à soupçonner

la possibilité d'une interprétation psychopathologique des besoins théologiques et métaphysiques.

Par ailleurs, on doit approuver sa classification en sciences d'investigation et sciences de réalisation (p. 164), encore que l'auteur ignore l'ouvrage fondamental (1) du philosophe suisse Naville, où ce sujet avait été traité à la fois avec plus d'ampleur et de profondeur; il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Naville distingue les *sciences de lois*, caractérisées par des jugements hypothétiques, les *sciences de faits*, qui rassemblent des jugements catégoriques, et les *sciences de règles* ou techniques. De cet angle, les mathématiques ne s'opposent pas tant aux sciences expérimentales que Lamouche nous l'indique : s'il y a quelque part une discontinuité, c'est entre le calcul (arithmétique, algébrique, infinitésimal, vectoriel, tensoriel) d'une part, et, d'autre part, l'ensemble des sciences expérimentales (géométrie, mécanique, physique...). Quoi qu'il en dise (p. 149), la mécanique a été chassée (par l'électromagnétisme) de ce titre de « reine des sciences » dont elle se parait au dix-neuvième siècle. Et il est extrêmement regrettable que cet ingénieur n'ait pas des idées plus nettes et plus précises sur la relativité, dont il n'a pas saisi la portée (p. 124, 253...), qu'en général il soit si timide en face des théories physiques les plus vraisemblables et, en même temps, si crédule vis-à-vis des hypothèses métaphysiques les plus périmées.

En ce qui concerne les principes mêmes de la science, il laisse, certes, pressentir (p. 227) que la finalité ne pourrait être qu'une forme de causalité (2); mais il attribue une importance intempestive à la notion de causalité elle-même, qui n'est qu'un cas particulier du concept d'interdépendance (3), autrement général, puisqu'il n'est pas subordonné au facteur « temps ». Il montre, certes, (plus ou moins explicitement), que le concept de simplicité renferme ce qu'il y a de positif dans l'idée de commodité, chère à Henri Poincaré; mais il croit être le premier dans cette voie (4).

(1) *Classification des sciences*, 3e édition, Alcan, 1920.

(2) Idée longuement développée par Goblot dans son *Traité de Logique* (Colin, 1920) que Lamouche parait ignorer (ainsi que la *Psychologie du Raisonnement*, de Rignano, Alcan, 1920).

(3) Cf. Marcel Boll, *Attardés et Précurseurs* (Les tendances actuelles de la philosophie française), p. 102-110 et 173-180 (Chiron, Paris, 1922).

(4) *Ibid.*, p. 184-192.

A diverses reprises, (p. 17, 48, 125...), il témoigne d'un réalisme qu'il faut tenir pour quelque peu simpliste, dès qu'il ne s'agit non plus tant de faire avancer la science que de réfléchir sur ses données. Enfin (p. 153-155), il envisage une arithmétisation progressive de la science, hypothèse très commune parmi les physiciens actuels, hypothèse peut-être féconde, mais qui n'aura de valeur que lorsqu'elle aura été *effectivement* appliquée à de nombreux cas particuliers. Soit dit en passant, André Lamouche a une tendance — bien humaine — à exagérer complaisamment sa contribution personnelle, en méthodologie, qui apparaîtra comme bien minime, je n'en doute pas.

On admettra facilement, avec lui, que l'intuition, la logique et l'expérience sont les opérations fondamentales de la science, quel que soit le sujet dont elle s'occupe; mais la méthode d'accord (p. 72, 89) qu'il estime avoir découverte n'est autre que l'expérimentation, dans son sens le plus large. En outre, ces trois opérations fondamentales sont des extériorisations concrètes, et non des « fonctions » (p. 25) psychiques ; les fonctions correspondantes sont l'imagination, le jugement, la réceptivité (appelée souvent sensibilité). Mais, surtout, il y a lieu de dénoncer sans ménagement l'ambiguïté et le vague du vocabulaire psychologique employé : c'est ainsi que le mot « intuition » est parfois pris dans le sens très spécial de « sympathie » que lui a donné Bergson ; ailleurs, il coïncide avec l'acception d' « imagination » (Henri Poincaré); mais cela ne l'empêche pas de signifier aussi « sens commun » (p. 84) et même « foi » (p. 271) : ce n'est pas avec de telles négligence de forme et de fond qu'on réussit un ouvrage de philosophie scientifique... Encore une fois, il manque à Lamouche d'"être suffisamment psychologue; il écrit quelque part (p. 234) que « toute constitution psychopathique n'est que l'exagération, par atrophie ou hypertrophie, de dispositions psychiques normales » ; et ce n'est pas moi qui le contredirais, puisque c'est la reproduction textuelle (et sans référence) d'une phrase d'un de nos ouvrages (1) : mais, s'il ne faut pas le traiter de plagiaire, on n'en a que plus beau jeu pour stigmatiser son incompétence dans ce domaine essentiel (pour lui) qu'est la psychologie, puisqu'il nous fait l'honneur de croire que nos idées

(1) F. Achille-Delmas et Marcel Boll : *La Personnalité humaine*, p. 54, Flammarion, Paris, 1922.

sont déjà acceptées sans conteste et que, par ailleurs, cette conception est restée lettre morte, nous l'avons vu, quand il s'est agi pour lui d'émettre un jugement objectif sur les besoins mystiques de l'homme.

Je terminerai en citant quelques passages où l'auteur est plus maître de son sujet et où il entreprend de justifier l'œuvre à laquelle il s'est consacré :

Les lacunes les plus graves de l'enseignement scientifique actuel sont le défaut d'*objectivité* et le défaut d'*unité* (p. VII). Il faudrait préconiser la création d'un cours complémentaire de méthode scientifique appliquée aux problèmes techniques (p. IX), donner en définitive comme objectif à l'ensemble de l'enseignement, non seulement l'*acquisition* des connaissances, mais aussi leur *organisation* et leur *utilisation* (p. XI). Les examens et concours tendent à mesurer la *capacité* du cerveau et non sa *structure* (p. 105); l'élève se sert toujours spontanément de sa mémoire, de préférence à ses facultés de compréhension (p. 107). C'est la science seule qui nous donne *à la fois* l'acuité et la sûreté du jugement, facteurs de premier plan dans la vie en général, et tout spécialement dans l'orientation actuelle de l'activité humaine (p. 108).

On voit qu'il y a dans ce livre d'excellentes choses. Il n'y a pas que d'excellentes choses, loin de là, malheureusement.

§

Il y a peu à dire de **la Révolution philosophique et la science**, qui expose (sur le même plan!) les idées de Bergson, d'Einstein, de Le Dantec et de... J.-H. Rosny aîné (par ordre alphabétique). La révolution philosophique, c'est, croit Jules Sageret, l'avènement du « dynamisme », de « l'histoire »; or, ce dynamisme est explicitement démenti par la relativité qui, en considérant le temps comme une quatrième dimension de l'espace, est couronnée par une vision *tout ce qu'il y a de plus statique* de l'univers. L'auteur parle d'ailleurs de relativité avec une clarté et une compréhension moyennes ; mais il fait grand cas de son ami, le romancier J.-H. Rosny aîné, inventeur d'un système, qu'il nomme le pluralisme et qui est, en fait, selon le mot de Dominique Parodi, du *confusionnisme* ; personnellement, je suis d'avis qu'en science et en philosophie, Rosny n'a pas écrit une ligne qui se tienne, où il y ait une conception originale. Le dernier ouvrage de Sageret m'apparaît donc comme

beaucoup moins bien venu que les précédents ; mais je suis sûr que l'auteur de *la Vague mystique* et de *la Religon de l'athée* prendra sa revanche prochainement et brillamment.

Mémento. — Encore que les lecteurs du *Mercure* soient fixés sur les productions de Charles Nordmann, qui, à maintes reprises, fut ici l'exemple-type de l'auteur de mauvaise vulgarisation scientifique, je dois signaler qu'il a fait récemment paraître un livre, intitulé *Notre maître, le temps* (Hachette). Les premiers chapitres, au dire des spécialistes du calendrier, sont du pur délayage, destinés à justifier une nouvelle mouture des théories relativistes. J'accusais formellement (1) ce vulgarisateur de commettre des erreurs qui le feraient refuser à la première partie du baccalauréat scientifique, s'il avait le malheur d'être obligé de s'y présenter : il n'a rien trouvé à répondre.

Sur sa façon de « comprendre » la relativité, le jugement définitif a été émis par André Metz : « J'ai compris que M. Nordmann n'a pas compris », dans un remarquable ouvrage (p. 89, Chiron, 1923), dont Einstein a pu écrire : « La réfutation des thèses inexactes des autres auteurs y est scrupuleuse, pleine d'esprit et — ce qui est l'essentiel — exacte d'un bout à l'autre. » Il est bon que le lecteur éventuel ne perde pas de vue l'opinion d'Einstein sur un de ceux qui se mêlent de le faire connaître.

MARCEL BOLL.

## SCIENCES MÉDICALES

« Le Disque Vert » ; *Freud et la Psychanalyse, enquête.* — Dr R. Laforgue et Dr R. Allendy : ***La Psychanalyse et les Névroses***, Payot, éd., 15 fr. — Dr C. Lian et Dr A. Finot : *L'Hypertension artérielle*, E. Flammarion éd., 8 fr. — Jauréguiberry : *Les Blancs en pays chauds, déchéance physique et morale*, A. Maloine, éd. — Louis Faugères-Bishop : *Les troubles cardiaques, leur prophylaxie et leur traitement*, F. Alcan éd., 20 fr. — J. Jacquin et L. Chatellier : *Claude Sigaud et la morphologie humaine*, D. Gojard édit., 12 fr. — Henri Leclerc : *En marge du Codex, notes d'histoire thérapeutique*. Masson et Cie éd.

La psychanalyse de Freud nous a valu d'innombrables livres. En voici deux nouveaux en tête de cette rubrique. Je ne les discute pas. J'ai consacré ici une rubrique entière à donner mon opinion. Il a semblé évident à la plupart des lecteurs que si j'étais un adversaire de la psychanalyse, je pensais « naïvement » que cette doctrine qui a tellement passionné l'univers n'était pas sans intérêt. A côté des mystiques qui l'acceptent comme une religion, il y a ceux qui l'exécutent avec une joie mauvaise. Ici n'est pas

(1) *Mercure de France*, 15 juin 1924, p. 750.

mon rôle. J'ai plus à rendre compte qu'à discuter. On a pu récemment lire dans cette Revue un très, fort long article de combat où les insultes tiennent lieu d'argument. Freud y est traité de délirant et d'imbécile ; on y va même jusqu'à dépiauter sa physionomie et y trouver tous les stigmates de dégénérescence. Façon fine et de bonne éducation. Le Professeur Henri Claude, moins prétentieux, présentant le livre de MM. Laforgue et Allendy, ne dissimule pas l'intérêt qu'il prend aux études psychanalytiques.

J'ai déjà dit pourquoi je pense qu'il ne faut pas rejeter la méthode et certaines des conceptions pathogéniques qui découlent d'une étude soigneuse des faits. Mais des réserves s'imposent tout d'abord, car la psychanalyse n'a pas encore été adaptée à l'exploration de la mentalité française. Certains procédés d'investigation choquent la délicatesse des sentiments intimes, et certaines généralisations d'un symbolisme outrancier, peut-être applicables chez des sujets d'autres races, ne me paraissent pas acceptables en « clinique latine ».

Nous n'avons pas dit autre chose dans un exposé critique à l'usage des lecteurs, dans lequel nous aurions cru ressembler davantage à un charretier qu'à un journaliste si nous avions traité Freud d'idiot.

§

La recherche de l'**Hypertension artérielle**, très utile, est presque devenue une mode. Les clients la réclament d'eux-mêmes à leur médecin, qui passera pour bien retardataire s'il n'a pas sur sa table un des nombreux appareils qu'on a inventés. Le malade parle aujourd'hui de sa « maxima » et de sa « minima » comme il parle de la pointure de ses souliers et de son tour de cou. J'ai pour habitude de ne lui jamais donner dans mon cabinet des chiffres qu'il ne saurait convenablement interpréter. Cette maladie, parfois légère, mais parfois aussi fort grave, n'avait pas encore fait l'objet d'un véritable travail d'ensemble, ni d'une très sérieuse mise au point. MM. Camille Lian et André Finot viennent de combler cette lacune.

§

M. Jauréguiberry n'est pas tendre pour **les Blancs en pays chauds**. Le sous-titre de son petit livre (60 pages), *Déchéance*

*physique et morale*, est significatif. Au point de vue physique, l'auteur énumère et développe dans l'ordre : 1°) gros ventre (œuf colonial); 2°) atrophie musculaire, ptose viscérale ; 3°) obésité ; 4°) plastique coloniale défectueuse, type batracien ; 5°) transformations superficielles : masque colonial (« paludéens au faciès terreux, hépatiques à l'ictère jaune sale, dysentériques au teint « patate », ils portent tous, inscrit sur les traits du visage, le diagnostic de leur affection » ; 6°) canitie; calvitie ; 7°) artério-sclérose. — Le tableau psychique n'est pas plus réjouissant. Voyez plutôt: « greffée sur l'évolution physique, l'évolution morale découle également du séjour en pays chauds et conduit, par une sorte de régression, à une mentalité amoindrie et déchue : la mentalité coloniale ». Suivent les caractéristiques : 1°) vanité ; 2°) manie des grandeurs ; 3°) susceptibilité ; 4°) manie de persécution ; 5°) anesthésie morale ; 6°) amnésie ; 7°) troubles de la sensibilité: phobies ; 8°) paralysie de la volonté ; 9°) éthylisme : troubles psychiques ; 10°) relâchement et perversion des mœurs.

Et voilà. Le monsieur est catégorique. Aucune lumière au tableau. M. Jauréguiberry est vraiment gênant. Peut-on causer avec un homme affligé d'un si fâcheux daltonisme ? D'autant qu'on sent bien qu'il doit être colonial.

Le livre du docteur Faugères-Bishop, professeur de clinique des maladies du cœur et des vaisseaux à l'Université de Fordham, sur **les troubles cardiaques**, traduit par le docteur François Françon, est extrêmement vivant. Ecrit dans une langue colorée et volontairement dépouillée de toute terminologie technique, ce livre vise surtout les profanes : comme le dit son introduction, il s'adresse particulièrement aux cardiaques eux-mêmes et aux personnes de leur entourage qui sont appelées à les soigner journellement et à leur donner les premiers soins d'urgence. J'ai fort aimé la seconde partie de cet ouvrage dans laquelle l'auteur étudie l'hygiène et la thérapeutique des cardiaques avec un grand luxe de détails pratiques, en particulier en ce qui concerne les petits soins, la diététique qui est l'objet d'importants développements, l'usage de la saignée, de la trinitrine et de la digitale, l'emploi des bains carbo-gazeux. Le facteur psychologique n'est pas oublié et le curieux chapitre sur la *reconstruction* physique et mentale du malade mérite d'être retenu. Le mot « reconstruction » signifie non seulement le soula-

gement de la maladie elle même, mais encore la réorganisation de la physiologie habituelle du malade dans le but de guérir la maladie. La reconstruction doit être mentale, morale et physique. La reconstruction mentale consiste à donner au malade une éducation complète sur la nature de sa maladie et sur les voies par lesquelles on cherche à l'améliorer. La reconstruction morale consiste à développer chez le malade une saine philosophie qui est prête à tout moment à accepter l'inévitable — même si c'est la mort subite — et qui en même temps envisage l'avenir avec l'espoir d'une évolution heureuse. La reconstruction chimique consiste à développer la compensation du myocarde et à assainir la chimie de l'organisme. Je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage pour montrer la r volution que Mackenzie, puis la guerre, ont accomplie en cardiologie. Que le cardiaque sache que sa vie peut se prolonger indéfiniment, que l'exercice bien conduit lui est permis et que la diététique est pour lui moins rigoureuse que jadis.

**Claude Sigaud** n'avait ni service hospitalier, ni chaire de Faculté. Comme Duchenne (de Boulogne) dont les découvertes en neurologie ne se comptent pas, comme Mackenzie, le génial médecin de campagne anglais qui révolutionna l'étude clinique du cœur, comme le grand praticien français Charles Fiessinger, il se contenta de l'observation de ses malades privés. La relation de sa vie et de ses travaux doit plaire aux praticiens intelligents parce que, à notre époque où le laboratoire devient tyrannique et possède ses terribles « docteurs Knock », il a montré que la Clinique ne doit pas abdiquer, devant les faits expérimentaux, son droit de contrôle et de vérification. Alors que d'après les classiques la digestion est avant tout un acte chimique, Sigaud nie le fait et s'applique à mettre en lumière tout un ensemble d'actes biologiques ignorés d'eux et qui font passer la physiologie clinique au premier plan : cela grâce à l'application d'un procédé nouveau : *l'exploration externe du tube digestif.*

Si le médecin voulait pratiquer l'examen attentif du système gastro-intestinal, selon les données de Sigaud, écrivent Jacquin et Chatellier, combien d'états morbides qui lui échappent seraient heureusement éclairés. Qu'il comprenne que le tissu abdominal, en raison de sa qualité de tissu cavitaire, est, de tous les tissus de l'économie, celui dont les propriétés physiques subissent les transformations les plus amples et les plus variées.

Un cardiaque, un nerveux, un dyspnéique révèlent bien peu de choses du côté des organes atteints, à l'examen externe. Que nous sommes riches en revanche de remarques intelligibles du côté du tube digestif : ventres globuleux, ventres plats, ventres en cuvette, ventres en besace, suivant la position pendant l'observation... Estomacs distendus, estomacs affaissés, cœcums gonflés en boudin, cœcums rétrécis, vides, gargouillants...

Quelle multitude de sensations : rénitence, élasticité, mollesse, empâtement... Puis toutes les modalités de la sonorité abdominale. Toutes les notes des damiers... Et chacun de ces signes nous évèle les qualités de la membrane digestive !

La loi de synergie nous fait remonter de la fonction digestive aux diverses autres fonctions. Sigaud interprète ainsi les variations du système broncho-pulmonaire, du système gastro-intestinal, du système musculo-articulaire et du système cérébro-spinal ; suivant la prédominance de l'un ou de l'autre, il étudie quatre grands types morphologiques : *le type respiratoire* (caractérisé par le montagnard, le nomade, etc...), « le système respiratoire est prédominant et a besoin d'une somme d'excitants supérieure à celle qu'exigent les autres appareils pour le maintien de l'équilibre vital » ; *le type digestif* (cultivateur de la Beauce ou des Flandres), « le système digestif prédomine ; il a besoin d'une somme d'excitants supérieurs à celle qu'exigent les autres appareils pour le maintien de l'équilibre vital » ; *le type musculaire* (individu du mouvement sportif), etc... ; *le type cérébral* (le chercheur solitaire, le travailleur intellectuel...)

A chaque système anatomique correspond un milieu extérieur spécial avec lequel il est en continuité matérielle.

On devine combien riche en interprétations psychologiques est l'œuvre de Sigaud, car on est irrésistiblement mené ainsi de l'étude de la *constitution* à celle du *tempérament*, puis du *caractère*.

Le docteur Henri Leclerc est un savant dont la délicieuse curiosité nous vaut des livres précieux et pleins de charme. Ami des plantes, il leur a donné dans la thérapeutique la place qui leur revient et nous a révélé la grande richesse de nos champs et de nos jardins. Fleurs, racines, feuilles, bourgeons, fruits, écorces, donnent des succès merveilleux au médecin qui sait les utiliser. Il le peut désormais avec le livre de Leclerc, dont je vous ai déjà

parlé. Dans ses promenades **En marge du Codex,** Henri Leclerc s'arrête autour de maints vieux remèdes comme un archéologue s'arrête devant les maisons mystérieuses du passé, aux façades couturées de rides, pierres patinées par l'œuvre du temps, rues étroites où circule encore, comme une sève, le souffle du passé. Et voici que défilent le sirop diacode, le diascordium de Fracastor, l'emplâtre de Vigo, l'antique vésicatoire, le baume Opodeldoch, le vinaigre des quatre-voleurs, l'eau d'Alibour, l'eau de mélisse des Carmes, la potion de Chopart, l'élixir tonique de Gendrin, etc... Chaque exposé est une petite merveille. « Je me suis flatté, dit dans la préface notre talentueux auteur, de l'espérance d'être utile aussi bien à l'historien qu'au praticien. Si l'historien n'y trouve rien d'inédit, — ces pages lui épargneront, du moins, de longues recherches sur les vieilles formules du Codex, sur leur origine, sur ceux qui les publièrent : au praticien, elles apprendront à mieux connaître les armes qu'il manie chaque jour et à se pénétrer de l'idée, toujours féconde en enseignements, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que notre génération n'a pas tout inventé et que nous ferions preuve d'ingratitude en oubliant ceux de qui nous tenons notre patrimoine thérapeutique. »

Mémento. — *Déconstipation*, par Physis. — *Ainsi parlait l'homme*, par Camille Spiess, préface de Louis Estève. — Faculté de médecine de Constantinople : *Le fonctionnement de la chaire de médecine exotique en 1923*, par le professeur G. Delamare. — *Les causeries médicales de Dioscoride*, par Raoul Blondel, Albin Michel, éd. — *La scarlatine*, par le Dr Brelet, E. Flammarion, éd.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Arthur Wauters : *L'Evolution du marxisme*, Bruxelles, l'Eglantine. — *Doctrine de Saint-Simon, Exposition*, introduction et notes par C. Bouglé et Elie Halévy, Marcel Rivière. — Robert Pinot : *Les Œuvres sociales des industries métallurgiques*, A. Colin. — J. Fontègue : *Nouveaux entretiens sur l'Orientation professionnelle. Avant d'entrer en apprentissage*, Eyrolles. — Mémento.

**L'Evolution du Marxisme,** qu'étudie M. Arthur Wauters dans un ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique, est moins une évolution qu'une liquéfaction. Le marxisme, scientifiquement parlant, n'a jamais eu de valeur, et c'est ce dont

s'aperçoivent enfin ses tenants : toutes les thèses de la sacro-sainte doctrine s'avèrent fausses ou absurdes, il s'agit de les maquiller, et c'est ce travail de déformation qu'on appelle poliment évolution.

Car de tout cet engrenage de théories, aucune ne reste debout, tout dégringole ! La thèse de la valeur-travail est évidemment fausse, et Karl Marx lui-même aurait trouvé la plaisanterie mauvaise si son imprimeur lui avait demandé deux prix, simple et double, pour deux plaquettes égales, sous prétexte que l'une des deux, imprimée par des typos balourds ou flemmards, avait demandé deux fois plus d'heures de travail. La thèse de la survalue capitalistique est non moins erronée, le bénéfice du patron n'est pas vol du travail ouvrier, mais rémunération du service rendu et contre-partie du risque couru. La thèse de la concentration des richesses est contraire aux faits puisque le nombre des capitalistes, des propriétaires, des entrepreneurs augmente ; et celle de l'appauvrissement des masses est tout aussi fausse, puisque plus un pays s'industrialise, comme en Amérique, et plus le *standard of life* s'élève. La double thèse de la catastrophe fatale et de la lutte des classes est d'abord contradictoire, puisque la lutte est inutile si la catastrophe est fatale, ou la catastrophe pas fatale si la lutte est nécessaire, ensuite est fausse puisque la catastrophe n'a pas eu lieu (le coup de force des bolcheviks est tout le contraire) et enfin est absurde, catastrophe et lutte étant du non travail ou du contre-travail. Quant à la thèse du matérialisme historique, elle n'est acceptable que pour les temps primitifs, et ici Le Play, Demolins et Tourville ont autrement approfondi la question que ce pauvre pédant de Karl Marx ; pour les temps modernes elle est fausse ; il est inouï que Karl Marx, qui vivait au temps de la guerre de Sécession, n'ait pas vu que l'abolition de l'esclavage était un phénomène de psychologie morale et non de production économique. Et c'est pourquoi, encore une fois, de cet amas d'erreurs complètes, ou partielles, ce qui parfois est pire, qu'est le marxisme, il ne reste rien, absolument rien ; évolution, voilà bien de tes surprises !

Mais, bien entendu, le marxisme n'en subsiste pas moins, et étonnamment puissant et redoutable dans le domaine des faits. Tout un peuple de cent millions d'âmes, pauvres âmes de moujiks, vit sous sa terreur perpétuelle, et l'échec désastreux de ses

théories et prophéties ne gêne en rien jusqu'ici sa domination De temps en temps, quand cet échec aboutit à d'effroyables malheurs, massacres, pestes, guerres et famines, le marxisme desserre son carcan et les jobards clament qu'il évolue ; il rétablit l'odieux capital et c'est la N.E.P. qui fonctionne ; mais quand les pauvres bougres ont repris haleine, le carcan se resserre, comme en ce moment justement, et du coup on annonce une prochaine famine, aussi désastreuse que celle de 1920. Mais tout ceci ne désabusera aucun fanatique, et toujours il y aura des ignorants pour prendre des calembredaines pour des vérités de science, des roublards pour faire semblant d'y croire, des sots pour y croire réellement, et des bandits, pour faire marcher les uns et les autres à l'attaque de la diligence sociale. Quand, comme Lénine, on en arrête une de cent millions de voyageurs, le coup est beau.

§

Lorsqu'on pense que nous avons en France un Saint-Simon, on se sent un peu humilié pour nos compatriotes, qui ont cru devoir abandonner ce grand esprit pour emboîter le pas au pouacre malsain que fut Karl Marx. Saint-Simon a été, lui, un cerveau de premier ordre, comme on peut le voir par le livre que viennent de publier MM. Bouglé et Elie Halévy : **Doctrine de Saint-Simon. Exposition.** Les dix-sept « séances » que contient cette Exposition, et qui eurent lieu de janvier à juin 1829, ne sont pas d'ailleurs l'œuvre de Saint-Simon lui-même (il était mort en 1825), mais de ses disciples, Bayard, Enfantin, Carnot, Fournel et Duveyrier. Les idées qui y sont exposées n'en sont pas moins l'œuvre personnelle du fondateur de l'Ecole et permettent de voir l'ensemble de sa doctrine.

Je suis d'autant plus à l'aise pour louer Saint-Simon que je reste indépendant à son égard, comme à l'égard de son disciple dissident Auguste Comte. Le saint-simonisme, comme le positivisme, sont des doctrines incomplètes, et par moments fausses, et qu'on a le droit de ne pas accepter comme paroles d'Evangile, mais ce sont des doctrines souvent exactes, et presque toujours généreuses et fécondes, tandis que le marxisme n'est qu'un bouillon de cultures haineuses, stupides et fausses. Sans doute, le saint-simonisme, comme toutes les doctrines synthétiques, renferme dans son sein ce qu'on pourrait appeler une extrême droite

et une extrême gauche, et si la première, par le canal d'Auguste Comte, aboutit aux grands théocrates Bonald et Maistre, la seconde finirait de cascade en cascade par tomber dans le marxisme révolutionnaire, mais de ce que la lutte des classes est en germe dans Saint-Simon (tout n'est-il pas en germe dans tout?) il serait faux de conclure que la doctrine de l'apôtre de la production se confond avec celle du fakir de la répartition : par sa conception pacifique, laborieuse et industrialiste de la société moderne, Saint-Simon contredit d'avance, foncièrement, la conception combative, destructive et administrative de Karl Marx; à ce qui pourrait être la devise de celui-ci : « Tout par la violence pour la restitution à l'ouvrier de ce que le patron et le bailleur de fonds lui ont volé », s'oppose la devise des saint simoniens : « Tout par la paix pour le progrès de l'industrie et pour l'exploitation intensifiée de la nature ». Ce point principal de la doctrine est absolument approuvable ; quant aux points accessoires, suppression de l'héritage, suppression de l'intérêt, suppression de la concurrence, qui sont en effet du mauvais socialisme, ils ne sont pas essentiels au saint simonisme (pas plus que la religion de la Femme-Messie et de la Chair réhabilitée d'Enfantin, qui entraîna la ruine de l'Ecole) et ils se réaliseront d'ailleurs mieux par le libre cours des choses que par le recours à l'Etat, fût-ce l'Etat saint-simonien ; c'est ainsi que dans un régime très industrialisé sur le plan libre comme aux Etats Unis, l'héritage perd de son importance, tel milliardaire ne laissant à ses héritiers que quelques dollars, l'intérêt baisse son taux de par l'abondance des capitaux, et la concurrence elle-même, canalisée par les trusts, perd de cette âpreté qu'elle a dans les pays à production raréfiée. Le saint-simonisme apparaît donc au fond comme le contraire de notre socialisme contemporain.

Quant au reproche qu'on lui a fait de n'être qu'une aristocratie patronale, une église d'ingénieurs, en ajoutant que tout ce qui est patronal n'est que parasitisme et exploitation de l'ouvrier, il pourrait y être répondu par une très nombreuse documentation, dont le récent ouvrage de M. Robert Pinot : **Les Œuvres sociales des industries métallurgiques**, constitue un élément très instructif. Ces œuvres sont si nombreuses, si riches et si efficaces qu'on ne peut vraiment pas refuser son admiration à l'initiative privée en ce domaine, aussi bien celle du Comité des

Forges, dont le nom seul fait tomber en pâmoison tant d'épileptiques, que celle des établissements qui lui sont affiliés. Institutions d'assurances-maladie, d'assurances-vieillesse, d'assurances-invalidité, œuvres diverses d'enseignement, de logement, de confort, de sport, de coopératives, émanant de 240 établissements dont certains ont jusqu'à 15.000 ouvriers, tout cela forme un ensemble dont notre monde producteur a le droit d'être fier. Rien que pour le logement, le patronat métallurgique a avancé à son « ouvriérat » (ce mot devrait exister) plus de 100 millions qui ont permis de construire 4.000 logements ; jusqu'ici l'État, les départements et les villes sont loin, en dépit des projets nombreux de cités-jardins dont on a tant parlé, d'avoir réalisé quelque chose de comparable. D'autant que la métallurgie n'est pas seule à avoir agi ainsi et que telle Compagnie de chemins de fer, celle du Nord par exemple, a créé à Tergnier une Cité-jardin qui vraiment est un modèle du genre. Quand les bolchevismes de tous pays auront fait seulement le centième de tout ceci, on pourra les écouter.

§

En attendant, cultivons notre jardin et tâchons de tirer le meilleur parti possible de nos forces productives. A ceci l'orientation professionnelle servira beaucoup (Saint-Simon ne semble pas avoir saisi l'importance de cette question), et c'est pourquoi il faut signaler très instamment des livres comme ceux de M. Jules Fontègue. Ses *nouveaux entretiens sur l'Orientation professionnelle*, qu'il intitule **Avant d'entrer en apprentissage**, constituent le plus précieux des guides pour les jeunes gens arrivés au moment de choisir leur voie. On ne devrait pas adopter un métier avant d'avoir pris conseil, et sur la façon physique et morale dont on pourra l'exercer, et sur ses perspectives d'avenir, car la mode se mêle de tout et souvent les jeunes se précipitent vers un métier déjà encombré ou voué à une défaveur prochaine. Le conseil est d'ailleurs parfois délicat à donner, et comme le disait un autre spécialiste, M. Charles Quillard, dans la revue l'*Orientation professionnelle* de mars 1923, « au total, il est difficile d'être utile et facile d'être nuisible ». En outre, cette étude technique des métiers pousse à ces écoles spéciales dont on abuse un peu ; quand on demande trois ans pour être ceci ou cela, berger par exemple (l'Ecole des bergers de Rambouillet exige

trois ans d'études) c'est de l'excès ; le temps est trop précieux pour qu'on le gaspille ainsi en fignolages : un an et quelquefois trois mois devraient suffire, avec une pratique d'ailleurs indéfinie, car le progrès est toujours possible dans un art, et semblablement trois ans devraient être assez pour former un docteur en droit ou en médecine, un officier ou ingénieur ou professeur, etc.

Mémento. — *Karl Marx. Histoire des doctrines économiques, Tome I, depuis les origines de la théorie de la plus-value jusqu'à Adam Smith,* Alfred Costes. M. J. Molitor continue avec un courage héroïque à traduire les *Œuvres complètes* de Karl Marx, et certainement les marxistes exulteront de joie à pouvoir lire en français ce gros travail qui n'avait pas encore été traduit. Les autres feront peut-être mieux, s'ils veulent connaître les doctrines économiques, de lire la grande Histoire de Charles Gide et Charles Rist. — Roger Lambelin : *L'Impérialisme d'Israël,* B. Grasset. Après l'internationale ouvrière, l'internationale financière, avec une note antisémite comme le montre le surtitre *Le Péril juif.* Dans tout cela, il y a à prendre et à laisser ; la constitution d'un Etat juif en Palestine, où il n'y avait à peu près pas de juifs, semble bien montrer sinon qu'Israël domine le monde, du moins qu'il s'entend à faire dominer dans tel ou tel cas son intérêt. Maintenant Sionisme et Israël se confondent-ils ? A ce propos, on a annoncé dernièrement la conversion au catholicisme du fils de Herzl, le fondateur du sionisme. — Dans *la Revue politique et parlementaire* de juillet, M. Noyelle explique pertinemment comment *La vie chère, l'impôt et le change* se tiennent indissolublement, et comment le change est gouverné par la situation budgétaire et gouverne à son tour la situation des prix de gros et de détail — Dans le même numéro, M. Georges Lachapelle précise *la Statistique électorale des dernières élections* et arrive aux chiffres suivants : Cartel des gauches et socialistes, 3.394.416 voix; Radicaux nationaux, 1.020.229 ; Union républicaine et Conservateurs, 3.518.834. Ce serait, d'après ces chiffres, l'ancien Bloc national qui, en dépit des apparences, garderait la majorité dans le pays. Les ficelles de la loi électorale, système de la double prime, etc., ont joué contre lui et donné la victoire à ses adversaires, alors que d'après la R. P. véritable, il aurait dû avoir la majorité même des sièges, 289 contre 273 au Cartel des gauches et communistes, plus 6 sauvages formant le total des députés actuels, 568. — Dans la *Paix par le Droit,* M. Puech explique avec une clarté à laquelle nous n'étions pas habitués, les raisons que l'on a de ne pas accorder une confiance absolue à l'Allemagne. Mais alors, était-ce prudent de tout lâcher comme a fait M. Herriot à Londres ?

HENRI MAZEL.

## *QUESTIONS JURIDIQUES*

Régime de communauté ; Liquidation ; Reprise des propres ; Acquêts ; Faillite ; Inventaire notarié : Droits de mutation entre vifs. — Romans policiers ; Laboratoires de police ; Recherches des traces. — Mémento.

Lors de la dissolution du mariage, la société de biens établie entre les époux sous le *régime de communauté* se liquide et les époux opèrent la **Reprise des Propres**, c'est-à-dire qu'ils retirent de la masse les biens mobiliers et immobiliers faisant partie de leur patrimoine individuel.

L'art. 1499 du Code civil réputait *acquêt de communauté* « le mobilier existant lors du mariage, ou échu depuis », lorsque sa qualité de bien propre à l'un des époux n'avait pas « été constatée par inventaire ou état en bonne forme ».

En s'appuyant sur cet article, et également sur l'article 1510, la jurisprudence de la Cour de cassation se montrait rigoureuse vis-à-vis de la femme qui voulait effectuer ses reprises. Lorsque des créanciers de la communauté, ou du mari, prétendaient saisir un meuble qui, en réalité, appartenait non pas à la communauté, mais à la femme, cette dernière ne pouvait les en empêcher qu'en leur opposant un inventaire ou un acte authentique.

Ces deux articles sont modifiés par la loi du 29 avril 1924. Désormais, la preuve que la femme doit fournir qu'un bien mobilier lui appartient est celle du droit commun ; qu'il s'agisse d'exercer la reprise à l'encontre du mari ou des créanciers. Et la même loi a modifié les art. 560 et 563 du Code de commerce, relatifs aux *reprises de la femme d'un failli*.

Elle pourra prouver par écrit sous seing privé, par témoins, « soit même par commune renommée » (art. 1504 du C. C.), que tels biens mobiliers ne sont pas des acquêts de communauté, si elle veut obtenir que ces biens, lui appartenant en propre, soient distraits de l'actif du failli. Autrefois, il lui fallait produire un inventaire ou un acte authentique.

La loi du 29 avril 1924 porte un coup dur à l'*inventaire notarié* ; acte onéreux d'abord, acte dangereux ensuite par la connaissance qu'il donne au Fisc de la fortune des conjoints — bref, obligation à laquelle beaucoup de conjoints ne se soumettaient que sous la perspective des articles, modifiés maintenant. D'où des conséquences fiscales dont M. R. Savatier, professeur à la Faculté

de droit de Poitiers (*Les lois Nouvelles*, du 15 juin) signale la gravité; tout en estimant que la réforme reste bienfaisante :

Non seulement le Fisc perdra, pour tous les inventairesqui neseront plus dressés, les droits de timbre et le droit fixe ; non seulement, les parties ne constatant plus leurs apports dans aucun acte enregistré, il perdra aussi le droit de 1 o/o correspondant, mais encore il se trouvera dépouillé du meilleur de ses moyens de contrôle de la fortune mobilière. Ce n'est pas tout : de nombreux parents que, seule, la présomption de l'art. 1499 empêchait de donner manuellement à leurs enfants mariés une part importante de leur fortune, ne s'en priveront plus aujourd'hui. Ils accompagneront simplement le don manuel d'un écrit sous seing privé — et bien entendu non enregistré — signé d'eux, des deux époux et au besoin de tiers, et constatant le don manuel dont l'objet y sera détaillé. Cet écrit, assorti au besoin d'autres écrits montrant l'origine des biens donnés, en assurera la reprise éventuelle à peu près aussi sûrement qu'un inventaire rendant la donation publique et obligeant à en payer immédiatement les droits d'enregistrement. Si le don manuel était fait en argent, le donateur aurait soin de recourir, en outre, pour l'effectuer, à un chèque ou à un autre procédé analogue, dont subsisterait une trace écrite, facile à contrôler. Ainsi le Fisc est exposé à voir diminuer le produit des droits de mutation entre vifs à titre gratuit.

§

En écrivant **Policiers de romans et de laboratoire** (Payot, 7.50), M. Edmond Locard n'a pas perdu son temps. Il est difficile de trouver un livre mieux réussi : plus attrayant et plus instructif à la fois. C'est une petite merveille, en son genre, de clarté, de verve et de précision. Les policiers tels que les imaginèrent Edgard Poe, Gaboriau et Conan Doyle (sans oublier Voltaire et le père Dumas) ont dans les *laboratoires de police technique* — et notamment dans celui de Lyon, que dirige M. Edmond Locard, — des successeurs réels, lesquels aboutissent, à l'aide des dernières applications de la science physico chimique, au but où la psychologie conduisit les Dupin, les M. Lecocq et Sherlock Holmes. On verra ici par quels procédés. Ce livre de 300 pages est plein jusqu'au bord de notions et d'exemples significatifs, touchant l'anthropométrie, les empreintes digitales, l'analyse des traces, l'expertise graphologique, le déchiffrement des écritures chiffrées. C'est une véritable anthologie de police criminelle, dont je détacherai, sauf votre respect, l'anecdote que voici. Mais sachez

d'abord que l'habitude qu'ont certains malfaiteurs de laisser, sur le théâtre de leurs exploits, des souvenirs odorants marque « beaucoup moins le goût de l'ordure ou un défi à la justice qu'une superstition répandue presque en tous pays ». Un coupable, croient-ils, n'est pas pris, tant qu'il reste en son lieu et place quelques parties, fûssent-elles infimes, de son organisme.

Le 22 décembre 1898, M. Benoît, juge d'instruction à Lyon, se transportait 14, rue de la Villette, pour y enquêter au sujet d'un assassinat commis sur la personne de la veuve Foucherand. Cette femme, tenancière d'un très modeste petit café, avait été assommée et étranglée, au cours de la nuit précédente. On l'avait trouvée étendue sur le dos au milieu du débit, les jambes écartées et les jupes relevées. Une bouteille ensanglantée était à côté de la tête. Près de la tête également, l'assassin avait, par une ironie stupide, disposé un bouquet de raves. Des billets de banque et de l'or avaient été pris dans une armoire. Enfin des matières fécales avaient été laissées sur le lit.

A cette époque, la police recherchait une bande, dont les chefs se nommaient Nouguier et Gaumet et qui avait commis un certain nombre de vols avec effraction. Les recherches n'avaient pas encore abouti quand la « petite vieille de la Villette » fut tuée. On pensa qu'elle avait été victime de cette même bande. Quelques jours après, Barrel, Pareti et Motte, qui en faisaient partie, étaient arrêtés. Barrel fit des aveux et dénonça Nouguier et Gaumet comme les assassins, les trois autres ayant participé seulement au vol. Après des recherches difficiles et une poursuite mouvementée, Gaumet fut pris à Saint-Etienne. Il venait d'y commettre un nouveau vol et en dépensait le produit dans une maison de tolérance...

Nouguier est pris de son côté, revolver au poing, au moment de commettre un nouveau crime. Les deux bandits nient l'assassinat dont les chargent leurs complices, et ceux-ci finissent par tomber d'accord que Nouguier seul est coupable. Le nombre et la gravité des condamnations qui figuraient à son casier le rendaient difficile à défendre, tandis que celui de Gaumet était relativement vierge. C'est pourquoi, lorsque Nouguier se sentit convaincu, il chercha chevaleresquement à sauver, à Gaumet, sa tête. C'est ici que l'expertise intervint :

Le professeur Lacassagne avait constaté dans les matières fécales laissées sur le lit de la petite vieille la présence d'un parasite : *l'oxyure vermicalaire*. Cet entozoaire habite l'intestin, et la femelle vient chaque soir pondre ses œufs à une extrémité du tube digestif, qui est celle où les apothicaires ont coutume de viser. Il s'agissait de vérifier si, parmi

les accusés, il était un porteur de ce parasite. Des cueillettes rectales montrèrent que, seul, Gaumet était muni, et en abondance, d'oxyures et d'œufs. C'était donc bien lui qui, malgré ses dénégations, avait cherché à prendre une assurance, si vaine, contre le destin. Il fut condamné ainsi que Nouguier, par les assises du Rhône, le 1er décembre 1899. Le 10 février suivant, l'un et l'autre avaient la tête tranchée.

Pendant la toilette qui précède l'exécution, Gaumet avait demandé à parler au professeur Lacassagne : il lui exprima son étonnement et son admiration pour la voie suivie dans l'expertise. Il reconnut spontanément que les conclusions du rapport étaient exactes ; et, pour manifester qu'il n'en voulait nullement à l'illustre médecin légiste de l'avoir confondu, il lui demanda de faire préparer son squelette, après l'autopsie, et de le conserver près de lui. Ainsi s'explique la présence constante, à la porte du cabinet de Lacassagne à la Faculté, d'un squelette dont une vertèbre cervicale brisée porte un trait rouge, signalant le point où frappa le couteau de la guillotine.

Voilà de quoi intéresser ensemble les mânes de Rabelais, de J.-H. Fabre et Deibler Ier ; et je pense que le professeur Lacassagne, maintenant aux sombres bords, n'a pas été sans leur raconter l'histoire. Sur l'œuvre de ce maître de la médecine légale, M. Locard donne maints renseignements. Le livre nous parle ausssi de l'éminent et modeste Bertillon ; homme de bon sens, s'il en fut jamais, sauf lorsqu'il s'embarqua sur le Bordereau. M. Locard ne s'étonne pas outre mesure qu'une telle obnubilation ait pu se produire dans un cerveau si lucide. Il montre en elle sa judiciaire psychologique. Car les plus sages sont capables d'être les plus fous et Lacassagne, au cours du procès de l'Ogresse Jeanne Weber, n'a pas été moins stupéfiant que Bertillon au procès de Rennes...

Mémento. — N. Politis : *La Justice Internationale* (Hachette, 12 fr.). Président de la Commission d'arbitrage et de désarmement à la Société des Nations, M. Politis, avant d'être ministre de Grèce à Paris, a professé brillamment le droit international dans nos Facultés. Son livre montre l'évolution de l'idée de justice dans les rapports internationaux et marque le point où elle arrive. Entre l'état permanent de guerre et l'état permanent de paix, nous n'avons guère accompli que la moitié du chemin. Mais on peut penser que nous irons un peu plus vite dans la seconde. M. Politis, en vrai homme de science, ne se paye pas de mots et, s'il permet de grands espoirs, son ouvrage ne procurera pas des illusions dangereuses. « La guerre (nous dit-il) est désormais une opération de très grand luxe. Si elle ne peut encore être bannie des habitudes des

peuples, elle doit au moins être réservée aux conflits très graves, dont quelque raison suprême empêcherait le règlement pacifique ». — Max Gibert : *Les Institutions des Vallées d'Andorre* (Marcel Giard). Une vingtaine de pages seulement, mais qui contiennent l'essentiel sur une question bien ignorée, malgré qu'elle nous touche de près, et peut-être à cause de cette proximité même. L'étude de M. Gibert me paraît constituer un excellent article d'encyclopédie. — Roger Roux : *Une aventurière bisontine au XVIIIe siècle* (Herbelin, éd., Belfort.) Il s'agit de Louise Fontaine, née à Besançon en 1740 « de parents les plus obscurs et de l'état le plus abject », servante, puis comédienne, puis raccrocheuse, qui, sous le nom de Marie Molette de Noblair, et tandis qu'elle est mariée au sieur Frémain, laquais du Comte de Morangies, maréchal des camps et armées du Roi, réussit à se faire épouser légitimement par le susdit Comte et lui persuade qu'il est le père d'une fille de sa première union. Son histoire n'attend plus que M. Lenôtre ou l'un des meilleurs ouvriers de son excellente équipe. M. Roger Roux, conseiller à la Cour de Besançon, nous donne en effet les principales pièces du procès qui termina cette brillante carrière.

MARCEL COULON.

## *ANTHROPOLOGIE*

Eugène Pittard : *Les Races et l'Histoire ; Introduction ethnologique à l'Histoire*, Paris, Renaissance du Livre (Bibliothèque de Synthèse historique). — Théophile Simar: *Etude critique sur la Formation de la Doctrine des Races au XVIIIe siècle et son expansion au XIXe siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, in-8°.

L'auteur de ce livre sur **Les races et l'histoire** est professeur d'anthropologie à l'Université de Genève; nos sciences lui doivent d'innombrables mémoires techniques, et quelques volumes, notamment la première partie d'une excellente monographie des *Races du Valais*. Il a eu à traiter, dans la Bibliothèque que dirige M. Henri Berr, le sujet qui avait été attribué d'abord à feu Deniker, lui aussi anthropologiste physique plus qu'ethnographe. Ces problèmes sont nombreux ; ils sont complexes. C'est un mérite, du moins aux yeux des spécialistes, que d'avoir répondu le plus souvent par des points d'interrogation. Mais le lecteur ordinaire trouvera, peut-être, que M. Pittard a abusé de ce signe typographique et aussi du procédé littéraire qui consite à répondre à des objections formulées ou possibles en demandant si telle ou telle concomitante nécessaire est connue, ou si, dans le cas donné, une autre hypothèse ne serait pas tout aussi

valable. Cet abus est frappant dans maints chapitres, et notamment pages 553-557 où, sur 23 paragraphes, il y en a 13 qui se terminent par un point d'interrogation et où le contenu des autres en fourmille, ou bien propose, à la fois, deux hypothèses contradictoires.

Un autre reproche encore que je ferai à M. Pittard est de ne pas choisir entre diverses théories, ou entre diverses possibilités; et cela tout le long de ce volume touffu. Il a bien soin de dire que « plusieurs chapitres de son livre ont montré à quel degré, parfois, il faut être prudent lorsqu'on veut interpréter les différences morphologiques offertes par des régions où les types géographiques ou économiques sont variés ». Et d'être si prudent, il n'a pas tort. Parce que les sciences anthropologiques n'étant pas encore régularisées ni, du moins, dans la plupart des pays, officialisées, toutes sortes d'esprits faux s'y sont donné libre jeu et ont construit des théories dont le moins qu'on puisse dire souvent est qu'elles sont absurdes.

Aussi M. Pittard n'a-t il pu, en étudiant la relation entre le facteur anthropologique et d'autres facteurs sociaux (géographique, économique, psychologique, etc.), faire abstraction de toute une littérature inutile ; il a dû déblayer son terrain des erreurs accréditées ; il a dû présenter modestement les parcelles de vérité vraiment acquises, parcelles encore peu nombreuses, faute d'explorations méthodiques ; et c'est sur un terrain peu sûr qu'il a dû construire, vaille que vaille, sa maison.

Donc quelle que soit la race étudiée, on est certain de rencontrer à son propos tout un fatras, que M. Pittard ne pouvait sembler ignorer, par conscience de savant, et qu'il a dû éliminer par la critique avant de pouvoir définir et décrire le résidu vraiment utilisable. Ainsi s'explique que son livre soit aussi touffu, et que pourtant la somme de connaissances exactes que le lecteur retire de sa lecture soit si faible, à peine une poignée de faits. J'aurais, quant à moi, serré le style, et jeté de côté maintes discussions en somme secondaires. Mais reprocher ceci à M. Pittard serait lui faire un procès de tendance. Je demande seulement au lecteur impartial de lire avec soin les *Conclusions*, et de me dire ensuite à quoi se réduisent ses acquisitions définitives. M. Berr a senti ce défaut ; car il a eu soin, dans une longue *Préface*, de considérer un à un tout l'ensemble des problèmes posés par le

titre du livre, et de situer cet ensemble dans la science plus vaste dont il est le prophète, la Synthèse historique.

Spécialiste, je m'étonne aussi que la documentation de M. Pittard soit insuffisante sur certains points fondamentaux. J'ai vainement cherché dans son volume une discussion serrée de la notion de race et des polémiques qui se sont élevées à ce sujet. M. Pittard en est encore à Broca, Topinard et Deniker ; qu'il ne cite ni Dixon, ni Shirokogoroff, c'est naturel à cause des dates de rédaction ; mais il ne discute pas même Boas, ni Hardlicka, ni bien d'autres savants qui ont essayé de donner de la notion de race, ou, comme j'ai dit qu'il faut dire, de *type anthropologique*, une définition précise. Il y beau temps que l'index céphalique, la taille et la pigmentation ne suffisent plus à définir une race et ne sont à considérer que comme des éléments sinon secondaires, du moins de même plan que sept, dix, certains disent quarante, autres éléments corporels.

Dans ces conditions, le mot *race* n'étant pris par M. Pittard que dans un sens vague, usé, populaire, non scientifique, il lui était impossible de répondre aux questions posées. Donc les points d'interrogation de M. Pittard ne sont dus qu'à lui-même, non à l'insuffisance de notre science. D'autres savants, mieux documentés, auraient, dans la plupart des cas, pu répondre positivement.

Les faits sont classés géographiquement. Cette indication, je pense, suffit. Sur certaines « races» on est mieux renseigné que sur d'autres, sur les pacifiques mieux que sur les farouches, comme de juste. M. Pittard résume bien les données acquises, du moins dans les limites indiquées ci-dessus ; il se risque parfois à parler de l'indice nasal, mais rarement. Pour l'Europe, qui intéresse le plus le lecteur ordinaire, comment a-t-il pu ignorer le gros volume de Steinmetz? Et pourquoi a-t-il si peu étudié aussi es rapports de la race, puisque *race* il y a, et de la nationalité, phénomène historique par excellence, rapports sur lesquels il existe, en outre du livre de Steinmetz cité à l'instant, un autre livre dû à Oldham, *Race and Nationality*, qui décrit en détail la formation à la fois anthropologique et historique (économique, politique, etc.) de la population actuelle de la Grande Bretagne, ouvrage complété sur certains points, et critiqué sur d'autres, par celui de Peake sur le *Village anglais*, analysé dans le *Mercure* ; ce dernier, il est vrai, était peut-être trop récent pour que

M. Pittard pût l'utiliser lors de la rédaction du sien ; mais les idées générales de Peake avaient été formulées déjà par lui dans plusieurs mémoires que M. Pittard aurait dû connaître.

L'omission la plus grave, encore, la voici : le problème entier des rapports de la Race et de l'Histoire avait été traité, et dans un esprit de synthèse parfait, avec une belle indépendance d'esprit, une méthode précise et minutieuse, et pour des régions où l'intéraction des facteurs était enchevêtrée au possible, par M. Bernard Auerbach dans ses *Races et Nationalités de l'Autriche-Hongrie*. Il n'y avait qu'à élargir le domaine, qu'à appliquer la méthode de M. Auerbach à tous les peuples, morts ou vivants, pour rédiger un ouvrage fondamental et qui eût gardé sa valeur éternellement. Mais... Bref je n'insiste pas. Je tenais seulement à rendre justice à un auteur que M. Pittard cite tout juste dans sa bibliographie, avec un astérisque, il est vrai, sans pourtant y avoir vu ce qui lui assure, dans notre littérature, une situation de premier plan.

Bref, le contenu de l'ouvrage de M. Pittard répond très peu à son titre ; il répond moins encore aux tendance que M. Berr, l'éditeur responsable, assigne à la « synthèse historique ». C'est dommage, car le sujet était beau et vaste ; c'est dommage aussi pour M. Pittard, qui, dans ses travaux de spécialiste, s'était révélé comme un bon savant. Il faut admettre que Renan a eu raison, quand il a dit que « la généralisation est une spécialité ». Trop peu de savants, ou d'écrivains au sens large, comprennent cet aphorisme, et croient que généraliser, c'est accumuler des faits. Généraliser, c'est synthétiser ; je pose donc de nouveau à M. Berr une question déjà formulée : le livre de M. Pittard est-il, à son sens, vraiment de la « synthèse historique » ?

§

Je n'ai pas voulu dresser la liste complète des « manquants » de M. Pittard. L'occasion m'oblige à lui en signaler un autre encore, le bon mémoire de M. Simar sur la **Formation de la Doctrine des Races au XVIII^e siècle et son expansion au XIX^e**. C'est un exposé critique d'une théorie générale qui aurait, selon l'auteur, pris racine dans le principe de diversité déjà admis au XVI^e siècle sous une forme systématique dans les écrits « pangermanistes » avant la lettre de Scheurl, de

Gebwiler, etc., et qui se rattacherait en France au mouvement de la réforme. L'anthropologie scientifique n'aurait été en rien responsable de la formation de cette doctrine préexistante, et l'aurait seulement utilisée comme un argument de secours.

Je crois M. Simar dans le vrai : et l'on remarquera que de tous côtés, tant en France ou en Grande-Bretagne qu'en Allemagne, ce sont plutôt des non-spécialistes (sauf Ammon et quelques autres en Allemagne), qui ont tenté de fonder sur la notion de races supérieures ou inférieures un système de gouvernement intérieur et un système de conquêtes extérieures.

Dans cette analyse critique, M. Simar va jusqu'à la période la plus récente. Tous les romantiques et tous les grands historiens et philosophes de la première moitié du XIX^e siècle sont étudiés par rapport à cette doctrine des races ; et dans les derniers chapitres on trouve étudiés de même Destrée et Kurth en Belgique, Cecil Rhodes, Kipling, Keith, etc., en Angleterre, Madison Grant et Osborne aux Etats-Unis et chez nous Bourget, Drumont, Brunetière, Ernest Seillière, Finot, Maurras ; entre deux, comme de juste, Gobineau et Nietzsche.

A un ethnographe, ce livre apparaît comme un navrant musée des horreurs logiques. On se demande comment tant d'écrivains intelligents ont pu écrire tant de bêtises, et en si beau style, à propos de données qu'ils n'avaient pas contrôlées. Au fait, c'est moi peut-être qui écris une bêtise : c'est quand la donnée n'est pas contrôlée qu'on remplace l'évidence ou la démonstration par de belles phrases, et la nature, par des constructions fantaisistes.

Tout de même, c'est étrange. D'ailleurs, ça continue.

A. VAN GENNEP.

## *VOYAGES*

Hon. Brigadier-général C.-G. Bruce : *L'Assaut du mont Everest en 1922*, Dardel, à Chambéry. — Daniel Baud-Bovy : *La Dent du Midi*, Editions d'art Boissonnas, à Genève.

Après une première tentative, l'an passé, l'**Assaut du mont Everest** a été repris, et c'est le récit de l'organisation et du détail de l'expédition, — des essais successifs d'escalade de la montagne, serait-il plus juste de dire — qu'apporte l'Hon. brigadier-général C.-G. Bruce.

L'ascension du mont Everest avait été préparée, répétons-le,

par une première reconnaissance, et il s'agissait maintenant de s'attaquer à la montagne elle-même. Autant qu'on peut s'en rendre compte en suivant les explications de l'auteur et d'après l'illustration du livre, le Mont Everest est comme posé sur un entassement de montagnes qui s'élèvent elles-mêmes à près de 2.000 m., soit le quart environ de la hauteur totale. Le premier gradin avait été escaladé par la précédente expédition. Mais il restait à s'élever sur la montagne elle-même.

On sait que jusqu'alors les Européens ne s'étaient qu'approchés de cette partie de l'Himalaya et que ses abords mêmes étaient à peu près inconnus. Il fallut s'entendre avec les Surkhas du Népaul pour obtenir des porteurs et avec les Thibétains qui occupent la région. Le mont Everest, situé dans une partie assez étroite de la chaîne montagneuse, est très exposé aux atteintes de la mousson sud-ouest et ne se trouve accessible que pendant peu de jours de la belle saison. Les porteurs furent choisi parmi cent cinquante hommes fournis par des villages de la région. Toute l'expédition fut dirigée sur Kalimpong.

A Darjeeling, les chefs lamas et brahmines du pays avaient béni la caravane et prié pour les succès de l'entreprise. Le personnel européen de la caravane — assez nombreux, car il comptait bien douze ou treize personnes, — emmenait six ou sept cuisiniers.

L'expédition qui arrive à Richengong est reçue par l'agent commercial britannique, qui demeure à Chumbi, accompagné de toute une garde d'honneur. On est en somme sur la frontière du Thibet et la route de Lhassa. Au cours de ces journées préparatoires, il est plusieurs fois question des poneys qu'on amène et qui sont si petits de taille que l'homme campé sur leur dos semble littéralement les faire marcher avec ses jambes. Mais ces animaux étaient surtout bien nourris et l'un recevait, en cachette, douze œufs au moins, mêlés à son grain. La caravane arrive à Phari (6 avril 1922) et fait la connaissance du vent thibétain — l'endroit se trouvant à 14300 pieds (4.360 m.).

Les ascensionnistes s'y renforcent de 50 mulets indispensables au transport de tout son matériel. Le 8 avril, on se mit définitivement en route avec un personnel nombreux et des bêtes : mules, poneys, yacks à quantité, bœufs, etc. (1).

(1) La caravane qu'on dénombre plus haut comprend enfin plus de 300 ani-

A Schekar (24 avril), la caravane perd trois jours pour attendre des moyens de transport. L'endroit est près d'un grand monastère dont le Lama est aussi un habile négociant qui a pris soin d'accumuler dans une dépendance de l'abbaye une véritable collection de curiosités. Comme d'autres voyageurs qui mentionnèrent le fait, l'auteur nous dit que les lamas qu'il vit étaient d'une saleté inconcevable, dépassant tout ce qui a été raconté, et bien que les habitants, même aisés, de Lhassa aient sous ce rapport mauvaise réputation. On mentionne d'ailleurs que les *Jonphens* ordinaires ne prennent qu'un bain par an, — et un bain de cérémonie encore, la veille de la nouvelle année (1). Un peu plus loin, on atteint un autre monastère, celui de Rongbuk, dont le lama est un curieux personnage, se prétendant alors l'incarnation d'un dieu à neuf têtes du pays. — En passant, on peut parler également du thé thibétain, qui est mélangé et broyé avec du sel, du nitre et du beurre, — ce dernier immanquablement rance.

La caravane se dirige cependant sur le glacier du Rongbuk, au pied de l'Everest, et qui tient une place importante dans cette histoire. Ce fut là qu'on établit le camp de base (5.000 m. environ). L'organisation de ce camp fut du reste laborieuse, avec tous les *impedimenta* qui avaient été transportés.

C'est ici que commence la véritable ascension de la montagne. Sur les pentes du col « terminal » de l'Everest, six camps furent successivement établis et pourvus de tous les instruments et provisions nécessaires. Le volume donne le récit détaillé de plusieurs ascensions qui furent tentées bientôt, avec le secours d'appareils à oxygène; mais la déperdition des forces physiques, la tempête qui régnait sur les hauteurs, ne permirent pas d'atteindre le point le plus élevé. L'une même se termina par une catastrophe.

Une avalanche balaya la caravane et sept porteurs furent tués. La nouvelle apportée au camp de base provoqua une véritable consternation. La saison était trop avancée. Il fallut renoncer à d'autres exploits et le camp fut levé. Je passe sur divers incidents et tentatives du retour.

Le récit de la conquête du mont Everest est écrit par divers

maux portant bagage ; environ 20 poneys, 50 ou 60 hommes de charge ou autres, plus une centaine de Thibétains, et avec cela treize Européens.

(1) Un autre Thibétain, noble d'origine, se vantait un jour d'avoir pris deux bains au cours de son existence ; l'un à l'occasion de sa naissance et l'autre le jour de son mariage.

membres de l'expédition, dont les relations se chevauchent l'une l'autre et arrivent même à répéter deux fois le même fait, — comme l'accident qui coûte la vie à sept porteurs thibétains.

On peut ajouter que les dates sont rarement indiquées, ce qui rend assez difficile de suivre la succession des récits.

Il serait peut-être bon d'ajouter que la conquête de la plus haute cime d'Asie — qui est bien un tour de force d'alpinistes en effet — a été l'objet de diverses critiques.

Mais c'est surtout parce que l'entreprise n'a pas cru devoir se couvrir, comme on le fait le plus souvent, de vagues prétextes scientifiques, et attacher, pour les observations, quelques savants officiels à sa cavalcade. Quand on peut arguer des « progrès de la Science », en effet, tout le monde retire son chapeau.

J'ajouterait que le récit de *l'Assaut du Mont Everest*, plein de péripéties comme on peut s'y attendre, est abondant encore en observations sur le pays, les peuplades qui l'habitent, les décors souvent admirables de la région, les rapports enfin avec les autorités du pays où séjourne la caravane. Il y a surtout de curieuses indications sur le passage et le séjour des voyageurs au monastère de Rongbuck, son pape, ses bizarres populations de moines, les pèlerinages qui y affluent, etc. Un intéressant chapitre enfin nous parle de la civilisation thibétaine. — Le volume qui est une des belles éditions de la librairie Dardel, à Chambéry, offre de nombreuses et très belles photographies et deux cartes.

De M. Daniel Baud Bovy j'ai encore à présenter un très remarquable volume sur **La Dent du Midi**, Chambéry et le Val d'Illiez, qui est un livre de promenade, de descriptions souvent jolies, parmi les beaux paysages et les splendides décors des Alpes, où l'on trouve des anecdotes, des histoires, des légendes, voire des pages de chroniques ou des récits merveilleux de la *Légende Dorée*. « La dent de Valère, le sombre Salentin, la Chaux d'Anthemoz sont les trois arêtes principales, les points d'appui des arcs boutants qui supportent le poids des sept sommets. » Toute cette région a été un asile de la prière, et des fondations religieuses y subsistent encore.

A Ollon, on montre dans le mur de l'église un milliaire romain, au nom de Valérien, et venant de la route d'Avenches au Grand-Saint-Bernard, et qui passe au pied d'une colline où s'élevait un château des « rois Rodolphiens » et deux chapelles, l'une du

XIIIe siècle, ensemble dont il ne subsiste que la muraille du donjon.

Ailleurs, il est parlé du Val de Morgins et du défilé des Portes. Un mur dont il reste des traces barrait la vallée, défendait l'accès d'un premier monastère de Saint-Colomban, qu'achevèrent sans doute les religieux de Saint-Maurice.

De très curieux détails sont donnés ensuite sur les vicissitudes de l'abbaye.

En 1863, son admirable cloître fut restauré ; il date du XIIIe siècle, « avec ses fines colonnettes portées sur un fût de marbre noir », ses colonnes d'angle ornées de petites figures, ses délicats fenestrages, etc. Ce cloître a été peint au XVe siècle de sujets se rapportant à l'histoire de la Vierge, qui rappellent les Giotto de Padoue.

Plus loin, il est parlé des aventures et des massacres de la Légion thébaine, ainsi que du val d'Illiez où l'on croit que se réfugièrent les survivants. Saint Théodore, évêque du Valais, résolut d'élever une basilique à la mémoire des martyrs.

La basilique fut ensuite cédée à l'abbaye de Saint-Maurice, — le plus ancien des monastères d'Occident, nous dit l'auteur — dont elle prit enfin le nom.

A propos de l'abbaye d'Agaune, une légende rapporte que saint Martin en entreprit le pèlerinage pour y honorer les martyrs de la Légion thébaine. Il enfonça un couteau dans le sol d'où jaillit un filet de sang ; il en emplit deux ampoules. Comme elles étaient pleines et que le sang coulait toujours, l'évêque pria le ciel de lui envoyer son aide, et un ange lui apporta un admirable vase d'agathe, qui est toujours conservé dans le trésor de l'abbaye.

Dans la *Géographie et statistique de la Savoie*, de Lutz, il est indiqué que la Dent du Midi est une longue arête entrecoupée par cinq dents, — des pics à peu près d'égale élévation, que l'on nomme *dents* de Tsallens, dans le val d'Illiez. L'ouvrage de M. Daniel Baud-Bovy, sur lequel je ne fournis que quelques indications, au hasard des rencontres, donne longuement, après l'historique de la région, des indications sur ses paysages, l'aspect et la couleur des sites, leurs pics, rochers et torrents ; les ascensions dont le pic du Midi a été l'objet et même l'aspect de son décor de faîte. L'ouvrage intéressera les alpinistes sans

doute, — mais aussi tous ceux qui aiment voyager dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, devant le feu d'hiver. Ceux-là surtout sauront gré à la librairie Boissonnas de la très, très belle édition qu'elle nous a donnée et surtout de l'illustration absolument remarquable qu'elle apporte aux amateurs.

CHARLES MERKI.

## QUESTIONS COLONIALES

Albert Viviès : *L'âme de la Cochinchine*, Albert Portail, éditeur, Saïgon, 1924. — Mémento.

M. Albert Viviès, après quelques hésitations et de louables scrupules, s'est décidé à publier sous ce beau titre général : **L'âme de la Cochinchine**, une série d'articles parus au jour le jour sur notre colonie et qui lui ont paru mériter d'être rassemblés, « en tant que contribution à l'histoire qui sera un jour écrite des événements contemporains en Cochinchine ». M. Viviès se demandait : « Qui lira cet ouvrage? Ce n'est pas un roman ; or, dans le domaine du livre, le roman s'affirme roi et il semble bien que cette souveraineté restera l'une des marques de l'époque contemporaine. Ce n'est pas non plus un récit de voyage et l'on ne peut y suivre d'extravagantes aventures... » Que l'auteur se rassure ! Il se trouve tout de même encore en France quelques lecteurs susceptibles de s'intéresser à un sujet grave, fût-il limité à la célébration de la paix française installée en un pays lointain. Et, à ce titre, l'ouvrage de M. Albert Viviès constitue un document de premier ordre. M. Viviès s'est interdit d'écrire une seule ligne sur Saïgon « perle de l'Extrême-Orient » car il n'est pas un enseigne de vaisseau, pas un touriste, pas un chargé de mission qui aient résisté au désir d'écrire sur cette malheureuse cité qui nous fut, en général, présentée par les Farrère et imitateurs de Farrère comme la ville de tous les vices, alors que c'est simplement une ville vivant avec exubérance, et dont les habitants européens ou indigènes ne sont ni plus ni moins pourris que les hommes vivant sous d'autres latitudes. En effet, dans ce vaste domaine que constitue « la cochonnerie congénitale » de l'homme, il faut toujours penser que le record appartiendra sans conteste possible à de bonnes petites villes de province métropolitaines où les habitants, sous une tenue extérieure parfaite, dissimulent

hypocritement tout ce qu'il y a de mieux comme fumier humain. M. Viviès, abandonnant donc l'article bien connu, Saïgon, cité de débauche, s'est attaché surtout à peindre la terre cochinchinoise, ces millions d'hectares de terre française, que peu d'écrivains jusqu'à présent ont évoqués.

L'espérance, écrit-il, naît de découvrir enfin la beauté réelle de notre Cochinchine, quand une promenade, même à peine hors de la ville, conduit vers la campagne se profilant sur un ciel chargé des feux restés sanglants d'un soleil qui fut, pendant le jour, implacable de pureté ; car, c'est de la campagne que s'élève l'âme du pays... *L'âme de ce pays, c'est la terre*.... Il ne suffit pas de sortir de la ville, et, après avoir vu la campagne à droite et à gauche de la route, sur deux kilomètres, de retourner sur ses pas, lassé déjà et sous prétexte que la Basse-Cochinchine est partout pareille à elle-même, ce qui, au demeurant, se trouve vrai. Après cette excursion, l'on aura tout vu et l'on ne saura rien. Il faut qu'à la vision d'un lambeau de plaine succède la vision d'un autre lambeau de plaine, et ainsi longtemps, très longtemps, loin, très loin ; il faut aussi avoir vu le paysan annamite luttant corps à corps avec la glèbe, puis le revoir encore et le revoir toujours. Il ne vous dira rien, mais vous saurez quand même qu'il adore son limon à l'égal d'un Dieu.

Cette monotonie doit vous lasser, vous énerver, vous irriter. Quand vous serez près de la maudire, alors, mais alors seulement, vous connaîtrez les forces spirituelles de cette plaine interminablement verte ; elle pèsera sur vous comme une chape d'éternité et vous saurez qui est le « Nha-quês », ce paysan, calme, docile, mais révélant une énergie admirable et portant en puissance d'étonnantes réactions... De cette immensité plate (de la rizière) subissant, passive, les éléments, monte, irrésistiblement, l'exhortation à la patience ; l'on ne peut communier avec l'âme de ce pays, si l'on ne sent pas cela, pour l'avoir senti. Et si on l'ignore, que d'erreurs viendront de là ! Ce qui, souvent, est défini résignation douloureuse n'est, venant des Annamites, qu'une silencieuse, mais intelligente et reconnaissante acceptation. Voilà pourquoi certains, ayant décidé de nous tromper, prétendent en le disant et l'écrivant, ceci absolument faux, que l'Annamite se soumet comme une bête de somme à la domination française.

Le témoignage contraire de M. Albert Viviès qui, depuis plus de douze années, vit au sein de la plaine cochinchinoise, nous est infiniment précieux, et on croirait entendre un écho métropolitain, et non plus colonial, lorsqu'il déclare :

Le gouvernement français, au lieu de se laisser impressionner par

les jérémiades des citadins bruyants et exigeants, devrait avoir les yeux fixés sur la campagne et cela jusqu'à l'obsession, et ne rien refuser de ce qui peut la favoriser, car c'est d'elle que tout vient. Là est le secret. Je sens cela invinciblement, et, mieux que par l'esprit, c'est par l'émotion que j'ai reçu l'âme de ce pays !

M. Viviès déplore justement telles polémiques des journaux locaux, auxquelles demeure étrangère et indifférente la grande masse de la population indigène. Cependant, les échos de ces regrettables philippiques parviennent aux oreilles des campagnards, qui ne laissent pas d'être surpris par l'étalage des faiblesses des Occidentaux en général et des Français en particulier. C'est qu'en effet :

le Français de Cochinchine n'est plus et ne peut plus être seulement l'artiste qui contemple une humanité sortant lentement et comme à regret du sommeil, en conservant ses dieux et ses rêves. Il doit agir et l'Annamite le suit, emporté malgré lui, mais invinciblement, par cette frénésie d'action qui semble bien être l'expression de l'âme moderne. La Presse, traduction fidèle de cette névrose, prend un extraordinaire essor. L'âme de ce pays est l'âme de la terre et le sera toujours, mais des âcres parfums du limon de Cochinchine se dégage un fumet nouveau et enivrant : suivre le grand mouvement des peuples, parler, écrire, agir !

Examinant le grave problème de l'évolution de l'esprit indigène à notre contact et se demandant, en présence de certaines exagérations du mouvement « jeune-annamite », *à quoi pense* l'Annamite des campagnes, M. Viviès répond nettement :

Ce paysan, qui est le peuple, a besoin de réformes sociales, mais il n'a pas de hantises d'ordre politique. Le fait, d'ailleurs, n'a rien de paradoxal. A Rome, jadis, quelle fut la principale cause du mauvais succès qui suivit les efforts faits par quelques-uns pour sauver le régime républicain? L'indifférence du peuple ! Fatigué d'avoir lutté pour des prérogatives politiques desquelles il avait souvent mal usé et qui l'avaient conduit au désordre, au massacre et à la misère, ce peuple n'aspirait plus qu'à la tranquillité, sous un régime fort qui le protégeât contre les troubles civils et lui procurât une vie matérielle satisfaisante. Telle est exactement la mentalité de la grande masse du peuple de Cochinchine, reconnaissante de la paix féconde apportée par la France. Je la suppose volontiers inaccessible à certaines suggestions tendant à une émancipation politique dont elle sait qu'elle n'aurait pas les profits.

Je souhaite vivement que M. Viviès, qui est sur place et paraît bon et impartial observateur, ne se trompe point et nous donne là un jugement tout à fait objectif. Un fait est certain : avec notre aide, une haute bourgeoisie annamite s'est constituée. A se placer au point de vue du bon sens, il paraît difficile que cette nouvelle classe, qui nous doit sa récente élévation, ne soit pas attachée à un ordre social qui lui assure paix et tranquillité. Nos sujets se déclarent, en effet, attachés à la France. Mais M. Viviès le note lui-même. Ils sont des hommes, ils sont des Annamites. Il est donc naturel qu'ils s'impatientent de voir d'autres qu'eux à la barre et qu'ils souhaitent être leurs propres chefs, en excluant notre domination? Ici, se pose pour l'avenir une question capitale.

Il ne suffira pas toujours, en effet, de déclarer aux Annamites, après leur avoir prodigué de fallacieuses promesses de représentation et de liberté politiques, qu'ils seraient incapables de se gouverner eux-mêmes. Cela, ils ne le croiront pas, ils ne le croiront plus. M. Viviès envisage cette heure et formule, à cet égard, de précieuses suggestions inspirées par une expérience certaine. Acceptons en bloc sa conclusion :

L'âme de la Cochinchine est comme « la barre », ce bourrelet formé par le choc de courants contraires Deux mondes se rencontrent ici : l'Occident, l'Asie, l'argent, la rêverie. L'endosmose par quoi ils se pénètrent n'est pas toujours paisible. L'inquiétude et la fièvre troublent ceux que nous avons tirés de leur splendide inutilité et de leur servitude pour les asservir à la liberté.

Si j'ai bien compris la pensée secrète de M. Viviès, il compte, pour calmer cette inquiétude et cette fièvre, sur l'attachement du paysan rude à sa terre et sur ce fait que la majorité des Annamites, même évolués, comprend l'incontestable supériorité de l'*économique* sur la *politique*. C'est la sagesse. Mais cette sagesse d'aujourd'hui sera-t-elle la sagesse de demain? De quelque façon que le problème soit résolu dans l'avenir, M. Albert Viviès, avec son beau livre, riche à la fois de réalité et de poésie, aura contribué à le poser en pleine et claire lumière !

Mémento. — M. Eugène Cruck consacre sous ce titre : *Au Maroc avec un touriste illustre* (Henri Chazaud, éditeur à Oran) un assez grand nombre de pages, d'ailleurs intéressantes, au voyage du Président de la République au Maroc en mai 1922. A rapprocher du numéro spécial sur *le Maroc* publié par la revue le *Monde nouveau* et qui, avec le

sous titre : *La patrie marocaine*, constitue un superbe exposé des résultats obtenus dans ce pays par la Troisième République. Œuvre militaire, œuvre politique, œuvre économique et sociale, œuvre intellectuelle, l'auteur, l'admirable écrivain qu'est Albert de Pouvourville, n'a rien oublié de ce qui pouvait montrer et célébrer comment la France a su se forger là un merveilleux empire.

— Le Docteur Gasser, sénateur d'Oran, a étudié, avec talent et une profonde expérience du pays et des êtres qui l'occupent, *Le rôle social de la France dans l'Afrique du Nord* (G. Crès, éditeur).

— M. René Valet a étudié consciencieusement sous ce titre : *L'Afrique du Nord devant le Parlement au XIXe siècle* (1828-38 — 1880-81) l'histoire parlementaire de l'Algérie et de la Tunisie. Il ressort de cette étude que la Chambre, au cours des débats provoqués par la conquête de ces deux pays, a bien souvent montré « son incompréhension des choses coloniales ». Cela, nous le savions. Il n'est point mauvais que ce soit établi de façon définitive et documentée (Ed. Champion, éditeur).

— M. Jules Saurin, expert en questions tunisiennes et directeur du *Comité Bugeaud*, dans une lumineuse dissertation sur *l'Afrique du Nord et le relèvement économique de la France*, prêche avec une foi et une ardeur de prophète la nécessité du peuplement français. Il faut, en effet, assimiler les Italiens et les Espagnols qui envahissent Algérie et Tunisie, et encadrer la masse musulmane pour faire de tout cela de bons Français. C'était aussi la conclusion du Dr Gasser.

— Du Dr Richer, médecin des troupes coloniales, un fort et remarquable ouvrage sur *les Oulliminden*. Le Dr Richer, note le préfacier, le maréchal Joffre, « est le premier qui ait osé entreprendre la difficile histoire des Touareg du Sud et de la région de Tombouctou, depuis leurs origines jusqu'à nos jours » (Emile Larose, éditeur).

— De M. S.-Ferdinand Lop, dans la collection des « Documents politiques et sociaux », un excellent manuel d'économie coloniale sous ce titre : *Les ressources du domaine colonial de la France* (Dunod, éditeur).

— Le bulletin de l'Ecole supérieure de commerce de Saint-Ignace, (Anvers) a donné l'hospitalité à une très curieuse étude de M. Albert Müller sur *l'Angleterre* et *l'Empire des mers* (1558-1815). La conclusion pour 1815 vaut pour 1919, hélas !

— *L'Académie des Sciences coloniales* vient de publier chez Challamel le tome Ier de ses comptes rendus de séances (1922-1923). L'ouvrage est fort bien présenté matériellement et le lecteur y trouvera de nombreuses communications intéressantes et, notamment, de M. du Vivier de Streel sur « le Transsaharien » et du Dr Calmette sur « l'alimentation des indigènes ».

— Enfin, alors qu'il y a des débuts *d'éditions coloniales* et, en par-

ticulier, les ouvrages de M. Albert Viviès sur la Cochinchine et de M. Cruck sur le Maroc, je rappellerai encore l'existence des *Pages indochinoises* qui poursuivent heureusement leur seconde année d'existence à Hanoï, et où j'ai trouvé, entre autres choses infiniment remarquables, une fort belle nouvelle de Jeanne Leuba, *Une énigme*, un conte de J. Marquet, des *Haïkaïs indochinois* de Pujarniscle, et du même, une étude sur les *Thèmes de la littérature coloniale*, et de bonnes chroniques de René Crayssac. De belles reproductions de dessins et de bois gravés accompagnent cette publication qui, avec la *Revue indochinoise*, représente une des plus intéressantes tentatives de décentralisation qui aient été jusqu'à présent réalisées.

CARL SIGER.

## *ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES*

Lucien Roure: *Le spiritisme d'hier et d'aujourd'hui*, Gabriel Beauchesne, éd., 117, rue de Rennes. — Henri Durville, *Les forces supérieures* et *Je veux réussir*, Durville, éditeur. — Ernest Bell (traduit par Mme Renée Favre), *La vie intérieure des animaux*, Editions Adyar, square Rapp. — Mémento.

Sous la double garantie du *Nihil obstat* et de l'*Imprimatur* canoniques, timbrés de « Parisiis » et contresignés par messires Adhémard d'Alès et Clément, vic. gén., l'auteur du *Merveilleux spirite*, notre confrère Lucien Roure, se targue de démontrer en cinq sec, sous le couvert d'une modeste brochure, « l'impuissance radicale et la faillite » du **Spiritisme d'hier et d'aujourd'hui**. Et, pour peu qu'on ait l'âme sensible, l'on est pris de pitié pour ce moribond qui, après avoir suscité tant et tant d'espoirs et de rêves, expire misérablement dans un coin, lardé de coups, et sans les secours de notre sainte mère l'Eglise... C'est plaisir d'entendre M. Lucien Roure railler agréablement cette « épidémie spirite » d'après guerre, — qui a suivi de si près et si fortement concurrencé, oserons-nous dire, l'épidémie catholique qui fit fureur au même moment... Il faut voir comme l'ardent controversiste écrase d'un dédain supérieur, pulvérise à coups d'encensoir et d'argumentation les rites et les péchés mignons de la religion adverse : cette « pauvre imagination » des spirites, dont toute la vertu se borne à projeter dans l'autre monde les façons d'agir ou de penser de celui-ci, les complications postales des communications et des « correspondances croisées » ; ces rébus à la fois enfantins et retors, auxquels se complaisent la naïveté et la rouerie subliminales des médiums... Avec quelle

malignité de plaisir il s'ébaudit au spiritisme policier de l'auteur de *Sherlock Holmes*, « jeu de puzzle conjectural », « littérature pour magazine de 3e ordre », se délecte complaisamment à souligner la vulgarité des messages de l'au-delà, ricane au byzantinisme puéril et primaire des interprétations kardécistes, tourne en dérision ces « convulsionnaires de l'impossible », avec cette abondance, cette facilité d'ironie qui est comme le voltairianisme des gens d'Eglise, et, finalement, conclut avec une assurance triomphante à un irrémédiable « bourrage de crânes ». Le spiritisme se révèle, à qui veut bien prendre la peine de l'étudier d'un peu près, « déception et tromperie, contrefaçon des croyances sainement consolantes »... (lisez, en bon français, des doctrines de notre bonne mère l'Eglise...) Car nous touchons là très certainement au fin mot de la dispute. Et le ton de doucereuse acrimonie de la polémique témoigne, plus suasivement encore que les arguments invoqués, qu'il ne s'agit en l'espèce, et tout compte fait, que d'une querelle de sacristie...Naturellement, l'honorable pamphlétaire ne manque point, chemin faisant, à son devoir d'unifier métapsychique et spiritisme dans la même réprobation indignée, et de flageller vertement ces deux hérésies l'une par l'autre. Car on a beau dire et nous en faire accroire : la métapsychique n'est qu' « un spiritisme mal démarqué » et qui n'a pas même, entre nous, la franchise de ses opinions. « Le spiritisme avait prétendu bannir le diable de la pensée moderne... Mais ne semble-t-il pas que le métapsychisme, qui se donne pour un spiritisme épuré, veuille l'y faire rentrer ? » Ah ! doctes et bouillants expérimentateurs qui cachez si bien votre jeu, turbulents suppôts du diable, enfants chéris du Malin, Richet, Geley, Oliver Lodge, Bozzano et les autres, vous êtes bien fols, en vérité, de vous tourmenter et de vous mettre martel en tête, en vue d'approfondir les mystères de la vie spirituelle et les extraordinaires pouvoirs de l'inconscient, lorsque notre sainte mère l'Eglise nous fournit depuis bientôt 2.000 ans une explication raisonnable et suffisante de l'éternelle énigme. Télépathie et télékinésie, médiumnité, clairvoyance, ectoplasme, toutes ces ténèbres et les autres deviennent si claires, si convaincantes, à la lumière de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand, de saint Jean Chrysostome, de saint Thomas et des autres confesseurs de la foi, par la doctrine si simple et si limpide de Satan, des bons et

des mauvais anges ? En vérité, que vous faut-il de plus ? Et pourquoi ne pas vous contenter de cette explication comme tout le monde ? Il n'y a de phénomènes psychiques véritables que ceux qui sont conformes aux desseins de Dieu ou se produisent sur sa spéciale intervention. Telles sont les voix de Jeanne d'Arc : encore ne prirent-elles de valeur qu'au jour où la bonne vierge lorraine fut jugée digne d'être béatifiée. Les seules manifestations valables de l'occulte se trouvent consignées dans les livres des docteurs de la foi, ou adviennent, par permission de Dieu, à quelques vénérables privilégiés, appartenant à la religion catholique. Les autres sont suspectes, grossières ou entachées d'hérésie. Perverses, les manifestations médiumniques et autres pratiques métapsychiques. Ce sont à proprement parler, les œuvres du Démon. Et il vous en cuira certainement de vos curiosités indiscrètes, professeur Richet, Bozzano, Osty et autres nécromans, puisque aussi bien l'Enfer vous attend au bout de vos agissements diaboliques. Et, à ne considérer que le présent, la pratique du spiritisme et de la métapsychique est la preuve péremptoire d'une « faiblesse cérébrale », inconnue, Dieu merci ! chez les véritables adeptes de l'orthodoxie catholique. Par conséquent, l'Eglise accomplit une œuvre bienfaisante en proscrivant et anathématisant ces maléfices sataniques. La puissance et la sévérité de cette argumentation ne sauraient manquer d'émouvoir les délinquants. Et il faut savoir gré à M. Lucien Roure d'avoir versé ces quelques vérités premières, et sans doute définitives, dans le rouge tablier de nos angoissantes incertitudes.

La fiévreuse existence que nous menons, sous le coup de fouet constant du désir ou des passions vulgaires, nous empêche la plupart du temps de sentir la nécessité et la beauté de cette grande loi d'évolution qui, œuvre d'une volonté supérieure, régit l'existence et les progrès de l'être humain aussi bien que de la matière. M. Henri Durville s'est attaché à humaniser et populariser cette vérité, si longtemps — trop longtemps confinée dans le secret initiatique des sanctuaires. Comprendre cette loi, la vouloir, et hâter ainsi notre évolution personnelle, en accédant, sous la caution d'un esprit de plus en plus averti et d'un cœur sans cesse épuré, aux **Forces supérieures**, qui donnent à l'homme sa véritable grandeur et le font participer « au rythme des mondes et à la palpitation de la Vie absolue, » — tel est le bienfaisant effet de

cette théosophie pratique, dont la formule principale est l'altruisme et l'amour.

Dans une autre brochure : **Je veux réussir**, M. Durville nous sollicite à mettre en jeu, par un véritable entraînement sportif, toutes les belles énergies qui sommeillent en nous, et qui nous aideront à capter les mystérieuses faveurs de la chance, serve de quiconque sait réellement la vouloir et la fixer. Cette thérapeutique morale ne saurait cependant favoriser l'arrivisme égoïste, car l'abnégation est à la base d'une personnalité faite pour s'imposer, et il faut avant tout voir haut et grand pour s'élever. A l'opposé de la « méthode Coué », méthode purement mécanique et qui table exclusivement sur l'inconscient, le système de l'éminent praticien-théosophe fait appel aux régions hautes de l'esprit, préconise l' « auto-suggestion rationnelle », — cette espèce de foi cornélienne qui, en poussant l'être à se représenter sans cesse tel qu'il devrait être, l'incite avec amour à devenir constamment plus parfait qu'il n'est. L'inconscient peut se révéler un excellent serviteur, pourvu qu'il soit dressé, bridé et éprouvé par le conscient. Et la confiance en soi, qui n'est que l'épanouissement par un effort continu des puissances de bien accumulées dans l'être, devient peu à peu une habitude d'esprit, génératrice à la longue de perfectionnement et de bonheur.

J'ai tressailli de joie, l'avouerai-je ? en recevant le livre de M. Ernest Bell, traduit par Mme Renée Favre. La caresse même d'un ectoplasme, en chair et en os, ne m'eût pas, en vérité, plus transporté d'aise et de jubilation (au sens théologique du mot) que celle, si délicate à mes vieilles sensibilités de bénédictin laïque et agreste, du titre même de ce petit volume : **La Vie intérieure des Animaux**. Enfin, quelque âme généreuse et compatissante, pénétrée d'une ardente effusion de solitaire, daignait se soucier de ces êtres adorables, dont les merveilles d'intelligence, de bon sens, de tendresse, s'épanouissent journellement sous nos yeux, méconnues, dédaignées, ignorées de la plupart, — quand elles ne sont pas brutalement honnies ! Car nous ne pardonnons rien aux animaux, même et surtout leurs vertus... Enfin, il s'était trouvé quelque part un esprit sérieux, une docte et saine intelligence qui, abandonnant délibérément l'insipide domaine des spectacles humains, si rebattu, si étroit, et dont les seuls terrains de chasse se partagent entre la politique et la

course au dollar par tous les moyens, sans préjudice des autres, et l'adultère seul ou à deux, s'était bravement aventuré dans cette brousse presque vierge, dans ce paradis étonnant, aux fleurs insoupçonnées et cependant si luxuriantes, qu'est bien certainement l'âme des bêtes, et nous rapportait de ce mystérieux Eden, à la fois si lointain et si proche, mille traits de gentillesse, d'ingéniosité, de bonté, et aussi d'émouvante souffrance, d'angoisse à secouer les pires indifférences et faire bondir chaleureusement tous les cœurs... Hélas ! il m'a fallu déchanter... Non que l'auteur n'ait pas atteint son but, qui était de toucher notre morne raison et de nous mettre un peu de pitié ou de générosité dans l'âme... Assurément, c'est un brave homme, et sa traductrice, à coup sûr, la meilleure des femmes. Nous ne saurions, certes, compatir avec trop de ferveur à leurs communs attendrissements. Et leur livre d'anecdotes, témoignage spontané d'autres braves gens qui eurent, au cours de leur vie, la bonne fortune de surprendre sur le vif quelque beau trait d'esprit ou de sentiment d'un chien ou d'un cheval, sera d'un secours précieux aux instituteurs, qui pourront le faire lire aux enfants de leurs écoles et appuyer ainsi par des exemples bien choisis leur enseignement de bonté et de fraternité envers nos « parents pauvres ». Mais tout d'abord, ce petit livre est anglais, et anglais à un point extrême, anglais, comme les Anglais savent faire leurs, c'est-à-dire exclusifs et insulaires, les sujets qu'ils traitent, en politique comme dans les lettres. J'aurais préféré, je l'avoue, rencontrer moins de particularisme (je n'ose dire d'étroit nationalisme) dans un si vaste sujet, et j'eusse souhaité une étude plus continentale en quelque sorte, pénétrée d'un libre-échangisme plus prononcé, sur l'âme de nos « frères inférieurs ».

J'ai peine à croire, « malgré tout », comme dit l'aimable traductrice, que la bonté, le désintéressement, l'abnégation, et autres vertus purement animales, soient le privilège, essentiellement autochtone, des bêtes de nationalité britannique. Et puis, pourquoi ce livre d'or des perfections animales, ce *De bestiis illustribus*, si édifiant qu'il puisse être, me chiffonne-t-il par cette arrière-pensée tendancieuse de puiser à tous coups, dans ces illustrations exemplaires, un surcroît d'argumentation en faveur de la théosophie, — religion métaphysique, sinon d'origine, du moins de propagande anglo-saxonne ? Il y a là un semblant de

politique qui heurte toutes mes vieilles indépendances d'incroyant sincère et d'ennemi instinctif de tous les dogmes. Certes, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre d'une interprétation qui me fournit le seul prétexte admissible de traiter sous cette rubrique d'un sujet qui m'est cher, mais relève, en bonne justice, d'autres compétences que de la mienne. En tout cas, et toute question de sectarisme mise à part, la théosophie demeure logique avec ses principes en admettant l'animal à bénéficier de cette grande loi d'évolution qui est le fondement de son Evangile, alors que les autres religions, y compris et surtout la catholique, ont cru devoir exclure en bloc, l'homme excepté, toute la nature vivante de leurs paradis et de leurs rites. L'on doit lui savoir gré d'avoir remis en honneur et revivifié cette vérité profonde, et plus méconnue qu'on ne pense, que l'animal n'a pas été créé et mis au monde pour l'usage personnel de l'homme et qu'il n'est intéressant que dans la mesure où il coopère, volontairement ou non, à ses plaisirs ou à ses besoins. Mais pourquoi les théosophes eux-mêmes s'attardent-ils à parler de « règne infra-humain » et à établir des catégories d'excellence, des degrés de préférence et de subordination à tous les étages de la vie ? Comme s'il y avait une hiérarchie démontrée, manifeste, dans l'ordre admirable de la nature ! Je ne vois pas bien, je l'avoue, en quoi le geste d'un scarabée géotrupe, peinant à rouler sa pelote de bouse, épargnant stercoraire et subtil prévoyant de l'avenir, est inférieur à celui de l'honnête travailleur qui porte vertueusement son argent à la caisse d'épargne, ou d'un humain quelconque qui met son bonheur et sa fierté à échanger le produit de son labeur ou du labeur des autres contre un certain nombre de bouts de papiers, représentant conventionnellement une certaine quantité de bien-être... Et si l'âme de ces humains doit être immortelle ou leur survivre, je ne vois pas raisonnablement pourquoi celle d'un chien qui, tout bien pesé, est de qualité morale infiniment supérieure, serait, en fin de compte, exclue du partage... Je sais très bien, en revanche, pourquoi les philosophes et les naturalistes ont dressé entre l'homme et les autres règnes de la nature cette fragile, mais commode séparation de la raison et de l'instinct, à l'abri de laquelle ils développent paisiblement leur anthropocentrisme et peuvent gloser à l'infini sur un ordre de choses, dont ils ignorent pour le moins l'un des aspects — et non le moindre. S'ils ont déjà bien du mal

à se débrouiller parmi l'effarante complexité des idées, sensations ou sentiments de leurs semblables, à quel point n'en sont-ils pas réduits à tâtonner parmi les apparences ou les semblants de probabilité que leur offre la vie animale, repliée sur son secret ? Bien peu d'hommes, au fond, ont le goût et le loisir d'observer l'âme des bêtes, de se pencher curieusement et, comme il le faudrait, tendrement, sur l'abîme de ces vies, je ne dis pas inférieures, mais intérieures, qui s'épanouissent à nos côtés ; et, hormis quelques monographies éparses, les seules relations que nous possédons n'ont guère plus de valeur, aux yeux de la science absolue, que des harangues politiques ou des contes de nourrice.

J'ai gardé le souvenir fervent d'un docte et excellent homme qui professait, voilà une trentaine d'années, la philosophie au lycée de Laval. Il s'appelait M. Peltier et j'ai eu la joie, il y a quelques semaines, de le retrouver bien vivant en un coin de Touraine, où la verdeur de ses 89 ans voisinait agréablement avec la philosophique bonhomie et le sourire perpétuellement en fleur du père de Crainquebille. Pendant près d'un demi siècle, la haute ferveur et la souveraine clarté de son enseignement, l'espèce d'ensoleillement qui rayonnait de son intelligence, lui attirèrent l'admiration et la vénération unanime des innombrables générations d'élèves qui grandirent sous sa parole. A sa retraite, il se mit en peine de savoir ce qu'il en était, au juste, des vérités qu'il avait semées à la venvole, et en toute probité de conscience, dans l'esprit de ses nombreux disciples, — et, notamment, de ces différences profondes et classiques qui séparent l'instinct de la raison, et qu'il avait tant de fois exposées, naguère, au bénéfice de celle-ci. Il se mit à observer avec une attentive bonne grâce, et faisant table rase de toute espèce de préjugés, les races animales, en commençant par leurs plus petits échantillons, les vibrions qu'il voyait pulluler dans les mares, au cours de ses promenades à travers champs. Et il publia le résultat étonnant de ses observations dans une petite brochure que je me souviens d'avoir eu jadis entre les mains : *la Psychologie des Infusoires*. Ce petit opuscule est aujourd'hui introuvable, et c'est grand dommage. On y découvrait notés, au hasard de l'expérimentation, quelques-uns de ces traits d'intelligence et de sensibilité, voire même de vertu (car il n'y a pas d'autre mot pour les peindre), témoignant dans l'âme obscure du

vibrion d'une qualité de vie, certes, bien supérieure à ces réactions mécaniques que les savants, dédaigneux, ont coutume d'accorder à ces misérables petits organismes, dits inférieurs, qui s'agitent dans leur océan de boue. Le tout était souligné d'un *meâ culpâ* de bonne humeur et de commentaires d'une ironie charmante sur la pauvreté habituelle de nos informations dites scientifiques, et le préjugé constant de nos ignorances vaniteuses sur la magnificence et la prodigalité de la vie, dans ses manifestations les plus infimes. Et cet admirable petit travail d'un des philosophes les plus pénétrants et les plus indulgents, aussi bien que les plus modestes, que j'aie jamais connus et aimés, pourrait encore servir de guide et de modèle à certaine science et à certaine philosophie, trop portées à se désintéresser aristocratiquement de certains sujets...

Pour mon humble part, j'ai compris une fois pour toutes la richesse étonnante et l'intensité profonde de sentiments qui occupe la vie intérieure des animaux, le jour, déjà lointain, où il me fut donné d'assister à l'émouvante tragédie dont fut à la fois la victime et le héros silencieux le chien d'un grand poète que je ne nommerai pas. Le chien, lui, s'appelait Puck, et était adoré de son maître, autant, certes, que lui-même pouvait le chérir. C'était un barbet-griffon, la réplique vivante du barbet de Faust et dans toute la force de la santé, dans tout l'épanouissement de sa vigueur musculaire et morale. Son maître et lui vivaient en parfaite intimité d'esprit et de cœur, et ils n'avaient, non plus qu'Oreste et Pylade, rien de dérobé l'un pour l'autre. Un jour, brusquement, le maître se laissa entraîner dans une aventure sentimentale. Ce n'était point la première, mais aucune ne s'était emparé de lui à ce point. C'était la grande passion, dans toute la véhémence d'un romantisme à fin de jeunesse, et les conditions dans lesquelles elle se déroula voulurent que le poète abandonnât le domicile conjugal et en vint irrémédiablement à se voir contraint de se séparer de son fidèle ami. Au bout de quelques jours, et avant même que le poète eût pris cette funeste résolution, il devint évident que le chien connaissait l'arrêt du destin. D'abord, il réagit violemment, laissa éclater sa jalousie et sa colère; puis le désespoir et l'anéantissement s'emparèrent de lui. Bien que son maître eût pris le même soin de lui dissimuler son départ qu'à la compagne ancienne de

sa vie, Puck ne fut point dupe de cet affectueux mensonge. Il avait compris, lui, l'être inférieur, ce que l'animal supérieur qu'était son maître, son ami, ne savait pas encore, ne pouvait pas savoir : qu'il abandonnait le logis familier pour toujours et ne reviendrait jamais. A partir du moment où celui-ci l'eut quitté, le chien refusa toute nourriture. Il se coucha au pied d'un grand tableau qui représentait son maître sous sa physionomie habituelle, avec son visage et ses vêtements de tous les jours. Il agonisa une semaine entière, et enfin il mourut sans jeter une seule plainte, écrasé par l'évidence implacable du destin... Il se laissa périr volontairement de faim, inconsolable d'avoir été délaissé. Lequel, en vérité, du maître ou de l'esclave aura éprouvé, dans la circonstance, la plus haute intensité de la passion, la plus ardente fièvre d'amour, et quelle tragédie humaine peut égaler la simple et sublime grandeur de ce dévouement silencieux, de ce sacrifice total sans un geste, sans un cri, de ce drame de passion intérieur poussé logiquement, héroïquement jusqu'à la mort?

PAUL OLIVIER.

## *LES REVUES*

*L'Opinion* : M. André Thérive : jugement sur Anatole France; un souvenir de M. Paul-Louis Couchoud. — *La Revue des Indépendants* : la voix d'un soldat mort en 1915. — *L'Esprit nouveau* : M. André Salmon écrit sur Guillaume Apollinaire et sa mère : Mme de Kostrowitzky. — *Septimanie* : Priape, sonnet de M. François Bouscabiès. — *La Tramontane* : poème de Mme M.-M. Machet. — Mémento.

Anatole France disparu nous laisse les livres d'un des plus grands artistes de la langue française, pleins de poésie familière ou sublime, et d'où rayonne l'intelligence. S'il avait été plus assidu à l'Académie, les jeunes écrivains qui ont désigné leurs maîtres dans les nombreuses enquêtes ouvertes depuis quelques années par les revues auraient cité son nom beaucoup plus qu'ils ne l'ont fait. C'est celui d'un sage qui a joui des belles idées, des belles formes du passé, de son époque, de l'avenir que sa lucidité supérieure a tenté d'entrevoir. *La Révolte des Anges* et *Les Dieux ont soif* sont des œuvres d'une grandeur comparable aux plus belles par la forme et par le fond. La couleur, la musique, l'esprit, leur assurent la durée. Anatole France est une incomparable résultante du meilleur qu'ait produit la littérature française avant lui. Il avait eu la précaution de beaucoup apprendre pour se

préparer à écrire. On oublie trop cette méthode aujourd'hui. Les autobiographies d'auteurs qui n'ont pas encore vécu pullulent et conviennent à un public tout secoué de la guerre, comme les contemporains du Directoire l'étaient de la Révolution. Anatole France est un témoin, le plus cultivé et, sans qu'il y ait perdu rien de la fraîcheur de sa sensibilité, d'une époque d'extrême inquiétude et qui, en ces jours d'angoisse, nous paraît sereine. Il en a fixé les aspects, d'une plume véridique et, malicieuse, qui ne fut ironique avec une telle élégance que pour voiler « l'amour de l'humanité » qui obsédait le grand homme à la manière dont le furent un Rabelais, un Montaigne, un Voltaire, un Rousseau et, plus près de lui, un Hugo.

**L'Opinion** (17 octobre) est la première revue où nous ayons lu des jugements et des souvenirs sur Anatole France. M. André Thérive lui décerne cet hommage, en tout cas : il fut « un maître à penser ». Et le critique écrit excellemment :

Il travaillait beaucoup sur ses fictions ou sur ses documents, mais toujours comme un critique. C'est ce qui a fait dire à certains qu'il n'avait point de génie, ou même point d'humanité. Simplement, il était tout art et tout intelligence. Notre temps dédaigne ou soupçonne volontiers le travail qui ne sent point le spontané. On en reviendra.

M. Paul-Louis Couchoud, qu'une amitié de vingt ans liait au « bon maître », a confié quelques souvenirs de cette amitié à M. Robert Bourget-Pailleron. A propos de la courtoisie d'Anatole France et de son œuvre très pitoyable à autrui, voici une bien belle histoire :

Cette courtoisie, cette grâce aisée qu'il montrait, même avec les indifférents, venaient de sa grande bonté. Il avait horreur de la souffrance et ne pouvait la supporter chez les autres sans une impression très pénible. Ainsi s'explique l'intérêt qu'il a toujours manifesté aux gens du peuple, aux simples. Peut-être faut-il admettre, d'ailleurs, qu'un homme parvenu à cette hauteur d'intelligence et de raison contemple les autres de trop loin pour pouvoir faire entre eux d'importantes différences dans l'ordre intellectuel. Si ses facultés sentimentales sont pauvres, rien ne le rattachera donc au monde ni ne lui évitera l'isolement. Mais s'il possède, comme France, la sensibilité du cœur la plus fine et la plus ardente, il vivra comme lui, sans jamais perdre le contact de ses contemporains.

Voici un fait qui montre combien il ressentait vivement la douleur des autres. Un soir de 1917, j'étais en permission et me trouvais avec lui

à la Béchellerie. C'était quelques mois avant les mutineries du mois d'avril. France reçut une lettre d'un soldat qui venait d'être condamné à mort par un conseil de guerre et implorait son secours: « Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Sauvez-moi », disait-il. Nous étions en février, il venait de neiger. Immédiatement, France prend son chapeau, sa canne, ne s'accorde même pas le temps de mettre ses chaussures et part en pantoufles pour Tours, qui est à trois kilomètres de là, et où il va expédier une dépêche au Président de la République. Quelques jours après, la grâce demandée était accordée.

§

**La Revue des Indépendants** (octobre) publie sous ce titre : « Les cicatrices », des impressions bouleversantes signées : Théo Martin, qui sont d'une femme. Elle va chercher un cercueil de soldat, là-bas, où il y a tellement de tombes. Et puis, c'est le retour :

Je garde au fond du regard une détresse hallucinante et il me semble que les yeux qui s'arrêtent sur les miens se détournent, épouvantés de ce qu'ils y ont aperçu. La gaieté me surprend et me choque, je m'étonne de la sérénité qui plane sur la Ville qui, elle, n'a rien su de la guerre, jamais.

Le Salon de mon amie a été transformé en chapelle ardente ; nous l'avons paré de fleurs et de tentures sombres pour le visiteur chéri qui repose dans le cercueil recouvert du drap tricolore. Nous sommes heureuses de cette présence funèbre, de ce retour désolant. Depuis tant d'années notre vœu languissait d'aller sur la tombe lointaine, et de ramener près de notre ferveur le corps mutilé, que, maintenant, nous savourons le triste apaisement des réalisations. Demain, des gens viendront-ils! Ils feront au-dessus de cette bière le geste qui bénit, ils s'agenouilleront, et balbutieront des prières, mais ils ne sauront rien de ce mort. Les cierges, les fleurs, le drapeau, contribueront à leur émoi, mais tout le drame muet qui dort entre ces planches n'arrivera pas jusqu'à eux. Aujourd'hui, nous avons ouvert des tiroirs secrets, en avons retiré des lettres fripées, à l'écriture ternie, et nous relisons ces pages où, vivante, palpite encore la pensée du disparu. Et je ne sais rien de plus poignant que cette lecture auprès de ce cercueil.

Pas de phrases sonores, des aveux courageux dans leur humilité : « Après la première attaque, je suis tombé évanoui, et je suis au repos avec la jaunisse, ce n'est pas glorieux, n'est-ce pas? »... et encore : « Tu connais ma sobriété de jadis, maintenant j'ai une réputation de buveur qui dépasse le bataillon : je souffre tant de la malpropreté obligatoire, des rats et des poux qui nous dévorent, des odeurs qui me

suffoquent, au moins la gnole m'empêche de songer ». Plus loin : « Je suis triste, car je sais que je ne vous reverrai jamais, tant de mes camarades sont déjà tombés, j'ai peur de la mort par la mine qui ensevelit vivant, et des blessures aux yeux », et ces lignes : « Mamans, ne laissez jamais vos petits jouer avec des soldats de plomb, alors que les papas ont été tués à la guerre atroce » ; et enfin : « Nous avons tant marché que j'ai les pieds en sang ; nous avions si faim que nous avons mangé comme des fauves, à plat ventre ; près de moi, un soldat avait eu le front éraflé par une balle ; à travers son pansement, le sang coulait et tombait dans sa gamelle, il mangeait quand même son pain rouge, sans se rendre compte. »

Nous avons refermé les pages, nous les tenons entre nos doigts, et nous sentons encore en nous, comme une flamme sacrée, brûler la douleur fidèle.

La note ci-après révèle le nom du malheureux soldat, sa conduite et son sort :

Voici la citation de ce jeune soldat : « Sergent Antonin Ovadia, excellent gradé qui unissait à un magnifique courage l'expérience de treize mois de campagne. Blessé grièvement le 25 septembre 1915, a subi l'amputation du bras droit ». Mort le 30 septembre 1915.

§

Le nº 36 de **L'Esprit nouveau** est un hommage à Guillaume Apollinaire. Il contient des inédits du poète, des opinions de ses admirateurs, des souvenirs de ses amis, des portraits, des autographes.

M. Roch Grey étudie consciencieusement Apollinaire dans un bon article. Dessous la charge où M. Picasso dessina le poète en habit d'académicien, avec une pipe sur l'oreille, M. André Salmon dédie à des « poètes en querelle » d'alertes pages sur son ami, intitulées « Vie ancienne ». Quelle émotion et quel désenchantement aussi, dans ces lignes :

Nous l'avons laissé souffrir et nous l'avons laissé mourir. Vivant, il n'eut de belles fêtes que celles qu'il se payait de sa poche.

C'est peut-être de la morale en action. Quelque chose pour donner du cœur au ventre aux jeunes poètes. Voilà, la vie n'est pas simple ; on n'a pas des joies surhumaines, mais quand on est mort on a la gloire des fables. Ça peut être assez encourageant.

Mais, j'ai peur qu'une fois encore ça ne serve qu'à des batailles. Des batailles entre partisans d'un Apollinaire catapulte et les partisans d'un Apollinaire poteau-frontière.

Je ne prendrai pas parti. Je cède à ceux que je sais bien pieux et qui veulent me demander une esquisse des premières entreprises d'Apollinaire. Ce sera sans littérature.

M. André Salmon a la mémoire exacte et raconte avec infiniment de grâce. Il nous montre un Apollinaire jeune, assez balzacien, très semblable à celui que je me rappelle et dont les premiers poèmes, vers 1903, me causèrent la très grande joie d'une belle découverte.

Si les parages de la Gare Saint-Lazare nous retenaient, c'est que, chaque soir, Guillaume tentait de rejoindre Chatou où la plus tendre et la plus sévère des mères attendait, non pas cet Apollinaire dont elle ne voulait rien savoir, mais le Wilhelm de Kostrowitzky dont elle avait l'orgueil.

Etrange personne qui faisait venir d'Allemagne des servantes dociles qu'elle traitait à la manière de Mme de Vervins, les poursuivant jusqu'au jardin, lanière au poing.

Guillaume, qui l'adorait, en avait peur. Il la tenait pour une femme tout à fait supérieure et trouvait toujours d'excellentes raisons nouvelles pour expliquer le dédain absolu qu'elle avait de son œuvre. Pourtant, j'eus la preuve renouvelée qu'il lui était parfois impossible de demeurer en tête-à-tête avec cette mère chérie, même s'il avait sacrifié beaucoup de son plaisir pour lui donner une journée.

Un dimanche, Guillaume m'avait emmené à Chatou. Il me laissa, s'inventa une migraine et prit le lit, m'abandonnant jusqu'au soir le soin de tenir compagnie à sa mère et à son frère, Albert, mort au Mexique peu de semaines après le décès de Guillaume, et qui alors militait au *Sillon*. Après un déjeuner copieux, nous passâmes l'après-midi dans un curieux fumoir reproduisant : « la tente d'Abd-el Kader » !

Madame de Kostrowitzky installa Guillaume rue Henner, alors rue Léonie. Le mobilier breton de la salle à manger divertissait Max Jacob. Guillaume n'aimait pas qu'on en plaisantât et se donnait du mal pour défendre le goût d'une maman empressée à le combler de choses utiles.

Quand mourut Guillaume, parut cette mère, si bien peinte par André Billy : une ombre sèche sous des voiles, s'éloignant toute raide, les doigts serrés sur le képi neuf du lieutenant de Kostrowitzky.

Depuis bien des années, Guillaume avait traîné ses meubles et ses tapis, dons maternels, de la rue Léonie à Auteuil et d'Auteuil au boulevard Saint-Germain.

Droite devant le lit où reposait Guillaume, déjà lavé des suprêmes couleurs de la vie, Mme de Kostrowitzky, qui n'avait pas dit un mot,

abaissa ses yeux clairs sur le tapis qu'elle reconnaissait et elle murmura, fâchée : « Il l'a coupé ! »

§

De **Septimanie** (25 septembre), ce sonnet de M. François Bouscarbiès :

PRIAPE

Priape, petit dieu timide et caressant,
Fils pourtant du vin noir et de l'amour céleste,
Toi que Junon jalouse a mutilé d'un geste,
Darde tes yeux lascifs. C'est la nuit qui descend.

Au crépuscule meurt le plaisir innocent.
Le silence, à sa lèvre, a posé son doigt preste.
Attise la luxure et pardonne l'inceste.
C'est l'heure d'or pour tous du baiser indécent.

Qu'au parc luxuriant de la débauche humaine,
Ta bonté de martyr prodigue et souveraine
Accouple la peau rude et la chair de satin.

Dans mon jardin secret, mieux que Flore et Vertumne,
Viens, je t'adorerai tout ruisselant de lune,
Difforme, hirsute et nu, petit dieu clandestin !

§

De **La Tramontane** (septembre-octobre), ce poème signé Marie-Madeleine Machet :

STATUE

Au verger qu'illumine un soleil automnal,
J'ai, ce matin, parmi l'abondance des treilles,
Cueilli les raisins clairs de mon goûter frugal
Et les lourds raisins bleus respectés des abeilles.

J'emporte ma richesse en mon panier de bois
Qui pèse à mon bras frêle ; et, fillette flâneuse,
J'erre par les chemins où le faune narquois
Presse un raisin de bronze entre ses mains joyeuses.

§

Mémento. — *Le musée social* (25 septembre) : M. le Dr Leredde : « La syphilis ignorée de l'Enfance, au point de vue national et social ».

*La Revue de l'Université* (15 octobre) : Professeur Pierre Vachet : « Les guérisons miraculeuses ». — « Un artiste Orléanais au XVIIIe siècle : Aignan-Thomas Desfriches », par M. L. Leluc.

*Revue hebdomadaire* (11 octobre) : *** : « Que sera l'armée française de demain ? » — Suite de « la Renaissance italienne », de M. Alfred Mallet.

*Revue des Deux Mondes* (15 octobre) : « Mary de Cork », par M. J. Kessel. — « Les étapes du XVIII[e] siècle », par M. Victor Giraud.

*Revue bleue* (4 octobre) : « Napoléon à Saint-Bonnet et à Corps », par M. A. Chuquet. — M. H. Delacroix : « Le Centenaire de Maine de Biran ». — « Poésies » de M. Fagus.

*Clarté* (1[er] octobre) : « Si les traités de 1919 ont cessé d'exister », éditorial. — Fragments du nouveau roman de M. Henri Barbusse : « Les Enchaînements ». — La fin du « Lénine, qui est-ce? », de M. Ed. Berth.

*L'idée libre* (octobre) : « Le Secret de la Salette », par M. André Lorulot. — Suite de l'enquête : « Qu'est-ce que l'âme ? »

*Des poèmes* (cahier n° 3) : « Le petit mal-aimé », de M. Guy Levis-Mano. — « Pluie printanière », de M[me] Halina Izdebska. — « Never More », par M[me] Hella Helminska.

*Le Divan* (septembre-octobre) : M. J. de Lassier : « Jules Tellier, poète ». — « Spes navigantium », poème de M. Marg Yourcanon. — La « Chronique stendhalienne », de M. Eugène Marsan.

*France et Monde* (1[er] octobre) : « La pensée française dans le monde », par M. Georges Lecomte.

*Le Correspondant* (10 octobre) : suite des « Souvenirs » de Joseph Conrad. — Poèmes de M. Henry Mudrard.

*La Vie* (15 octobre) : « Tristan Bernard », par M. Romain Coolus.

*La Revue de France* (15 octobre) : « L'Esprit public et les lacunes de notre politique », par M. Raymond Recouly. — « Nomades du Nord », par M. J.-O. Curwood.

*Europe* (15 octobre) : « Le dialogue dans un music-hall », bien curieux début d'un roman hollandais de M. F.-U. Toussaint van Boelaere. — Poèmes de M. Sully-André Peyre. — « Notes sur l'Amérique » par M[me] Andrée Jouve.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Les Funérailles d'Anatole France. — Les opinions politiques d'Anatole France, (*Les Nouvelles Littéraires*, 18 octobre). — La philosophie d'Anatole France (*L'Œuvre*, 18 octobre).

J'ai voulu assister, par pieuse curiosité, aux funérailles d'Anatole France, je suis donc entré dans le temple en plein air où se dressait, sous le regard ironique de Voltaire, l'immense catafalque,

entouré de lampadaires, brûlant haut de vains encens qu'emportait le vent. Mais on me parqua dans un petit espace, entouré de cordes, où des confrères fumaient leur pipe ou leur cigarette, le chapeau sur la tête, en parlant de leurs œuvres, en train ou en panne. Le débit des discours, répercutés par de hauts parleurs, s'épanchait sur nos têtes sans nous pénétrer. M. Hanotaux avait parlé au nom de l'Académie, M. Georges Lecomte, au nom de la Société des gens de lettres, et puis ce fut l'avalanche des discours politiques. Quelle ironie ! Mais il semble qu'on attende quelqu'un, celui qui représenterait, à cette minute solennelle, la Littérature et la Pensée française. Personne. On cherche, et c'est un jeu entre écrivains et journalistes qui sont là, quel est Celui qui serait digne d'être sacré Roi, le grand écrivain qui serait en même temps un penseur, et un philosophe au-dessus des petites philosophies et des petites religions politiques et sociales. Quel sera le Maître après France ? Bourget ? A l'ancienneté, peut-être, mais que représente-t-il pour nous ? Le néant d'une vaine foi qui s'appuie sur d'imprécises hypothèses médicales ; un style défaillant; une pensée incertaine. Charles Maurras ? Le condottiere sans scepticisme d'une armée de pèlerins vers une Sainte-Chapelle néo-grecque. Personne.

Cependant la cérémonie se poursuit sous la merveilleuse voûte d'un ciel d'automne ; l'immense corbillard, chargé de fleurs, s'ébranle, conduit par un cocher style Restauration. Des musiques adoucies et comme ouatées de deuil montent en volutes vers les arbres des quais ; et c'est le défilé, derrière le char, des grands hommes officiels qui profitent de leur petite gloire du moment et semblent s'accrocher avec obstination à cette dépouille immortelle. Devant ce spectacle, France aurait souri avec une indulgence olympienne : « Car, disait-il, nous sommes tous un peu des cabotins. »

L'heure n'est pas encore venue d'écrire sur l'œuvre d'Anatole France des critiques à prétentions définitives. Ce qui sauvera cette œuvre, c'est, outre son souci de beauté et de perfection, son ironie et son scepticisme, et aussi son sens du comique de la vie. Il y a du Molière dans Anatole France, et qui sait si de tous ses livres, de toutes ses créations de types vivants, ce n'est pas son *Crainquebille* qui demeurera le plus représentatif et le plus vivant ?

Une des grandes forces de France fut d'abriter sa pensée derrière le mur solide des contradictions. Ce n'est donc qu'avec un scepticisme semblable au sien que la critique peut s'attaquer à ses idées philosophiques. Lorsqu'il écrit : « Un système comme celui de Kant ou de Hegel ne diffère pas essentiellement de ces *réussites* par lesquelles les femmes trompent avec des cartes l'ennui de vivre... », lui-même souriait sans doute de ce mépris excessif pour une métaphysique qu'il n'avait pas eu le courage de pénétrer. S'il avait eu la curiosité de lire Kant à travers la clarté de Jules de Gaultier, il eût sans doute compris ce que le Philosophe de la raison pure avait apporté au monde, et il en eût enrichi sa propre pensée, son propre scepticisme. Le scepticisme est d'autant plus solide qu'il s'appuie sur une plus forte culture. Mais Anatole France ne lisait que les vieux livres, persuadé sans doute de la constance de la vérité et de l'erreur, et qu'il n'y avait plus rien à découvrir. Ce fut sa force, sans doute ; sa faiblesse peut-être aussi, car ainsi l'œuvre de France a gagné en sérénité immuable ce qu'elle a perdu en actualité vivante.

Pourtant il a voulu se baigner directement dans les idées politiques, ce qui implique une certaine foi religieuse. Il y a là un mystère que M. Pierre Mille nous explique, avec le sourire qui convient à ces graves questions, dans les **Nouvelles Littéraires**. La foi politique de France ne fait qu'accentuer son merveilleux scepticisme.

Il professait, écrit en substance M. Pierre Mille, adoptant en ceci la pensée grecque, que, seul de tous les animaux, l'homme portait avec lui, petite lumière bien faible et vacillante, le sentiment de la justice; « il vénérait Thémis. Il voyait en elle la source de toute civilisation, de plus de bonheur que peuvent ici-bas espérer les pauvres hommes ».

... Et si Thémis est la grande, la véritable, la seule déesse digne d'hommages, il lui faut obéir ; elle veut certainement que tous les hommes aient le droit à la plus grande part de bonheur, non plus quelques-uns.

... Voilà, bien grossièrement, car l'espace m'est trop limité pour que je puisse citer des textes, l'origine intellectuelle de l'évolution socialiste de France. Mais de la sorte, l'explication n'est pas complète. Il faut dire aussi que, comme Barrès, comme Maurras, comme tous les écrivains chez qui la sensibilité, tout en restant très vive, est dominée,

dirigée par l'intelligence, il aimait la politique, mais à la condition de rester toujours dans l'opposition, de manière à n'avoir point à prendre parti pour des imbéciles. Or, quand un parti est au pouvoir, il est inévitable qu'il soit mené par des imbéciles, ou tout au moins des gens, pas plus sots que d'autres, qui cependant font des sottises.

Là-dessus, j'obtins un aveu, sorti de sa propre bouche : «... Quand on a atteint dans la profession où nous sommes, me dit-il un jour, une certaine notoriété, il faut avoir soin de se mettre, au point de vue politique, dans une situation *inaccessible*. »

Il entendait par là « adopter une doctrine qui avait toutes chances de rester irréalisable ». Du reste, il développa sa pensée :

« — Vous me direz que j'eusse pu me faire néo-monarchiste ou néo-catholique avec le même avantage, tant l'avènement d'un monarque ou le triomphe des doctrines du Vatican, en France, est improbable... Mais non. Non... On devient prisonnier de complices, qui vous interdisent de penser et de dire quoi que ce soit sur n'importe quoi. C'est ce qui est arrivé à ce pauvre Lemaître, un si joli esprit ! Et voyez Barrès : il s'était établi sur la plate-forme nationaliste. Que voulez-vous qu'il devienne, maintenant que l'Alsace-Lorraine nous est rendue !... Il réclame la rive gauche du Rhin : mais ce n'est pas la même chose ; ça intéresse beaucoup moins les gens... »

... Seulement, voilà : à partir du jour où Lénine fit flotter le drapeau rouge sur le Kremlin, la doctrine socialiste la plus extrême entra dans l'ère des réalisations radicales. Et France n'était plus campé sur un sommet inaccessible. Le parti dont il se réclamait faisait, à son tour, des sottises. J'ai parfois senti que cela le gênait un peu...

Les idées ne sont belles que lorsqu'elles sont pures et vierges de toute réalisation.

Devant l'œuvre des artistes et des écrivains, nous prononçons religieusement les mots d'éternité et d'immortalité, comme si notre civilisation ne devait pas un jour rejoindre les civilisations qui ont précédé la nôtre, dans l'oubli et le néant.

M. Pierre Chaine nous raconte dans l'**Œuvre**, à propos de France :

Devant ses tableaux et ses livres, à la Béchellerie, je l'ai entendu répéter avec mélancolie : « L'humidité les ronge et les détruit lentement. Les chefs-d'œuvre des générations périront comme eux : nous ne pourrons par nos soins prolonger leur durée que d'un instant. Pourquoi nos codes, nos institutions auraient-ils davantage droit de vivre ? »

Il constatait que notre ère daterait bientôt de deux mille ans, ce qui

est un grand âge pour un idéal humain. Le vieux navire occidental lui semblait faire eau de toutes parts : il pressentait le naufrage plus ou moins prochain et cherchait de quel côté viendrait la vague nivellatrice. Elle lui paraissait, cette fois encore, déferler de l'Orient comme celle qui, partie des rivages de la Judée, submergea en quelques siècles le monde romain.

C'est pourquoi, se détournant du passé, il voulait collaborer à l'avenir. Avec Nietzsche, il aurait volontiers hâté le déclin :

O ténèbres, venez, élargissez vos ailes,
D'un brusque battement éteignez tout flambeau,
Refroidissez nos cœurs, aveuglez nos prunelles
Et renaisse un demain triomphal et plus beau !

Car ce raffiné pensait qu'il y a dans la barbarie seule une force suffisante de rajeunissement et de renouveau.

Et il se retrouve que devant cette perspective de destruction et de rajeunissement qu'envisageait peut-être Anatole France, son œuvre est une sorte de synthèse de notre culture française : hiéroglyphes profondément inscrits sur une Pyramide qui résistera peut-être à « la vague nivellatrice », de nécessaire rajeunissement.

R. DE BURY.

## *ART*

**Salon d'automne.** — Toute une part du pourtour s'orne d'affiches de Jules Chéret et dispose au-dessus de la morne solennité du grand escalier tout un envol de dansante gaieté, diapré des couleurs d'un bouquet de fleurs des champs, d'un irrésistible appel de grâce multiple. La jolie légèreté des attitudes de ces danseuses qui fournissent le motif principal des affiches de Chéret affirme un sourire de la séduction de Paris. Qu'importe que dans tant de music-halls les spectacles aient été médiocres, les oripeaux poussiéreux, les nus ou demi nus défectueux! les spectateurs gardaient, dans les yeux, l'harmonie possible évoquée par Chéret. Ils étaient indulgents à la médiocre dînette d'art que leur offraient les entrepreneurs de spectacle, car l'affiche de Chéret réalisait la promesse de plaisir que la pièce et les interprètes ne tenaient qu'au quart. Et de même que l'on croira d'après Chéret que tant de tréteaux médiocres étaient des Edens fleurissants de joliesse alerte, autant il se dé-

montre, à cette réunion pourtant très incomplète de ses affiches, que l'œuvre de Chéret constitue pour l'histoire de l'attitude, de la toilette de la femme au XIX$^e$ et au commencement du XX$^e$ siècle, une série documentaire tout à fait importante. Sur ces affiches, les modes surannées surgissent dans toute leur fraîcheur. Les manches pagodes, les manches cloches semblent des manières d'ailes gracieuses. Le charme des coiffures en casque, en frisons, en frange coupée droite sur le front ressuscite. Le viveur en habit et à monocle semble le descendant direct de Brummel et nous retrouvons son attitude de blasé, amoureux tout de même de l'image qui passe, du plaisir qui se dérobe d'un geste svelte.

Les pages lithographiées qui sont des dessins d'affiches, affranchies d'écriture et de la marque du produit vanté, prennent valeur de tableaux d'une élégance sonore. Avoir disposé ces affiches contre les lambris du pourtour, c'est fêter, dans ce salon de liberté, le créateur de cette fresque mobile, l'affiche polychrome.

C'est rendre un juste hommage à un des promoteurs, par l'action et le succès, de la renaissance de l'art décoratif en France. Est-ce aussi souligner que depuis Chéret (en dehors de beaux efforts imaginatifs et plastiques, tels ceux de Cappiello) l'art de l'affiche illustrée, industrialisée à l'excès, a perdu de sa valeur, et que nos palissades, un instant décorées, maintenant se bariolent?

Enfin, regardons l'affiche de la Saxoléine, l'affiche pour Yvette Guilbert, cette ardente Diane amoureuse dessinée pour le *Courrier Français*, cette danseuse d'or imaginée pour la *Danse du feu*, ballet oublié. Ce sont des chefs-d'œuvres qui ne perdent rien de leur rayonnante jeunesse à avoir été monnayés sur les murs.

Souhaitons aussi une exposition plus complète où se trouveraient les *Trois Mousquetaires*, l'affiche de l'*Echo de Paris*, et l'héroïque et jovial petit tambour du *Rappel*.

§

Rétrospectives des sociétaires décédés.

Un hommage à Steinlen : l'intention y est.

Les dessins sont peu nombreux, pas des meilleurs, sauf un Anatole France, menu, fin, maigre, spirituel, d'une belle intimité;

un chemineau semble se glisser timidement parmi ce Steinlen assagi.

Rétrospective de Morrice, Canadien, épris de belle couleur et de tons fins. Il y a là des quais de Seine baignés d'une caresse dorée, très fluide ; des bleus tendres d'eau de montagne auprès du blanc des neiges. La vérité du ton importait moins au peintre que le charme de la vision d'ensemble. Art d'un dilettante supérieur.

Miss Edith Scaby était douée de tempérament. Résolument caractériste, elle accentuait le pittoresque d'un paysage de montagne par le désordre des villages. On nous rappelle des tableaux de figures, toutes expressives et songeuses dans des jardins assombris. Cette peinture sent la fièvre et l'orage et démontre une personnalité.

Il y en avait une aussi chez Borgeaud, anecdotier réaliste et monotone. Il échouait aux grandes compositions, auxquelles les organisateurs de son exposition ont eu la bonne idée de ne pas faire d'emprunt. Il est le poète en prose du petit café du village, aux heures où il est vide et qu'on y peut noter l'air esseulé de la servante, la silhouette du peloton de laine qui charme son désœuvrement et l'ombre du chat sur le seuil.

Mme Norcross traitait dans la manière impressionniste les thèmes de Lobre ou de Walter Gay. Peinture minutieuse et honnête.

§

**La sculpture.** — De la petite sculpture surtout, presque exclusivement. Les bons sculpteurs exposent au Salon d'Automne et aux Tuileries, mais la sculpture monumentale orne le hall du Salon des Artistes Français. Encore que personne ne se trompe sur les valeurs, le jeu des jurys et l'inaptitude au bon choix des Beaux-Arts, continuent à encombrer les départements et les colonies de gravats sans élégance, et sans doute demain ressemblera à aujourd'hui.

Maillol expose en une vitrine une série de petites statuettes dont quelques-uns ne sont que jeux tanagréens, quelques autres de jolies recherches d'attitudes féminines, réellement harmonieuses.

Albert Marque, pour un surtout de table, groupe deux figures de femmes, de ligne contrastée, d'une belle élégance, longues et fines. Une ronde d'enfants mettra sur une pelouse la gaieté et

le balancement à la fois preste et gauche de quatre jolis petits corps.

James Vibert est surtout un sculpteur de monuments. Les bustes auxquels il se délasse entre deux grandes œuvres frappent toujours par la sérénité et la vérité de l'attitude.

Gaudinard rêve d'élever un vaste monument collectif aux morts de la guerre par les soins de toutes les nations. Il en expose la maquette architecturale, imaginée avec ampleur, d'une silhouette majestueuse et qui pourrait cimer quelque coteau de Meuse ou un escarpement des Vosges.

Anna Bass expose une *porteuse d'Offrande* en bronze; le jeune corps est d'une exquise fraîcheur et d'une parfaite structure. C'est un des plus parfaits morceaux de plastique de ce Salon. Une statuette polychrome veut traduire la naissance de l'*Idée* et y parvient. La figure se présente d'un mouvement simple et étonnemment juste de marche qui va se muer en l'envol que lui permettent ses ailes; le masque est d'un très beau caractère de jeunesse souriante et d'alerte pensée. C'est la rare réussite de la traduction d'une idée par les moyens purement plastiques, en restant dans les limites de la sculpture. C'est d'un art simple, large et émouvant, dans la grande tradition du respect profond de la ligne pure, noble et vivante.

Il y a d'heureuses recherches de grâce précise dans la femme couchée d'Halou, dans l'*Eve* où s'affirme le clair talent de Pierre Vigoureux, dans les deux femmes couchées dont Guénot souligne l'élégance de la beauté de sa matière, bois de corail et bois de citron; dans une autre étude de femme couchée de Gimond; c'est bien des femmes couchées, mais, ne pouvant parer la place publique, ces bons sculpteurs cherchent des formes allongées pour orner des consoles dans des appartements meublés avec goût.

Camille Pautot donne une bonne image de jeune femme, taillée directement dans la pierre, d'une belle ligne simple.

Une nymphe de Paul Mané rappelle la vive intelligence de la grande sculpture monumentale chez cet excellent artiste, toujours harmonieux, résumé et puissant.

Pompon affirme par son *Pélican*, qu'il est notre meilleur animalier. Deux beaux bustes rappellent l'art tranquille et certain de Camille Lefebvre. Une grande danseuse de Stoyevitch se dresse en un mouvement rare qui demeure sous son ciseau plas-

tique. Soudhinin emploie sa vive imagination à de belles conceptions de monuments. Joseph Bernard expose un grand bas-relief: *la Danse*, d'une belle ordonnance, d'une très agréable souplesse de draperie, d'une certaine monotonie dans les figures. Le modelé y favorise très heureusement les jeux de lumière sur la blancheur des formes.

Contesse a une jolie figure de danseuse, d'une belle ligne harmonieuse; le mouvement en est à la fois ample et strict. Quilivic donne une maquette de petite dimension d'un monument breton sur le thème de la légende de la fille de Graliou, traitée dans le sens de la légende populaire, avec verve et non sans puissance, mais c'est à une trop petite échelle pour qu'on puisse juger de toute la portée de sa tentative. Emile Derré met, au service d'idéologies pacifistes, un sûr métier. Léon Drouker a deux bustes excellents du peintre Maurice Savin et du sculpteur Camille Pautot. C'est un modeste et un homme de talent. Mme Spitzer a un buste de Debussy, Dunach une Eve de bon mouvement. Chana Orloff montre une statue, déjà exposée à un salon d'Humoristes, du bon peintre Widhopff fumant sa pipe en un calme de Bouddha doré. Chassing a de bonnes œuvres de métier serré. Les Martel exposent des fragments d'un monument à Debussy. De Creeft a un buste excellent et un groupe d'allure synthétique d'un effet moins certain. Le plastique a ses exigences. Nombre d'essais de jeunes sculpteurs sont purement graphiques. Je sais bien qu'ils comptent sur l'équilibre de leurs masses pour remplacer le mouvement par une sorte de statique heureusement calculée. Ils y dépensent beaucoup de talent, mais la route n'est pas la meilleure, et leur thème étant mal posé, ils ne peuvent le développer en beauté. Mais sans doute en sera-t-il de cela comme d'autres tentatives. Ils en sortiront avec des aptitudes plus fortes à donner de belles lignes générales à leurs œuvres.

§

**La peinture.** — Le Salon d'Automne a eu l'excellente idée de permettre à ses sociétaires de se manifester plus largement, à intervalles réguliers; six toiles au lieu de deux, par roulement par ordre alphabétique. Evidemment un peintre peut avec une toile de dix annoncer un renouveau dans sa manière, mais il n'est pas mauvais que chacun puisse alternativement prendre un peu de large.

Valtat et Urbain sont de ceux qui ont pu exposer six toiles et cela coïncide avec un très heureux moment de leur art. Le portrait de femme de Valtat est une très belle page, de par l'originalité du modèle, de par la très intéressante transcription d'une physionomie originale et surtout par la légèreté et la vérité de la structure du corps sous la jolie mollesse des draperies. Autour de cette maîtresse page, quatre tableaux de fleurs, tulipes éclatantes, verdoyances polies et légères, d'une belle allégresse décorative. Art souple, sincère et puissant. Urbain, qui a donné de si belles notations du soleil provençal, rapporte d'un été pluvieux au Petit Andelys des pages du premier ordre : routes à peine essuyées, Seines encore clapotantes sous les nuages encore irisés de pluie, dans une lueur humide et rajeunie de soleil doux. Il y démontre une belle science de l'atmosphère et de l'infinie variété des verdures. Il atteint par la belle transcription de la lumière et la sobriété d'une ordonnance qui se refuse à l'abréviation ce caractère de tendresse du paysage, d'intimité des choses et d'accord avec le sentiment admiratif du spectateur qui fait le charme des Corot.

D'Othon Friesz, un beau nu de femme, magistralement campé dans l'allure la plus simple, debout sur un fond de draperie, curieusement orchestré, avec des recherches de contraste nouvelles et d'un effet d'art vrai.

Charles Guérin a un très beau portrait de femme, subtil et solide, très ingénieux, et une page de ses féeries familières : un dialogue d'amoureux dans un beau paysage, avec une ville au fond mêlée de mosquées et de trianons.

Dufrenoy intercale, dans une belle nature morte, une transcription d'un Watteau près de fleurs éclatantes, d'une exécution merveilleusement sobre et solide.

Une grande vision de ville et un tableau de fleurs de Laprade s'imprégnent de ce charme singulier presque immatériel dont ce peintre sait parer ses créations. Lebasque, dans son petit violoneux, ajoute, à la souplesse claire de sa peinture, un accent vériste précieux.

William Malherbe a deux grands portraits. Malherbe est le meilleur tenant de la doctrine impressionniste, qu'il applique au portrait et au nu féminin, c'est-à-dire qu'il tient à entourer ses effigies, solidement frappées, de tout le prestige de la couleur.

Il orchestre en musicien des sujets plastiques. Il a des raccourcis nerveux et des luxes de polychromie contrastante qui constituent une originalité foncière. Pas de recherches de joli, mais des bains de lumière diaprée. Son portrait de Mlle Yvonne Gall, et surtout celui de Mme Diétocle, auréolée de tout le faste glorieux d'un jardin d'été, nous offrent deux de ses meilleures pages.

Asselin donne de notre confrère Curnonsky un portrait volontairement familier, en costume entrebâillé de pêcheur à la ligne, qui est de la lignée du *Bon Bock* de Manet, sans s'y conformer techniquement et en pourrait connaître la gloire. Il expose aussi un joli groupe féminin dans un jardin.

Flandrin appelle *Plaisirs Champêtres* une composition vaste et très bien composée ; jeunes femmes assises sous le papillon d'éclat nuancé d'une ombrelle japonaise, cavaliers descendus de leurs chevaux, chevaux tenus en mains, ensemble très vivant dans les verdures foncées du fond. Mme Marval donne toute la beauté lumineuse d'une plage où des enfants traînent sous les nuées l'éclat de ballons écarlates et bleus. Favory, qui cherchait une sorte d'abondance rubénienne dans la lumière, réalise sa volonté d'art, et son tableau, *Sous la Tonnelle*, chante de toute l'exubérance rieuse de tous ses personnages et de son décor de branches et de feuilles. Adrienne Jouclard dessine fortement dans la plaine flave les travaux des moissonneurs et peint de frappants portraits de Berbères. Voici deux paysages de Tristan Klingsor d'une jolie finesse émotive ; un bon portrait un peu bien sévère de Bouche.

Jean Marchand se dépasse dans ses deux nus d'une sobre et fière harmonie. L'un, debout, d'une très belle carnation, l'autre partiellement voilé, étendu, établi dans un jeu d'accessoires d'une belle facture ; peinture d'une joyeuse et forte sérénité.

André Mare donne une robuste image de moine en prière, note d'un voyage en Italie, note d'art harmonieuse, classique, d'un esprit très concentré.

Georges Migot, une chambre inondée de belle lumière heureuse, la fenêtre ouverte sur la clarté d'une campagne grasse et rayonnante. Zingg de larges et puissantes harmonies très décoratives ; Barat-Levraux a un excellent paysage du midi : sous la voussure presque noire des feuilles, des chênes-liège, récemment écorchés, saignent. Il y a dans cette arborescence une singulière

intimité. En contraste, son port de Saint-Tropez vit indolemment de la plaque bleue de ses eaux et de ses quais de pierre blanche sous le lourd soleil d'un midi d'été.

Henry Ramey dessine avec une solidité de sculpteur des portraits de fillettes jouant avec des poupées, peint des fleurs et des paysages, d'un faire très libre dans une claire atmosphère.

Picart le Doux nous donne des paysages d'Auvergne d'un vert sombre, aux eaux immobiles, d'un bel accent sévère, égayé de silhouettes féminines très bien campées, et donne dans un nu vu de dos, de grand format, une forte impression d'art.

Verhœven, sur des fonds aux harmonies toujours rares et curieuses, d'une grande hardiesse veloutée, place ses Javanaises inscrites d'un trait sûr et adoucit de reflets exacts la belle coloration de leurs peaux de cuivre poli.

Les nombreux portraits de Van Dongen prouvent son adresse à saisir dans la toilette, l'allure et la physionomie de ses modèles, ce qu'ils ont de très parisien, de très du jour, peut-être au dépens du style et de la ligne générale, mais c'est fort bien peint.

Sabbogh groupe une mère et deux garçonnets studieux sur une toile au sobre décor, d'une belle tenue, et les mouvements des personnages sont très justes. Il semble actuellement dans la meilleure voie.

Le Scouezec a deux paysages où l'on retrouve la manière un peu âpres et très savoureuse dont il note ses personnages coutumiers. C'est un remarquable artiste et très individuel.

Maurice Savin, bon paysagiste, groupe en plein air des figures de femme bien dessinées, bien éclairées et marque un grand progrès. Quelvée continue ses recherches décoratives et tire d'un voyage en Corse des impressions curieuses et neuves. Son portrait par lui-même est une œuvre intéressante. Mané Katz donne un bon portrait du peintre et musicien Georges Migot, très poussé, peut-être un peu raidi.

Van Maldère est un de nos meilleurs peintres du midi qu'il saisit aux plus chaudes semaines, dans le rutilement des choses sous des cieux presque opaques. Voici de bons paysages urbains de Marseille par Mathieu Verdilhan. Notons le paysage de Sabouraud, les nus robustes de Marcel Roche, les natures-mortes très établies et de bon relief de Mme Sermaise-Perillard, les jolies imageries de Mme Perdriat et de Mme Hermine David, les fleurs

de Val d'un joli luxe, de très bons paysages larges de Seyssand, des notes d'eau et d'arbres larges et vivantes d'André Wilder, un très solide portrait de femme de Retif, des arcs de triomphe romain de Mainssieux dans la lumière légère sous des ciels très délicatement peints, les sombres et puissantes visions de Belle-Isle d'Antoine Villard avec de magnifiques rochers qui font penser aux criques de Jersey où Hugo place son Gilliatt ; un portrait séduisant de Robert Villard, les clairs paysages de Verge-Sarrat graveur de premier ordre et peintre à la large facture, les natures-mortes spirituelles de Mme Viera, les imageries de ton très délicat avec d'heureuses hardiesses et un faire très individuel, de Zeck, dans la note d'imagerie populaire, une mise au Tombeau curieuse de Marie Wassilieff, l'harmonieux paysage de Mlle Andrée Fontainas et encore Sitewek, Salvado, amusant et original, M. Saknaroff, etc...

§

Les meilleurs peintres de ce salon ne sont pas tous parmi ceux qui déploient le plus d'audace apparente. Regardez ce nu gracile et élégant dans un joli décor empourpré que peint avec une délicatesse infinie, qui n'exclut pas la robustesse nécessaire, Angèle Delasalle. De la même artiste un beau portrait, intuitif et largement construit. Rupert Bunny évoque, en un tableau largement diapré de tons précieux, les *Ménades*. Son tableau de *Jephté et sa fille* est d'une interprétation biblique personnelle et émouvante. Dorignac a deux de ses très solides dessins. Jeanès expose une Venise conçue pour un carton de tapisserie, équilibrée pour le besoin de sa destination en masses sombres et claires, avec des personnages ingénieusement disposés au premier plan, sous le luxe des armoiries qui pavoisent le ciel. Il expose un nu de femme robustement silhouetté.

Sureda a six toiles : autant de précieuses évocations de Moghreb. Une boutique de potier d'une extraordinaire saveur de nature-morte ; un jardin ornant de fleurs pâles des femmes au repos ; une porte de ville arabe et un convoi funéraire marchant vers le cimetière aux tombes dispersées ; les montagnes neigeuses de l'Atlas surplombent des villes fauves. Voici de Thomas Jean un excellent portrait et des paysages, de Synave, des fruits et des silhouettes féminines agréables, un joli portrait de Pichot, deux Espagnoles de Cardona, vivement présentées et attifées avec une

coquetterie raffinée, bien traduites; des portraits agréables d'Hélène Dufau, des claires visions du midi de Denis Valvérané, un bon paysage de Tzank, un portrait intéressant de Mme Waltz d'une jolie finesse, et des bonshommes de Touchagues, d'une violente et amusante note populaire, en une synthèse bon enfant et en même temps très accusée, émanant d'un tempérament d'artiste très personnel et avisé ; un bon paysage de toits parisiens de Vogelweile, de bons Alcorta, des paysages bien établis de Marcel Bach. Signalons la danseuse arabe assise de Bietry, un débutant doué de belles qualités et apte à la peinture décorative, l'Auvergne âpre et savoureuse de Maurice Busset, les bons paysages de Contel, une jolie vision du midi de Mlle Magdeleine Dayot, une étude de femme très distinguée, franchement peinte de M. Catinat, une jolie place de village de Raymond Kœnig, un solide paysage et un décor de neige du plus ferme accent de Martin Ferrières, le Pont-Neuf de Renofer, un des très bons paysages de Paris de ce Salon, des Montmartres très intéressants de Léon Paul, de Léprin une rue de Pantin de Quizet, très bonne toile. Grunsweigh donne deux excellents paysages de banlieue, un peu mélancoliques, très solidement construits, d'une vision large et méditative très particulière.

§

Voici un peintre très en progrès, Jacques Blot. Dans un joli paysage, deux promeneuses passent : elles marchent d'une jolie inflexion et parlent réellement. Citons Camoin toujours beau peintre, Pierre Charbonnier. Jean Puy a des études de femmes lisant, couchées sur un divan, d'une infinie prestesse de décor et de la plus juste notation. Chénard-Huché interprète largement le paysage de Sanary ; un bon Darel, des Gimmi colorés et sobres, très consciencieux, un excellent portrait de femme du caractériste Joseph Hémard, des nus de Peterelle, un peu confus dans un paysage très concret, un bon Acher.

Antral marque un progrès très net avec un *Atelier* dont les personnages vivent d'une vie réelle, d'une véracité et d'une simplicité de gestes remarquables. Astoy donne un accent majestueux de lignes et de lumière à son interprétation du port de Collioures. C'est un excellent artiste qui à chaque Salon marque un pas en avant. Bottema un portrait de garçonnet très établi. Signalons

les études variées et solides de Bouquet, le nu de Gromaire d'une très belle matière, tableau remarquable qui le serait plus encore si l'artiste ne se contraignait à des dyssimétries qui n'ajoutent rien à la réelle valeur de son œuvre, les natures-mortes de Brunhoff. Citons Colahan, Dezaunay, Dreyfus-Stern dont le nu un peu sombre est plein de qualités. Mme Fegdal, Cochet, André Fraye, Odette des Garets. Cheval pour un beau tableau de fleurs. Angelina Beloff, remarquable graveur et bon peintre, Capon dont la *Boxe* représente un gros effort, intelligent, bien inspiré, Delatousche bon peintre de jardins, Goerg, Iser, Hodé, Dora Kucembianka, dont le très intéressant tableau présente la loge des Fratellini, que Maks nous montre sur la piste du cirque, en un très remarquable effort; du Marboré en bonne voie, Geneviève Gallibert avec deux très fines visions de Paris. Jacob Hians, volontaire et habile, Berline, Fotinsky, Fernande Barrey, Deshayes, des paysages de bel accent, Eberl, Hecht, d'une belle vigueur.

§

Le Japonais Foujita de son métier prestigieux évoque, sous un ciel d'ébène, la déesse de la neige. Peinture d'une harmonie subtile et qui sans cesse résout des harmonies difficiles. Tanaka très harmonieux et très décorateur. Ebi Hara, léger et clair. Koyaniuga, naïf et sccupuleux dans son exécution. Ces Japonais, après s'être fortement occidentalisés, semblent retourner à leur art patrial. L'impression d'originalité qu'ils dégagent s'en accroîtra.

§

**Art décoratif et gravure.** — L'art décoratif s'impose à l'intérêt par les verreries de grand style classique de Lalique, les recherches d'harmonie colorée sur des formes simples où triomphe le verrier Marinot, les grands vases bleus et les poteries brunes, de très bel émail, gravées de sobres ornements classiques de Lenoble, les céramiques de Massoul. Rumbce, Mayodon et les grès de décoration à la fois hardie, puissante et sobre de Durrio. Le bon peintre Silva Bruhns dessine pour ses tapis des ornementations colorées, frappées en beaux accords rares. Notons les orfèvreries de Siegfried Boës. Nous retrouvons Follot somptueux, Dufrêne avec un bel écran, Jallot, un meublier habile et de goût

parfait, l'émailleur Jouhaud, des orfèvreries de dessin neuf de Sarrière.

La rotonde babille de claires boutiques encadrant des étoffes éclatantes. Sous la direction de Temporal et de Mallet-Stevens, les architectes ont réalisé comme un coin de passage, une galerie du Palais-Royal qui serait pimpante, élégante, et serait encombrée. Il y a une librairie de Francis Jourdain en face des étoffes de Poiret.

Mais l'exposition du livre est au pourtour. Il n'y a point que des livres inabordables par leur prix aux lettrés et aux poètes. Des illustrations, comme celle d'Angelina Beloff pour l'*Ariane* de Claude Anet, concernent des livres populaires. Anatole France est très illustré par Bourdelle que grave Perrichon, par Gabriel Belot, graveur ému et simple qui a choisi *Crainquebille*.

Charles Guérin abandonne les *Fêtes galantes* pour *Daphnis et Chloé*, et c'est d'une étonnante légèreté. Georges Bruyer, qui expose à la peinture une remarquable étude de marchande de citrons, alerte et plastique, illustre un Molière. Cosyns donne de belles images à une *Nuit au Luxembourg* de Gourmont ; Maurice de Becque, au *Livre de la Jungle*. Honoré Broutelle, de son style ferme, décore les poèmes d'Haraucourt ; Daragnès, l'*Isabelle* d'André Gide ; Siméon, *Volupté*, de Sainte-Beuve ; Chas-Laborde commente Mac-Orlan avec puissance. Citons Deslignères, André Hellé, Pierre Nouny.

A la reliure, Kieffer a un magnifique Baudelaire, Pierre Legrain, Louise Germain, Mlle de Félix trouvent des ornementations appropriées à leurs thèmes.

Parmi les graveurs qui présentent en cadre entre deux tableaux dans les salles, notons Pierre Vibert avec un très solide et très complet portrait de James Vibert. Pierre Vibert expose aussi des assiettes de faïence où il innove dans le décor conçu en tableau, de la matière céramique. Ouvré juxtapose à un portrait de Ronsard, un portrait de Huysmans d'un beau relief. Le vérisme malicieux et appuyé de Laboureur contraste avec la fantaisie luxuriante de Joseph Hecht. Chapront expose des bois très travaillés, portraits, évocations de poèmes : *L'homme et la Mer*, de Baudelaire. De Hérain indique, par une estampe, des fortes recherches ethniques sur les types algériens, arabes ou berbères.

Jean-Paul Dubray est un bel évocateur d'actualités. Fautrier est aussi habile graveur que bon peintre caractériste.

Nous sommes d'ailleurs à un très beau moment de l'art de la gravure. Nos graveurs savent très bien leur métier, et depuis les romantiques on n'avait vu aussi intelligente compréhension des sujets traités et un aussi net dévouement au texte.

GUSTAVE KAHN.

## *LES ARTS DÉCORATIFS*

**Une affiche de Jaulmes pour l'Exposition de 1925.** — Le premier geste public des organisateurs de la manifestation internationale de l'année prochaine, vient de se réaliser sous la forme d'une affiche signée d'un des noms les plus connus du *Salon d'Automne*, Gustave-Louis Jaulmes, peintre et décorateur.

Cette affiche, d'ores et déjà, s'étale sur plusieurs points des palissades de la rive droite et de la rive gauche, aux alentours du Pont Alexandre III. Elle ne peut être accusée de prétention ou d'excentricité. Mais aussi y cherchera-t-on en vain la moindre trace d'imprévu ou de hardiesse, l'indispensable éclat qui doit appeler le regard du passant, qui doit héler l'automobiliste qui file. Elle répond exactement à l'idéal des œuvres qu'annuellement M. Jaulmes expose çà et là et qui sont destinées à d'aimables acheteurs dont le goût tranquille ne demande qu'à s'en tenir au genre moyen. Cette production ne m'a, du reste, jamais inspiré la moindre réflexion désobligeante : à côté des artistes de premier ordre, il faut encore compter avec les petits maîtres et les artisans qui, dans leur ensemble, jouent un rôle indéniable en le total esthétique d'une époque.

Il ne s'agit cependant point ici — pas plus pour l'affiche en question que pour certaine carte d'invitation qui en est la reproduction réduite — de rechercher la place probable qu'occupera, que conservera leur auteur dans l'avenir. Il s'agit du présent et de cette foire universelle où — si elle veut devenir un succès national — devra dominer l'ultime expression décorative de nos créateurs.

Or, depuis M. Jaulmes, que n'a-t-on inventé ! Quel prodigieux effort dans le renouvellement de la palette et de la ligne n'ont

fourni pointillistes et fauves, cubistes de la première heure et disciples de Cézanne !

Mais aussi, où, à la haute direction des comités responsables de la réalisation de cette *worldfair* de l'ornement et du bien-être, se trouvent les compétences pouvant juger de la valeur neuve des essais et esquisses qui leur sont soumis en vue d'une publicité digne de l'entreprise ?

Je crains que les paroles désolantes prononcées, dans le *Mercure* du 1er septembre 1924, par René Besse, au sujet « du four » des derniers Jeux olympiques : « En un mot les Jeux Olympiques qui auraient dû rester, dans l'extrême limite des possibilités, une œuvre de prosélytisme, ont été traités comme une affaire de mercantis », je crains, dis-je, que ces terribles paroles ne puissent avant longtemps, avec une légère variante, être citées à propos de l'organisation de la grande exposition prochaine.

Sous l'excuse de la tradition, à laquelle, entre autres, nous devons le maintien intégral de cette institution anachronique — au moins telle qu'elle existe actuellement — du Prix de Rome qui, depuis vingt-quatre ans (pour ne parler que du siècle présent) n'a donné aucun bénéfice de gloire à la France ; au nom de cette sainte tradition qui autorise toutes les ignorances, toutes les confusions, tous les plagiats, bref : toutes les injustices, les meilleures forces de « l'art vivant », comme dit Salmon, restent hors de l'Institut, hors du Luxembourg, hors, et c'est cela qui nous intéresse ici particulièrement, hors de l'*Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels modernes*.

La tradition existe, plus merveilleuse qu'ailleurs, dans le pays qui n'est rien moins que le berceau du Gothique et la patrie de Fouquet, de Clouet, de Callot, des frères Lenain, de Philippe de Champaigne, de Watteau, de Boucher, de Chardin, de Fragonard, de Georges Michel, de Géricault, du baron Gros, de Corot, de Théodore Rousseau, de Daumier, de Manet et de combien d'autres génies encore ! Ce ne sont pourtant pas eux qui se virent traités, le plus souvent, selon leur mérite. Lisez l'histoire de Prudhon, par exemple, ou de Jean-François Millet ! Voyez ce que, dans son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire ose offrir comme palmes au poète de l'*Embarquement pour Cythère !* Rappelons-nous ce que, par contre, rapporta à Zola sa profonde foi dans le talent de Manet.

On pourrait néanmoins espérer qu'en ce moment, grâce à la relative facilité avec laquelle architectes, graveurs, décorateurs, peintres, statuaires arrivent à montrer même les plus inattendus de leurs travaux au grand public, on pourrait espérer qu'il y aurait un tantinet de bon sens ou, faute de cela, quelque hésitation chez les dirigeants qui, rétribués en conséquence, ont en main la réussite ou la faillite du plus vaste effort entrepris jusqu'à nos jours, dans le sens de l'art et du goût.

C'est éternellement la même chose. Depuis la guerre, on a vendu pour rien des toiles de nos meilleurs peintres modernes, à l'Hôtel Drouot, sans que jamais ni la direction des Beaux-Arts qui gâte tant d'argent en achetant des croûtes dans les *Salons* plus ou moins officiels, ni le ministre de l'Instruction Publique ou autre autorité compétente en la matière, soit intervenu pour se procurer, à bon compte au nom de l'Etat, un des Derain, des Braque, des Vlaminck de la vente Kannweiler. Exception faite pour quelques toiles acquises par des amateurs éclairés ou intéressés, ces tableaux sont retournés pour presque rien chez les marchands qui en demandent aujourd'hui des milliers de francs.

Mais, entre temps, un duc de Trévise, président de la *Sauvegarde*, s'excite et remue ciel et terre, afin qu'au nom de la même sacro-sainte tradition on empêche la mise aux enchères, à la Manufacture de Beauvais, — sortie enfin des ornières officielles en commandant un ameublement à Raoul Dufy, — de quelques pauvres cartons décoratifs, très abîmés, de coloristes aussi peu remarquables que Chabal ou Diéterle, aussi loin de la véritable beauté plastique que le philosophant Chenavard.

Pour ceux qui voient clair, il existe plus d'un point de contact entre le choix de l'affiche de l'exposition de 1925, basé sur des considérations où l'art ne pesait que fort peu, et l'incident de Beauvais. Les questions d'art doivent rester dans les mains des artistes : le secret est là ; et cela en dehors de toute préoccupation politique ou financière. Et ce n'est pas moi, mais l'énorme Eugène Delacroix (1) qui, dans un de ses articles, se plaint de l'encombrement du *Musée*, à cause d'une foule de tableaux de troisième et quatrième ordre. Et c'est encore lui qui, à propos de Nicolas Poussin, parle des luttes que les grands hommes ont à soutenir contre l'ignorance, avant d'arriver à la célébrité « qui semble

(1) Eugène Delacroix : *Œuvres littéraires* (édition G. Crès et Cie).

souvent aller au devant des médiocres talents et leur aplanir toutes les difficultés »...

VANDERPYL.

## LINGUISTIQUE

L. Refort : *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet*, Champion. — *Notre langue dans le bassin de la Méditerranée*, Alliance Française. — A. Timmermans : *L'argot parisien*, Victorion.

La brochure, concise mais dense, que M. Refort intitule modestement **Essai d'introduction à une Etude lexicologique de Michelet** est un modèle de réflexion pesée et de finesse mesurée. C'est du dépouillement, mais c'est de la physiologie; c'est donc une belle et propre dissection. Titres des chapitres : I, *Recherche de la puissance dans la sobriété ;* II, *Extrême largeur d'idées en matière de vocabulaire ;* III, *Exigences de la personnalité de l'écrivain ;* IV, *Recherche de la couleur locale ;* V, *Goût du passé ;* VI, *Influence de la culture classique*. Ce prospectus montre que le plan est adapté à l'écrivain. D'ailleurs, M. Refort ne nous présente que Michelet historien. Le moraliste, le naturaliste, il est certain que M. Refort les a étudiés de près, eux aussi; espérons qu'il nous les mettra en planches, et que nous aurons le bonhomme complet. Etre exhaustif, ce n'est rien, c'est de la quantité ; le beau est d'avoir le coup de main.

**Notre langue dans le bassin de la Méditerranée,** publication de l'*Alliance française*, rédigée par vingt-deux spécialistes éminents, est un exposé historique où les chiffres statistiques et le compte rendu moral concourent à une impression émouvante et à des résolutions actives. L'*Alliance française* (Propagation de la langue française à l'étranger) a son siège à Paris, boulevard Raspail, 101 ; si petite soit la parcelle d'argent que vous y portiez, vous l'y verrez transmuer en mieux que du radium.

Au chapitre Algérie, l'*Alliance*, qui n'a pas pour objet de recommander le parler hybride du populo algérois, accorde cependant un sympathique bonjour aux livrets de *Cagayous ;* et je salue joyeusement M. Robinet, que cette mention anonyme cache sous les espèces de son héros ; les ingénieuses virevoustes, la sève pantagruélique de Cagayous, dès que je sors de la gram-

maire vers l'âme, comme je les préfère aux stérilités d'un M. Bergeret, feuilles mortes, et plusieurs artificielles, que roule en cercle un lutin ridé !

§

Quant à M. Timmermans, c'est un farfadet, pour qui, vers 1896, tout mot français porteur d'un *b* ou d'un *m* initial était une onomatopée exprimant la succion d'une tétine. Il donne moins assidûment aujourd'hui dans ce genre d'explication ; un bon point. Son **Argot parisien,** où il n'y a pas un seul fait oral, d'où sont absents les mots vulgaires venus au jour ou mis en lumière depuis vingt ans, n'est qu'une refonte du *Dictionnaire étymologique des mille et une expressions*... qu'il publia en 1903. Et l'auteur continue à ignorer, résultats et méthodes, tout le progrès qui s'est fait depuis lors dans les investigations argotiques. Depuis 1903, que dis-je ? depuis le déluge.

Le lexique qu'il étudie est pris dans Larchey (qu'il nomme M. Larcher), dans Delesalle (qu'il nomme Delsalle), dans Littré... Certes, « il n'y a pas de livre nul » ; un roman pour écoles maternelles, une épopée de maboul ouvrent des guichets sur l'esprit humain ; mais il y a des œuvres nulles, celles où le papillonnage tient lieu de méthode, l'*à priori* de constatations, le bavardage de filtre. M. Timmermans n'a aucune idée de ce que sont les images populaires, ni de ce qu'est l'étymologie, qui consiste, quand un fait de langage est devenu obscur à la conscience, à l'éclaircir *par son analogie avec des faits clairs*. Sans dates, sans critique, il brouille, comme de l'*argot parisien*, le jobelin des coquillards dijonnais de 1455, les allusions spéciales aux Polytechniciens, le bas-langage pittoresque de nos provinces, évoquant hors de propos du latin et du grec, et force hollandais.

Voici comment il élucide *absinthe à l'amazone*, Absinthe gommée :

L'amazone est *grecque* par son origine, d'où la femme qui triche au jeu, comme les Grecs. Les deux cuillerées à café de *gomme* sont l'emblème de la *colle*, syn(onyme) de attrape, piège, et de *graisse*, mot qui rimant avec *Grèce*, a donné l'occasion de faire des jeux de mots étourdis.

Voici de ses définitions :

*Tailler une basane*, poser brusquement les mains en travers sur les hanches pour défier quelqu'un.

Et les narrations!

*Berzelius*, montre, pendule. Le moineau que Berzelius, prié de continuer le cours que le professeur interrompit quand le savant suédois fit une visite à l'Ecole polytechnique, allait sacrifier pour une démonstration de chimie, fut rendu par lui à la liberté quand il lut la compassion sur les figures de ses auditeurs. Le rescapé *se logea dans l'horloge*, qui se mit à retarder, mais on ne le dénicha pas, ce qui procurait bien souvent un répit utile aux élèves attardés dans leur sortie.

*Besef, Bezef.* Beaucoup, it(alien) *bizeffe*, comp. de *zaffa, zeppa, zipolo*, clef de robinet, et de préf. *bi, bes*; qui exprime ce qui est taillé en biseau; (.....)!

*Mazagran.* Café servi dans un verre : en souvenir de la défense victorieuse faite par 123 Français contre 12.000 Arabes, dans le village algérien de ce nom. (Voilà qui est vrai, et connu; alors comment pouvoir y ajouter ceci) : Les Arabes y reçurent une *pile*, qui leur rappelait leur usage de *piler, masser* des grains de café dans un mortier (!)

*Vesquer.* Vexer, lat. *vexare*, agiter, intensif, de *vehere*, pousser un char, une voiture, rouler, d'où *vexillum*, enseigne, portée à la main ou sur un char, le char, le *carroccio* des républiques italiennes qui formait le centre de l'ordre de bataille, le lieu de ralliement (!)

*Vespasienne.* Urinoir public, parce que le latin *vespa*, Guêpe, est une onomatopée ; que « quand l'eau baisse la glace fait *crac !* », c'est un dicton hollandais ; et que dans les vespasiennes on « peut surprendre des bruits ronflants, qui rappellent le vol bourdonnant de la *guêpe*, du *frelon*, en angl. *hornet*, petit cor » !

Dussé-je paraître flagorner les idées reçues, je m'en tiens à l'étymologie par l'empereur Vespasien, qui, l'argent n'ayant pas d'odeur, imposa les urinoirs publics; et, dût M. Timmermans me juger court de poésie, comment croirais-je que Mahomet, au sein de la Tour de Babel, ait su mettre le verbe français *masser* dans le nom du village algérien où il était écrit que les Arabes, en 1840...

Ma pensée n'est pas que tout Français soit incapable d'erreur étymologique sur sa propre langue et que tout Batave qui veut enseigner le français de ce côté-ci du Rhin soit irrecevable. Si je cite des échantillons d'un bouquin où tout ce qui est personnel est faux, c'est pour rappeler, mais non pas à M. Timmermans, à qui ce serait inutile, cette grande vérité que l'art étymologique est de nos jours une science mêlée d'un savoir : primo, une scien-

ce à apprendre ; secundo, un savoir érudit par lequel chacun, selon ses petits moyens, peut se gorger la mémoire et se débrider l'imagination, mais en vue de proposer à la dite science des faits qu'elle accepte, ou rejette, ou laisse faire antichambre, suivant qu'ils passent, ou ne sauraient jamais passer, ou ne peuvent pas encore passer par des filières éprouvées. Il y a les filières phonétiques ; il y a aussi les filières sémantiques. Il y a les filières, ou vraisemblances, des conditions historiques, géographiques, sociales.

Pour ce qui est des radicaux de ce qu'on étiquette, sans doute en tire-l'œil, « argot », et, sans doute en bluff montmartrois, « argot parisien », et qui n'est que du bas-langage surtout urbain, c'est, 95 fois sur 100, dans le bas-langage de tout le pays français, mais en terre de France presque exclusivement, qu'il convient d'en chercher les origines, dans les provinces qui alimentent Paris de chair humaine et de sémantique nationale, dans les patois que les grandes villes au cours des âges ont plus ou moins indirectement canalisés vers Paris. Le « parisianisme » de cet « argot » ne consiste la plupart du temps que dans la carence de mémoire où s'est trouvé l'homme du peuple et l'ignorance où s'est trouvé le lexicographe, lorsque le mot, après une reptation basse, eut monté aux oreilles d'un chroniqueur et épaté un bourgeois. De cette évidence sociale résulte une méthode d'investigation, la fouille patiente des parlers provinciaux.

Soit le mot *abour*, Tamis, Sas, que M. Timmermans, après d'autres, étiquette terme de malfaiteurs et qu'il explique ainsi: le tamis « dégage la farine *blanche* et s'en couvre: *abor*, *aobour*, en vieux français désigne l'*aube*, le matin qui blanchoie ». Ce mot, dont l'apachisme n'est pas très sensible, figure aux lexiques argotiques depuis certain livret intitulé : *Supplément au dictionnaire argotique*, signé Mesière, imprimé sans date, vers 1821, très probablement à Caen chez Chalopin, et que j'ai cru utile, le voyant ignoré des argotistes, de réimprimer dans la *Revue de Philologie française* (1921-1922) ; on y lit : « Abour, *sas* ou *tamis* » et le substantif dérivé « Abourdier, *sassier* ». Le *Jargon* imprimé à Epinal chez Pellerin en 1824, a copié « Aboudier, *sassier* » ; d'où M. Sainéan, par une autre déformation, un verbe « *Aboudier*, sasser », d' « origine inconnue ». C'est bien simplement un mot patois berrichon et bourbonnais : *ébourder la fa-*

*rine*, la bluter, cité par DUCHON comme usuel à Varennes (Allier) *ébourdiau*, Tamis à bluter, cité par JAUBERT, *Glossaire du Centre*. A un lexicographe normand le mot put faire l'effet de jargon malfaiteur, uniquement parce qu'il ignorait que ce fût un terme berrichon, et parce qu'il le reçut aux oreilles, soit d'un ambulant vendeur de tamis, soit à propos de ces devins villageois qui faisaient « tourner le sas ».

Voici un mot d'aspect moins paysan, *arpette*, masculin et féminin, Apprenti mâle et femelle. M. Timmermans le tire de *harpe*, Griffe, Main, sous la fausse couleur d'une synonymie avec *petite main* (la petite main est cependant l'ouvrière sortie d'apprentissage), sans s'aviser que « petite griffe » ne désignerait congrûment que l'apprenti voleur. Il est vrai qu'on a proposé d'autres étymologies plus folles, comme *ars petere*, chercher la science (CAISE, *Roman d'un enfant*, 1894, p. 50). En réalité, *arpette*, que mon regretté ami Gustave Fustier n'entendait à Paris que depuis environ 1885-1890, (« Arpette ! trente-six degrés au-dessous d'un chien ! »), est déjà signalé comme un mot rémois en 1845 par SAUBINET : « Harpette. — Mince et frêle; se dit d'un homme aussi bien que d'un cheval » ; et on a signalé, à Dol (Bretagne) vers 1910, *haripette* ou *héripette*, Haridelle, Mauvais cheval. (Rapprocher *Toto La ripète* dans une chanson de Bruant?) Il est assez vraisemblable que *arpette* soit *haridelle* avec le même suffixe que dans *adjupette*, Adjudant ; et en tout cas c'est la gracilité efflanquée des jeunes apprentis qui a été la vision opérante de leur sobriquet.

Et si vous voulez du latin étymologique pour des mots tout modernes, même pour les noms de l'eau de-vie, en voici, mais par des filières normales. Le latin *ebulus*, Sureau herbacé, devenu en Ile de France *yèble*, est devenu en Bourgogne *yole*, en Auvergne *yôle* ; mais, par soudure de l'article, *des yèbles*, *une yole*, ont engendré *la zèyble* vers Troyes, *la zyole* vers Mâcon, *la nyole* vers Autun, *la nyôle* vers Clermont-Ferrand ; (voir l'*Atlas linguistique* de GILLIÉRON et EDMONT). Or l'eau de sureau herbacé est célébrée, sous les noms d' « eau d'yèbles » et d' « eau de neaulle » (lire *neaulle*, c'est-à-dire *niôle*), par Harlequin (*Nouveau jardin*, 1624, p. 11), comme une sorte de panacée. Et d'autre part on fait avec la baie du sureau noir : 1° une infusion bonne pour les yeux ; 2° une sorte d'eau-de-vie, de petite

valeur commerciale, connue dès 1885 par les chimistes, encore distillée en 1916 dans les Vosges (à la Croix-aux-Mines) ; 3o un colorant, frauduleux mais non nocif, pour le vin. L'yèble étant un succédané du sureau noir, et les Vosgiens (dans le patois desquels l'yèble s'appelle *îble*), ayant reçu avant 1914, de leurs voisins vers le sud-ouest, le sobriquet de *nioleux*, parce qu'ils font de l'alcool de sureau, il est sensible que le baptême des eaux-de-vie médiocres par l'yèble est dû, pour la prononciation *nyolle* à la Bourgogne, pour la prononciation *nyôle* à l'Auvergne, que l'idée du mot est, soit Teinture colorante, soit Alcool de basse qualité, et que le nom d'*eau pour les yeux* donné aussi à l'eau-de-vie est une autre allusion aux vertus de l'eau de sureau herbacé. Quelques dates : il y avait à Langres, en 1895, un bistro dont l'enseigne était soit « A la niole », soit « Au père La Niole » ; — le premier qui ait fait imprimer ce nom de l'eau-de-vie semble être le Franc-Comtois Pergaud : « gniaule », *Guerre des boutons* (1912), p. 269 ; — d'après des témoignages, le mot vivait oralement sur divers points du bassin de la Saône et du Rhône, et à Genève, dès 1870-1880 ; — la distillation d'alcools autres que de raisin remonte à 1850.

GASTON ESNAULT.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Un disciple de Ronsard.** — La gloire de Ronsard a fait récemment exhumer le souvenir d'un de ses disciples, un nom bien peu connu, celui de Pierre de Boscosel de Chastelard. On a rappelé dans quelques journaux (*Débats* du 26 septembre, *Figaro* du 17 octobre) que ce jeune gentilhomme dauphinois, en marchant à l'échafaud, se réconforta en lisant un poème du Maître, l'*Hymne de la Mort* : c'est à ce détail, donc à Ronsard lui-même, qu'il doit aujourd'hui le rayon de circonstance qui l'éclaire dans l'oubli.

Mais aussi, qui sait si Ronsard, très involontairement, ne fut pas un peu cause de l'aventure qui amena sa fin tragique? Chastelard, page de la maison du connétable de Montmorency et attaché à un fils de ce grand seigneur(1), avait fait partie de l'escorte qui

(1) Ce fils, le maréchal de Damville, était si amoureux de Marie Stuart qu'un de ses serviteurs, trop zélé, pensa lui être agréable en lui proposant de le

accompagna Marie Stuart en Ecosse, après la mort du petit roi François II. Il dut bientôt revenir en France, mais saisit la première occasion de retourner auprès de la reine. Des historiens ont raconté qu'il se chargea de lui remettre le poème des *Regrets*, où Ronsard la chantait si bien, et que c'est lui Chastelard qui fit passer au grand poète la récompense qu'elle lui envoya, un magnifique buffet de vaisselle d'argent, avec cette inscription : *A Ronsard, l'Apollo françois.*

La bienveillance que Ronsard, alors au faîte de la renommée, accordait à Chastelard dut laurer d'un reflet de prestige le jeune poète aux yeux de Marie. On sait qu'elle aimait les lettres et les arts, qu'elle faisait elle-même des vers, et l'on prétend que la faveur qu'elle prodigua au Piémontais Riccio, et qui eut de si terribles conséquences, prit naissance dans le talent de musicien qu'il possédait. Chastelard, jeune, élégant, avait tous les avantages. Il fit pour Marie des poèmes d'admiration, puis d'amour. La langue des dieux a des privilèges, et l'on peut impunément dire en vers à une grande princesse ce qu'on ne pourrait sans offense lui dire en prose. Pour son malheur, il réussit trop bien ; car la reine accueillit les effusions du poète « fort humainement », dit Brantôme. Et Knox, le rude réformateur presbytérien, conte qu'elle s'appuyait sans façon à son épaule et qu'il lui arriva de baiser Chatelet (*sic*) sur le cou.

(Notons ici que le nom de notre héros doit se prononcer *Châtelard* et que l'*s* en usage dans la vieille orthographe a été supprimé par plusieurs auteurs, surtout par les étrangers, qui se sont attachés au son plutôt qu'à la graphie : exemple, Chalmers dans *The Life of Mary, Queen of Scots*, Londres, 1822.)

Les privautés dont il était l'objet étourdirent, égarèrent ce poète de vingt-quatre ans. Un soir, il se cacha dans la chambre de la reine. Elle lui ordonna de quitter sa cour. Au lieu d'obéir, il renouvela son imprudence deux jours après (14 février 1564). Cette fois, Marie le livra aux juges, et les juges le livrèrent au bourreau.

Des auteurs modernes (et à leur suite la *Grande Encyclopé-*

débarrasser de sa femme par le poison, afin qu'il fût libre de briguer la main de la reine (V. De Thou.) — Un tel exemple était bien fait pour troubler la raison de Chastelard qui, durant son second séjour en Ecosse, servit, paraît-il, d'intermédiaire entre Marie Stuart et Damville.

*die*, le *Nouveau Larousse*) ont imprimé que Chastelard fut pendu. Dargaud, qui publia en 1850 une *Histoire de Marie Stuart*, donne même des détails : « Suspendu au chanvre des criminels, il fut exposé tout un jour à la curiosité féroce du peuple, doublement heureux du supplice d'un Français et d'un papiste. »

Double erreur, car Chastelard était protestant, et il fut décapité : nous en croyons sur ce dernier point ses contemporains De Thou et Brantôme. En Ecosse comme ailleurs, la pendaison était un supplice ignominieux qu'on n'avait pas coutume d'infliger à des gentilshommes ; et Chastelard avait une noble naissance. Il était, selon Brantôme, petit-neveu de Bayard, et son petit-fils selon De Thou, qui précise : « Ce fameux chevalier, Pierre du Terrail Bayard, avait eu sa mère d'une assez grande dame de Milan. »

Chastelard, dit Brantôme, ne s'aida pour mourir « ny de ministre ny de confesseur ». Il se contenta des vers de son Maître. Cette version poétique et que nous aimons à croire semble toutefois contredite par celles de Kox et de Randolf, ambassadeur de la reine Elisabeth. Ceux-ci veulent qu'il soit mort avec contrition — et dévotion. Que l'histoire est donc une science peu exacte !

Longtemps après la mort du pauvre poète, des copies manuscrites de ses vers existaient encore. Puis, tout se perdit, et l'on ne connaît aujourd'hui qu'un seul poème de Chastelard, plainte d'amour, supplication à la sirène, neuf stances conservées par Le Laboureur, qui les a insérées dans ses *Additions aux Mémoires de Michel de Castelnau*. Mignet a reproduit cette petite pièce dans son *Histoire de Marie Stuart*, mais en laissant s'y glisser une faute qui rend inintelligible la cinquième strophe (*la confession périe* pour *la confesse périe*).

Ce poème de Chastelard est déparé par un peu du mauvais goût, du maniérisme alors à la mode. Il paraîtrait moins émouvant si l'auteur était mort de vieillesse. En voici une strophe :

Ces buissons et ces arbres
Qui sont entour de moy,
Ces rochers et ces marbres
Sçavent bien mon émoy.
Bref, rien de la nature
N'ignore ma blessure ;
Fors seulement

Toy qui prens nourriture
En mon cruel tourment.

Cela n'est pas extraordinaire. Néanmoins, ne sent-on pas dans ces vers l'annonce lointaine de ce *Lac* qui fut la révélation de la poésie romantique ? C'est le même sentiment, la même idée et presque les mêmes mots que dans la fameuse prosopopée de Lamartine :

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure...
Que tout ce qu'on entend, l'on voit où l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

La valeur de la chanson est tout entière dans la voix du chanteur ; et Lamartine a évidemment un autre accent que Chastelard.

L'aventure de celui-ci, cette aventure romanesque, sauvée du ridicule par le tragique et ombrée d'un peu de mystère où l'imagination peut suspendre ses broderies, cette aventure aurait dû inspirer un des écrivains de notre Romantisme. Elle est oubliée en France, tandis qu'elle est vivante en Angleterre, grâce au grand poète Swinburne. Son *Chastelard*, tragédie en cinq actes publiée en 1865, contient beaucoup de beaux vers et quelques-uns fort médiocres, mais ces derniers sont en français. Swinburne s'essayait alors dans notre langue. Plus tard, il fit mieux, et l'on cite de lui notamment un bon sonnet français à la mémoire de Théophile Gautier. Il était encore étudiant à Oxford quand il écrivit ce *Chastelard*, qui n'était pas fait pour la représentation, mais qui a plusieurs scènes remarquables et une vraiment belle, la dernière, où deux filles d'honneur de la reine, dont l'une aime Chastelard qui ne l'aime pas, assistent, d'une fenêtre du palais d'Holyrood, à l'exécution du condamné. La reine, dans cette pièce, n'est pas avantagée ; Swiburne la montre séduisante, fière, mais fausse et impitoyable (1).

Verra-t-on chez nous Chastelard au théâtre ? Peut-être, mais en attendant, on devrait lui donner une place (forcément bien petite, puisqu'il ne reste de lui presque rien) dans une de ces anthologies qui, à la suite des meilleures œuvres de Ronsard, donnent quelques extraits de ses amis, de ses disciples.

Si le Maître vivait, sans doute il dirait oui ; car, vérité ou

(1) Le *Chastelard* de Swinburne a été traduit en prose française par Mme H. du Pasquier (Grasset, 1910).

légende, ce récit l'honore, qui le représente comme ayant été, par son génie, la consolation suprême du petit-fils de Bayard, sous la hache du bourreau.

LOUIS MANDIN.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

Critiques des Lettres d'hier. — J.-M. Chacon y Calvo : *Literatura Cubana*, Calleja, Madrid.

Avec le développement de plus en plus considérable des lettres dans le Nouveau Monde espagnol, la critique s'affirme et se fortifie de jour en jour, tendant à devenir ce qu'Ernest Hello lui assignait comme idéal suprême et à embrasser toutes les formes de la littérature. Ainsi, parmi les écrivains qui s'adonnent à ce genre, nous pouvons distinguer : les **Critiques des Lettres d'hier**, les *critiques des lettres actuelles*, et les *critiques des lettres étrangères* ; bien que plusieurs cultivent en même temps deux de ces modalités et même les trois. Parmi les premiers, il faut compter les vieux maîtres qui, fidèles aux anciennes disciplines, s'occupent principalement de travaux de pure érudition. Mais il faut y placer aussi certains jeunes qui, conservant le sens des lettres anciennes, travaillent selon l'esprit et le goût modernes, ayant de la sorte ouvert la fenêtre des bibliothèques à la chaleur de la vie et au vent du moment.

J.-M. Chacon y Calvo, Cubain, bien que l'un des plus jeunes, est un des plus intéressants. Très cultivé et très avisé, il unit au goût des lettres traditionnelles et au respect des méthodes scientifiques la sensibilité esthétique personnelle et la compréhension de l'art moderne, sans aller jusqu'à l'approbation du snobisme, toujours faux. Il croit que « la formation d'une littérature nationale » est l'un des buts les plus élevés et les plus nécessaires pour « les peuples jeunes qui commencent à vivre de leur vie propre et de liberté politique », comme les nations hispano-américaines, car la littérature, étant une des formes de « l'idéal esthétique » collectif, du « génie métaphysique de la race », constitue l'expression la plus haute de l'individualité d'un peuple. Mais il pense que, pour atteindre ce but, nous n'avons pas besoin de démolir le fondement de la tradition espagnole, ni de modifier notre « moyen propre et naturel d'expression » : la langue castillane. Au contraire, il

lui semble qu'il faut conserver cette base ferme et soigner ce moyen précieux. Ainsi, il s'est adonné à étudier les lettres primitives de son pays avec autant de méthode que de discernement, de minutie que d'enthousiasme. Après nous avoir donné un travail sur *Cervantes y el Romancero*, comme un hommage au génie de la race, il a publié sous le titre de **Literatura Cubana** une série d'essais dans lesquels il étudie l'expression primordiale de l'esprit littéraire : la poésie à Cuba. A cause peut-être de la splendeur de la nature ou de l'ardeur du climat, ce pays a eu de nombreux poètes lyriques, au-dessus de l'ordinaire, et en devançant les autres peuples hispano-américains. Il a donné même à la France un poète qui, s'il n'est plus à la mode, ne laisse pas d'être une figure éminente : José-Maria de Heredia. L'éclosion poétique a pris son origine à Cuba, comme dans les autres peuples de l'Amérique espagnole, par la poésie d'Espagne importée par les colonisateurs. La poésie cubaine n'est donc, aux XVIIe et XVIIIe siècles, qu'un reflet de la poésie espagnole, et comme celle-ci suit alors les règles du classicisme dégénéré ou du pseudo-classicisme emprunté à la France, l'autre emploie des sujets obligés et se pare de l'oripeau mythologique, sans refléter la vie ni la nature nationales. Ainsi, dans l'ouvrage le plus ancien qui soit conservé, un long poème narratif : *El Espejo de Paciencia*, par Silvestre de Balboa, nous voyons les divinités de l'Olympe intervenir dans un événement local ; et dans les œuvres du XVIIIe siècle, qui se réduisent à des fables et à des épigrammes, nous trouvons la tendance au prosaïsme ou au philosophisme en vogue à cette époque. Ceux qui s'adonnent à la poésie sont des versificateurs improvisés sans tempérament ni culture véritable. Mais au début du XIXe siècle, avec Mansel de Zequeira apparaît un poète authentique, puis tout un groupe de lyriques, parmi lesquels il en est deux qu'il faut placer à côté des grands poètes de langue espagnole. Néanmoins, guidé par un critère vraiment moderne, Chacon y Calvo cherche également les origines de la poésie cubaine dans le lyrisme populaire ou traditionnel, explorant la forêt vierge du folk-lore de son pays. Selon lui, comme poésie populaire il n'y aurait à Cuba qu'un faible nombre de couplets relativement modernes et qui, par leur préciosité recherchée, se rapprochent de la poésie artistique pseudo-classique. Mais les fameuses chansons cubaines, les « habaneras », les « guajiras »

qui se chantent dans tout le continent, ont souvent une certaine tournure populaire exigée par la musique. N'aurait il pas été intéressant d'examiner cette poésie, sans doute vulgaire ou artistique vulgarisée, dans laquelle on remarque des *traces de poésie populaire* ? Par contre, à Cuba comme dans toute l'Amérique espagnole, il existe un important filon de poésie traditionnelle espagnole en différentes pièces du *Romancero* conservées par la tradition orale. Mais, chose curieuse, dans ce pays qui est demeuré jusqu'en ces derniers temps sous la domination de l'Espagne, Chacon y Calvo a retrouvé moins de morceaux de ce genre que Vicuña Cifuentes au Chili. Preuve évidente que le Romancero a été importé au moment de la conquête. Puis, ces poèmes sont uniquement de caractère « romanesque » et ne sont récités que par les enfants en certains jeux ; tandis qu'au Chili on en rencontre en plus qui sont de caractère « héroïque ou historique », comme ceux du Cid et de Bernard del Carpio, et ce sont les vieillards ou les mendiants qui les chantent ou les récitent. En outre, certains poèmes, comme celui de « Delgadina », qui sont restés presque intacts en ce pays, se montrent à Cuba « contaminés » et défigurés au point que les protagonistes y ont perdu leur nom. Chacon y Calvo joint à chaque pièce un long commentaire méthodique et sagace sur son origine dans la tradition écrite et dans la tradition orale. Il aurait été utile d'y ajouter quelques notes faisant la comparaison avec les pièces similaires recueillies en d'autres pays hispano-américains. Cette partie de son livre est d'une importance considérable. Le *Romancero*, expression d'une poésie nationale où l'énergie s'unit au lyrisme, forme, comme l'a dit Hegel, « une couronne si belle et si gracieuse qu'on pourrait la placer à côté de ce que l'antiquité a de plus beau ». J'ai dit lyrisme parce que les poèmes du *Romancero* sont des manifestations d'une modalité lyrique, celle que j'ai appelée « Lyrisme Indirect ou Figuré » (chronique du 1er mars 1924), dans lequel rentrent la ballade du Nord et le lai de France, parce qu'en toutes ces formes se trouvent *l'élément essentiel* et le *style en raccourci* caractéristiques de la poésie lyrique. La littérature espagnole, que l'on a coutume de qualifier d'antilyrique, possède donc dans le *Romancero* un grand trésor lyrique traditionnel, tandis que bien d'autres littératures ne présentent, comme poésie primitive, que des chroniques rimées improprement appe-

lées *Chansons*. Pareil trésor, ainsi que l'a compris notre auteur, est pour les Hispano-Américains un lien de solidarité et une base pour l'affirmation de « notre type propre de culture ». Cette poésie n'a pas encore été traduite fidèlement en français (les traductions en prose, comme celle d'Alexandre Arnoux, n'en peuvent donner une idée juste). Dans un roman qui vient de paraître, *La Ville Merveilleuse*, je me suis efforcé de traduire une pièce, celle de « Delgadina », dans la forme de l'original : le vers de sept syllabes avec une même assonance dans les vers impairs. Comme complément de ces études, Chacon y Calvo nous donne enfin des portraits aussi achevés que perspicaces des deux poètes les plus fameux de son pays : José-Maria de Heredia, parent du Français de ce nom, et Gertrudis Gomez de Avellaneda. Ayant débuté à l'époque de la formation de nos nationalités, formé dans le goût des lettres classiques et de l'école néo-classique espagnole dite de Salamanque, Heredia s'est manifesté comme un poète national d'accent éloquent, ampoulé, et, comme tel, il est généralement connu et estimé. Mais ce poète, qui était un émotif et un visuel, fut aussi un peintre de la nature américaine et un interprète de sa propre âme tourmentée, se rattachant ainsi à la poésie romantique. Ecartant avec beaucoup de perspicacité ce qu'il y a d'occasionnel et d'antilyrique dans son œuvre, notre critique loue chez lui le lyrique de la nature et le « poète civique intérieur », c'est-à-dire l'interprète du sentiment national, élevé au-dessus des contingences extérieures, auteur de l'ode au « Niagara » et du « Teocalli de Cholula ». Pour moi, je crois qu'il faudrait louer aussi, non pas le poète érotique pseudo-classique adorateur de Lesbie, mais bien le lyrique sentimental qui a laissé en « Desamor » et dans la même ode au « Niagara » un écho si profond de son âme désolée, nostalgique de tendresse. Gertrudis Gomez de Avellaneda, dont la voix remplit la poésie castillane vers la moitié du siècle passé, et qui fut saluée par Menendez y Pelayo comme une grande poétesse non seulement de l'Amérique espagnole, mais du monde entier, s'est affirmée comme un lyrique « passionné et impétueux » d'une gravité et d'une vigueur qui ont fait voir chez elle un tempérament viril. Chacon y Calvo réfute cette dernière assertion, en démontrant que cette âme « pleine de tumulte » est au contraire essentiellement féminine. Malgré les influences des poètes espagnols Quintana et Gallego, elle est, suivant notre cri-

tique, vraiment personnelle par l'essence de sa poésie, extraite de son cœur et de sa vie, et, en certains de ses poèmes (« A lui », « Consécration de la Lyre à Dieu », « Cantique »), où il y a une parfaite compénétration entre la « pensée et l'expression », très artiste. Peut-être. Mais cette poétesse raisonneuse et verbeuse, qui ne sentait pas la nature et qui semble un peu théâtrale, même en ses transports mystiques (le seul titre : « Consécration de la Lyre » le prouve), je dois l'avouer, n'a pas ma sympathie.

Chacon y Calvo a complété ses études sur la poésie de son pays par une anthologie : *Las Cien Mejores Poesias Cubanas*, qui, avec les portraits minutieux et très réussis joints aux poèmes de chaque auteur, constitue une véritable histoire de la poésie de Cuba. Nous y voyons se détacher quelques autres poètes d'un mérite véritable, comme les romantiques G. de la Conception Valdes, Juan Clemente Zenea ; ou bien les modernes José Marti, lyrique singulier qu'il n'y a pas moyen de classer, Julian del Casal, Juana Borrero. Casal, qui a introduit le modernisme en son pays, n'a pas encore été bien étudié. Chacon y Calvo lui rend justice, mais ne trace pas sa biographie et ne définit pas suffisamment son lyrisme. On en pourrait dire autant de Juana Borrero, cette poétesse si fine qui mourut toute jeune. Notre critique nous dit que « sa poésie, par le style, n'est pas complètement moderne ». Mais son poème, « Ultima Rima », dont la strophe finale est une trouvaille de forme, n'est-il pas une des notes les plus exquises qu'ait produites notre poésie moderniste, et qui pourrait être placée auprès du fameux « Nocturne » de J.-A. Silva ? Chacon y Calvo devrait nous donner l'étude approfondie que mérite chacun de ces deux poètes exceptionnels. Cet écrivain, qui déploie dans ses études critiques une sensibilité si aiguë, est également, comme on le pouvait prévoir, un créateur, plus encore, un lyrique. Dans un petit livre : *Ensayos Sentimentales* (le joli titre), il évoque les souvenirs de son enfance, nous parle de la vieille maison de sa famille avec une finesse et une émotion qui font de ces pages de véritables poèmes en prose. Il reconstitue ainsi, en son antique majesté, le vénérable manoir de ses ancêtres. Ce n'est pas autre chose qu'il fait dans ses travaux de critique. A Cuba, ce pays qui, opprimé par la force et ébloui par l'or des Etats-Unis, traverse en ce moment une période de vacillations, de désorientation, l'œuvre d'un tel écrivain est de la plus grande

signification : elle découvre et consolide le noyau de la personnalité qui, chez les peuples comme chez les individus, est la première et la plus haute valeur humaine.

FRANCISCO CONTRERAS.

## BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

*Alte und neue Balkanhändel 1896-1899*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — Hussein Husny : *Le Canal de Suez et la Politique égyptienne*, Montpellier, Imprimerie de l' « Économiste ».

Le tome XII de la *Grosse Politik der europäischen Kabinette*, (1) la grande publication des Archives diplomatiques allemandes, est consacré aux **Anciennes et nouvelles Difficultés balkaniques de 1896 à 1899.** On y voit comment, par la faute du prince Lobanoff, la Russie perdit une occasion de modifier d'une façon avantageuse pour elle la situation des Détroits et peut-être même d'occuper Constantinople.

Le 26 juin 1895, quand Salisbury succéda à Rosebery comme ministre des Affaires étrangères, l'indignation en Angleterre contre les massacres arméniens était telle que Salisbury était forcé d'en tenir compte ; lui-même, d'ailleurs, la partageait au moins sur un point : il méprisait et haïssait le « Sultan rouge ». Les difficultés dans les colonies avec l'Allemagne et avec nous, l'irritation de l'opinion publique française à raison de la continuation de l'occupation anglaise en Egypte, étaient aussi des facteurs dont il devait tenir compte. Le 17 déc. 1895, la déclaration de Cleveland que l'Angleterre violait la doctrine de Monroe au Venezuela, vint souligner la complexité de la situation de l'Angleterre. De là, la politique sinueuse de Salisbury. Pourtant il revenait sans cesse à l'idée de partager la Turquie. Mais celle-ci était alors protégée par la Russie, qui poursuivait la politique vaine d'y gagner de l'influence en rendant des services au Sultan rouge. Seulement, la Russie, pouvait changer de tactique ; aussi le 10 juillet 1895, Salisbury disait-il à Hatzfeld : « Il peut venir un moment où la Russie et l'Angleterre seraient d'accord. Cela signifierait la fin de la domination turque. » Le 3 août suivant, Salisbury laissait entendre à Hatzfeld que l'Italie pourrait alors recevoir l'Albanie, et, comme cet ambassadeur insinuait

(1) Voir *Mercure* 1-VI et 15 XX-1924.

qu'on pourrait aussi l'installer au Maroc et à Tunis, le ministre n'y contredisait pas. Le 7 août, à Cowes, Salisbury essaya de gagner Guillaume II à cette idée de partage, mais le Kaiser, qui voulait pratiquer comme Bismarck entre la Russie et l'Angleterre ce que Bülow a plus tard appelé la politique de la main libre, objecta que la situation s'améliorait en Turquie. Ils se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre. Aussi, le 31 août, Salisbury, parlant avec Hatzfeld, admit il que « la Russie obtiendrait le passage de la mer Noire dans la Méditerranée et déclara-t-il qu'à son avis ce serait tout à fait acceptable pour l'Angleterre. Il lui serait peut-être alors difficile de conserver l'Egypte, mais elle n'avait pas une telle importance qu'on ne pût y renoncer [pour des compensations du côté de l'Euphrate] ». Mais à Vienne des vues contraires prévalaient, et Goluchovski ayant dit « qu'il ne souffrirait pas une solution de la question d'Orient dans le sens russe », Sir E. Monson fut approuvé de lui avoir dit « qu'il pouvait compter sur l'appui de l'Angleterre ». A ce moment, sans qu'on sache pourquoi, il y avait de la tension entre la Russie et l'Angleterre (2 nov.). Le 17 déc. suivant, l'ambassadeur russe Osten-Sacken ayant dit à Marschall que Salisbury avait offert « d'établir un condominium russo-anglais à Constantinople et que Lobanoff avait refusé avec indignation », ce fait fut démenti à la fois à Londres et à Pétersbourg. L'attitude de Salisbury était certes incertaine, mais la méfiance et l'hostilité de Lobanoff à son égard l'empêchèrent d'essayer de profiter de dispositions favorables qui pouvaient procurer de grands avantages à la Russie.

Au commencement de juin 1896, eurent lieu des combats entre chrétiens et Turcs en Crète. Guillaume II remarqua le 24 juin à ce sujet : « Qui gouvernera mal les Crétois m'est assez égal ; ils ne peuvent pas être plus mal sous les Grecs que sous les Turcs. Le Tsar avait donc raison quand il a dit à Constantin : « S'il n'y avait que moi, vous pourriez les prendre. » L'attentat arménien à Constantinople le 27 août et les massacres qui suivirent aggravèrent la situation.

Le même jour, Lascelles raconta à Guillaume II que Salisbury lui avait dit qu'il inclinait à laisser Stamboul aux Russes, mais ne s'était pas prononcé au sujet des Dardanelles. Lascelles était d'avis de concéder la Syrie aux Français pour les faire

disputer avec les Russes. Lobanoff a certainement dû savoir une partie de cela, mais au lieu de chercher à en profiter, se laissa entraîner par son irritation contre l'Angleterre. « Le canal de Suez ne doit pas rester entre les mains de celle-ci », déclara-t-il le 28 août 1896. Le 30, Lascelles ayant confirmé officiellement à Guillaume II que l'Angleterre était d'avis que les Détroits fussent ouverts à toutes les nations, le Kaiser en profita pour lui dénoncer ce que disait Nelidoff : « Il doit méditer un coup au sujet de l'Egypte, lui dit-il en le congédiant. L'Angleterre doit se préparer pour ce cas. » Lobanoff mourut ce jour-là.

Rien de fragile comme l'influence. Nelidoff, l'ambassadeur russe à Constantinople, comprit que celle de la Russie sur le Sultan ne durerait pas et proposa au Tsar d'occuper Constantinople. La majorité du Conseil des ministres s'y opposa. Witte y avait déclaré que ce serait la guerre, une guerre superflue et infructueuse, qu'il considérait comme un malheur et qui coûterait plus de 9 milliards. « On n'en viendrait pas forcément là, annota Guillaume. Pourquoi la guerre ? Qui la ferait ? »

Les relations de l'Allemagne et de la Russie s'étaient améliorées. Pour le russophobe Goluchowski, c'était une ombre à la Triple Alliance. Il désirait que celle-ci prît une attitude plus accentuée contre la Russie. « Je lui ai parlé en vain de la rivalité que produirait entre la France et la Russie l'entrée de cette dernière dans la Méditerranée, écrivait Eulenbourg le 16 janvier 1897. [Moi aussi, annota Guillaume.] Son idéal était précédemment une alliance austro franco-allemande [*Guill.* Naturellement!], mais il voit son impossibilité actuelle ; il veut donc combattre la Russie autrement, car le passage par les Dardanelles doit lui rester barré [*Guill.* mais pas par nous, ni par nous deux seulement, c'est l'affaire de l'Angleterre]. »

Dans cette conversation, Goluchowski avait regretté l'inexécution du projet de Gambetta (neutralisation de l'Alsace-Lorraine pour arriver à une alliance austro-franco-allemande). Eulenburg, par prudence, n'en fit mention que dans une lettre particulière à Holstein. « Vous avez eu raison, lui répondit celui-ci, car par une pensée tendant à changer la situation de l'Alsace, Goluchowski se serait fait un tort sérieux auprès de l'Empereur.»

Le 20 suivant, Hatzfeld crut reconnaître que Salisbury songeait à une alliance avec la France pour certains cas. [C'est aussi

notre devoir, annota Guillaume II, et nous devons, nous aussi, nous rapprocher d'elle.] « La Russie, continuait Hatzfeldt, s'engagerait-elle dans cette combinaison, maintenant qu'elle croit que le fruit mûr va tomber dans son giron sans opposition des autres ? On ne peut en juger d'ici. Peut-être la France, désenchantée de l'amitié russe, y renoncera-t-elle pour l'amitié inconstante des Anglais. [*Guill.* Si on lui offrait au contraire celle de l'Allemagne ?] »

Cependant la Grèce intervenait peu à peu en Crète, et une guerre russo-turque menaçait. Les Puissances délibérèrent au sujet de démonstrations contre la Grèce. Guillaume se prononça pour des mesures rigoureuses. Le 15 février, il demandait que l'on coule la flotte grecque dans un combat naval, pour éviter qu'elle torpille les flottes alliées. Les autres puissances adoptèrent une attitude plus conciliante. Le 18 avril, la guerre gréco-turque éclata, puis vers le 3 mai, François-Joseph et Nicolas eurent à Pétersbourg une entrevue où ils se mirent d'accord pour le maintien du *statu quo*. Guillaume montra surtout de la joie d'une distinction attribuée à Witte.

La paix entre grandes puissances était ainsi assurée. Restait à régler la paix gréco-turque. C'est alors que Guillaume commença à se rapprocher de la Turquie. Le plan conçu par lui en novembre 1897 d'aller inaugurer une église à Jérusalem y contribua. Les flatteries du sultan gagnèrent le Kaiser ; tous deux devinrent bons amis. L'influence allemande crut et celle de la Russie baissa simultanément. Voyant en même temps que la Russie et l'Angleterre s'entendaient en Crète, le Kaiser chercha à les brouiller. Le 2 février 1898, il offrit dans ce but la baie de la Sude à l'Angleterre, qui refusa. Cela ne l'empêcha pas d'écrire à Nicolas le 20 octobre suivant, pour justifier son retrait de l'action en Crète : « J'avais vu qu'une certaine puissance nous employait tous les uns contre les autres pour prendre la Crète ou la baie de la Sude. »

ÉMILE LALOY.

§

La seule originalité du travail de M. Hussein Husny consiste, à première vue, dans le titre qu'il lui a donné : **Le Canal de Suez et la Politique égyptienne.** Comme il s'agit d'une thèse, on pouvait espérer que ce jeune effendi tenterait de prou-

ver le paradoxe que ce titre suggère, quoique pareil tour de force eût fort étonné, même d'un auteur plus subtil que lui.

Depuis que le dernier des Pharaons autochtones s'en est allé de la vallée du Nil et de ce monde, il n'y eut jamais plus de politique égyptienne. Il y a bien eu Méhémet-Ali, qui, *en fait*, durant presque toute la première moitié du XIX^e^ siècle, régna en monarque absolu; mais, d'abord, Méhémet-Ali n'était pas Égyptien, c'était un conquérant macédonien, qui courba aisément les Égyptiens (beys, kachefs, cheikhs, effendis, fellahs) sous son joug d'airain; et ensuite, malgré ses efforts, jamais Méhémet-Ali ne cessa, *en droit* (international), d'être le vassal du Grand Seigneur. Saïd et Ismaïl furent des Pachas ottomans. Puis survint, *à cause du Canal de Suez*, l'occupation britannique.

Parler de politique égyptienne, c'est donc une absurdité. Hussein effendi n'a même pas réussi à fournir la preuve par l'absurde de ce que, sur la couverture de sa thèse, il prétendait vouloir démontrer. Son essai, malheureux quant au titre, mal ordonné et plus mal écrit encore, n'est qu'une malhabile compilation de documents déjà publiés ou inédits.

A propos du Canal de Suez, en 1825 on imagina en Angleterre un curieux projet sur lequel un Anglais, dans une lettre du Caire, en date du 1^er^ juin 1826, nous donne ces détails :

> L'an passé une société anglaise députa le jeune Mr. Galloway auprès du Pacha pour obtenir sa permission de creuser un canal entre le Caire et la Mer Rouge. Un officier fut même dépêché aux frais de la société pour s'assurer si l'entreprise était praticable. Des navires à vapeur devaient faire le service entre Marseille et Alexandrie, de là au Caire, et enfin du canal à Suez. On supputa que le voyage d'Angleterre à Bombay pourrait par cette route s'effectuer en 64 jours : 15 jours jusqu'à Marseille, 17 de Marseille à Alexandrie, 3 d'Alexandrie au Caire, 4 du Caire à Suez, et 25 de Suez à Bombay. Le projet tout d'abord enchanta le Pacha; mais notre Gouvernement lui fut représenté comme hostile; notre Consul ne l'approuva point, et éventuellement Méhémet-Ali retira son consentement.

AURIANT.

## OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-18

Commandant A. Grasset : *Ethe* (le 22 août 1914 au 4^e^ Corps d'armée), Berger-Levrault. — J.-M. Bourget : *Les Origines de la Victoire*, La Renaissance du Livre.

Après sa monographie sur *Neufchâteau*, dont nous avons parlé en son temps, M. le commandant Grasset nous en donne une seconde, **Ethe**, qui est également un modèle de reconstitution d'un événement de guerre, placé dans son cadre naturel.

Le nom de ce riant village belge, Ethe, restera attaché à l'un des épisodes les plus douloureux de la Bataille des Frontières. Le commandant Grasset a été l'un des témoins du drame. Il était alors capitaine au 103e de ligne, appartenant à la 14e brigade, qui tint tête toute la journée du 22 août, dans Ethe, contre des forces trois fois supérieures (le Bulletin de renseignements de la veille du G. Q. G. ne signalait dans la région que quelques cantonnements ou bivouacs d'infanterie), en laissant sur le terrain plus de la moitié de son effectif. Le soir venu, la brigade se dégageait toute seule et battait en retraite, sans être poursuivie.

Il y a peu d'ouvrages d'imagination aussi passionnants que cet épisode de la vie militaire. Et quelle admirable contribution elle offre à la psychologie ! On peut y étudier sur le vif toutes les vertus de l'âme humaine, sous le coup d'une exaltation passagère, et toutes les tares de l'esprit de l'homme aveuglé par la présomption, la vanité et une incoercible naïveté.

En deux mots, voici l'affaire : le 22 août, par un brouillard épais, la 7e division, formée en colonne, fait son entrée dans Ethe, enfoui au fond d'un vallon, dont les pentes nord sont occupées par l'ennemi. Sa présence ne se révèle qu'après que le brouillard s'est dissipé. La 14e brigade qui marchait en tête se trouve bloquée dans le village, car le versant par où elle a débouché est maintenant battu par l'artillerie et l'infanterie ennemies, et la 13e brigade, qui suivait en queue, est impuissante à déboucher du plateau, d'où l'on domine le vallon. Presque toute l'artillerie de la Division est coincée dans un chemin creux qui descend vers le village, sur le versant sud ; elle est détruite pièce par pièce, sans pouvoir envoyer un coup de canon. Mais un épisode plus attristant encore est celui de la destruction du 14e hussards, massacré avant d'avoir pu se rendre utile, et qui avait pour colonel un des plus brillants sujets de l'Ecole des Hautes Etudes.

Le général Félineau, soldat certes moins brillant et plus modeste, maintint la 14e brigade toute la journée dans Ethe, dont

les maisons croulaient sous les obus. Il fut le véritable héros de la journée. Ajoutons, à sa gloire, qu'il fut limogé fin 1915, pour avoir décliné d'obéir à un ordre qu'il jugeait inexécutable.

Le gros livre de M. J.-M. Bourget, **les Origines de la Victoire** (Histoire raisonnée de la guerre mondiale) est, de beaucoup, la meilleure vue d'ensemble que nous possédions jusqu'ici des événements de la Grande Guerre. On y a consacré une part importante à la diplomatie et à la politique, qui y ont joué un rôle de premier plan, longtemps il est vrai sans plus de bonheur que nos armées. Tant il est vrai que politique, diplomatie, succès militaires sont des facteurs qui s'appuient mutuellement les uns sur les autres. Mais si complet qu'il soit, à certains égards, ce résumé solide, fortement étayé, compact, ne nous satisfait pas complètement. Il est encore trop plein, à notre sens, de vues inexactes. C'est ainsi que M. J.-M. Bourget attribue à l'absence d'un plan commun entre les nations alliées la cause principale de nos échecs du début. Il écrit : « Avant la guerre, l'immense majorité du peuple français ne s'était pas élevée jusqu'à cette conception d'une féconde et agissante fraternité d'armes entre alliés. » Qu'est-ce à dire ?

Ce n'était pas là l'affaire de l'opinion publique, mais bien des états-majors. Il faut rendre justice à ces derniers; cette conception ne leur a pas été étrangère. Ils n'ont pas attendu pour en être pénétrés que M. Briand, en une belle improvisation, ait trouvé la formule, l'unité d'action sur l'unité de front, sans d'ailleurs la réaliser. C'est la faiblesse de notre diplomatie et de notre commandement qui ont longtemps empêché cette réalisation. La confiance manquait. Mais, au début de la guerre, tout s'est passé comme il avait été convenu entre les états-majors. Les quatre divisions anglaises sont venues s'aligner docilement à la gauche, sans discussion. Sans doute, French avait en poche des instructions singulièrement restrictives. C'est que, peut-être, le long dispositif en cordon des armées françaises n'inspirait pas grande confiance au Gouvernement britannique. Quant aux armées russes, n'ont-elles pas débordé, à l'heure convenue, même plus tôt qu'on ne l'espérait, sur le territoire ennemi ? Sans doute encore auraient-elles dû prendre pour base de départ la face ouest du saillant polonais plutôt que ses rentrants. Mais ce n'était pas faute d'avoir longuement discuté cette question entre états-ma-

jors. La cause de cette aberration vient de plus loin. Quant à la Belgique, il était vraiment impossible de se concerter d'avance avec elle. Si, dès l'attaque brusquée de Liége, notre haut commandement s'est refusé à glisser le long de la rive gauche de la Meuse nos 1er, 2e et 3e corps, qui étaient à pied d'œuvre, c'est qu'il avait ses raisons. Je ne dirai pas que ces raisons fussent bonnes. En fait, à l'encontre de la thèse de M. J.-M. Bourget, jamais coalition n'a marché avec autant d'ensemble qu'au début de 1914. Malheureusement, cet accord splendide n'a pas duré. Le manque de confiance l'a rapidement détruit. Et voilà comment on cherche des raisons à côté, quand on se refuse soi-même à voir l'évidence. L'évidence est que la cause primordiale de tous nos malheurs fut la mise en œuvre du plan 17, monument d'absurdité. Ce fameux plan hybride participait, en effet, de deux tendances absolument opposées. Il était essentiellement défensif par le dispositif en cordon, adopté pour la répartition de nos armées le long de nos frontières, avec une égale densité d'effectifs partout, sauf au débouché de la Belgique, par où se proposait de déborder l'ennemi. Mais pour notre Haut Commandement, les divisions territoriales du général d'Amade, sans un canon, sans une mitrailleuse, devaient suffire, en continuant l'alignement des divisions anglaises, jusqu'à la mer. S'il était resté encore une portion de territoire à couvrir, les corps de la Douane et des sapeurs-pompiers seraient venus s'aligner à la gauche. Pas un pouce de territoire ne serait resté sans défense. Et l'on aurait pensé avoir ainsi pourvu à tout. De ce grand déploiement, qui, remarquons-le, ne faisait que répondre au thème bien connu et médité longuement de la manœuvre de Schlieffen, on prétendait faire un instrument offensif, capable de couper en deux ou en plusieurs tronçons l'armée allemande. Mais où espérait-on la couper? Nulle part nous ne disposions d'une supériorité numérique; partout nous attaquions par divisions accolées, sans la moindre réserve derrière nous, pour parer à une défaillance ou pour doubler l'effort au point favorable, que le hasard des combats pouvait mettre en évidence. Quand il y a eu une telle faute de principe au début d'une guerre, dont la préparation avait été longuement étudiée au moins par les états-majors, il est assez vain de chercher ailleurs les causes de nos échecs.

L'ouvrage de M. J.-M. Bourget n'en reste pas moins un pré-

cieux instrument de travail. L'exposé des opérations militaires y est un peu sacrifié. Par contre, nous y trouvons, présentées d'une façon lumineuse, les conceptions successives du Commandement et les explications des échecs qui les suivirent, jusqu'au jour où fut trouvée la formule adéquate.

JEAN NOREL.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

### Archéologie

Etienne Aubrée : *Le domaine de la Villegontier, près Fougères ;* Saffray, Fougères. 2 »

Maximin Deloche : *L'énigme de Civaux, Lemovices et Pictons. Le christianisme en Poitou.* Avec des illust. et des cartes ; Picard. » »

### Art

Louis Hourticq : *Encyclopédie des Beaux-Arts.* Nombr. illust. Hachette, Fascicule I. 12 »

Camille Mauclair : *Claude Monet.* Avec 40 pl. ; Rieder. 12 »

Ambroise Vollard : *Degas, 1834-1917.* Avec 32 phototypies hors texte ; Crès. 15 »

### Finance

Francis Joannès : *L'ordre financier ;* Presses universitaires de France. 15 »

### Géographie

Camille Vallaux : *Les sciences géographiques* Alcan. 25 »

### Histoire

Colonel Godchot : *En Danemark : les Espagnols du Marquis de La Romana, 1807-1808.* Avec cartes et gravures ; Picard. 30 »

Grace M. Jaffé : *Le mouvement ouvrier à Paris pendant la Révolution française, 1789-1791 ;* Alcan. 12 50

### Littérature

Joseph Aynard : *Les poètes lyonnais précurseurs de la Pléiade : Maurice Scève, Louise Labé, Pernette du Guillet.* Avec introduction et notes et des gravures du temps ; Bossard. 12 »

Louis Bertrand : *La vie amoureuse de Louis XIV ;* Flammarion. 7 »

André Breton : *Manifeste du surréalisme ;* Edit. du Sagittaire. 7 50

Fernand Cauët : *Les veilleuses* Avec un dernier mot de Maurice Barrès ; Messein. 8 »

Auguste Cavalier : *Réflexions sur la presse ;* Imp. des Terrasses, Lyon. 20 »

Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le groupe de Médan,* nouvelle édition revue et augmentée de textes inédits ; Crès. 7 50

*Les Epigrammes du siècle,* anthologie des épigrammes contemporaines établie par les soins de M. Pierre Charron, archiviste paléographe ; Edit. du Siècle. 7 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Portraits intimes du dix-huitième siècle;* Flammarion et Fasquelle, 2 vol. Chaque vol. 7 50

Henri de La Touche : *Poésies choisies.* Choix et notice par A. Ponroy. Avec un frontispice et un autographe; Soc. d'imp. du Berry, Chateauroux. 7 »

Louis de Launay : *Le grand Ampère d'après des documents inédits. Avec des gravures* ; Perrin. 12 »
Gabriel de Lautrec : *Manuel du parfait concierge* ; Baudinière. 3 »
Henri Malo : *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin* ; Emile Paul. 12 »
Maurice Martin du Gard : *Impertinences, portraits contemporains* ; Bloch. 20 »
Pierre Mille : *Le bel art d'apprendre* ; Hachette (Collection des Muses). 6 »
Adolphe Retté : *La Basse-Cour d'Apollon, mœurs littéraires* ; Messein. 7 »

## Philosophie

Emile Durkheim : *Sociologie et philosophie* ; Alcan. 9 »

## Poésie

Carl Beyaert : *Horizons d'hier.* Préface de Pierre Nothomb ; les Presses Grunthuuse, Bruges. » »
Adolphe Chéron : *Barbelées* ; Edit. Elaia. 10 »
Pierre Dejardin : *Chansons tristes* Préface d'André Baillon. Illust. de Géo Carrey ; Edit. Sélecta, Bruxelles. 5 »
Marcel Edouard : *Evocations* ; S. n. d'édit. » »
Léon Franc : *Girelles et daurades* ; la Criée, Marseille. 5 »
Ed. Martin-Videau : *Faust délivré, poème dramatique* ; Jouve. 5 »
Geneviève Martyn : *Au fil des jours* ; Messein. 6 »
Albert Monthoux : *Amour et transparence* ; chez l'auteur, Tunis. 2 50
John Antoine Nau : *Poèmes triviaux et mystiques* ; Messein. 7 »
Germain Nouveau : *Poésies d'Humilis et vers inédits.* Préface d'Ernest Delahaye ; Messein. 7 »
V. Pangalos : *Poèmes* ; Messein. 6 »
André M. de Poncheville : *Nord et midi* ; Emile Paul. 5 »
Edgar Tant : *Le rythme de la vie* ; Chiberre. » »

## Politique

Jacques Bardoux : *J. Ramsay Macdonald* ; Plon. 5 »
Pierre Dominique : *Deux jours chez Ludendorff* ; Edit. du Siècle. 5 »

## Questions coloniales

Divers : *La politique coloniale de la France* ; Alcan. 9 »

## Questions médicales

Dr O.-L. Forel : *La psychologie des névroses* ; Kundig, Genève. 10 »

## Questions militaires et maritimes

G. Clerc-Rampal : *Les lois générales de la construction navale* ; Challamel. » »

## Questions religieuses

Th. Zielinski : *La Sibylle,* trois essais sur la religion antique et le christianisme ; Rieder. 4 50

## Roman

Mathilde Alanic : *La gloire de Fonteclaire* ; Flammarion 7 50
Lucy Augé : *Veux-tu ma vie ?* La Pensée française. 7 »
Bernard Barbey : *Le cœur gros* (Cahiers verts, n° 45) ; Grasset 7 50
Tristan Bernard : *L'affaire Larcier* ; Flammarion. 6 50
Henri Bosco : *Pierre Lampédouze* ; Crès. 7 50
Henri Davignon : *Le sens des jours* ; Renaissance du Livre. 7 50
Georges Dubujadoux : *Notre-Dame des poulpes* ; Albin Michel. 7 50
Paul Duvar : *L'aiguillage du péché* ; Edit. du Siècle. 6 75
Jacques Fontelroye : *Constantinople sous les barbares* ; Calmann-Lévy. 6 75
Maurice Heim : *Profiteur* ; Méricant. 7 »
Juliette Lermina-Flandre : *La dernière*

*femme de M. Lalouette* ; Flammarion. 7 50
Maurice Level : *La cité des voleurs* ; Flammarion. 7 50
Camille Mauclair : *Etreindre*. Gravures de Francis Vauxelles ; Baudinière. 2 50
Jean Nesmy : *Un cœur en tutelle* ; Grasset. 7 50
J.-H. Rosny jeune : *La courtisane passionnée* ; Edit. de France. 7 50
Henri Serre : *Le cahier rouge* ; Figuière. 7 »
Antonin Seuhl : *La grève des machines* ; Baudinière. 7 »
Georges G. Toudouze : *Les compagnons de l'iceberg en feu* ; Ollendorff. 7 »
Aline de Villèle : *L'inconnaissable* ; Perrin. 7 »
Albert Viviès : *La reprise* ; Crès. 7 50
Paul Zifferer : *La ville impériale*, préface et traduction de Marcel Dunan ; Plon. 7 50

### Sciences

Dr Maurice Dide et P. Juppont : *La métaphysique scientifique* ; Alcan. 9 »
Th. Lyman : *L'ultra-violet*, traduit par Mme J. Rivière. Préface de M. Ch. Fabry. Avec figures ; Alcan. 10 »
L. Marchis : *Le froid industriel*. Avec 112 figures ; Alcan. 12 »
S. Métalnikov : *Immortalité et rajeunissement dans la biologie moderne*. Avec 12 fig. ; Flammarion. 8 »

### Sociologie

C. Bouglé *Le solidarisme* ; Giard. 8 »
Georges Weill : *Histoire du mouvement social en France, 1852-1924* ; Alcan. 25 »

### Théâtre

Henry Becque : *Œuvres complètes*. Avec plusieurs portraits. Préface de M. Jean Robaglia ; Crès, 4 vol. Chaque vol. 10 »

### Varia

*Almanach Payot, 1925* ; Payot. 4 50

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Raoul Ponchon à l'Académie Goncourt. — Quelques jugements littéraires d'Anatole France.— De vieux vers d'Anatole France. — Une lettre de Mme Léon Bloy. — Les Blancs aux pays chauds. — Une lettre de M. Auriant. — Deux grandes premières romantiques et le « Journal des dames et des modes ». — Le faux journal de Christophe Colomb. — Les taxis de Galliéni et les fiacres de Napoléon. — Joseph Conrad et quelques écrivains français. — Plain-chant et littérature. — La maligne influence des femmes en période menstruelle. — Un quatrain de Raoul Ponchon. — Les belles citations.

**Raoul Ponchon à l'Académie Goncourt.** — S'il était d'usage de donner un numéro d'ordre aux dix sièges de l'Académie Goncourt, comme on le fait pour l'Académie française, il faudrait dire que Raoul Ponchon a été désigné pour occuper le septième « fauteuil ».

En effet, dans le testament d'Edmond de Goncourt, au paragraphe qui contient les dispositions touchant cette Société littéraire, Paul Margueritte occupe la septième place ; le poète et journaliste Emile Berge-

rat succéda à Paul Margueritte (21 mai 1919) et c'est encore un poète-journaliste, plus exactement un « gazetier-rimeur », Raoul Ponchon, qui a été appelé à s'asseoir à cette place, par suite du vote du 29 octobre dernier.

Au premier tour de scrutin, M. Camille Mauclair obtint trois voix ; Raoul Ponchon, deux ; Gaston Chérau, une ; Georges Duhamel, une ; Han Ryner, une.

Au deuxième tour, Raoul Ponchon l'emporta par six voix, contre une (celle de M. Jean Ajalbert) à Camille Mauclair et l'autre (celle de M. Lucien Descaves) à Georges Duhamel.

Ce résultat causa une agréable surprise, car nul n'ignore que si Goncourt, dans son testament, n'exclut pas formellement les poètes de sa fondation (il a inscrit sur des premiers projets de listes les noms de Gautier et de Banville), il n'en a pas moins manifesté verbalement, plus tard, à différentes reprises, l'intention de ne plus admettre que des prosateurs.

On n'ignore pas non plus que Ponchon a, dans maintes *Gazettes rimées*, proclamé son peu d'enthousiasme pour l'art des Goncourt, pour leur amour de l'épithète rare, et du style artiste :

Quand on pense que ces barbares
Lâchèrent cette énormité :
« Le style est l'épithète rare »,
On craint pour leur mentalité.

Nous leur devons le « style artiste »
Comme le « document humain ».
C'est-à-dire rien de plus triste,
De moins artiste et moins humain...

... L'épithète rare et choisie!
Quoi c'est ? Cela va-t-il sur l'eau ?
Le moindre élan de poésie
Eût cent fois mieux fait notre blot.

Ponchon est même de ceux qui se refusent à connaître le *Journal inédit* des deux frères. Déjà, dit-il,

... leurs quarante volumes
Sont parfaitement oubliés.
Que sera-ce de leurs posthumes,
Pourquoi les faire publier ?

Mais M. Léon Hennique, exécuteur testamentaire de Goncourt et vieil ami de Ponchon, a plaidé chaleureusement la cause de celui-ci qui — est-il besoin de le dire ? — n'avait pas fait acte de candidat.

Les membres de l'Académie Goncourt ont voulu oublier, en faveur du poète, les pointes dirigées contre l'auteur de *la Faustin*. Ils ont bien fait.

Nous rappelions dernièrement, ici même, cette phrase d'Anatole France :

« Les vrais poètes pensent directement en vers. C'est le signe. »

Rien n'est plus exact pour Ponchon, bon vivant, poète de la lignée des petits maîtres des XVIe et XVIIe siècles, virtuose de l'octosyllabe et dont le spirituel lyrisme s'inspira toujours des réalités. C'est en vers, directement, qu'il commente un bon repas, qu'il apprécie un vin ou qu'il exprime, dans ses *Gazettes rimées*, ce qu'il pense d'une « actualité ».

Sa sérénité, son désintéressement, son mépris de la gloire doivent être donnés en exemple aux écrivains que presse parfois le désir de brûler les étapes.

Raoul Ponchon qui est âgé de 76 ans (il est né à La Roche-sur-Yon, le 30 décembre 1848), n'a publié qu'à 72 ans, et sur les instances de ses admirateurs, son premier livre : *La Muse au Cabaret*. Jusque-là, il s'était insoucieusement contenté de donner ses vers à des hebdomadaires comme le *Courrier français*, de Jules Roques, ou au *Journal*, où il collabore depuis 1892.

Or, s'il réunissait toute la production qu'il a ainsi dispersée depuis un demi-siècle, elle représenterait au moins une trentaine de volumes, car M. Marcel Coulon a calculé (voir *Mercure de France* des 1er et 15 novembre 1920) que Ponchon n'a pas écrit moins de 150.000 vers.

Jules Lemaître l'a ainsi silhouetté :

Avec sa calvitie, sa barbe, son nez socratique, il promène à travers la vie l'âme en fleur d'un enfant.

Et Henri de Régnier a salué sa verve inépuisable et d'une facture toujours heureuse.

Sa modestie n'est pas moins aimable que son talent. Il mène, au Quartier Latin, la vie d'un vieil étudiant laborieux (la simplicité de son art est extrêmement travaillée) et lorsque des journalistes vinrent le complimenter, ce poète dont bien des pièces figureront dans les Anthologies leur dit :

— Mon œuvre est essentiellement journalistique.

Après quoi, il parla du temps lointain où il avait fondé, passage Vivienne, avec ses amis Jean Richepin et Maurice Bouchor, un petit théâtre de Marionnettes où il prêta sa voix, dans une adaptation de la *Tempête* de Shakespeare, au personnage de Caliban.

Caliban... Il y a des rencontres : c'est sous ce pseudonyme que devait s'illustrer, dans la presse, Emile Bergerat, le prédécesseur de Ponchon à l'Académie Goncourt... — L. DX.

§

**Quelques jugements littéraires d'Anatole France.** — Nous cueillons dans le *Bibliophile Français*, de 1870, quelques juge-

ments littéraires d'Anatole France qu'on ne rencontre dans aucun de ses livres de critique.

Sur l'Abbé Prévost :

L'Abbé Prévost fut l'un des premiers à faire du roman d'analyse, et il s'y prit avec un naturel aimable. Ce n'est point un grand écrivain, et il ne sait point donner à la pensée cette forme accomplie et solide qui éternise les vrais artistes. Peu capable de fixer un type, il eut la bonne fortune d'en créer un et de le faire tenir tout entier, lui si diffus d'ordinaire, en une centaine de pages, ou pour mieux dire en quelques lignes. Manon est tout entière dans l'adorable scène où, roulant entre ses doigts les beaux cheveux noirs de son amant, elle raille le prince italien qui lui promit une villa au bord du lac.

Sur Dickens et Balzac :

Le monde que ces puissants inventeurs ont créé se meut et palpite après eux. Ces deux hommes divins ont trouvé une formule nouvelle du beau. Ils ont peint objectivement le milieu dans lequel ils ont vécu et ils ont réalisé la vie moderne dans l'art éternel.

Le roman, comme l'a compris Dickens, est l'épopée des époques présentes, et c'est pour avoir réalisé tant de type vrais et puissants que Charles Dickens mérite l'admiration réservée aux bons artistes.

C'est par là qu'il s'est attiré la précieuse louange de notre romancier accompli, Gustave Flaubert.

Sur Banville :

De tous les poètes contemporains, Théodore de Banville est, avec Baudelaire, celui qui a mis le plus de sentiment moderne sous la forme universelle des beaux vers. C'est un Parisien qui parle la langue divine. Il a assis un Olympe sur la montagne Sainte-Geneviève, comme Boucher a fait planer ses déesses sur les ciels des boudoirs. La Vénus du poète ne va pas à la closerie, mais elle plane au-dessus. Et sa Junon, lasse des querelles des Troyens et des Achéens, suit curieusement les ménages de Balzac et de Flaubert.

Sur les Goncourt :

Les frères de Goncourt, si Parisiens dans le roman, si profondément modernes par le sentiment de la nature et par l'observation physiologique, ces deux maîtres de l'art nouveau sont aussi, on le sait, des historiens à qui nous devons une vision vivante et vraie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils ont vécu dans l'intimité du Régent et à la cour de Louis XV. Tout ce que les livres, les dessins, les châteaux, les parcs, les meubles et les bijoux peuvent fournir d'indications pour restituer une époque a été par eux consulté, étudié, puis mis en œuvre, rendu à l'effet, associé de nouveau au mouvement de la vie, dans des livres dont l'un surtout, la *Femme au dix-huitième siècle*, est un chef-d'œuvre accompli.

Pour respirer plus complètement l'air d'autrefois, ils s'étaient fait, il y a quelques années, rue Saint-Georges, un nid adorablement rococo, tapissé de haute lice. On s'asseyait sur une fable de La Fontaine, et, tout en caressant de la main les bras dorés du fauteuil, on voyait des dessins de Boucher et de Watteau sourire sur la muraille.

§

**De vieux vers d'Anatole France.** — Collaborateur de l'*Artiste*, la revue d'Arsène Houssaye, Anatole France y avait publié, le 1er août 1869, le poème suivant qui a été repris, avec d'importantes variantes et ce nouveau titre l'*Adieu* (sous la date février 1866) dans *les Noces Corinthiennes*.

DANS UNE ÉGLISE

Me trouvant l'an passé devant Saint-Roch, un soir,
J'entrai pour écouter la musique et pour voir :
C'était le vendredi de la semaine sainte,
Et j'aperçus beaucoup de femmes dans l'enceinte.
Sur les frissons de soie et les bruits argentins
Roulaient les voix de l'orgue et les versets latins.
Or, je vis celle-là qui tient ma destinée.

Elle était à genoux, doucement inclinée ;
Son front se renversait au poids des cheveux lourds,
Ses bras minces pendaient sur les plis du velours
Et les lampes jetaient leur clarté ténébreuse
Sur la belle pâleur de sa joue un peu creuse.
Je m'étonnai beaucoup qu'elle fût en ce lieu,
Car elle ne vit pas selon l'Église et Dieu.
Mais à son côté, frôlant sa jupe sombre (*sic*),
Mais rien ne l'avertit de ce qu'était cette ombre,
Et ceci me frappa que dans ses grands yeux clairs
Je n'avais jamais vu de si brillants éclairs.
Je n'avais jamais vu de larmes si brûlantes,
Ni de regards si beaux, ni d'extases si lentes,
Tant elle contemplait, en d'amoureux effrois,
Le doux jeune homme pâle étendu sur la croix,
Tant sa narine ouverte à la divine haleine
S'enivrait de l'encens dont l'église était pleine.

Que la chair d'une femme est belle à s'embraser !
Sa lèvre, en ce moment, était tout un baiser
Et ses flancs, sous la soie, étaient tout une étreinte (*sic*),
C'est pourquoi je fus pris d'une terrible crainte,
De peur que désormais ce cœur me fût fermé,
Et qu'il se repentît de m'avoir trop aimé,
Et je sentis déjà ma lèvre avec colère
Rencontrer sur son sein le drap du scapulaire,
Et son bras qui m'éloigne et son front qui pâlit
Devant le crucifix calme au chevet du lit,
Et le détachement des choses de la terre,
Et bientôt l'adieu prompt et l'oubli salutaire.
Et je me vis tout seul et je songeai, pensif,
Que tu m'avais ravi cette femme, ô beau juif
Dont un nimbe éclairait la chevelure rousse.

Ton âme était profonde et ta voix était douce.
Les femmes te parlaient d'amour au bord des puits,
Les femmes parfumaient tes cheveux. Et depuis,
Les femmes ont doré sur ton front l'auréole,
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle !
C'est écrit ! pour jamais toi seul achèveras
Les plus belles amours qu'on ébauche en nos bras ;
Toute femme qui pleure est déjà ton épouse.
Tous les cheveux mordus sous notre dent jalouse
S'en iront à leur tour essuyer tes pieds nus.
Dégageant de nos bras leurs flancs mal retenus,
Jusqu'à la fin des temps, toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.
Je n'avais qu'elle au monde et ses lèvres de miel ;
Christ ! elle a délaissé mon âme pour ton ciel.
Adieu donc, lèvre pâle où je ne dois plus boire,
Rose mystique éclose au crucifix d'ivoire !

Je songeais de la sorte : hélas ! il se trouva
Que j'avais bien prévu tout ce qui m'arriva.

ANATOLE FRANCE.

Le poète qui entra dans l'église Saint-Roch, le vendredi saint de l'an 1865, rappelle à s'y méprendre le moine Paphnuce, et la femme qu'il fut étonné de trouver là, « à genoux, doucement inclinée », n'est pas sans ressembler à la courtisane Thaïs. Le roman d'Anatole France serait-il une confession transposée ?

§

**Une lettre de Mme Léon Bloy.**

Paris, 21 octobre 1924.

Cher Monsieur Vallette,

Dans le numéro du 15 octobre du *Mercure de France*, on a reproduit une note parue dans une autre revue, contenant des propos mensongers au sujet de Léon Bloy et attribués au curé de Bourg-la-Reine.

On aurait fort à faire s'il fallait s'occuper de répondre à tous les cancans. Mais je ne puis laisser insulter un prêtre qui n'est plus de ce monde et qui ne peut se défendre.

Voici son témoignage au lendemain de la mort de mon mari, publié dans le *Bulletin paroissial de Bourg-la-Reine* du mois de décembre 1917 :

... 6 novembre, M. Léon Bloy, 71 ans...

Parmi les morts dont nous annonçons les récentes funérailles, qu'on nous permette une mention particulière pour M. Léon Bloy, écrivain puissant et original qui laisse un grand nombre d'ouvrages. D'autres parleront de la fougue de sa polémique, des qualités de son style qui faisaient « l'admiration des lettrés, même de ceux qui comptaient parmi ses adversaires ».

Pour nous, nous parlons du chrétien convaincu que nous avons vu tous les jours à la sainte Table jusqu'au moment où, vaincu par le mal, il dut se résigner à ne plus quitter sa maison. — Il comptait de nombreux amis, des convertis ; l'un d'eux me disait le lendemain des obsèques : « Nous sommes nombreux ceux qui, grâce à lui, sommes revenus de loin. » S'il y eut quelque exagération et quelque violence dans son langage, Dieu lui tiendra compte de tout le bien qu'il a voulu faire et de celui qu'il a fait...

ABBÉ LAPEYRADE,
Curé de Bourg-la-Reine.

Recevez, etc.

JEANNE LÉON BLOY.

§

**Les Blancs en pays chauds.** — On nous écrit :

Tardets, le 22 octobre 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 octobre 1924, Carl Siger, parlant de mon ouvrage : *Les Blancs en pays chauds*, m'accuse d'avoir dirigé, contre les colonies, un réquisitoire aussi véhément que tendancieux. Je me permets de vous adresser quelques lignes de mise au point, et je compte sur votre impartialité pour les faire insérer dans votre revue.

Dans mon étude qualifiée « pamphlet », j'ai simplement consigné le fruit d'observations patientes et répétées. Pendant plus de quinze ans, j'ai pu suivre les diverses manifestations de la double épreuve que les blancs subissent en pays chauds. Les documents ne m'ont pas manqué : je les ai trouvés autour de moi — et parfois même, je l'avoue, n'ai-je pas eu à les chercher bien loin. J'en ai tracé un tableau un peu succinct, il est vrai, mais aussi exact que possible. M. Carl Siger me reproche de l'avoir poussé au noir. Je ne le crois pas. J'en appelle à tous ceux (en particulier, les médecins) qui ont vu les choses de près, et sans parti pris. La vérité, c'est qu'au sens exact du mot, le blanc ne s'acclimate pas sous les tropiques, pas plus que le noir dans les pays tempérés et froids. N'est-ce pas là, d'ailleurs, une loi de biologie générale ? Essayez donc de faire pousser un pommier au Congo, ou encore de faire vivre une morue (une vraie) dans les mers équatoriales ! Pourquoi voudrait-on que l'homme s'affranchît tout à fait de cette loi ? Est-ce à dire que le blanc renoncera aux entreprises coloniales ? Non point. Mais je prétends qu'il n'y réussira qu'autant qu'il se soumettra — ou qu'on le soumettra — à certaines règles, à certaines disciplines sévères qui l'empêcheront de déchoir tant au moral qu'au physique. C'est précisément ces règles, ces disciplines que j'ai essayé de dégager, après expérience, dans la deuxième partie de mon travail. Car à côté du mal, que je me défends d'avoir décrit avec une partiale complaisance, j'ai pris soin d'indiquer les remèdes, — ce que M. Carl Siger a passé sous silence dans sa critique.

J'ai recherché toutes les causes propres à aggraver l'action fâcheuse du climat : tares et prédispositions morbides même légères, séjour trop longs aux colonies et trop courts dans la métropole, isolement prolongé en milieu indigène, expatriements précoces et retraites tardives, sédentarisme, alcoolisme, etc.

Je n'ai jamais nié qu'il y eût, dans le monde colonial, de brillantes exceptions : j'en sais qui ont traversé, sans dommage, l'épreuve des pays chauds, — et je ne doute point que ce ne soit le cas de Carl Siger. Nous leur devons certainement le plus clair de nos succès outre-mer. Et c'est pour cette raison que j'ai émis le vœu qu'on ne fit appel qu'à une élite. J'en fais la condition nécessaire d'une réussite complète et définitive aux colonies.

Quant aux effets du métissage, j'estime qu'il convient de les étudier de très près, et sans préjugé. J'accorde volontiers à M. Carl Siger que l'infusion de « quelques gouttes de sang noir » ne risque guère d'abîmer la race blanche. Mais en serait-il de même si jamais les gouttes de sang noir se multipliaient sous le ciel de France ? Qu'il me suffise de rappeler ce qui se passe de nos jours à Haïti, par exemple, et dans nos Antilles où l'élément nègre prédomine incontestablement,

Le problème colonial est complexe. De nombreuses et importantes questions s'y rattachent, ethnographiques, sanitaires, politiques, financières, économiques. Chacune d'elles mérite toute l'attention des esprits réfléchis et désintéressés — et qui ont quelque souci de l'avenir du pays.

Agréez, etc.

JAURÉGUIBERRY.

§

**Une lettre de M. Auriant.**

Paris, le 1er novembre 1924.

Monsieur et cher directeur,

M. Henry Bordeaux ne me paraissant apporter ni faits, ni arguments nouveaux dans la discussion qui s'est élevée à propos de *la Circé du Désert*, je m'abstiens de répondre à la lettre qu'il vous a adressée le 18 octobre et que vous avez publiée dans votre dernier numéro.

Toutes les pièces du débat sont maintenant sous les yeux du public, qui reste seul juge.

Veuillez agréer, etc.

AURIANT.

§

**Deux grandes premières romantiques et le « Journal des dames et des modes ».** — Si on consulte souvent, pour la série de planches finement gravées des « Costumes parisiens », le recueil de La Mésangère, on néglige ordinairement, faute de temps, d'en consulter le texte et l'on a tort. Alors que tout semble avoir été dit sur les grandes premières de Victor Hugo qui déchaînèrent la parodie en même temps que l'enthousiasme de ses admirateurs, on retrouve, dans cette gazette destinée aux dames et aux modes, des échos que l'on chercherait vainement ailleurs. A côté de la grande critique qui ne chôma point, c'est, avant la lettre, la « soirée parisienne », la soirée parisienne avec ses potins et ses descriptions de toilette. Le « Monsieur de l'orchestre » avait eu un précurseur en cet ancien abbé qui, après avoir connu les

orages de la Révolution sut, par son *Bon Genre* et son *Journal des dames et des modes,* imposer son nom aux dévôts du passé et aux collectionneurs.

Ces deux échos évoquent, dans le numéro du 5 mars 1830, la fameuse première représentation de *Hernani*, donnée à la Comédie-Française le 25 février 1830 :

Les décores (*sic*) et les costumes d'*Hernani* sont superbes. Si cette pièce n'a pas une longue durée, du moins elle aura eu beaucoup d'éclat.

La pièce n'eut pas, en effet, une « longue durée » : elle quitta l'affiche après sa quarantième représentation donnée le 18 juin 1830.

Ce second écho atteste par contre la sympathie que les d'Orléans témoignaient volontiers au poète dont il appartiendrait à Louis-Philippe de faire un pair de France :

Toute la famille d'Orléans assistait à la première représentation d'*Hernani*, dans deux loges grillées qui n'en faisaient plus qu'une, la cloison de séparation ayant été enlevée...

Reçue par acclamation à la Comédie-Française, *Marion de Lorme* — le drame avait été écrit sous le titre de *Un Duel sous Richelieu* — fut interdite par le ministre de l'Intérieur M. de Martignac, en raison du rôle qu'on y faisait jouer à Louis XIII, interdiction que maintint Charles X, nonobstant l'audience en son palais de Saint-Cloud, accordée à Victor Hugo, le 7 août 1829.

La chute de la branche aînée fit tomber cette interdiction, et le 11 août 1831 — mauvaise époque pour une première — Marion, Didier et l' « homme rouge » connaissaient à la Porte Saint-Martin le feu de la rampe.

Le 15 août, cet écho établissait que, à défaut du pourpoint rouge de Théophile Gautier, les barbes romantiques n'avaient pas fait défaut à la première de ce nouveau spectacle :

Les mentons romantiques étaient en majorité à la première représentation de *Marion Delorme*. Ce n'étaient partout que barbes, moustaches, favoris, mentonnières. Il y avait quelque chose de grave et de majestueux dans cette réunion de mâles figures.

La jeune littérature ne se portait pas alors rasée et, comme on sait, la barbe de Petrus Borel excitait l'admiration et l'envie de ses cadets.

Tout un article était, d'autre part, consacré à cette première, et, à lui seul, constitue un document :

Toute la belle société de Paris, pour le moment, toutes les notabilités de la littérature et des arts s'étaient donné rendez-vous jeudi au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour assister à la 1re représentation de *Marion Delorme*, de cet ouvrage du chef le plus accrédité de l'école romantique, qui, avant de paraître au grand jour, a éprouvé tant de vicissitudes. *Marion Delorme* devait être

représentée à la Comédie-Française, c'est aux boulevards qu'elle vient d'élire domicile.

Nous ne nous étendrons pas sur cette production nouvelle dont on fait grand bruit, et qui n'a pas justifié les espérances que les amis de l'auteur paraissaient concevoir. Des longueurs sans motifs, des détails interminables et étrangers à l'action principale, une foule d'incidents qui sont presque autant de hors-d'œuvres (*sic*), ont fatigué les spectateurs qui n'ont été vivement émus que par une ou deux situations dramatiques. La bizarrerie du style a quelquefois nui au succès de quelques scènes. *Marion Delorme* enfin est bien inférieure à *Hernani* et manque de cette bizarre étrangeté qui procura une sorte de vogue au jeune héros de Castille. Laissons les critiques et les partisans de l'auteur s'écrier de tous côtés : *C'est sublime ! C'est absurde ! C'est détestable ! C'est magnifique !* tenter de prouver qu'ils ont tous raison... et jetons un regard sur la salle, qui, nous l'avons dit, offrait un coup d'œil piquant et varié, à l'amphithéâtre, à la galerie, aux loges...

D'un côté Mlle Mars avait une robe d'étoffe jaunâtre et un chapeau à grandes plumes ; de l'autre Mlle Wilmen, du Vaudeville, avait un chapeau forme anglaise plus bas; Mme Paradol, tout en blanc et coeffée de manière à laisser admirer la régularité de son profil; Mme de G... cachait ses admirables cheveux sous un vaste bonnet de tulle et broderie orné de rubans roses. Le blanc dominait dans l'assemblée, les écharpes roses et bleues étaient également en majorité ; généralement, elles n'étaient point jetées au hasard sur les épaules ; elles étaient drapées avec élégance autour du corsage par la main complaisante d'une mère ou d'une amie. Les passes des chapeaux n'étaient ni trop vastes, ni trop étroites. Il paraît qu'en fait de chapeaux on en revient au système du juste milieu. Une jeune personne à l'air mélancolique était coiffée en cheveux ; elle avait un demi voile en tulle blanc qui était fixé au haut de la tête, couvrait en partie le chignon et tombait des deux côtés de la figure comme les barbes jadis à l'ancienne cour. Cette coiffure était gracieuse. La soirée étant fraîche, plusieurs dames avaient apporté des manteaux. C'étaient des écossais à collets de l'année dernière. Les 1/2 gants étaient nombreux. Nous n'en avons pas vu une seule paire en fil d'Ecosse. Ils sont, à ce qu'il paraît, repoussés de la toilette.

Heureux temps, Mlle Mars, malgré son « chapeau à grandes plumes », ne comptait que cinquante-deux hivers : aujourd'hui, on citerait Mlle Cécile Sorel, et les colifichets de la mode ne s'en mêleraient pas moins à la chose littéraire.

La mise en scène de *Marion de Lorme* était au surplus des plus soignées. Le 20 août suivant, le *Journal des dames et des modes* y consacrait ce filet :

Les costumes de tous les artistes qui paraissent dans *Marion Delorme* sont de la plus belle exactitude historique. Ah ! si nous avions quelque espoir de voir cet hiver les bal-charades et les quadrilles historiques, comme *Marion Delorme* nous serait utile. Mais nous n'en sommes pas encore là malheureusement.

Et nous donc ? De nos jours, le programme, le « seul programme officiel », mentionnerait le nom de la maison de couture qui aurait confectionné robes et justaucorps. — PIERRE DUFAY.

§

**Le faux journal de bord de Christophe Colomb.** — En même temps qu'on annonce une œuvre nouvelle de Blasco Ibañez (*Les Richesses du Grand Kan*), qui sera l'illustration de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, des dépêches d'agence nous apprennent le résultat de l'examen d'un certain journal de bord attribué au navigateur et dont la trouvaille n'aurait été rendue publique que tout récemment, en juillet dernier.

A cette date, un quotidien de Mexico révélait que « le journal de bord de Christophe Colomb se trouvait entre les mains d'un homme de loi mexicain, M. Angel Delmote, qui habite les faubourgs de Mexico ».

L'information ajoutait que Christophe Colomb, revenant d'Amérique et pris par une tempête aux environs des Açores en 1493, craignit de périr et que sa découverte du nouveau continent fût à jamais perdue; il aurait alors enfermé son journal de bord dans une bouteille qu'il aurait jetée à la mer...

La bouteille aurait été trouvée bien des années après, et le journal qu'elle renfermait acheté par son actuel propriétaire à un juif de la Havane.

Ce document — qui a, en effet, toutes les apparences d'un parchemin ayant longuement séjourné dans l'eau — est enluminé, mais, détail surprenant, il est écrit en allemand.

A cette remarque, il fut répondu que Colomb employa sans doute l'allemand pour éviter les indiscrétions de son entourage. Cette explication étant jugée insuffisante, des érudits demandèrent à examiner de près le précieux journal. L'un d'eux, le professeur A.-J. Barnouw, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Colombia, a tout de suite constaté que ni la forme des lettres, ni la langue elle-même ne sont antérieures au siècle dernier. L'allemand dans lequel est écrit ce journal diffère autant de l'allemand du xve siècle que le français d'aujourd'hui de celui de Rabelais.

Il n'est donc pas douteux que l'on se trouve là en présence d'un document analogue à ceux que Vrain-Lucas fournit jadis à Michel Chasles.

§

**Les taxis de Galliéni et les fiacres de Napoléon.** — On lit dans les mémoires du Sergent Bourgogne (1812-1813) publiés par Paul Cottin et Hénault, Hachette, 1899, chapitre I:

Partant de cette ville (Bayonne), nous prîmes la poste et nous arrivâmes à Paris où nous pensions nous reposer. Mais après un séjour de quarante-huit heures, l'Empereur nous passa en revue et, jugeant que le repos était indigne de nous, nous fit faire demi-tour et marcher en colonnes, par pelotons, le long des boulevards, ensuite tourner à gauche dans la rue Saint-Martin, traverser

la Villette, où nous trouvâmes plusieurs centaines de fiacres et autres voitures qui nous attendaient. L'on nous fit faire halte, ensuite monter quatre dans la même voiture, et, fouette cocher ! jusqu'à Meaux, puis sur des chariots jus qu'au Rhin en marchant jour et nuit.

DOCTEUR E. B.

§

**Joseph Conrad et quelques écrivains français.** — Joseph Conrad parlait et écrivait très purement le français. Ses auteurs préférés étaient A. Daudet, Maupassant, Loti, A. France, et ils les lisait dans l'original. Telle était son admiration pour eux qu'il s'était essayé et diverti à noter l'impression que lui avait laissée la lecture de leurs œuvres. Ces quatre ou cinq études ont été tirées en plaquette hors commerce (*privately printed*). Le *British Museum* en possède un exemplaire, mais à la Nationale, malheureusement, on n'en trouve nulle trace.

§

**Plain-chant et littérature.** — Michelet [*La Sorcière*, pp. 39-40, La Croix, Paris, 1865] cite une des strophes qu'on chantait au Moyen Age lors de la Fête de l'Ane :

*A genoux, et dis Amen !*
*Assez mangé d'herbe et de foin;*
*Laisse les vieilles choses et va !*

Il ajoute :

*Le neuf emporte le vieux,*
*La vérité fait fuir l'ombre,*
*La lumière chasse la nuit.*

Donnant, en note, le texte latin de cette dernière strophe, il indique : *ibidem*. Or, elle est extraite, non pas de la Prose de l'Ane, mais de la séquence que chante l'Eglise en la solennité de la Fête-Dieu.

Anatole France, dans *Thaïs*, dont l'action se déroule au IVe siècle, nous montre l'esclave Ahmès qui chante : « Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu là d'où tu viens? » etc. C'est la traduction du *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?* 4e strophe de la séquence, *Victimae paschali*, qui ne fut écrite qu'au XIe siècle. — HENRI BACHELIN.

§

**La maligne influence des femmes en période menstruelle.**

Morlanwelz, le 20 octobre 1924.

Monsieur le Directeur,

Je lis, p. 194 de votre revue du 1er octobre 1924, dans le *Mouvement scientifique* de M. Georges Bohn, ce fait emprunté au *Journal of Pharmacology* :

Le sérum sanguin, les globules du sang, la salive, la sueur, le lait d'une femme en période menstruelle renferment un poison, la « ménotoxine », qui agit

particulièrement sur les plantes et leur croissance, et qui fait faner rapidement les fleurs coupées.

Il intéressera peut-être vos lecteurs de rapprocher ce fait d'une croyance généralement répandue en Belgique, tant dans la partie flamande que dans la partie wallonne du pays. Pendant la période menstruelle, la femme ne peut ni saler du beurre, ni faire des conserves de légumes ou des confitures, ni même placer des œufs dans une solution qui en assure normalement la conservation ; sinon elle verra ses provisions perdues : le beurre rancira, les légumes et les confitures fermenteront, les œufs pourriront.

Il me fut longtemps impossible de vérifier le bien fondé de cette croyance, tellement il est général que les femmes s'abstiennent des opérations ménagères en question au moment critique. Récemment cependant, j'ai vu fermenter, après quelques jours de mise en flacon, des tomates préparées en purée dans pareil moment. Est-ce un méfait de la « ménotoxine » ?

Veuillez croire, etc.

H. LORENT.

§

**Un quatrain de Raoul Ponchon.** — Lors d'une enquête faite jadis par un périodique demandant quels étaient les plus beaux vers de la langue française, M. Georges Clemenceau répondit en citant ce quatrain de Ponchon :

Je hais les tours de Saint-Sulpice.
Quand, par hasard, je les rencontre,
Je pisse
Contre.

§

**Les belles citations.** — Sous la signature de M. Georges Pioch (*Ere nouvelle*, 1er novembre 1924).

Raoul Ponchon : un homme sain, opulemment honnête, et qui peut dire de la poésie, où il fut assidu, ce que Jules Laforgue a écrit de la vie : « Mon Dieu ! qu'elle est quotidienne. »

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# BULLETIN FINANCIER

En d'autres temps, la hausse des métaux, du blé, du coton, qui se poursuit sur les principaux marchés du monde, eût été un générateur d'activité, et pourtant, en dépit d'énormes disponibilités, la cote toute entière reste fort mal disposée. La perspective de nouvelles charges fiscales, frappant notamment les valeurs mobilières, fait naître un sentiment d'oppression, un manque de confiance que l'on dissipera difficilement. En outre, la proximité d'un emprunt dont le montant ne sera pas limité et qui sera d'un mode alléchant (un titre du nominal de 500 fr. sera remboursé à 750 fr. par voie de tirage à partir de la sixième année jusqu'à la dixième) a provoqué des ventes massives partout, plus particulièrement sur les Rentes françaises et les diverses obligations du Crédit National. C'est ainsi que l'on a vu la tranche 1919 perdre trente points en l'espace de deux séances consécutives, le 3 o/o Perpétuel tomber en dessous de 50 fr., le 6 o/o revenir, pardon, tomber à 74.80 et le Crédit National 1919 à 382.

Les cours de nos grandes banques, malgré l'ambiance défavorable, sont bien défendus ; la B. N. C., le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Société Générale, ne perdent que d'insignifiantes fractions ; par contre, dans le groupe des banques immobilières, on enregistre la profonde dépression de la Rente foncière à 2.715. Aux banques étrangères, l'amélioration des rapports franco-ottomans fait hausser la Banque Ottomane à 866.

Les actions de nos grands réseaux ferrés ont été offertes et terminent au-dessous des cours de la dernière quinzaine : Est 712 ; P.-L.-M. 939 ; Midi 750 ; Nord 1.060 ; Orléans 805 ; Ouest (en liquidation) 535 ; celles de nos deux principales compagnies de transports en commun ne sont pas plus avantagées, le Métro retombant à 500 et le Nord-Sud à 190. Cette dernière société procède en ce moment au placement de 68.780 obligations 6 1/2 o/o de 500 fr. à 412 fr. 50 par obligation, jouissance du 15 octobre 1924.

Le groupe russe ne fait pas exception à la tendance générale ; les fonds sont en régression sensible malgré la reconnaissance *de jure* du gouvernement soviétique. Le Consolidé cote 21 fr. ; le 5 o/o 1906 22,90 et les valeurs industrielles reperdent la presque totalité de leur reprise de ces dernières semaines.

Les valeurs d'électricité et de charbonnages offrent peu de variations, celles de cuivre irrégulières. Le Rio fléchit à 2.995, le Boléo à 645 ; par contre, Montecatini est bien défendu à 219 et Tanganyika s'élève à 180. Les affaires de produits chimiques, de phosphates, sont plus ternes : alourdissement de Kuhlmann à 545, de Péchiney à 957, de Gafsa à 890, des phosphates tunisiens à 508.

Si nous en exceptons les valeurs de caoutchoucs d'une exceptionnelle fermeté, la tendance du marché en banque n'a pas été meilleure que celle du Parquet ; parmi les valeurs de pétrole, on a traité la Royal Dutch aux environs de 24.000 et la Shell à 349. Les Mines Sud-Africaines sont calmes : De Beers 1.010 ; Rand Mines 247 ; Goldfields 84 ; Transwaal ferme à 96.25.

Les cours des devises étrangères ont fait montre au cours de cette quinzaine d'une heureuse stabilité, la livre évoluant aux environs de 86 fr., et le dollar ne s'éloignant guère de celui de 19.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier numéro du mois***

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an............... | **60** fr. | Un an............... | **75** fr. |
| Six mois............. | **32** » | Six mois............. | **40** » |
| Trois mois........... | **17** » | Trois mois........... | **21** » |

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.